

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

JUSQU'AU

PREMIER SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVI

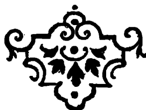


PRÉFACE



L'AUTEUR de ce *Résumé élémentaire* connaissait les difficultés de la tâche qu'il a entreprise. Essayer de fondre dans un ouvrage élémentaire les antiques traditions et les systèmes contemporains; concilier, dans la mesure du possible, les contradictions des divers auteurs, et tenir compte des progrès quotidiens de l'épigraphie et de la philologie; rompre résolûment avec les légendes convenues, et ne pas accepter au hasard les découvertes et les hypothèses de la science; certes de plus habiles n'y ont pas réussi, et il n'a pas la prétention d'avoir été mieux inspiré. Son excuse sera d'avoir cherché à se rendre utile. Il n'espère pas non plus ne choquer aucune opinion préconçue; mais,

comme il n'est pas de ceux qui poussent jusqu'au fanatisme l'admiration de leurs propres écrits, il remercie à l'avance tous ceux de ses lecteurs qui voudront bien l'honorer de leurs critiques. Trop heureux sera-t-il de s'y conformer ou de les discuter.





INTRODUCTION

§ 1. Les quatre races humaines. — *Quand l'homme parut-il pour la première fois sur la terre? Quelle région occupa-t-il tout d'abord? Quels étaient ses moyens d'existence? Quelle fut son histoire avant l'histoire? Tous ces problèmes sont à peu près insolubles, si toutefois on se dégage des affirmations de la théologie ou des spéculations philosophiques pour ne tenir compte que des tâtonnements et des recherches de l'érudition. Aussi bien ces études préhistoriques naissent à peine et n'offrent encore à nos investigations qu'un terrain peu solide. Malgré l'intérêt qu'elles présentent, nous ne les aborderons pas, et nous commencerons nos recherches à l'époque historique proprement dite.*

Sans entrer ici dans les discussions des savants modernes sur la diversité ou l'unité du type humain, nous pouvons avancer comme une vérité à peu près démontrée, que l'espèce humaine est une, mais qu'elle comprend quatre variétés principales ou races, désignées communément par leur couleur. Ce sont les races noire, rouge, jaune *et* blanche. *De ces quatre races, il en est deux, la race* noire *et la race* rouge, *dont l'histoire est encore inconnue ou du moins ne repose que sur des légendes confuses et sans authen-*

ticité. *La* race noire *occupe l'Afrique australe et centrale, et s'est étendue, dans la zone torride, jusqu'en Océanie. La* race rouge *habite exclusivement l'Amérique. Nous n'avons à nous occuper ni de l'une ni de l'autre. La* race jaune, *qui existe en Chine de toute antiquité, et s'est étendue en Indo-Chine, au Japon et en Malaisie, rentrerait plutôt dans le cadre de notre ouvrage, d'autant mieux que les peuples de race jaune constituent à eux seuls près des deux cinquièmes de la population totale du globe, et qu'ils possèdent un corps d'annales régulières. Mais comme leur civilisation est toute localisée, et qu'ils n'entrent pas encore dans le cercle des études classiques, nous les laisserons également de côté. Reste la quatrième race, ou* race blanche, *appelée à tort race caucasique, et que les anthropologistes modernes dénomment avec plus de raison la race* indo-européenne. *C'est de cette race que nous nous occuperons exclusivement.*

§ 2. Le dixième chapitre de la Genèse. — *Un document ethnographique de la plus haute antiquité, le dixième chapitre de* la Genèse, *nous servira de guide. Ce document, abstraction faite de son autorité spéciale en matière de foi, présente tous les caractères de la vraisemblance historique. Sans doute des lacunes et des omissions regrettables se présentent dans cette histoire de l'humanité primitive, mais l'auteur de* la Genèse *n'a cherché qu'à se mettre à la portée de son peuple, et son récit laisse le champ le plus large aux investigations scientifiques. D'ailleurs la comparaison des traditions, des langues et des caractères physiologiques des diverses nations en confirme chaque jour l'authenticité.*

Dans ce dixième chapitre de la Genèse, *Moïse énumère les peuples connus de son temps, et en rattache la filiation au patriarche Noé, qui survécut au déluge universel.* Cham, Sem *et* Japhet, *ses trois fils, auraient eu le premier quatre fils, le second cinq, et le troisième sept. Or ces seize descendants de Noé,*

seraient les ancêtres de tous les peuples qui occupèrent l'Europe, l'Asie occidentale et l'Afrique du Nord, c'est-à-dire des peuples de race blanche.

§ 3. La descendance de Cham. A. Kousch. — *Les quatre fils de Cham se nommaient* Kousch, Misraïm, Phut *et* Chanaan. *Les descendants de Kousch ou* Kouschites (*Séba, Havila, Sabtha, Raama, Nimrod, etc.*) *paraissent avoir occupé d'abord la plus grande partie de l'Asie occidentale et orientale. Ce furent les premiers habitants de la Mésopotamie, de l'Iran, de l'Arabie et même de l'Inde septentrionale. On retrouve leurs traces jusque sur les bords de l'Oxus, et peut être les Cariens, habitants primitifs de l'Asie Mineure, étaient-ils du même sang. Leurs progrès matériels furent rapides, mais bientôt ils furent vaincus, chassés des pays qu'ils occupaient, et refoulés dans la vallée supérieure du Nil. Les Abyssiniens actuels sont leurs descendants directs.*

B. Misraïm. — Misraïm *est l'ancêtre des Égyptiens. La* Bible *désigne toujours sous ce nom les habitants de la vallée du Nil, et les Arabes de nos jours l'appliquent tantôt à la capitale, tantôt à la région tout entière. Les enfants de Misraïm* (Ludîm, Ananîm, Lehabîm, Naphthouhîm, Pathrousîm, Caslouhîm *et* Caphthorîm) *ont occupé toute la vallée du Nil et se sont peut-être avancés en Afrique jusqu'aux rivages de l'Atlantique, et dans la Méditerranée jusque dans l'île de Crète.*

C. Phut. — *L'identité de* Phut *avec les peuples établis sur les côtes de l'Afrique septentrionale n'est pas aussi certaine, car ces côtes ont été et sont encore comme un laboratoire humain où se rencontrent et se mêlent les races les plus opposées; et, depuis plusieurs siècles que dure cette fusion des peuples, les caractères des descendants de Phut ont été singulièrement transformés, s'ils n'ont pas disparu.*

D. Chanaan. — Chanaan *et ses onze fils* (*Sidon, Heth, Yebousi, Emori, Guirgasi, Hivvi, Arki, Sini,*

Arwadi, Semari, Hamathi) sont les ancêtres des peuples qui occupèrent la région du Liban et les côtes de Syrie avant l'arrivée des Hébreux.

Les Chamites ont les traits distinctifs de la race blanche : leurs lèvres sont grosses, leur taille peu élevée, leur barbe rare et leurs cheveux frisés, mais leur peau passe du brun clair au bronzé et presque au noir. La malédiction de Noé sur Cham : « Tu seras le serviteur des serviteurs de tes frères, » s'est accomplie dans toute sa rigueur. Les Chamites ont toujours obéi et obéissent encore à des maîtres étrangers. Ils ont encore gardé l'empreinte des instincts grossiers qui caractérisaient l'auteur commun de la race. Leurs religions furent impures, leurs cultes entachés de grossières superstitions, leurs mœurs abjectes. En un mot, la partie matérielle l'emporta toujours en eux sur la partie spirituelle, et ils portèrent devant l'histoire la peine de leurs vices.

§ 4. La descendance de Sem. A. Elam. — *Le second des fils de Noé, Sem, eut cinq fils :* Elam, Assur, Arphaxad, Lud *et* Aram. *Les Sémites chassèrent les Chamites des régions qu'ils avaient occupées en Asie, ou du moins se substituèrent à eux comme population dominante. Ils s'étendirent à leur tour de l'Oxus au Yémen, et de l'Euphrate à la Méditerranée. L'aîné d'entre eux,* Elam, *est l'ancêtre des Élyméens de la Perse, qui se confondirent d'abord avec les premiers possesseurs du sol qu'ils avaient vaincus, et ensuite avec leurs propres vainqueurs, les Aryas japhétites.*

B. Assur. — *Les Assyriens, qui jouèrent à plusieurs reprises un rôle prépondérant dans la Mésopotamie, reconnaissaient pour ancêtre* Assur ; *mais ils s'étaient, eux aussi, fortement mélangés avec les Kouschites, qui occupaient le pays avant eux et y restèrent nombreux malgré la conquête.*

C. Arphaxad. — *Parmi les descendants d'*Arphaxad, *nous distinguerons son petit-fils* Heber *et son arrière-petit-fils* Jectan. *Le premier est l'ancêtre des Hébreux,*

le second, avec ses nombreux enfants (Almodad, Jerah, Hadoram, Hobal, Abimaël, Ophir, Havila, Johah), donna naissance aux tribus arabes.

D. Lud. — Lud *est le père de cette mystérieuse population des Lydiens, qui, d'abord voisins de la Mésopotamie, se fixèrent ensuite à l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure avec leur langue, leur culte et leurs traditions originales.*

E. Aram. — *D'Aram enfin descendent toutes les tribus qui occupèrent le pays entre le Liban, le Taurus et l'Euphrate : Syriens, Palmyrénéens, etc.*

Les Sémites se rapprochent plus que les Chamites du type idéal de la race blanche. Leur teint est plus clair, leur barbe mieux fournie, leurs cheveux moins crépus. Ils sont plus grands et mieux faits. On les reconnaît à leur nez aquilin, à leur menton fuyant, à leurs yeux noirs et brillants. Les Sémites occupent dans l'histoire de la civilisation un rang plus élevé que les Chamites. Ils se dégagèrent de bonne heure des impuretés du polythéisme, et, bien qu'adonnés eux aussi aux pratiques matérielles, au moins ne se laissèrent-ils pas absorber par l'amour des jouissances grossières. Aussi, après avoir été envahisseurs et conquérants, bien qu'ils aient cédé la place à une race mieux douée, ils ont longtemps résisté, et parfois se sont maintenus.

§ 5. La descendance de Japhet. A. Gomer. — *Le nom du troisième des fils de Noé, Japhet, signifie, paraît-il,* extension. *En effet, les descendants de Japhet se sont prodigieusement étendus sur la surface de la terre, puisqu'on les retrouve de l'Inde à l'Angleterre, et des déserts glacés de la Scandinavie aux plages brûlantes de l'Afrique. Japhet eut sept fils,* Gomer, Magog, Madaï, Iavan, Thubal, Mosoch et Thiras. *Le premier d'entre eux,* Gomer, *est l'ancêtre des peuples établis d'abord autour du Pont-Euxin et sur les Alpes helléniques; ce sont les Cimmériens, Cimbres ou Kimrys qui souvent menacèrent l'Europe et l'Asie*

de leurs barbares incursions, et dont les descendants occupent de nos jours une partie de l'Europe. Gomer eut en effet trois fils, Askennaz, dans lequel on s'accorde à reconnaître l'ancêtre des Ases primitifs, Germains et Scandinaves actuels; Riphat, l'ancêtre des Celtes jadis campés sur les monts Riphées ou Karpathes, et Thogorma, l'ancêtre des Arméniens.

B. Magog. — *Magog représente un groupe de populations mystérieuses, sur le compte desquelles la science contemporaine est encore réduite à des conjectures. Ce sont les nombreuses tribus que, par convention, on nomme aujourd'hui les* Touraniens. *Les Touraniens, dont la Bible déplore la férocité et les ravages, sont les Massagètes et Scythes de l'antiquité; les Turcs, Hongrois, Finlandais et Esthéniens actuels; ainsi que les Tamouls, Telingas et Carnates de l'Hindoustan. Cette race, une des plus anciennes du monde, a toujours eu des instincts guerriers. Elle occupait jadis la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie. Partout où s'établirent les Sémites ou les Japhétites, ils eurent à lutter contre des populations touraniennes qu'ils exterminèrent ou qu'ils s'assimilèrent. Il n'est pas impossible que les Touraniens soient d'origine japhétique. Seulement ce rameau se détacha du tronc commun avant les autres, et, grâce à cette séparation, garda une physionomie tellement accentuée et un caractère si particulier que, lorsque les autres Japhétites se trouvèrent de nouveau en contact avec les Touraniens, ils entrèrent immédiatement en lutte, car les uns et les autres avaient oublié leur commune filiation.*

C. Madaï. — Madaï, *le troisième des fils de Japhet, est l'ancêtre des Mèdes et des Iraniens ou Persans. C'est à lui que se rattachent encore les autres tribus aryennes, qui ont joué un rôle si important parmi les populations japhétiques.*

D. Iavan. — Iavan ou Ioun *est le père des Ioniens ou Grecs. De ses quatre fils, Élisah peuple la Hellas ou Grèce; Dodamin, le pays de Dodone ou Épire;*

Kétim, les îles de l'Archipel et Chypre; Tharsis, la Tyrrhénie ou Italie et l'Espagne.

E. Thubal. — Thubal *est l'ancêtre d'une population fort clair-semée, mais qui a gardé dans sa pureté le type originel. Ce sont les tribus du Caucase qui jadis occupaient la Colchide, et dont l'une d'entre elles, les Tibaréniens, rappelait par son nom l'ancêtre légendaire.*

F. Mosoch. — Mosoch *paraît correspondre aux Moschi d'Hérodote et à toutes les tribus qui s'étendirent en Asie Mineure, Paphlagoniens, Pontins, etc.*

G. Thiras. — *Les Thraces ont pour ancêtre* Thiras. *L'identité est d'autant plus complète que, d'après les traditions grecques, les Thraces étaient originaires d'Asie, et avaient, à une époque très-reculée, franchi l'Hellespont pour se fixer dans la contrée qui garda leur nom.*

Il est impossible de ne pas reconnaître que quelques-unes des attributions de ce résumé ethnographique sont fort arbitraires. De plus, on aura remarqué d'importantes lacunes. Mais la science contemporaine s'est appliquée à préciser davantage et à combler ces lacunes. Les Japhétites sont aujourd'hui connus et délimités. Leur teint est blanc, leur taille élancée, leur barbe abondante, leurs cheveux ondulés, l'angle facial fortement prononcé, l'œil vif et brillant. C'est la race intelligente et perfectible par excellence, celle à qui sont dévolues les plus hautes destinées : « Béni soit Japhet, avait dit Noé, que Dieu étende au loin sa postérité. Qu'il habite dans la tente de Sem, et que Cham soit son serviteur. » Tous les jours se réalise cette prédiction, non-seulement les fils de Japhet sont les plus nombreux, mais tous les jours ils refoulent ceux de Sem et dominent ceux de Cham.

§ 6. Divisions de l'Histoire ancienne d'Orient. — *Il n'entre pas dans le cadre de cette histoire de nous occuper de tous les descendants de Noé. Nous énumé-*

*rons ici ceux qui formeront l'objet de notre étude et dont l'histoire constitue ce qu'on est convenu d'appeler l'*Histoire ancienne de l'Orient.

I. — RACE CHAMITIQUE.

MISRAÏM. . .	A. *Égyptiens.*
CHANAAN. . .	A. *Chananéens.*
—	B. *Phéniciens.*

II. — RACE SÉMITIQUE.

ASSUR	A. *Assyriens.*
—	B. *Babyloniens.*
ARPHAXAD . .	A. *Hébreux et Juifs.*
—	B. *Arabes du Yémen.*
—	C. *Arabes du Hedjaz.*
—	D. *Arabes de l'Arabie Pétrée.*
LUD.	A. *Lydiens.*
ARAM.. . . .	A. *Araméens.*
—	B. *Palmyrénéens.*

III. — RACE JAPHÉTIQUE.

GOMER. . . .	A. *Arméniens.*
MADAÏ. . . .	A. *Aryas de Bactriane.*
—	B. *Mèdes.*
—	C. *Perses.*
—	E. *Indiens.*
THUBAL . . .	A. *Caucasiens.*
MOSOCH.. . .	A. *Peuples de l'Asie Mineure.*



PREMIÈRE PARTIE

LES PEUPLES DE RACE CHAMITIQUE



CHAPITRE I

LES ÉTUDES ÉGYPTIENNES.



'ÉGYPTE est presque une terre française. Elle a été régénérée par nos compatriotes, qui ont renouvelé son antique histoire, en déchiffrant les caractères sacrés de ses monuments et de ses papyrus. Ce sont eux encore qui ont ouvert à son commerce et aux destinées de l'humanité comme une ère nouvelle par le percement de l'isthme de Suez. L'Égypte nous appartient donc par les services que nous lui avons rendus et par ceux que nous lui rendons; par son passé, que nos savants reconstituent siècle par siècle, et par son avenir, qu'auront créé nos ingénieurs et nos négociants.

§ 1er. *Sources grecques de l'histoire d'Égypte.* — Avant qu'on eut déchiffré les textes égyptiens, on ne connaissait sur les Pharaons que quelques traditions confuses et contradictoires · noms des souverains reproduits au hasard par des récits incomplets, religion défigurée par des assimilations arbitraires, œuvres artistiques brouillées et méconnues à plaisir; on en était réduit ou à des conjectures ou à de graves erreurs. Quelles étaient en effet les seules autorités? Deux historiens grecs avaient parlé avec quelque détail de l'Égypte, *Hérodote* dans le second des neuf livres

de son *Histoire*, *Diodore de Sicile* dans le premier livre de sa *Bibliothèque historique;* mais Hérodote ne connaissait pas la langue du pays. Il s'est contenté d'enregistrer les anecdotes que lui racontèrent les prêtres des divers sanctuaires, en mêlant tous les règnes et en confondant les personnages. On eut le tort de prendre pour une histoire méthodique des dynasties égyptiennes ce qui n'était qu'une série de traditions sans aucun lien chronologique. Hérodote ne mérite donc pas plus de créance que n'en méritera, dans quelques siècles, l'auteur d'un itinéraire en Bretagne ou sur les bords de la Loire, qui aura enregistré toutes les historiettes à lui débitées par des guides plus ou moins ignorants sur les princes armoricains et sur les Valois. Ce n'est pas à dire qu'il faille absolument rejeter son témoignage; il est au contraire précieux pour la description des monuments qu'il a visités, et, sur ce point, son exactitude est confirmée par les voyageurs actuels. Quant à Diodore, très-intéressant pour l'étude des mœurs et des lois égyptiennes, qu'il avait observées sur place, son témoignage est à peu près nul en tant qu'historien des dynasties indigènes, car son livre n'est qu'une compilation mal digérée.

Un troisième écrivain, *Manéthon*, de Sébennytos, longtemps méconnu et dédaigné, acquiert de nos jours une grande autorité. Ce prêtre d'Héliopolis avait composé un ouvrage intitulé : *Abrégé des choses naturelles*, dans lequel il exposait les idées égyptiennes sur les dieux, la morale et les origines; mais on ne le connaît plus que par quelques extraits. C'est une perte fort regrettable. Plus regrettable encore est la perte de l'*Histoire d'Égypte, d'après les inscriptions sacrées,* qu'il avait entreprise pour satisfaire la curiosité des Ptolémée. Il ne reste de cet ouvrage que la liste des dynasties, conservée par Jules l'Africain, Eusèbe et Georges le Syncelle; or, non-seulement cette liste a subi de nombreuses altérations de la part des copistes dans les chiffres et les noms propres, mais encore les écrivains qui l'ont conservée

l'ont mutilée et comme dénaturée à plaisir, pour l'accommoder à leurs systèmes chronologiques. Aussi le témoignage de Manéthon était-il attaqué, même du temps de Josèphe ; mais les découvertes modernes lui ont rendu son autorité, et en font le meilleur des guides pour l'histoire égyptienne.

§ 2. *Sources égyptiennes de l'histoire d'Égypte.* — De nos jours, ce ne sont plus les anecdotes d'Hérodote, ou de Diodore, ni les renseignements incomplets de Manéthon, qui forment le fond de l'histoire égyptienne. Les savants contemporains s'adressent directement aux documents indigènes, qui avaient traversé les âges sans laisser pénétrer leurs secrets. Bien des générations s'étaient en effet succédé, qui contemplaient avec étonnement les temples colossaux, les nécropoles, les statues dont le sol de l'Égypte est comme jonché; bien des savants avaient manié les bandelettes roulées autour du corps des momies, ou les précieux papyrus, sans pouvoir déchiffrer les caractères mystérieux qui les couvraient, car le prêtre n'était plus là pour expliquer les scènes figurées sur les monuments, le nom des rois victorieux et des nations conquises. Tout était retombé dans un oubli qu'on pouvait croire éternel. Soudain le bruit se répandit qu'on avait trouvé la clef de ces signes, ou pour leur donner le nom consacré, de ces *hiéroglyphes*. En 1798, pendant l'occupation française, on avait découvert à Rosette une inscription du temps de Ptolémée V, conçue en trois sortes d'écriture. La partie grecque, qu'on lisait couramment, apprenait que le même texte était reproduit par les deux autres écritures, qui étaient l'écriture sacrée et l'écriture populaire de l'Égypte. Restait à fixer la valeur des écritures. L'anglais *Thomas Young* s'y appliqua le premier et réussit à formuler deux principes importants : 1° les signes renfermés dans des enroulements elliptiques ou cartouches correspondent aux noms propres ; 2° les caractères représentent non des idées, mais des

sons. Il avait deviné juste, mais son essai demeura stérile, parce qu'il ne sut pas démêler les vrais principes de l'écriture égyptienne.

§ 3. *L'Œuvre de Champollion.* — Enfin parut le véritable fondateur de l'égyptologie, notre illustre compatriote, *Champollion*. Depuis plusieurs années il étudiait avec ardeur les langues orientales, et surtout le *copte*, langue usuelle des premiers chrétiens d'Egypte, patois actuel des paysans de la vallée du Nil ou *fellahs*, car il était persuadé que les anciens Égyptiens s'étaient servis de l'idiome national pour composer leurs inscriptions, et, une fois maître de cette langue, il espérait arriver à retrouver l'alphabet hiéroglyphique de vingt-cinq caractères, jadis mentionné par Plutarque et Saint-Clément d'Alexandrie. Le problème à résoudre était ardu. On pouvait apprendre le copte et composer au besoin une grammaire et un dictionnaire coptes; mais, à travers les siècles, après les invasions et les occupations étrangères, cette langue avait subi de telles modifications, qu'on la considérait comme une langue morte. Or, pour un Français, essayer de trouver une langue morte à travers un patois corrompu, c'était presque tenter l'impossible, une tâche analogue à celle d'un Russe qui s'aviserait d'étudier le gaulois avec l'auvergnat ou le provençal. Ce n'était rien que de posséder à peu près la langue, il fallait encore recomposer l'alphabet, et on savait, par les auteurs anciens, que les Égyptiens ne se contentaient pas des caractères phonétiques, mais encore qu'ils avaient adopté des caractères symboliques, c'est-à-dire des signes qui valaient à eux seuls un mot, une idée entière. La confusion de ces signes phonétiques et symboliques aggravait encore la difficulté : c'était de l'inconnu à la troisième puissance. Pourtant, à force de patience, de génie investigateur et d'inépuisable érudition, Champollion réussit à formuler des principes qui n'ont plus varié.

Dès 1821, sans connaître le sens des mots qu'il

avait sous les yeux, et par la seule intensité de son attention, il était parvenu à s'assurer, en comparant les inscriptions et les papyrus, que certains textes, accompagnant la même scène figurée, devaient contenir les mêmes mots, bien qu'écrits d'une façon différente. En 1822, à propos de l'inscription de Rosette, il opérait la séparation des groupes représentant chaque mot, distinguait ceux qui correspondent aux particules grammaticales, et constatait que les mots étaient disposés dans le même ordre qu'ils le seraient dans les phrases coptes traduisant le texte grec correspondant. En 1824, il avait, dans son ensemble, la clef de son système de déchiffrement. Dès lors les mémoires et les travaux se succédèrent, et, dans ce champ, vierge encore, ce grand ouvrier travailla si résolûment, que partout on retrouve sa trace. Les règles ont été posées par lui d'une main si sûre que, malgré quelques modifications de détail, elles n'ont pas été et ne seront pas ébranlées. Peut-être n'y aurait-il rien d'exagéré à parler de certitude mathématique au sujet de la découverte de Champollion.

Le fondateur de l'égyptologie fut chargé par le gouvernement, en 1828, d'une mission en Égypte. L'importance des résultats de ce voyage répondit à l'attente générale. Champollion préparait la publication d'un grand ouvrage sur cette expédition scientifique, quand la mort le surprit au milieu de ses travaux (4 mars 1832). « Depuis la naissance des lettres, écrivait S. de Sacy, peu d'hommes ont rendu à l'érudition des services égaux à ceux qui consacrent le nom de Champollion à l'immortalité. » — « Ses découvertes, disait Chateaubriand, auront la durée des monuments immortels, qu'elles nous ont fait connaître. »

§ 4. *Les Successeurs de Champollion.* — La tâche des continuateurs de Champollion restait immense. Il s'agissait non-seulement d'achever, et, sur quelques points, de rectifier les découvertes du savant français,

mais encore de profiter de ces découvertes pour étudier l'ensemble des documents. Ils y sont arrivés grâce à de persévérants efforts. Ce sont surtout ses successeurs au collége de France, MM. *Letronne, Lenormant, de Rougé* et *Maspero* qui, fidèles à la tradition du maître, ont réussi à faire de l'égyptologie une science toute française. Letronne se tailla comme un domaine dans l'histoire de l'Égypte grecque et romaine; Lenormant traita pendant onze années devant ses auditeurs des questions d'égyptologie. De Rougé, par son enseignement et ses travaux, par la netteté de sa critique et l'étendue de son érudition, élargit singulièrement le champ de la science nouvelle. Le titulaire actuel de la chaire est à la hauteur de ses devanciers. En dehors des représentants officiels de l'égyptologie, M. *Mariette*, le directeur des fouilles entreprises par le gouvernement égyptien, entasse les documents précieux et accumule des richesses inespérées. MM. *Nestor L'Hôte, Deveria, Brunet de Presle, Chabas* et plusieurs autres éclairent par leurs travaux les points les plus divers.

A l'étranger, depuis le célèbre voyage du Prussien *Lepsius* (1842), qui visita avec tant de zèle et de succès l'empire des Pharaons, et rapporta de son expédition tout un trésor de connaissances nouvelles, les Allemands *Brugsch*, *Duemichen* et l'Autrichien *Reinich* ont publié de nombreux ouvrages, dont quelques-uns capitaux, sur les antiquités égyptiennes. En Angleterre, *Birch, Goodwin, Le Page Renouf* et *Hinks* ont continué, mais avec plus de méthode et de succès, les travaux de Yung. Citons encore en Italie *Rosellini* et *Salvolini*, en Hollande, *Pleyte*, et jusqu'en Norvége le savant professeur de Christiania, *Lieblein*. Grâce aux efforts persévérants de tous ces érudits, l'égyptologie s'est fait une large place dans la science contemporaine. Aujourd'hui tout document égyptien que le temps n'a pas trop endommagé est susceptible d'une traduction, certaine dans l'ensemble et à peu près littérale dans les détails.

§ 5. *Les trois Écritures hiéroglyphiques.*— On distingue trois sortes d'écritures égyptiennes : l'*hiéroglyphique,* l'*hiératique* et la *démotique*. La première écriture représente des animaux, des plantes ou d'autres objets empruntés à la nature. On compte à peu près huit ou neuf cents de ces caractères. Ils ne signifient pas toujours l'objet représenté, mais souvent une idée rappelée par cet objet. Ainsi la justice sera figurée par des plumes d'autruche, parce que les anciens les croyaient toutes de la même grandeur; l'écriture, par un encrier ou un roseau taillé; la force, par un lion; l'immortalité, par un serpent qui se mord la queue. Cette écriture était comprise par toutes les classes de la nation. On la retrouve partout : sur les monuments, les rochers et les pierres taillées. Les caractères sont gravés avec un soin qui a défié la destruction des temps. On dirait l'entaille d'une pierre fine. Pourtant les Égyptiens ne connaissaient pas l'acier, et la pierre de leurs monuments, le basalte, a un grain réfractaire qui émousse les aciers les plus durs.

La seconde écriture, ou écriture hiératique, c'est-à-dire consacrée, est une abréviation des signes précédents appliquée à l'usage rapide du *calamos,* instrument de bois ou de cuivre analogue à nos plumes de fer. Cette écriture est plus difficile à déchiffrer que la précédente, car elle n'est, à vrai dire, que le signe d'un signe. Au lieu d'un épervier ou d'un lion, on ne dessinait que la tête de l'oiseau ou les membres inférieurs de l'animal, et on conservait à cette abréviation la même signification qu'au mot tout entier. La difficulté est donc double, puisqu'il faut d'abord reconnaître le signe du signe, puis expliquer le signe. Les Égyptiens se servaient de cette écriture abrégée pour écrire des livres sur le papier indestructible que donne le papyrus. Ils disposaient cette écriture en lignes horizontales, et la lisaient de droite à gauche comme les écritures sémitiques.

Avec la troisième écriture, ou écriture démotique, c'est-à-dire populaire, la difficulté augmente encore,

car on se contente de figurer la première lettre du signe hiératique, en sorte qu'on est obligé de deviner l'abréviation de l'abréviation d'un signe symbolique. Cette écriture fut la plus répandue : elle est en effet la plus expéditive, la plus pratique, et se rapproche le plus de nos signes phonétiques.

On a dit avec raison des Égyptiens qu'ils étaient un peuple de scribes. Ils ont partout laissé le souvenir impérissable de leurs annales et de leur existence. L'Égypte tout entière est une vaste bibliothèque de pierre, aux milliers de volumes gigantesques, qui n'attendent que des lecteurs, et le sol, dans ses profondeurs, recèle encore bien des trésors inconnus. Nous n'avons donc pas la prétention d'indiquer ici toutes les sources de l'histoire égyptienne. Contentons-nous d'énumérer les principales, celles qu'on pourrait appeler les sources classiques.

§ 6. *Documents généraux de l'histoire d'Égypte.*— On distingue les documents qui embrassent l'ensemble des annales ou documents généraux, et les documents particuliers.

Le plus important de ces documents généraux est connu sous le nom de *papyrus du musée de Turin*, ou *papyrus Drovetti*, du nom du consul général de France en Égypte, qui le vendit au roi de Sardaigne, en 1823, en même temps que la magnifique collection qui constitue la base principale du musée égyptien de Turin. Ce papyrus est formé par cent trente-quatre fragments d'une liste des personnages mythiques ou historiques, qui ont gouverné l'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de Ramsès II. Cette liste a les caractères d'un document officiel. Le nom de chaque roi est suivi de la durée de son règne, et, après chaque dynastie, est intercalé le nombre total des années. Complète, c'eût été le document le plus authentique des annales égyptiennes.

Vient en seconde ligne la *salle des ancêtres,* ainsi nommée parce que sur les parois de cette chambre

est représenté un souverain de la dix-huitième dynastie, Touthmès III, rendant hommage à soixante et un de ses prédécesseurs. Par malheur ces soixante et un Pharaons ne sont point disposés dans l'ordre chronologique, et douze noms manquent. Malgré ces omissions et ces inexactitudes, la salle des ancêtres est un précieux document. Elle faisait autrefois partie du temple de Karnack, mais avait souffert des injures du temps. M. Prisse est parvenu à la faire transporter en France, à la Bibliothèque nationale, où elle fut rétablie sur le plan primitif.

La table d'Abydos, découverte en 1818, par Banks, apportée à Paris par Mimant, consul général en Égypte, et vendue par lui au musée britannique en *1837,* est une répétition de la scène précédente, sauf que l'hommage est cette fois rendu par Ramsès II, et seulement à cinquante souverains, mais il ne reste plus qu'une trentaine de ces noms, et encore fort mutilés. Par bonheur, M. Mariette a retrouvé dans les ruines de la même ville une *nouvelle table d'Abydos,* dédiée à Seti Ier, bien plus complète, et qui comble presque toutes les lacunes de la première.

M. Mariette, dont le zèle égale le bonheur, a aussi trouvé à *Sakkarah,* dans la tombe d'un prêtre nommé *Tou-na-ri,* contemporain de Ramsès II, une table représentant ce prêtre, qui pénètre dans une assemblée de cinquante-huit rois, auxquels il rend hommage. Ces cinquante-huit souverains sont ceux dont on avait gardé la mémoire et le culte à Memphis.

Les *épitaphes officielles des Apis,* découvertes par M. Mariette dans le *Sérapeum*, et qui se suivent sans lacunes pendant plusieurs générations, ont fourni une série de chiffres précis, et permis de reconstituer plusieurs dynasties. Le pourtour d'une des salles denotre musée égyptien est orné par les inscriptions trouvées dans ces tombeaux, et dont l'intérêt scientifique réside dans la grande quantité des indications chronologiques.

§ 7. *Documents particuliers.* — Si nous passons

aux documents particuliers, leur nombre en est infini, soit qu'ils embrassent l'histoire d'un règne, soit qu'ils aient trait à quelque épisode de ce règne, ou simplement à un acte de la vie publique ou privée des anciens Égyptiens. Nous ne pouvons donc mentionner ici ni les poëmes en l'honneur de tel ou tel souverain, gravés sur les murailles d'un temple, ni les inscriptions funéraires, ni les manuscrits sur papyrus, ni les correspondances et registres officiels, ni même les lettres privées et les compositions littéraires. Nous les citerons seulement quand nous en trouverons l'occasion.

§ 8. *Collections d'antiquités égyptiennes.* — Nos indications seraient incomplètes si nous ne donnions quelques détails sur les principales collections d'antiquités égyptiennes. L'Égypte tout entière est le plus admirable des musées qu'on puisse rêver. Comme il ne pleut jamais dans la vallée du Nil, les monuments sont, pour ainsi dire, indestructibles. Ils revêtent avec les siècles cette couleur rose dorée que les anciens admiraient tant sur les marbres de l'Attique. Sans l'action destructive des hommes, les palais de Memphis et de Thèbes dresseraient encore au soleil leurs salles gigantesques, et les allées de sphinx ou d'obélisques s'allongeraient devant le portique des temples aussi nets, aussi intacts qu'à l'époque de leur fondation. Il est si difficile pour un profane de remarquer entre les monuments des différences sensibles dues à leur conservation ou à leur altération que, du temps de l'expédition française d'Égypte, nos savants avaient cru trouver des indices de la plus extrême antiquité sur des temples que nous reconnaissons aujourd'hui pour les œuvres des Ptolémées et même des Césars. Mais tant d'invr ions ont ravagé ce malheureux pays; il a tellement expié les conquêtes et la gloire de ses maîtres antiques, que plusieurs de ses monuments ou bien ont totalement disparu, ou bien sont dans un état de dégradation regrettable. De plus, lorsqu'on connut en Europe leur valeur historique et scientifique, une

nuée de collectionneurs, véritable onzième plaie égyptienne, s'abattirent dans la vallée du Nil. L'Égypte devint un grand marché d'antiquités, et ses maîtres, indifférents à cette dévastation, donnèrent eux-mêmes l'exemple en distribuant ou en vendant au hasard les plus magnifiques débris des temples et des palais de leurs prédécesseurs.

Un Français arrêta ce vandalisme. M. Mariette avait d'abord été employé par notre gouvernement pour découvrir et acheter des antiquités égyptiennes. Ses recherches furent heureuses, mais amenèrent un résultat inattendu. Il se prit d'amour pour le pays qu'il avait été chargé de dépouiller. Il réussit à intéresser à ses travaux les maîtres indolents et apathiques de ces trésors, et depuis 1858 ce n'est plus pour la France, mais pour le khédive, qu'il dirige des fouilles. Or telle est la richesse de l'Égypte en débris du temps passé que, malgré les pillages des collectionneurs officiels ou non patentés, malgré les dévastations inintelligentes des Arabes, toujours en quête de trésors cachés, malgré la longue incurie de l'administration égyptienne, M. Mariette a réuni au *musée de Boulacq*, près du Caire, une collection unique au monde. Aussi bien les visiteurs de l'Exposition universelle de 1867 ont pu s'en rendre compte, en admirant dans les vitrines du palais égyptien, au Champ de Mars, les bijoux trouvés dans le cercueil de la reine Aah-Hotep, les peintures des rituels funéraires, ou certaines statues que n'auraient pas désavouées les sculpteurs de la bonne époque grecque. D'ailleurs, comme le khédive a fini par comprendre l'intérêt de ces études archéologiques, et qu'il ne ménage à notre compatriote ni les hommes ni l'argent; comme, d'un autre côté, M. Mariette a autant de bonheur dans ses fouilles que d'érudition dans ses enquêtes, le musée de Boulacq augmente et s'enrichit tous les jours.

Le Musée de Turin n'est déjà plus qu'en seconde ligne. Il fut fondé en 1823 par l'acquisition de la collection Drovetti, fruit de vingt années d'exploration

et de découvertes, à une époque où personne encore ne soupçonnait la valeur des objets acquis. On y voit beaucoup de statues royales, dont quelques-unes de dimension extraordinaire, des autels, des stèles, de nombreux papyrus hiéroglyphiques ou grecs, et les célèbres fragments des listes royales. Champollion, le premier, appela l'attention sur cette importante collection dans ses *deux lettres au duc de Blacas* (1824). Guidé par ses investigations, *Gazzera* décrivit ceux des monuments de ce musée qui portent des légendes royales, et l'abbé *Peyron* en traduisit les papyrus grecs.

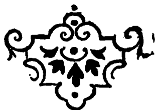
La France, qui avait créé l'égyptologie, ne pouvait longtemps rester en arrière de l'Italie. Charles X, en 1826, décida la création d'un *Musée égyptien au Louvre*. Il s'enrichit promptement de la collection nouvelle formée par Drovetti après la vente de la première, et d'une partie de celles de Salt, Mimant et Durand, ainsi que des objets rapportés par les voyageurs français. Ces monuments, réunis à ceux que le Musée des antiques possédait déjà, et augmentés de toutes les découvertes de M. Mariette au Serapéum forment une collection des plus remarquables. Le musée est situé dans la partie du Louvre que construisit Louis XIV. Il occupe, sur un des côtés de la fameuse cour carrée, sept salles et un bel escalier. Les trois premières salles sont au rez-de-chaussée. On les nomme salles Henri IV, d'Apis, et des plus anciens monuments. Le nom des quatre salles du premier indique la contenance des objets qui les garnissent, salle historique, salle civile, salle funéraire, salle des monuments religieux. Cette belle collection s'enrichit tous les jours, grâce au zèle éclairé de ses conservateurs.

La Bibliothèque nationale renferme aussi un certain nombre d'antiquités égyptiennes, entre autres le zodiaque de Denderah, qui jadis excita tant de controverses, de belles momies, des papyrus, une grande quantité de figurines et de scarabées, et la fameuse salle des ancêtres.

Le Musée égyptien de Londres ne vient qu'en quatrième ligne. Le premier fonds se compose des objets rassemblés par les Français en Égypte, et que la capitulation d'Alexandrie fit tomber en 1801 entre les mains de nos vainqueurs. Mais il s'est enrichi depuis par les dons de plusieurs voyageurs et par l'achat d'une partie des collections de Salt, Burton et Athanasy, et de la première table d'Abydos.

Citons encore le *Musée de Leyde,* augmenté en 1828 de la collection d'Anastasy, et riche surtout en papyrus égyptiens et grecs; les *Musées de Berlin, de Vienne, de Florence, de Rome, et les cabinets de* MM. *Abbot et Clot-Bey.*

Les documents égyptiens sont donc nombreux, et faciles à consulter, non pas seulement en Égypte, mais encore en Europe. Ce n'est qu'en les étudiant et en les comparant, qu'on peut essayer de reconstituer l'histoire des Pharaons.





CHAPITRE II

LES DYNASTIES INDIGÈNES.

§ 1. *Antiquité de l'histoire égyptienne.* — Les prêtres égyptiens disaient aux Grecs qui visitaient leurs sanctuaires que les autres peuples n'étaient que des enfants par rapport à eux, et ils avaient le droit de proclamer l'antiquité de leur civilisation et de leur histoire. Depuis plusieurs siècles en effet, alors que les Aryas, les Assyriens, les Persans ne s'étaient pas encore constitués en corps de nation, alors que les Phéniciens, les Hébreux et les Arabes erraient misérablement à travers l'Asie, que les Grecs eux-mêmes n'étaient que des barbares, l'Égypte était déjà tout organisée avec son gouvernement, sa religion et ses lois. Pendant plusieurs siècles encore, elle exerça dans le monde connu une prépondérance incontestable. L'histoire antique de l'Égypte mérite donc tous nos respects, car l'Egypte fut longtemps comme l'éducatrice du genre humain. Par malheur, cette histoire n'existe plus que par fragments. Elle fut défigurée par de sottes légendes, et, malgré l'ardeur souvent heureuse de nos érudits, on en est réduit trop souvent à des conjectures sur la succession des Pharaons et les principaux événements de leurs règnes.

§ 2. *La Chronologie égyptienne.* — Il n'y a pas de chronologie dans l'histoire égyptienne. Les habitants de la vallée du Nil ne dataient leurs monuments que par l'année du souverain régnant. On ne leur connaît

aucun cycle astronomique, aucune ère historique. La seule date certaine a été calculée par l'illustre Biot : c'est un lever de l'étoile Sothis (Sirius) indiqué sur un des monuments de Thèbes, pendant le règne de Ramsès III, vers le début de la vingtième dynastie, et qui se placerait en 1300 avant Jésus-Christ. On hésitait même pour la date de la conquête de l'Egypte par Cambyse, qu'on plaçait tantôt en 527, tantôt en 525 avant Jésus-Christ. Toutes les autres dates n'étaient qu'approximatives. Heureusement la découverte par M. Mariette, dans le Sérapeum, des épitaphes officielles des Apis, vient de permettre de remonter sans interruption jusqu'à l'année 692 avant Jésus-Christ. On a trop longtemps accordé une confiance exclusive aux listes de Manéthon qui reculaient, dans un passé fantastique, les dynasties indigènes. On aurait dû se rappeler que toutes les sociétés humaines aiment à vieillir leurs origines, et par conséquent que Manéthon avait sans doute donné satisfaction aux préjugés de sa caste et de son pays, en multipliant les générations et les siècles, et même en alignant dans une série chronologique des dynasties et des époques parallèles. D'ailleurs les calculs ingénieux des savants de la grande expédition française, plus tard confirmés par les travaux de Lebas et de Wilkinson, ont prouvé que toute la vallée du Nil était formée par une couche de terre végétale, épaisse d'environ huit mètres, et reposant sur un lit de sable marin. Cette couche augmentait d'un centimètre vingt-six millimètres par an. Or huit mètres divisés par cent vingt-six millimètres ne nous conduisent pas à plus de 6357 ans des jours actuels. Il n'est donc pas permis de faire remonter à plus de trente ou trente-cinq siècles avant notre ère l'apparition des premiers monuments humains en Égypte. Ce total de siècles n'en est pas moins fort respectable, et, pour ne pas être calculée exactement, l'antiquité de ces dynasties ne perd rien de sa majesté.

§ 3. *Division de l'histoire d'Égypte.* — Depuis les

temps les plus reculés jusqu'à la réduction de l'Égypte en province romaine, on compte trente-trois dynasties. Les vingt-six premières dynasties furent nationales; quatre des sept autres furent étrangères. De là une division toute naturelle dans l'histoire d'Égypte : 1° *Époque de la domination nationale,* depuis la création de l'empire jusqu'à la première conquête persane par Cambyse; 2° *Époque de la domination étrangère,* depuis Cambyse jusqu'à Cléopâtre (trente ans avant Jésus-Christ).

Afin de procéder avec plus de méthode dans la nomenclature, parfois aride, de ces souverains, on a subdivisé en trois périodes l'histoire des vingt-six premières dynasties. A la première période ou de l'*ancien empire* appartiendraient les onze premières dynasties ; à la seconde ou du *moyen empire,* les six dynasties suivantes ; à la troisième ou du *nouvel empire,* les neuf dernières. Mais cette division est tout arbitraire ; rien ne l'autorise ni dans les événements, ni dans les calculs. On ne l'a peut-être adoptée que parce qu'elle coïncidait avec les trois livres de l'histoire égyptienne par Manéthon. Aussi proposerons-nous la division suivante, qui du moins est fondée sur l'histoire :

1° Première période ou *période sacerdotale,* ainsi nommée à cause de l'influence prédominante de la caste des prêtres, qui comprendrait les dix-sept premières dynasties ;

2° Seconde période ou *période guerrière,* à cause de la substitution de la puissance de la caste guerrière à celle de la caste sacerdotale, qui comprendrait les deux dynasties suivantes, la XVIIIe et la XIXe ;

3° Troisième période ou *période de la décadence,* qui comprendrait les sept dernières dynasties.

PÉRIODE SACERDOTALE.

§ 1er. *Les origines.* — On a cru longtemps que les Égyptiens étaient originaires d'Éthiopie ; mais les dé-

couvertes modernes ont prouvé que Memphis avait été construite avant Thèbes. La civilisation aurait donc remonté le fleuve au lieu de le descendre, et il faudrait chercher ailleurs le berceau de la race. On a fait encore des Égyptiens les congénères de ces fameux Atlantes, dont Platon écrivit l'histoire, et qui ont aujourd'hui disparu dans les profondeurs de l'Atlantique, mais dont les colonies auraient jadis occupé tout le bassin de la Méditerranée. Par malheur cette hypothèse séduisante n'est justifiée que par de vagues traditions. Les Égyptiens seraient-ils donc Asiatiques, comme l'indique la Bible? Tout semble l'affirmer, ou, du moins, tout prouve qu'à une époque fort reculée, des envahisseurs de race chamitique, venus de l'Asie, occupèrent la vallée du Nil, soumirent les riverains du fleuve, et fondèrent l'empire dont nous résumons l'histoire.

§ 2. *Première dynastie.* — Les annales égyptiennes, comme celles de tous les autres peuples, débutent par des légendes divines ou héroïques. C'est l'époque des descendants et des serviteurs d'*Horus,* le Dieu national. Le premier des rois humains qui fondit en un corps de nation les tribus jadis distinctes (Ludim, Pathrousîm, Naphtouhîm et Ananîm de la Bible; — *Lout,* P-to-rès, Na-phtah et Anou des monuments égyptiens)est *Menés* ou *Mena,* le *Misraïm* de la Bible. On a remarqué que son nom se rapprochait du Manou sanskrit, du Manès de Lydie, du Ménos crétois, du Minyas d'Iolchos et du Manus germain. Pourtant l'égyptien Menès paraît avoir existé. On lui attribue la création de *Mennefer,* « la bonne résidence, » dont les Grecs ont fait Memphis, et de la fameuse digue, qui, sous le nom de Koscheisch, règle encore tout le régime des eaux de la région. Son cartouche se retrouve en tête de toutes les listes royales; et, bien qu'aucun monument ne subsiste de son règne, son existence semble certaine. Ses huit successeurs régnèrent, d'après Manéthon, 253 ans. On n'a conservé sur les

monuments que le nom du second, *A-tauud*, l'Athotis des Grecs.

§ 3. *Seconde dynastie.* — La seconde dynastie était, ainsi que la première, d'origine Thinite. Elle dura 302 ans, et compta huit souverains. La grande pyramide à degrés de Sakkarah, qui servit de sépulture au second de ces rois, *Ké-kéou*, le Kaiechos de Manéthon, existe encore. C'est le plus ancien monument de l'Égypte, un des plus anciens du monde avec la tour de Babel et les temples mexicains de Palenqué et d'Izamal. Notre Musée du Louvre possède trois statues en pierre calcaire, représentant un des fonctionnaires de cette dynastie et deux de ses fils.

§ 4. *Troisième et quatrième dynasties.* — La troisième dynastie est originaire de Memphis. De ses neuf souverains, qui régnèrent 214 ans, le seul qui mérite une mention est le roi *Snévrou*, le Séphoris de Manéthon, qui fit la conquête de la presqu'île du Sinaï et en exploita les mines de cuivre. A la quatrième dynastie, également de Memphis, qui compta huit souverains, et régna 274 ans, appartiennent les constructeurs des pyramides de Gizeh, *Khoufou, Schafra* et *Menkara*, le Southis Ier, Southis II, et Menkhérés de Manéthon, Chéops, Chéfren et Mycérinus d'Hérodote. Ces gigantesques monuments ont autour d'eux comme un cortége d'édifices contemporains, dont le plus connu est le grand sphinx, à la tête duquel M. Mariette découvrit un temple de granit rose mêlé à de l'albâtre oriental. Tout près de ce temple, construit par Schafra, on a retrouvé les débris de la statue de ce prince, qui sans doute y avaient été précipités dans quelque révolte populaire.

§ 5. *Cinquième dynastie.* — Cette dynastie, originaire d'Éléphantine, compte neuf rois, qui régnèrent 198 ans. Leur règne paraît avoir été paisible. Les monuments privés de l'époque sont nombreux, sur-

tout à Gizeh et à Sakkarah. Ils nous apprennent que l'Égypte formait alors une sorte d'aristocratie patriarcale. Certaines familles avaient concentré entre leurs mains tous les pouvoirs, même l'autorité sacerdotale, et se les transmettaient par hérédité.

§ 6. *Sixième dynastie*.— Memphis est de nouveau le berceau de la sixième dynastie, qui compte six souverains ayant régné 203 ans. Le personnage le plus remarquable parait avoir été le roi *Pepi-Merira*, le Phios de Manéthon. Il régnait sur toute l'Égypte, car on a trouvé des monuments de son règne à Syène et à Tanis. Il possédait déjà la Nubie et avait à son service des auxiliaires nègres. Il avait fondé sur le haut Nil des chantiers pour la construction des vaisseaux, et ouvert à travers le désert, de Keneh dans la haute Égypte à Kosséir sur la mer Rouge, une route commerciale. Un second *Pépi* est le seul roi centenaire de l'histoire ; mais on ne connaît aucun des événements de ce règne problématique. On sait seulement qu'après sa mort commencèrent les discordes civiles. La reine *Netaker*, la Nitocris des Grecs, termine la dynastie. Ce premier exemple de l'habileté des femmes à hériter en Égypte du pouvoir souverain est un trait de mœurs qui se répétera jusqu'à Cléopâtre ; mais elle ne put triompher de l'esprit de révolte qui animait les grands seigneurs, ni de l'esprit de séparation qui poussait à l'isolement les diverses parties de l'empire, et fut obligée de se suicider.

§ 7. *Septième, huitième, neuvième et dixième dynasties*. — L'anarchie continua après sa mort, et se perpétua à travers les quatre dynasties suivantes, surtout pendant la septième qui, d'après Manéthon, dura soixante et dix jours et compta soixante et dix souverains. Il est probable que l'Égypte traverse alors ce qu'on pourrait appeler son siècle de fer. Ainsi qu'en France et dans le reste de l'Europe aux alen-

tours de l'an mil, la vie nationale s'éteint. Chaque seigneur se taille une principauté aux dépens du domaine royal, et la transmet à ses enfants. Peut-être le descendant des dynasties légitimes conserve-t-il quelque lambeau de territoire et une suprématie d'honneur; mais il ne peut imposer sa volonté à qui que ce soit. L'histoire et les monuments se taisent sur ces quatre dynasties qui, d'après Manéthon, auraient duré plusieurs siècles et compté une centaine de souverains. En réalité, ces dynasties durent être simultanées, et les Pharaons du temps ressemblaient sans doute à nos ducs de Bourgogne ou de Bretagne qui régnaient dans leurs provinces en même temps que les successeurs dégénérés de Charlemagne. Il n'est pas impossible que quelque invasion soudaine ait alors rayé l'Égypte de la liste des nations. Mais ce silence prolongé doit bien plutôt être attribué à une de ces crises de défaillances qui bouleversent les nations comme les individus.

§ 8. *Onzième dynastie.* — Les dix premières dynasties étaient toutes originaires de la basse Égypte. Thèbes n'existait pas encore. Elle paraît avoir été fondée dans la période obscure qui s'étend de la septième à la dixième dynastie. Cette nouvelle capitale sert de berceau à la onzième dynastie qui dure 43 ans et compte six rois, appelés *Antef* et *Mentouhotep*. Leur souvenir a été conservé par quelques monuments chargés d'inscriptions et par deux cercueils de notre Musée du Louvre.

§ 9. *Douzième dynastie.* — Avec la douzième dynastie, originaire de Thèbes, qui compte huit souverains, tous appelés *Amenehma* et *Osortasen,* sauf le dernier, la reine *Rasebek-Nefrou,* et qui dure 213 ans, s'ouvre pour l'Égypte une ère de prospérité intérieure et de gloire extérieure. Non-seulement l'Égypte assoit solidement sa domination dans toute la vallée du Nil, mais encore s'empare de la Nubie et de l'Arabie Pétrée.

Alors sont construits deux monuments merveilleux, le labyrinthe qui excitait l'admiration d'Hérodote et de Strabon, et dont les imposants débris viennent d'être retrouvés; et le lac artificiel créé par Amenehma III pour recevoir le trop-plein des eaux du Nil en temps d'inondation, et les distribuer pendant la sécheresse aux cantons qui en manquaient. Les Egyptiens appelaient ce lac *méri* et *paioum*, c'est-à-dire le lac par excellence et la mer. Mœris est devenu, sous la plume d'Hérodote, le constructeur du lac, et le paioum a conservé son nom : c'est la province que les Arabes appellent le *Fayoum*. De la douzième dynastie date encore le tombeau conservé à Beni-Hassan, qui prouve que les Égyptiens connaissaient les diverses variétés de la race humaine, et que le commerce ou la guerre les avaient mis en relation avec les Asiatiques. Ce tombeau, taillé dans le roc, est remarquable par la finesse et la variété des dessins coloriés qui en ornent les parois, et racontent la vie d'un haut fonctionnaire égyptien nommé Chnoumhotep. Un de ces dessins représente l'arrivée en Égypte de trente-sept personnes de race sémitique, qui viennent demander asile au gouverneur. Le chef de la famille s'avance le premier, et offre en cadeau un bouquetin. Ses compagnons le suivent armés de lances et d'arcs. Des femmes, vêtues de riches tuniques, rappellent à s'y méprendre le type des belles Juives. Ce tableau est le meilleur des commentaires pour l'histoire des fils de Jacob arrivant en Égypte et implorant pour eux et leurs troupeaux la bienveillance de Joseph.

§ 10. *Treizième dynastie.*— La treizième dynastie, originaire de Thèbes, aurait, d'après Manéthon, duré 453 ans, et compterait soixante souverains. Le Louvre possède une statue de granit rose représentant l'un d'entre eux, *Sevekhotep III*, qui fut trouvée dans la basse Égypte. Un autre de ces princes faisait élever dans l'île d'Argo, au fond de l'Éthiopie, d'énormes colosses. Ces travaux indiqueraient donc une souve-

raineté forte et paisible ; mais l'obscurité commence déjà. Il est probable que l'anarchie féodale prévaut encore, et facilite l'invasion et la conquête du pays par les nomades de l'est.

Tels sont les principaux souverains des treize premières dynasties ; mais ces Pharaons ne se sont pas succédé avec régularité, et peut-être même n'ont-ils pas régné dans les limites précises que leur assigne Manéthon. Les civilisations et les peuples ne s'improvisent pas. En réalité, pendant ces treize premières dynasties, les habitants de la vallée du Nil se sont essayés à la vie politique, mais il leur manquait encore ce qui rapproche les hommes et les sociétés, la communauté des périls et des luttes, des revers et des triomphes. Il y avait des Égyptiens. L'Égypte n'existait pas encore. Une catastrophe soudaine allait y pourvoir.

§ 11. *Invasion des Pasteurs.*— La première migration de peuples dont l'histoire ait gardé le souvenir précis s'abattit tout à coup dans la vallée du Nil. On les nomme les *Pasteurs,* les *Hycsos,* ou les *Sasous.* C'étaient des bandes formées du ramassis de toutes les tribus errantes de l'Asie. Le point de départ fut sans doute le plateau central, « ce laboratoire toujours en fusion de peuples et de fléaux de Dieu. » Ils entraînèrent sur leur chemin les nations encore informes qui végétaient dans les déserts ou les montagnes, Rotennous, Chétas, Chananéens, Arabes, et tous ensemble fondirent sur la riche proie offerte à leurs convoitises. « Voici qu'un peuple vient du Nord, dira plus tard le prophète Jérémie en parlant d'une invasion semblable, une grande nation a surgi des flancs de la terre. Ils brisent et détruisent sans pitié. Le bruit de leur marche est comme le bruissement des flots. Ils montent comme une nue, leurs chars volent comme un tourbillon. Malheur à nous ! J'ai regardé le pays, et il est désert... nulle cité forte n'a tenu devant leur épée, la terre n'est plus qu'une désolation. » Les traits de ce lugubre tableau s'appliquent à l'invasion des

Pasteurs en Égypte. Surpris par cette attaque inattendue, manquant d'institutions et de traditions nationales, les Egyptiens ne surent pas résister. Les premiers moments de l'invasion furent terribles. Les barbares pillaient et détruisaient systématiquement, surtout les temples; car à la guerre politique se joignirent les fureurs d'une lutte religieuse inexpiable.

§ 12. *Quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième dynasties.* — Que devint l'Égypte sous la domination des Pasteurs? Les divers récits de cette époque de servitude ne concordent pas, et les monuments font défaut. On sait pourtant que les Pasteurs se laissèrent peu à peu gagner par la civilisation supérieure des vaincus, et qu'ils constituèrent une dynastie régulière, la dix-septième, qui eut son siége à Avaris, la moderne Tanis. On connaît le nom de deux de ces rois Pasteurs, *Setaapétis* et *Apépi,* le Salatis et l'Apophis de Manéthon. Sous le règne d'Apépi, Joseph vint en Égypte et y devint premier ministre. Devant le flot des envahisseurs, les patriotes égyptiens s'étaient réfugiés dans le bassin supérieur du fleuve, au-dessus des cataractes de Syène, dans cette région des pierres, *dar el hajar,* comme l'appellent les Arabes, qui leur offrit une frontière de granit, derrière laquelle ils purent repousser les assaillants. Peu à peu leur nombre augmenta. Ils s'organisèrent. Ils puisèrent dans l'âpre hospitalité du sol l'énergie qui leur manquait encore. Le regret de la patrie perdue se convertit en une ardente passion de vengeance, et la guerre de la revanche nationale commença, tragique Iliade de plusieurs siècles qui n'a pas trouvé son Homère. C'est ainsi que Pélage et ses successeurs, refoulés par les Arabes jusque dans les montagnes des Asturies, réussirent à conserver leur autonomie, puis descendirent dans la plaine et inaugurèrent contre les usurpateurs la croisade qui ne se termina que par l'expulsion des Maures.

On ne connaît pas les détails de la lutte. Les Égyp-

tiens en avaient pourtant gardé le souvenir, car ils comptèrent parmi leurs souverains légitimes les chefs qui les guidèrent au combat. Ce sont les rois de la XIVe, de la XVe et de la XVIe dynastie. Il est probable qu'ils régnaient simultanément dans les divers cantons de la montagne, où leur autorité était reconnue. Quelques succès partiels enflammèrent les courages et les espérances. Des alliés survinrent aux Égyptiens, et bientôt les chefs, se réunissant dans un suprême effort, entrèrent triomphants à Memphis et terminèrent le grand œuvre de la renaissance nationale. Le héros qui groupa autour de lui ces forces éparses, et réussit à frapper le coup décisif se nommait *Ahmés*. C'est l'Amosis des Grecs. Avec lui nous entrons dans l'histoire réelle, et de nouvelles destinées s'annoncent pour les peuples de la vallée du Nil.

PÉRIODE GUERRIÈRE.

§ 1er. *Dix-huitième dynastie.*— Bien que descendu des rois Thébaires antérieurs, Ahmés dut à ses exploits l'honneur d'être considéré comme le fondateur d'une dynastie nouvelle, la dix-huitième, qui devait durer 242 ans et compter quatorze souverains. Sur les ruines des vieilles principautés détruites par les Pasteurs, ce Pharaon et ses successeurs fondèrent un empire sans précédents dans le passé. Ce ne sont plus les prêtres qui dominent avec eux, mais les guerriers. De nouveaux devoirs amenèrent de nouveaux droits. A l'influence des prêtres, qui fondent et soutiennent des civilisations primitives, se substitua celle des guerriers, qui défendent les civilisations modernes. La séve vitale, qui surabonde chez les peuples fortement trempés par l'adversité, éclata de toutes parts, à l'intérieur par de prodigieux travaux d'utilité publique et de fastueuses constructions, à l'extérieur par des guerres défensives d'abord et bientôt par des conquêtes. L'Égypte devint la première puissance de l'univers, et, pendant plusieurs siècles, maintint cette domina-

tion, que justifiaient et ses victoires et la supériorité de ses arts pacifiques.

§ 2. *Ahmés.* — La lutte qui se termina par l'expulsion des Pasteurs fut longue et sanglante. Le récit nous en a été conservé en partie par Manéthon et les historiens grecs, en partie par les monuments, et surtout par l'inscription funéraire d'un des compagnons d'armes d'Ahmés, le chef de ses matelots. Le Pharaon ne gagna que pied à pied le terrain sur les envahisseurs. Afin d'avoir à sa disposition de nombreux auxiliaires, il avait épousé une princesse noire, Néfertari, la fille d'un roi éthiopien. Cette union politique lui permit, après plusieurs années de lutte, de repousser les ennemis nationaux jusque dans leur citadelle d'Avaris. Les Pasteurs s'y défendirent avec l'énergie du désespoir. Assaillis par terre et par mer, ils durent capituler, et, au nombre de 240,000, s'engagèrent à quitter l'Égypte. Bon nombre d'entre eux obtinrent cependant la permission d'y fonder une colonie, et ce sont, paraît-il, leurs descendants, qui peuplent, aujourd'hui encore, les environs du lac Menzaleh.

Ahmés ne voulait pas seulement rendre à l'Égypte son autonomie; il aurait désiré en faire un puissant état. Or la politique à suivre consistait d'un côté à établir la suprématie égyptienne dans la vallée du Nil, de l'autre à prévenir le retour des Asiatiques en prenant l'offensive contre eux. Il se chargea de la première partie de cette tâche, et laissa le soin de poursuivre la seconde à ses successeurs. Ce fut surtout dans la direction du sud, contre les Nubiens révoltés, qu'il tourna ses efforts. A la fin de son règne nous le voyons paisiblement occupé à rouvrir les carrières, afin d'en extraire les blocs destinés à restaurer, au-dessus des fondations primitives, les sanctuaires détruits. Il y eut en effet, à ce moment, dans toute l'Égypte, comme une fièvre de constructions civiles et religieuses. On se sentait joyeux de renaître à la vie nationale. Quelques années suffirent pour réparer les

désastres de plusieurs siècles. L'architecture prit un essor prodigieux, et les beaux-arts, si longtemps comprimés, atteignirent presque à la perfection.

§. 3. *Les successeurs d'Ahmés.* — Si le règne d'Ahmés fut avant tout réparateur, celui de ses héritiers fut glorieux. *Amenhotep Ier*, l'Aménophis des Grecs, affermit les conquêtes faites sur la frontière. *Touthmés Ier*, après avoir vaincu aux environs de Damas les Rotennous ou Assyriens, va les chercher jusque sur leur territoire, franchit l'Euphrate, et soumet à ses lois les peuples de la région. Cette expédition lointaine apprit aux Égyptiens à connaître les chevaux et les chars de guerre, qui figurent seulement alors sur les monuments. Touthmés Ier avait trois enfants, une fille *Hatasou*, et deux fils, *Touthmés II* et *Touthmés III* qui régnèrent après lui. Mais leur sœur Hatasou exerça la régence pendant tout le règne de Touthmés II et les premières années du règne de Touthmés III. Aussi bien elle fut constamment à la hauteur de ses fonctions. Elle conquit l'Arabie Heureuse, comme le prouvent les bas-reliefs du temple de Deïr el Bahari. Un grand nombre des monuments de Thèbes sont décorés de son nom, entre autres le gigantesque obélisque qui se dresse encore au milieu des ruines de Karnak, et qui jadis était surmonté d'une pyramide formée de l'or enlevé aux ennemis.

§ 4. *Touthmés III.* — Sous le règne de Touthmés III, l'Egypte atteignit l'apogée de sa puissance. A l'intérieur administration sage et prévoyante, et, comme le dira si bien un des futurs conquérants de l'Egypte, « dans aucun pays l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique. » A l'extérieur, victoires et conquêtes, dont le souvenir est conservé sur la paroi des murailles qui entourent le sanctuaire d'Ammon à Karnak, ce qu'on appelle le mur numérique, à cause des indications précises qui y sont gravées, et sur la face d'un des pylones de Karnak

récemment dégagée par M. Mariette, où l'éminent égyptologue a pu déchiffrer six cent vingt-huit noms géographiques. Ces textes, que nous pouvons étudier encore aujourd'hui, furent ceux que les prêtres expliquaient et traduisaient à Germanicus, ceux dont parle Tacite et dont on peut vérifier l'exactitude. Malgré les lacunes inévitables de ces documents et la difficulté d'identifier tous les noms propres, on peut suivre le fil du récit et composer un tableau général des expéditions militaires du conquérant. Les premières campagnes de Touthmés III furent dirigées contre les Rotennous, dont la domination s'étendait sur tous les roitelets de Syrie et du Liban. Il les battit à Mageddo, dans la plaine d'Esdrelon, où s'est à plusieurs reprises décidé le sort de l'Asie. Ce fait d'armes décida du reste de la campagne. Dès le printemps suivant il passait l'Euphrate et soumettait sans combat les Rotennous au delà du fleuve. Quatre ans plus tard, il parcourait en vainqueur la région du Liban, et forçait les riches cités de la côte à lui payer tribut. Nous le voyons encore chez les Rotennous, où il organise la puissance égyptienne à peu près de la même façon que les Romains organisèrent plus tard leurs conquêtes, c'est-à-dire en laissant aux vaincus les apparences de la liberté et même leurs dynasties nationales, mais à condition de payer tribut, de fournir des contingents auxiliaires et de livrer des otages. Tous les peuples de l'Asie centrale passèrent sous son joug. Babylone, Ninive, toute la Syrie, l'Arménie elle-même, dépendaient de son empire, qui s'étendait encore en Afrique sur l'Abyssinie, le Soudan et la Nubie actuelle. Le premier de tous les souverains égyptiens, il équipait sur la Méditerranée une flotte considérable, et, en peu d'années, acquérait sur ses eaux une suprématie absolue. Cette flotte était sans doute montée par des auxiliaires phéniciens. On a trouvé des monuments du règne de Touthmés III à Cherchell en Algérie, ce qui reculerait bien loin dans la direction de l'ouest les limites de son empire. Il est probable que les îles de l'archi-

pel, Chypre et la Crète, les côtes de l'Asie Mineure et de la Grèce, peut-être le sud de l'Italie, et même les rives de la Colchide, lui obéissaient encore; si du moins nous en croyons la traduction d'une stèle de Karnak, dont le style élevé rappelle les plus beaux morceaux de la Bible : « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les princes de Zahi; je les ai jetés sous tes pieds à travers leurs contrées. Je leur ai fait voir ta majesté, tel qu'un prince radieux, projetant ta lumière sur leur face, comme mon image... Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les peuples d'Occident. Kefo (Phénicie) et Asi (Syrie) sont dans la terreur. Je leur ai montré ta majesté, semblable à un jeune taureau, au cœur ferme, aux cornes aiguës, auquel on ne peut résister... Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les habitants des îles. Ceux qui résident au milieu de la mer sont atteints par tes rugissements. Je leur ai montré ta majesté semblable à un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime... Je suis venu, je t'accorde d'écraser les Tahennous (Libyens); les îles des Danan sont au pouvoir de tes esprits. Je leur ai montré ta majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur les cadavres à travers leurs vallées, etc. »

Au retour de chaque expédition continentale ou maritime, asiatique ou africaine, de nombreux prisonniers étaient conduits en Égypte pour y construire de fastueux monuments en l'honneur des triomphateurs. Une peinture découverte sous les parois d'une chapelle funéraire, à Gournah, nous montre ces captifs au travail. Les uns pétrissent la terre, les autres forment des briques et élèvent des murailles. Des Égyptiens armés de fouets et de bâtons surveillent les ouvriers. Il est difficile de trouver un meilleur commentaire à l'histoire de la servitude en Égypte des enfants d'Israël.

§ 5. *Les successeurs de Touthmès III.* — *Ahmenhotep II* et *Touthmès IV* maintinrent sous leur domination les conquêtes de leur illustre prédécesseur, mais se contentèrent de les conserver. L'époque des grandes

guerres recommence avec *Ahmenhotep III*, le Memnon des Grecs, celui dont le colosse brisé résonnait dans la plaine de Thèbes au lever du soleil, car les rayons de l'astre, en absorbant la rosée abondante qui imprégnait la pierre, produisaient un singulier crépitement, qui disparut depuis que l'empereur Septime Sévère eut réparé la statue. Ahmenhotep IV, son fils, occupe dans l'histoire une place curieuse en qualité de réformateur religieux. Il ne voulut pas souffrir d'autre culte que celui du Soleil, et poursuivit avec fanatisme les autres cultes, dont il s'efforça de détruire jusqu'au souvenir en ruinant leurs temples. Il transporta même la capitale de Thèbes à El-Amarna, dans la moyenne Égypte, et y construisit de vastes édifices dont les ruines, découvertes et décrites par Lepsius, nous le montrent au milieu de sa cour et pratiquant les cérémonies de la nouvelle religion. Sa mère, la reine Taïa, était une étrangère, car les monuments la représentent avec les cheveux blonds, les yeux bleus et les joues roses, peut-être quelque Juive, épousée à cause de sa beauté. Il se pourrait que, cédant à l'influence du sang étranger qui coulait dans ses veines, le nouveau roi ait voulu plaire à sa mère en réformant le culte national et en introduisant le monothéisme en Égypte. On a remarqué que sur les tombeaux d'El-Amarna, ni le roi ni ses courtisans n'ont le type égyptien. Ils ressemblent plutôt à des Sémites, et surtout à des Hébreux. Le nom du nouveau dieu, Aten, est tout sémitique : il se rapproche de l'Adonis phénicien et de l'Adonaï hébraïque. On a retrouvé la table des pains de proposition parmi les ustensiles sacrés qui figurent à El-Amarna. Enfin la persécution des Hébreux, qui se termine par l'Exode, coïncide avec la fin des troubles qui signalèrent la mort d'Ahmenhotep IV, comme si les Egyptiens avaient eu hâte de se venger sur les étrangers des insultes subies par les dieux nationaux. Cette tentative de réforme religieuse n'amena que des malheurs. Tant qu'il vécut, le Pharaon imposa ses volontés par la terreur; mais, après sa mort, l'Égypte

est de nouveau en proie à l'anarchie. Tantôt les rejetons du sang royal reparaissent, tantôt ils sont détrônés par des usurpateurs. Un fait domine les autres, celui de l'extinction de la dynastie qui, pendant les deux siècles et demi qu'elle occupa le trône, porta l'Égypte au comble de sa grandeur.

§ 6. *Dix-neuvième dynastie.* — La dix-neuvième dynastie, originaire de Thèbes, règne, d'après Manéthon, cent soixante-dix ans et compte sept souverains. Elle est également glorieuse, mais déjà se laisse pressentir une décadence prochaine. De l'offensive, les Pharaons passent à la défensive. Ils sont victorieux encore, mais les nationalités étrangères luttent avec énergie pour recouvrer leur indépendance, et bientôt elles l'affermissent par des victoires. De tous les ennemis de l'Égypte, le plus redoutable est alors un peuple longtemps inconnu, les Chétas, ou Héthéens de la Bible, qui s'emparent de la prépondérance sur les nations voisines, les unissent dans une haine commune contre l'Égypte, et s'efforcent de briser la puissance extérieure des Pharaons. Le fondateur de la dynastie, *Ramsès Ier*, entre déjà en lutte avec eux et leur impose un traité. Son fils et successeur, *Séti Ier*, le Séthos des Grecs, qui par son mariage avec une princesse, héritière de la dynastie précédente, avait assuré dans sa famille des droits qui n'étaient pas encore légitimes, continua la lutte contre les Chétas. Il célébra ses exploits dans les splendides monuments qu'il fit bâtir, et dont les principaux sont le temple d'Osiris à Abydos, le temple de Karnak à Thèbes, et surtout la grande salle de ce temple ou salle hypostyle. Dans le premier des tableaux qui racontent à Karnak les guerres de Séti, il est au milieu d'une forêt dont les indigènes abattent les arbres comme pour lui ouvrir un passage. Dans le second, placé sur un char, il attaque les Arabes du désert et les extermine. Le troisième figure une grande bataille. Dans le quatrième, il reçoit les tributs des vaincus. Le retour en Égypte, la réception

triomphale, l'arrivée à Thèbes et la présentation des captifs aux dieux sont représentés dans les quatre tableaux suivants. Séti recouvra donc les conquêtes territoriales de Touthmès III, et reconstitua l'empire égyptien en Asie et en Afrique. Ces courses sanglantes ne l'occupèrent pas exclusivement. Il fit creuser dans le désert des puits artésiens pour l'exploitation des mines; il fit aussi tracer un canal qui joignait le Nil à la mer Rouge; c'est du moins ce que semble indiquer un des bas reliefs de la salle hypostyle, où il est représenté offrant aux dieux l'image de plusieurs villes assises sur un isthme, entre autres celles de Zal ou Héroopolis, qui est figurée sur un canal contenant des crocodiles et débouchant dans une grande masse d'eau, sans doute un lac. D'après M. Brugsch, ce serait le canal du Nil à la mer Rouge qui débouchait dans le lac Timsah ou des Crocodiles.

§ 7. *Le Sésostris de la légende.* — Le fils et successeur de Séti Ier est le plus connu de tous les souverains égyptiens, et pourtant son histoire a singulièrement été défigurée. Il existe en effet deux *Ramsès II,* ou, pour leur donner leur nom le plus usité, deux *Sésostris :* celui de l'histoire et celui de la légende, et ils ne se ressemblent nullement. On dirait presque que les historiens grecs, qui ont fabriqué le Sésostris légendaire, se sont donné le mot pour accumuler les invraisemblances. Ils renchérissent même l'un sur l'autre, et plus ils s'éloignent de l'époque présumée où régnait leur héros, plus leurs récits redoublent d'exagération. D'après Hérodote, il aurait avec sa flotte subjugué toutes les nations que baigne la mer Rouge, et ne se serait arrêté que par suite de l'impossibilité de s'avancer plus loin à cause des bas fonds. Il se serait alors retourné contre le continent, et ne revint en Égypte qu'après avoir soumis l'Asie tout entière et une partie de l'Europe, semant partout des colonies, et laissant comme souvenir de son passage des colonnes votives, dont Hérodote lui-même aurait vu

quelques-unes en Palestine syrienne, et sur les chemins d'Éphèse à Phocée et de Sardes à Smyrne. Il aurait marqué le reste de son règne par la construction de monuments splendides et de travaux utiles. Bien que ces indications soient bien vagues, et que nulle part ne soient désignés les peuples vaincus, au moins le Sésostris d'Hérodote est-il encore un homme. Celui de Manéthon est déjà au-dessus de l'humanité. Manéthon qui écrivait après Alexandre et pour les successeurs d'Alexandre, a voulu rehausser le héros national jusqu'à la hauteur du héros grec. Avec Diodore, Sésostris est un demi-dieu. Sa naissance est annoncée par des prodiges. Douze cents Égyptiens, nés le même jour que lui, sont élevés avec lui, et plus tard forment sa garde particulière. Jeune homme, son père l'envoie en Arabie, où il terrasse des bêtes fauves. Devenu roi, il lève une armée formidable, et conquiert l'Éthiopie. Sa flotte pousse jusqu'au Gange, pendant qu'il longe et soumet les côtes. Au retour il traverse la Scythie, la Colchide, la Thrace, et revient en Égypte, après avoir déjoué les embûches que lui tendait son frère. Puis il construit des monuments, devient aveugle et se tue. Ce Sésostris fabuleux est encore le Sésostris de Rollins et de bon nombre d'auteurs très-modernes de r[illegible]é d'histoire orientale. Il semble même que, sédu[illegible]par la grandeur du Pharaon, ces écrivains aient exagéré leurs sympathies, car il règne dans leurs ouvrages un ton de panégyrique qu'on ne comprendrait pas, si on n'était persuadé de la sincérité de leur admiration. Grâce à la naïveté d'Hérodote, à l'amplification intéressée de Manéthon et à la crédulité niaise de Diodore, Sésostris absorbait à lui seul la gloire de ses devanciers et de ses successeurs ; et pourtant ce Sésostris légendaire n'a jamais existé. En lui tout est faux jusqu'au nom ; car il s'appelait Ramsès II Meiamoun. Ses surnoms populaires de Sestesou, Ses, Sesou avec l'addition du mot Ra au soleil, forment la racine de la dénomination sans laquelle les auteurs grecs ont illustré sa mémoire. Essayons de dégager cette mémoire

de toutes les absurdités qui la déparent, et de substituer au Sésostris de la légende le Ramsès de l'histoire.

§ 8. *Ramsès II Meiamoun.* — Une longue série de règnes heureux, une population exubérante, des richesses accumulées, une armée dévouée, tout en Égypte annonçait et préparait un grand règne. C'est ainsi que les Francs au temps de Charlemagne, et que nos pères sous Louis XIV et Napoléon Ier se trouvèrent, par la force des événements, disposés à seconder leurs souverains et à les suivre sur tous les champs de bataille. Ramsès II, à peine né, fut associé à son père *Séti*. Une inscription d'Abydos le prouve : « Mon père fut couronné comme roi des peuples, et j'étais comme enfant sur son sein. Il m'a dit : Qu'il soit couronné roi, et que je voie ses mérites pendant que je vis encore. » Cette association ne fut pas seulement nominale, car Ramsès II paraît avoir exercé le pouvoir très-jeune encore : « Quand tu devins un enfant, portant la tresse de cheveux, lisons-nous sur la stèle des mineurs d'or de Kouban, il ne se fit pas un hommage a[illegible] dieux qui ne vint de ta main, pas une affaire que [illegible]norasses. Tu fus créé réellement général d'armée, et [illegible]étais un enfant accomplissant ses dix ans. » Il était homme fait, quand son père mourut : c'est sans doute ce qui explique les soixante-sept années de son règne, comptées depuis son avénement à la couronne.

Au début de son véritable règne, Ramsès II combat les Tahennous, peuple caucasien de la Lybie septentrionale, et les Éthiopiens. Bien que les récits officiels de ses exploits aient singulièrement exagéré sa valeur, et rappellent par endroits les éloges adulateurs de Boileau, ou les peintures allégoriques de Lebrun, Ramsès paraît avoir été un grand homme de guerre. La cinquième année de son règne eut lieu la campagne contre les Chétas, dont nous avons deux récits contemporains. Le premier est en quelque sorte le bulletin officiel de la campagne, qu'on lit encore gravé

à Louqsor, au Ramesseum de Thèbes et à Ipsamboul. Le second est un poëme du scribe royal *Pentaour*, dont le mérite littéraire était sans doute considérable, car il fut gravé tout entier sur les murailles de Karnak et de Louqsor, et reproduit, comme un modèle de beau style, par de nombreux manuscrits. D'après ces deux documents authentiques, Ramsès, averti de la révolte des Chétas, aurait couru au-devant d'eux. Trompé par de faux rapports, le Pharaon se trouva un moment séparé de son armée, près de Chédés, et ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. Mais il fut dégagé par le gros de ses troupes qui le vengèrent en exterminant les ennemis. La bataille de Chédés ne termina pas la guerre. Ramsès II fut obligé d'assiéger les principales places fortes du pays. Il est difficile d'identifier avec précision la plupart des citadelles emportées par les Égyptiens. M. Brugsch croit pourtant que le Salam, qui figure sur le pylône du Ramesseum, répond à Salem, l'ancien nom de la ville sainte, avant qu'elle fût prise par les Hébreux. Il a retrouvé les noms bibliques de Bethsanath et d'Asqualonna, et il établit la concordance de Dapour au pays des Amori, avec le mont Thabor chez les Amorrhéens. Déconcertés par leurs défaites successives, les chefs des Chétas finirent par demander la paix. Ramsès, la vingt et unième année de son règne, en accepta les conditions, dont l'exécution fut garantie par les divinités des deux nations, comme le prouve le traité de paix, gravé sur les murailles de Karnac, et dont on a conservé d'importants fragments. C'est le plus ancien document diplomatique connu. L'alliance fut durable, car le Pharaon épousa la fille de son ennemi, au grand étonnement des Égyptiens qui, rapporte une inscription, « n'avaient jamais vu le peuple d'Égypte et le peuple des Chétas n'avoir qu'un seul cœur pour servir le roi Ramsès II. »

A ces campagnes honorables, mais qui ressemblaient de point en point aux expéditions de ses ancêtres, se réduisent les prétendues conquêtes de Ramsès; car ses

petites campagnes contre les nègres de Soudan ou les Lybiens sont des razzias plutôt que des guerres en règle. Il est probable qu'une tranquillité durable suivit ces années agitées, et que le Pharaon en profita pour construire les nombreux monuments qui rappellent encore sa mémoire. Il se servit, pour les bâtir, des prisonniers qu'il avait ramenés de ses campagnes, car, d'après Diodore, aucun Égyptien ne fut employé à ces fatigants travaux. La plus intéressante de ces populations esclaves est la tribu hébraïque : on a cru retrouver leur nom sur les monuments (les Apéri); et, bien que la chronologie présente trop d'incertitudes pour qu'on détermine, par un simple rapprochement de dates, sous le règne de quel Pharaon les Hébreux subirent la persécution que raconte la Bible, et qui devait se terminer par leur Exode, il est probable que ce fut sous Ramsès II. En effet, en comparant les données bibliques et les monuments égyptiens, nous remarquerons que le Pharaon qui forçait les Hébreux à bâtir pour lui en basse Égypte la ville de Ramsès ne peut être que Ramsès II, qui fit en effet construire en basse Égypte par ses esclaves une ville, à laquelle il donna son nom. De plus, la Bible raconte que le souverain craignait très-fort que les Hébreux, en émigrant, se joignissent à ses ennemis ; et un des articles du traité signé par Ramsès II avec le chef des Chétas imposait à ce dernier l'obligation de renvoyer tous ceux de ses sujets, libres ou esclaves, qui s'enfuiraient dans ses États. Enfin Ramsès II régna soixante-sept ans, et la Bible dit expressément que le roi dont Moïse avait provoqué la colère eut un règne fort long.

§ 9. *Méremptah.* — Sous le règne de Meremptah, l'Amenephtès de Manéthon, fils et successeur de Ramsès II, les Hébreux auraient quitté l'Égypte, et les soldats envoyés à leur poursuite auraient été engloutis dans la mer Rouge. Sans doute on n'a pas retrouvé sur les monuments la trace de ces relations des Hébreux avec les Egyptiens, mais les sculptures

des temples ne rappellent que des victoires, et le désastre de la mer Rouge n'y figura jamais. Pendant que les Hébreux fuyaient un sol inhospitalier, un nouvel ennemi se présentait. C'étaient des barbares aux cheveux blonds, à la peau blanche, les ancêtres de ces populations blondes que nos soldats rencontrèrent en Algérie. Ils s'étaient abattus sur les côtes septentrionales d'Afrique et, partout, s'y étaient substitués aux races primitives. Les inscriptions égyptiennes les désignent sous le nom de *Tamahou* et *Tahennou*, ou bien de *Libou* et de *Maschouach*, les Lybiens et les Maxyes d'Hérodote. Attirés, comme le seront plus tard les Northmans, par les pays où brille le soleil, et soutenus par une puissante arrière-garde composée des nations pélasgiques, *Tirscha* ou Tyrrhéniens, *Schardana* ou Sardes, *Skakalash* ou Sicules, *Akaiosh* ou Achéens, ils s'avançaient toujours dans le midi, et refoulaient devant eux les premiers possesseurs du sol. Ils avaient déjà menacé le Delta au temps de Séti Ier. Ramsès II ne les avait contenus qu'en les employant comme auxiliaires, et, dans les dernières années de son règne, ainsi que le Charlemagne de la légende insulté par les Northmans, il avait subi leurs outrages et leurs déprédations. Sous Meremptah, ces barbares formèrent une redoutable armée d'invasion, commandée par Maourmiou, fils de Batta, nom que portèrent plus tard les rois grecs de la Cyrénaïque, et s'abattirent sur l'Égypte. Une des inscriptions de Karnak raconte les ravages des barbares. On eût dit une nouvelle invasion des Pasteurs. Ils s'emparèrent de Memphis, et menaçaient déjà Thèbes, mais ils perdirent une bataille décisive à Paari. Les débris de leurs bandes étaient redoutables encore, car le Pharaon, donnant un exemple que suivirent les empereurs romains de la décadence, ne put se débarrasser d'eux qu'en les cantonnant dans le pays, à condition de payer tribut et de fournir des contingents.

Une nouvelle invasion signala la dernière année de ce Louis le Débonnaire de l'ancienne Égypte. Les

Chétas appelant à leur aide toutes les tribus nomades de l'Asie, se ruèrent dans la vallée du Nil. Ils ne se contentèrent pas de la piller, ils s'attaquèrent aux temples, et forcèrent les prêtres à immoler et à manger leurs animaux sacrés. Meremptah laissa passer le torrent, et se retira en Ethiopie, d'où il ne sortit jamais. Quelques princes de la famille royale profitèrent de l'absence du souverain légitime pour ceindre la couronne, et firent oublier leur usurpation en refoulant les Chétas; mais quand le fils de Meremptah, *Séti II*, revint d'Éthiopie, ils reconnurent son autorité. Ce prince fut le dernier roi de la dix-neuvième dynastie, si glorieuse au début, si misérable à la fin. Avec lui finit la période guerrière. L'époque des grandes guerres est en effet terminée, et, si quelqu'un des successeurs de Touthmés III ou de Ramsès II, rend de temps à autre à l'Égypte son lustre antique, la gloire de son règne ne fait que ressortir davantage la faiblesse de ses successeurs. La décadence a donc commencé. L'Égypte est condamnée à l'impuissance. Elle deviendra bientôt la proie de tous les conquérants; une victoire en assurera la possession. Une seule défaite en causera la perte.

PÉRIODE DE LA DÉCADENCE.

§ 1. *La vingtième dynastie. Ramsès III.* — Les désastres qui avaient marqué les derniers règnes de la dynastie précédente, avaient ébranlé la puissance extérieure de l'Egypte. Mais la nouvelle restauration, qui porta au trône la vingtième dynastie, fut suivie, comme la première, d'une réaction énergique et triomphante contre l'Asie. Des douze rois de cette dynastie qui, d'après Manéthon, régnèrent cent soixante-dix-huit ans, et portèrent presque tous le nom de Ramsès, le plus illustre est *Ramsès III*, qu'on a souvent confondu avec Ramsès II. Son rôle pourtant fut purement défensif. On pourrait le comparer à tel de ces empereurs romains, Trajan ou Marc-Aurèle, qui

réussirent à contenir le flot montant de l'invasion, mais laissèrent à leurs héritiers une succession dangereuse. Le palais de Medinet Abou, à Thèbes, fut élevé à sa gloire. Sur chaque porte, à chaque muraille, nous retrouvons le souvenir de ses exploits. Dès la cinquième année de son règne, il eut à repousser une attaque des Libyens et des Takkaro ou Thraces, qui, malgré leur défaite de Paari, menaçaient toujours l'Égypte. La neuvième année, les nations pélasgiques, de concert avec les Chétas, résolurent d'envahir la vallée du Nil de deux côtés à la fois, les Chétas par le grand désert et leurs alliés par mer. Ramsès voulut prévenir leur jonction, et, comme fera plus tard Bonaparte, menacé à la fois par les Turcs en Syrie et par les Anglais dans le Delta, il se porta d'abord contre les Chétas. Un des bas-reliefs de Medinet Abou figure sa marche à travers un district montagneux, fréquenté par des bêtes sauvages, sans doute un des contre-forts du Liban. Il atteignit les ennemis dans le pays des Amorrhéens, et remporta sur eux une grande victoire. Pendant son absence, la nation pélasgique des *Palastouna,* les futurs Philistins, avait envahi l'Egypte. Il tomba sur eux et les jeta à la mer, après en avoir tué douze mille cinq cent trente-cinq, que, sur un des bas-reliefs de Medinet Abou, les secrétaires royaux enregistrent avec soin, en comptant leurs mains droites coupées. Un nouveau flot d'assaillants, plus redoutable, s'abattit peu après sur l'Égypte. Les Palastouna et les Takkaro, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs chariots traînés par des bœufs, véritable nation en marche qu'on pourrait comparer aux Cimbres et aux Teutons, attaquèrent de nouveau l'Égypte par mer. Ils avaient pour alliés les Schardanas ou Sardes, reconnaissables à leurs casques armés de deux cornes. Une bataille navale s'engagea. Ramsès III fut victorieux. Les bas-reliefs représentent la flotte ennemie resserrée entre les vaisseaux égyptiens et le rivage, d'où Ramsès et ses fantassins font pleuvoir des traits. Cette bataille d'Aboukir de l'antiquité livrait aux

mains du vainqueur toute une nation. Il la cantonna dans le pays de Chanaan, autour de Gaza, d'Azoth et d'Ascalon. Ce sont les ancêtres de ces Philistins qui luttèrent si souvent contre les Hébreux.

La triple victoire de Ramsès n'est pas la seule qu'enregistrent les annales égyptiennes. D'autres bas-reliefs indiquent des combats contre les Asiatiques et les Éthiopiens, et l'envoi d'une flotte dans la mer Rouge. L'étendue de ses conquêtes est fixée par une inscription : « J'accorde que les chefs de sud viennent chez toi, apportant leurs tributs et leurs enfants sur leur dos. Je tourne ma face vers le nord, et la Phénicie est soumise à tes pieds. J'accorde que des peuples qui ne connaissent pas l'Égypte viennent chez toi, portant leurs paquets, chargés d'or, d'argent, de lapis lazuli, de toutes les pierres précieuses. Je tourne ma face vers l'est, et les chefs du pays de Pount (Arabie) apportent leurs tributs. Je tourne ma face vers l'ouest, et les Tahennous viennent t'adresser leurs hommages. »

Pendant que Ramsès III rétablissait ainsi la puissance extérieure de l'Égypte, à l'intérieur une conspiration éclatait contre lui, conspiration dans laquelle auraient trempé les femmes du harem par leurs incantations magiques. Le dossier de cette curieuse affaire existe encore. Il paraît que Ramsès, trouvant la sentence trop douce, la transforma en arrêt de mort, et punit les juges de leur mansuétude en les faisant décapiter. Cette rigueur épouvanta, mais n'arrêta pas les mécontents. Seulement leur opposition fut cachée. On conserve au Musée britannique des papyrus très-licencieux qui sont la parodie des scènes triomphales sculptées à Medinet Abou.

§ 2. *Successeurs de Ramsès III.* — Tant que régna Ramsès III, son autorité ne fut jamais méconnue ; mais il semble que les mécontents aient attendu l'heure de sa mort pour inaugurer une série de désordres et de révoltes, qui dès lors n'auront plus de terme. A l'extérieur pourtant la domination égyptienne se main-

tient encore. L'Asie antérieure est nominalement soumise aux Pharaons, et la Mésopotamie leur paye tribut. L'Ethiopie reconnaît également leur prépondérance, Mais, à l'intérieur, troubles et compétitions. Parfois même plusieurs princes de la famille royale semblent s'être partagé l'empire à l'amiable. Les prêtres d'Ammon à Thèbes profitent de ces rivalités pour se constituer en race héréditaire, et transmettre à leurs enfants un pouvoir de plus en plus semblable à l'autorité monarchique. Bientôt, après avoir usurpé toutes les fonctions, ils aspirent à renverser à leur profit l'autorité royale. On dirait les maires du palais de ces autres Mérovingiens. Afin de légitimer leur usurpation, ils épousent des princesses du sang royal qui, sur les monuments, prennent le titre singulier d'épouses divines d'Ammon-Ra. Enfin l'un d'entre eux, *Her-Hor*, levant le masque, prend ouvertement la couronne.

§ 3. *Vingt et unième dynastie.* — Nous traversons alors une période d'extrême obscurité, que n'ont pas encore suffisamment élucidée les découvertes modernes. Trois dynasties semblent coexister, celle des grands prêtres d'Ammon, des descendants de Her-Hor, qui s'enferment en Éthiopie et y fondent un état indépendant, qui a Napata pour capitale. Ils y construisent un sanctuaire d'Ammon, qu'ils opposent à celui de Thèbes. Renonçant à la politique d'extension, ils ne sortent plus de leur royaume, et, pour assurer leur tranquillité, s'allient au roi de Ninive.

En même temps les descendants de la dynastie légitime, la vingtième, continuaient à régner dans quelques provinces, pendant que des usurpateurs, originaires de Tanis, fondaient la vingt et unième dynastie. Après quelques générations la nouvelle famille royale ou bien se fondit avec la précédente, ou bien l'emporta sur elle, si bien que les historiens, à l'exemple de Manéthon, la considérèrent comme légitime, surtout lorsqu'elle eut de nouveau rétabli l'autorité monarchique sur la capitale des grands prêtres.

Pas de noms connus parmi les princes de cette dynastie : *Se-Amen* est peut-être le Smendès de Manéthon. *Psiou-en-San,* contemporain de Salomon, lui donna sa fille en mariage. Cette dynastie ne régna que cent quatorze ou cent trente ans, et fut remplacée par une autre famille, également originaire de la basse Egypte, de Bubastis.

§ 4. *Vingt-deuxième dynastie.* — Les princes de la vingt-deuxième dynastie portent tous des noms de tournure assyrienne. Ils descendaient sans doute de quelque famille sémitique, établie dans la basse Égypte, peut-être depuis l'époque où ses ancêtres n'étaient que les captifs des Pharaons. Cette dynastie est la première de celles qui régnèrent en Égypte, bien que n'étant pas d'origine égyptienne. Son fondateur se nommait *Ouasarkin.* C'était un officier supérieur de l'armée, illustré par de nombreux exploits qui lui permirent d'épouser la fille et héritière du dernier Pharaon Tanite. L'enfant issu de ce mariage, doublement légitimé par les services de son père et par la famille de sa mère, fut *Scheschok,* le Sésonchosis de Manéthon, le Sésac de la Bible. Ce fut le ministre de la vengeance divine contre Roboam. Il envahit en effet le royaume de Juda avec douze cents chars, soixante mille cavaliers et une multitude de fantassins, s'empara de Jérusalem, et enleva le trésor du temple. A Karnak figurent sur un grand bas-relief cent trente cartouches crénelés, surmontés de personnages humains, qui représentent les villes conquises. On reconnaît parmi ces noms ceux de Rabbick, Rahob, Mahanaïm, Maggedo et Jehoudahamala, c'est-à-dire Juda la Royale.

Son fils et successeur *Ouasarkin,* l'Osorkon des Grecs, le Zara de la Bible, n'est guère connu que par son nom. Les découvertes modernes, et surtout celle du Serapéum, élucideront sans doute son histoire et celle de ses successeurs. Aussi bien l'Égypte traverse à ce moment une période de profonde désorganisation, qui ne se terminera pas de sitôt.

§ 5. *Vingt-troisième dynastie.* — Jamais l'anarchie ne fut si dangereuse que pendant les quatre-vingt-neuf années de la vingt-troisième dynastie, de Tanis comme la vingt et unième. Le prophète Isaïe avait raison de s'écrier : « Les princes de Tanis sont devenus insensés, les princes de Memphis se sont égarés ; ils ont séduit l'Égypte, ceux qui étaient le soutien de ses peuples; et je livrerai l'Égypte au maître violent qui l'opprimera. » A ce moment en effet il y a des Pharaons à Memphis et à Tanis. Le Delta est possédé par plusieurs chefs de bande, véritables seigneurs féodaux, ou plutôt véritables émirs de mamelouks, qui, après avoir vendu leurs services au plus offrant, finissent par usurper les fonctions royales. Les grands prêtres d'Ammon à Napata ont aussi reconquis leur indépendance, et s'efforcent d'arracher à leurs compétiteurs la prépondérance et la royauté. L'un d'entre eux, *Piankhi-Meriamon,* semble à la veille de réaliser les rêves ambitieux de sa famille. Il s'empare de Thèbes, menace les dynastes du Delta, et se comporte comme un souverain légitime, car il se vante à plusieurs reprises, dans les inscriptions, « de ce que ses soldats n'ont pas fait pleurer un enfant dans les cités paisibles qui lui ouvraient leurs portes. »

§ 6. *Vingt-quatrième dynastie.* — La vingt-quatrième dynastie ne compte qu'un roi, *Bokenrauf,* le Bocchoris des Grecs. C'était le fils d'un des roitelets du Delta, de Tafneckt le Saite, qui, malgré son état maladif et sa faiblesse corporelle, réussit à ruiner la puissance de ses collègues du Delta, et renvoya en Éthiopie les prêtres rois de Napata. L'Égypte, sous son règne, paraît avoir joui d'une paix profonde : on lui doit de sages règlements de police et des lois utiles. Mais une invasion soudaine, venue cette fois du sud, replongea pour de longues années l'Égypte dans toutes les horreurs de l'anarchie.

§ 7. *Vingt-cinquième dynastie.* — Le successeur

de ces grands prêtres d'Ammon, qui, malgré bien des vicissitudes, s'étaient maintenus en Éthiopie, le successeur des Her-Horus et des Piankhi-Meriamon, *Schabaka*, descendit tout à coup des cataractes à la tête d'une multitude d'Africains, heureux de pénétrer en Égypte à sa suite, et d'y venger par d'affreux massacres plusieurs siècles d'humiliation. C'est le triomphe de ce vil Kouschite, qui, dans les monuments de Karnack, ne sait que plier sous le bâton de l'Égyptien, ou lui payer tribut. Schabaka eut bientôt soumis toute l'Égypte, et fit brûler vif l'infortuné Bokenrauf, que le hasard de la guerre avait fait tomber entre ses mains. Cette rigueur inutile exaspéra les Égyptiens. Tous les patriotes se refugièrent dans le Delta et y soutinrent avec énergie la guerre nationale contre les envahisseurs. La famille qui forma ensuite la vingt-cinquième dynastie, conduisit au combat les défenseurs de l'autonomie égyptienne, et, dans ce pays de facile défense, réussit à conserver les apparences de la liberté. Ce sont les rois des marais dont parle Hérodote. Mais Schabaka dédaigna leur hostilité : enivré par sa victoire, il se crut assez fort pour reprendre au dehors la glorieuse politique qui avait rendu si puissante l'Égypte des Touthmés et des Ramsès. Les temps étaient changés, comme le disait le roi d'Assyrie à Osée d'Israël : « Tu t'es appuyé sur l'Égypte : ce n'est qu'un roseau cassé, qui entre dans la main de celui qui s'y appuie. » En effet Schabaka n'arriva pas à temps pour secourir Samarie, et se fit battre à Raphia. La vengeance approchait. Il avait appelé sur l'Égypte un orage qui éclata sous un de ses successeurs, *Tahraka*.

§ 8. *Tahraka*. — Ce prince, le Tarkos de Manéthon, le Tearkho de Strabon, n'étant encore que prince royal, avait été envoyé contre Sennachérib au secours de Jérusalem. Il assista à l'inexplicable déroute des Assyriens, que racontent les livres saints ; mais le fils de Sennacherib, Assarahaddon envahit à son tour

l'Égypte, battit Tahraka à Memphis, et s'empara de tout le pays jusqu'à la première cataracte. Près de Beyrouth, sur les rochers du Nahar el Kelb, une stèle commémorative, qui existe encore, conserva le souvenir de cette conquête. Il divisa le pays en vingt petits royaumes vassaux, contenus par de fortes garnisons dans les principales villes, qui reçurent des noms assyriens. Saïs devint Dour-Bilmati, Tanis Dour-Banit, Memphis Dour-Assarahaddon; mais la domination assyrienne pesait sur les Égyptiens si lourdement qu'ils oublièrent leurs préjugés nationaux, et prièrent Tahraka de les délivrer à la tête de ses Éthiopiens. Tahraka ne réussit qu'à attirer sur l'Égypte une nouvelle invasion assyrienne. Assourbanipal, successeur d'Assarahaddin, le battit à Tanis, et le refoula jusqu'à Napata. Rappelé une seconde fois par une insurrection générale, Tahraka, plus heureux, réussit à reprendre Thèbes; mais les Assyriens n'avaient pas renoncé à leur ambition; ils revinrent en Égypte sous le règne de son successeur *Rot-Amen*, et Assourbanipal lui fit durement expier quelques succès momentanés, en le battant à Péluse, en prenant Memphis et en saccageant Thèbes. Cette antique capitale ne se releva jamais du coup terrible porté par le conquérant assyrien. Au moins ses ruines subsistent-elles pour attester sa splendeur passée.

Le sac de Thèbes et les cruautés assyriennes amenèrent une réaction, dont profitèrent les souverains Éthiopiens. Ils devinrent comme les représentants légitimes de la nationalité égyptienne, et parvinrent à chasser les ennemis, après de longues guerres, dont on ne connaît pas les détails; mais les Égyptiens n'acceptaient leur pouvoir qu'à contre-cœur. Toutes leurs sympathies étaient pour les dynastes du Delta qui soutenaient l'indépendance nationale à la fois contre les Assyriens et contre les Éthiopiens; aussi quand l'un d'entre eux se décida à prendre la couronne, ils se rallièrent autour de lui et l'aidèrent à fonder la

dernière des dynasties nationales, la vingt-sixième.

§ 9. *Vingt-sixième dynastie.* — Le fondateur de cette dynastie, *Psammétick Ier* n'était pas d'origine égyptienne. Il descendait d'un de ces vaillants Maschouach, que les rois de la dix-neuvième dynastie avaient cantonnés dans le Delta pour leur servir d'auxiliaires. Les Maschouach s'étaient vite identifiés aux intérêts et aux passions égyptiennes. Comme les Northmans, que Charles le Simple établit en Neustrie, et qui devinrent les plus fermes soutiens de la contrée que ravageaient leurs pères, ces Maschouach étaient devenus la véritable force nationale. Ils obéissaient à des chefs, qui se reconnaissaient tous comme *égaux*, et s'entendaient pour toutes les actions communes. Les Grecs les ont appelés les *Dodécarques,* parce qu'ils étaient douze. Le père et le grand-père de l'un d'entre eux, de Psammétick, avaient lutté avec énergie contre les envahisseurs du sud et du nord. Psammétick lui-même s'était, en mainte occasion, signalé par sa valeur. Pendant quinze ans il vécut en bonne intelligence avec ses onze collègues du Delta; il les aida même à repousser une invasion ou plutôt une razzia éthiopienne, dirigée par un certain *Amen-méri-Nout,* un des successeurs de Tahraka; mais, ayant excité leur jalousie pour avoir interprété un oracle en sa faveur, il fut exilé par eux. Un autre oracle lui annonça qu'il serait vengé par des hommes de bronze sortis de la mer. Peu de temps après, des Grecs, revêtus de leurs armures de bronze, firent naufrage sur la côte. Aussitôt Psammétick les enrôle, entre en campagne avec ses nouveaux auxiliaires et les Egyptiens restés fidèles à sa cause, bat et détrône ses anciens collègues, et assoit définitivement son pouvoir en expulsant les dernières garnisons assyriennes, et en rejetant les Éthiopiens dans la haute Égypte.

Le nouveau Pharaon paraît avoir été fort habile. Tout en effectant de se considérer comme le successeur des anciennes dynasties, il eut le soin de se con-

cilier les nombreux partisans de la dynastie éthiopienne par son mariage avec la princesse Schap-en-ap, héritière des princes éthiopiens. Élu par le secours des étrangers, et lui-même d'origine étrangère, il ouvrit ses États à tous les mercenaires qui voulurent accepter son service. Arabes, Cariens, Ioniens, Grecs surtout furent par lui bien accueillis. Il leur assigna des terres dans un nome qui appartenait à la caste guerrière, et les combla d'honneurs et de richesses Il leur donna même à l'armée la place d'honneur. La caste militaire, froissée dans son orgueil et lésée dans ses intérêts, émigra tout entière en Éthiopie. C'étaient deux cent mille hommes, la force vive du pays, qui désertaient. Psammétick, au désespoir, essaya de les retenir, mais ils repoussèrent ses avances. Alors il se jeta dans les bras des étrangers. « Il aimait tellement la Grèce, écrit Diodore, qu'il fit apprendre à ses enfants la langue du pays. Le premier des rois égyptiens, il ouvrit aux autres nations des entrepôts de marchandises, et donna aux navigateurs une grande sécurité. » Les historiens n'ont pas assez insisté sur cette réforme économique, dont la portée fut incalculable. Ouvrir au commerce du monde l'Égypte, si longtemps inaccessible aux étrangers, c'était en quelque sorte répandre dans l'univers entier les bienfaits d'une civilisation originale. De nos jours et sous nos yeux, depuis que les nations de l'extrême Orient reçoivent dans leurs ports nos négociants et nos soldats, s'accomplit une semblable révolution. Mais il fallait à Psammétick d'autres partisans que des mercenaires. Il essaya de s'assurer l'alliance de la caste sacerdotale, entreprit, pour lui plaire, de grandes constructions à Memphis, et prodigua ses largesses aux sanctuaires. Il voulut aussi donner à sa dynastie la popularité de la victoire, et tenta de reprendre contre les Assyriens la politique des Touthmès; mais il fut arrêté dès les premiers pas par la citadelle d'Azoth, qui lui résista vingt-neuf ans.

§ 10. *Néchao.*— Son fils *Néchao* continua ses projets

militaires. Une fois maître d'Azoth, il battit à Mageddo les Syriens et les Juifs, commandés par Josias, roi de Juda, et s'empara momentanément de toute la Syrie. Mais l'empire babylonien, sous Nabuchodonosor, atteignait alors le comble de la puissance. Les deux conquérants se rencontrèrent à Karkémisch. Néchao battu perdit ses conquêtes, et fut rejeté en Égypte. Au moins porta-t-il dans une autre direction l'activité qui débordait en lui. Deux grandes œuvres signalèrent son règne. Il fit entreprendre par des Phéniciens le périple de l'Afrique, et ces hardis navigateurs, partis de la mer Rouge, revinrent par la Méditerranée. Il ordonna aussi de rouvrir le canal de Séti Ier entre le Nil et la mer Rouge. Mais une épidémie éclata parmi les ouvriers, et le Pharaon, averti par un oracle qu'il travaillait pour des barbares, interrompit les travaux.

§ 11. *Psammétick II.* — *Psammétick II,* le Psammis d'Hérodote, ne survécut à son père que six ans. Il mourut au retour d'une expédition contre les Éthiopiens. Les mercenaires grecs qui l'accompagnaient gravèrent leurs noms sur les jambes d'un des colosses d'Ipsamboul. C'est à peu près le seul monument épigraphique de la dynastie, car la ville de Saïs, où résidaient ces princes, ne forme aujourd'hui qu'un monticule de débris sans nom.

§ 12. *Ouahprahet.* — Le fils de Psammétick II, *Ouahprahet,* l'Apriès des Grecs, l'Ophra de la Bible, continuant la politique dynastique, s'appuya sur les étrangers. Il reprit les guerres contre l'Asie, et vengea sa défaite devant Chypre par la prise de Sidon. C'est lui qui vint au secours de Sédécias de Juda contre Nabuchodonosor. Son intervention fut inutile. Irrité par cet insuccès, il redoubla de rigueur contre les Égyptiens. Ceux-ci se révoltèrent et nommèrent roi un certain Ahmés, envoyé par le Pharaon pour soumettre les révoltés. Ahmés accepta leur offre, battit à

Momemphis son ancien souverain, et le fit prisonnier. Il aurait voulu le traiter avec égard, mais les Égyptiens assouvirent contre cet infortuné leurs rancunes nationales, et l'étranglèrent.

§ 13. *Ahmés II.* — *Ahmés,* ce Pharaon improvisé, était de basse extraction, mais il se releva par sa prudence et sa fermeté. C'était une sorte de Louis XI, cauteleux et spirituel, dur et populaire, qui ne reculait ni devant un crime, ni devant un mot grivois. Il se comparait à un vase d'or, d'abord abandonné à de vulgaires usages, mais qui, changé en statue divine, était respecté par tout le monde ; aussi bien il sut légitimer son usurpation et se donner le relief qui lui manquait en épousant l'héritière de la maison Saïte, la sœur et la fille des deux derniers rois. « L'Égypte, d'après Hérodote, ne fut jamais plus prospère ni plus florissante que son règne. » On comptaît alors dans la vallée du Nil vingt mille villes, dont beaucoup sans doute n'étaient que des villages. Une des principales causes de cette prospérité matérielle fut l'immense commerce, surtout avec la Grèce. Ahmés avait pris les Grecs sous sa protection spéciale. Il leur avait donné le droit de s'établir à *Naucratis,* qui fût longtemps le Nangasaki de cet autre Japon. Ils avaient la permission de bâtir des temples. Dix villes d'Asie Mineure s'associèrent pour construire l'Hellénion, les Éginètes élevèrent à leurs frais un temple à Jupiter, les Samiens à Junon, et les Milésiens à Apollon. L'Orient et l'Occident s'unissaient. Peu à peu disparaissaient les préjugés nationaux. Ahmés donnait l'exemple en contribuant à la reconstruction du temple de Delphes ruiné par un incendie, et envoyait à Cyrène une statue dorée de Minerve. Mais il n'oubliait pas les dieux égyptiens, et construisait en l'honneur d'Isis à Memphis et de Neith à Saïs deux temples qu'Hérodote admirait sans réserve.

Cette prospérité, par malheur, était tout artificielle. Elle cachait mal la décadence profonde. L'esprit

public et les institutions nationales étaient ruinés sans retour. Les Pharaons de la vingt-sixième dynastie s'étaient imaginé qu'au contact des idées nouvelles et des peuples libres, une ère nouvelle de grandeur s'ouvrirait pour l'Égypte ; mais il existe des civilisations qui ne se maintiennent qu'à condition de ne pas sortir de l'immobilité. Depuis que les Européens sont entrés en relations avec le Japon, ce pays, malgré les intentions excellentes de ses souverains, marche à une rapide décadence. Il en fut de même pour l'Égypte quand elle connut les Grecs. Dans ce duel avec l'esprit de progrès représenté par la race hellénique, l'antique civilisation de l'Égypte devait avoir le dessous. La caste militaire, ainsi que les *sammouraï* actuels du Japon, avait déserté ; la caste sacerdotale ne vivait que par les superstitions populaires ; le peuple avait perdu l'habitude et du travail et des armes. Enfin et surtout, pendant que l'Égypte s'affaissait dans la décrépitude, naissait en Orient un empire redoutable, dont les souverains, pleins d'ardeur et d'ambition, désireux d'étendre leur puissance, et convoitant les richesses accumulées dans la vallée du Nil, allaient terminer par la conquête définitive de l'Égypte la lutte, plusieurs fois séculaire, inaugurée par les Pharaons de la dix-huitième dynastie.

§ 14. *Psammétick III.*— Cambyse, fils de Cyrus, roi de Perse, avait entendu parler de la fille d'Ahmés et l'avait demandée en mariage. Ahmés, craignant que sa fille ne fût réduite au rang de femme du harem persan, lui substitua Nitetis, le dernier rejeton de la race de Psammétick. Furieux de cet outrage, et peut-être heureux du prétexte dont il avait besoin, le despote jura de se venger, et se prépara tout aussitôt à envahir l'Égypte. Les Persans, guidés par un déserteur grec, nommé Phanés, et convoyés dans le désert d'Arabie par les nomades, n'arrivèrent en Égypte que sous le règne de *Psammétick III*, le fils d'Ahmés. Ils mirent le siége devant Péluse et s'en emparèrent en

profitant de la superstition des défenseurs de la place, qui ne voulurent point frapper les animaux sacrés, qu'ils avaient mis en première ligne. Le Pharaon avait essayé de dégager la place. Vaincu par Cambyse, il s'enfuit à Memphis, et fut pris. Le monarque persan traita généreusement son captif. Il était même disposé à lui rendre, sous sa suzeraineté, le gouvernement de l'Égypte. Mais, comme il le soupçonnait de conspirer, il le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ.

Psammétick III est le dernier de cette longue liste de souverains indigènes qui remonte jusqu'à Menés. A partir de lui, l'Égypte est rayée du nombre des nations, ou du moins elle passe de main en main, et ses maîtres sont étrangers. La malédiction biblique s'accomplit avec une rigoureuse précision : « Égypte ! tu n'auras plus de roi national. »





CHAPITRE III

LA CIVILISATION PHARAONIQUE.



'Égypte a toujours été un pays à part. Rien n'y change, rien n'y passe. La température elle-même y reste toujours égale. Aussi l'Égypte tire-t-elle tout d'elle-même : religion, gouvernement, mœurs et coutumes. Pendant les longs siècles de son histoire nationale, ses habitants se conformèrent avec fidélité aux traditions et aux usages de leurs ancêtres. On peut donc décrire la civilisation égyptienne, pour ainsi dire en faisant abstraction des siècles.

I. — VIE RELIGIEUSE.

§ 1. *Religion égyptienne.* — Bien que la religion tînt dans la vie du peuple égyptien une place considérable, la mythologie égyptienne est pourtant une des parties les moins avancées de la science. A ne considérer que les apparences, l'Égypte était la terre classique des superstitions. Dans ce pays, comme le dit Bossuet, tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Divinités aux formes étranges, animaux, plantes, tout était l'objet d'un culte, et le peuple se livrait avec ardeur aux cérémonies abjectes ou dégradantes de ce culte. En réalité, la religion égyptienne paraît avoir été une des conceptions les plus élevées et les plus morales de l'antiquité; seulement elle n'était pratiquée

que par un petit nombre d'initiés. Les dogmes élevés et les principes philosophiques restaient enfermés dans les ombres du sanctuaire. Les initiés gardaient soigneusement pour eux quelques pures doctrines, et abandonnaient à la foule les grossièretés d'un culte corrompu. Ils observaient même si rigoureusement le secret que, pour des observateurs superficiels, ces doctrines mystérieuses n'existaient pas. Hérodote, Plutarque et d'autres écrivains avaient bien parlé d'un Dieu unique, auquel les prêtres rendaient hommage, mais le peuple était franchement idolâtre. Il est donc nécessaire de distinguer entre la religion populaire et la religion des initiés ; entre le culte public, officiel, et le culte privé, mystérieux.

§ 2. *Religion populaire.* — La religion populaire semble avoir été une réunion de cultes locaux. Chacune de ces divinités locales domina successivement avec la ville qui l'honorait, jusqu'au jour où Ra-Osiris effaça toutes les autres. Néanmoins, dans chacune de ces périodes de prépondérance politico-religieuse, la diversité n'existe que dans la forme. Partout on croyait à une sorte de triade divine, composée d'un Dieu suprême qui s'engendrait lui-même, d'une Déesse à la fois fille, épouse et mère, et d'un fils qui participait à tous les attributs du père et de la mère. Seulement ces trois dieux portèrent différents noms, suivant la diversité des influences politiques. La ville de *Saïs* et son dieu *Ra* dominèrent en premier lieu. Ra avait un temple spécial à Saïs et un collége de prêtres à Héliopolis. Mais on l'adorait dans toute l'Égypte. Son nom s'ajoute à celui des divinités locales. D'ordinaire on le reprroom avec une tête d'épervier, coiffée d'un disque. Il s'engendre lui-même au sein de sa mère *Neith*, couronnée de la coiffure rouge, et ceinte d'une tunique verte. Ra est le dieu du jour. C'est le soleil qui éclaire Neith, la voûte immense.

A *Memphis* domine le culte de *Ptah*. C'est d'abord le dieu au beau visage, le roi des mondes, mais il

s'y attacher plus qu'aux dieux mêmes, et la loi intervenait pour les protéger. Le meurtre, même par inadvertance, d'un animal sacré était puni de mort. On raconte qu'un jour un soldat romain fut massacré pour avoir tué un chat sacré, et, même au temps d'Hadrien, il y eut une émeute dangereuse à Alexandrie, faute d'un bœuf Apis. Aussi, les écrivains grecs ou romains, observateurs superficiels, ont-ils prétendu, avec une apparence de raison, que tous les Égyptiens étaient idolâtres. « Si vous entrez dans un temple, lit-on dans saint Clément d'Alexandrie, un employé s'avance d'un air grave, en chantant un hymne. Il soulève un peu le voile, comme pour vous montrer le Dieu. Que voyez-vous alors ? Un chat, un crocodile, un serpent, ou quelque autre animal dangereux. Le Dieu des Egyptiens paraît. C'est une bête sauvage, se vautrant sur un tapis de pourpre. »

§ 3. *Religion des initiés.* — Cette grossière enveloppe cachait pourtant de profondes vérités, et la religion des initiés se rapprochait de la nôtre, au moins par deux de ses dogmes : par la croyance à l'unité de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Les Égyptiens, en effet, avaient la notion d'un Dieu suprême et unique. « Il est le seul être vivant en vérité, lisons-nous dans une inscription ; il a donné naissance à tous les êtres et à tous les dieux inférieurs ; il a tout fait, et n'a pas été fait. Il s'engendre lui-même, » et, sur une autre : « Je suis celui qui est, fut et sera. Aucun mortel n'a soulevé le voile qui me couvre. » Ils s'élevaient même jusqu'à la conception métaphysique de la Divinité. « Il est difficile à la pensée de concevoir Dieu, est-il écrit dans les ouvrages d'Hermès, et à la langue d'en parler. On ne peut décrire par des moyens matériels une chose immatérielle, et ce qui est éternel ne s'allie que très-difficilement avec ce qui est temporaire. L'un passe, l'autre existe toujours... Ce qui est incorporel, invisible, immatériel, sans forme, ne peut être connu par nos sens. » Héro-

dote avait déjà remarqué que les Égyptiens de Thèbes reconnaissent un dieu unique, qui n'a pas eu de commencement, et ne doit pas avoir de fin. Après lui, les philosophes alexandrins reconnurent l'existence de ce dogme en Égypte. Plutarque et Apulée, en parlant d'Isis, écrivaient que, sous des noms variés et avec des cérémonies différentes, on adorait toujours un Dieu unique. Mais cette noble et pure conception monothéiste dégénéra peu à peu. La caste sacerdotale la réservait aux initiés, ou l'enveloppait de symboles pour en imposer au vulgaire. Grâce à la multiplication des divinités, aux légendes astronomiques, à l'adulation et aux apothéoses royales, le dogme de l'unité de Dieu s'effaça et disparut, ou du moins les diverses manifestations de Dieu et ses attributs personnifiés devinrent autant de dieux particuliers qui se partagèrent l'Égypte. L'auteur des livres hermétiques avait donc raison d'écrire : « O Égypte, le jour viendra où ta religion et ton culte seront convertis en fables ridicules, incroyables pour la postérité, et les paroles sculptées sur la pierre resteront l'unique monument de la vérité. »

Le dogme de l'immortalité de l'âme n'est pas aussi explicitement indiqué que celui de l'unité de Dieu. Ceux des prêtres égyptiens qui avaient poussé le plus loin l'idéal de leur doctrine ne croyaient pas à l'individualité de l'âme. Pour eux, la suprême béatitude était de s'absorber, de disparaître dans le sein de Dieu. C'étaient des panthéistes plutôt que des spiritualistes. Ils croyaient néanmoins à une vie et même à des vies futures, plus ou moins heureuses, selon les mérites et les démérites de la vie présente. « Ce sont les premiers, dit Hérodote, qui aient annoncé que, lorsque le corps vient à périr, il entre toujours dans le corps de quelque animal, et, [illegible]voir passé par diverses formes, rentre dans [illegible] humain. Ces diverses transmigrations se font dans l'espace de trois mille ans. » C'était donc à la métempsychose plutôt qu'à l'immortalité de l'âme que croyaient les Égyptiens

descend bientôt d'un rang inférieur dans la hiérarchie, et, quand Hérodote visite l'Égypte, il ne voit plus dans Ptah qu'un nain monstrueux, une divinité embryonnaire, qu'il compare à Vulcain. Ptah a pour femme et pour sœur *Patch,* la déesse à tête de lionne ou de chatte, la vengeresse des crimes, celle que les Grecs appelaient Bubastis. Le fils issu de leur union se nomme *Imothep* l'Imonthis des Grecs, qui le rapprochaient d'Esculape : jeune homme à longue robe, chaussé de sandales et tenant un livre en main.

Avec *Ammon* ou Noum s'ouvre un troisième cycle, celui de la domination de *Thèbes.* Ammon est le père; *Maut* la mère, et *Chons* le fils. Ammon, « le seigneur des trônes de la terre et de l'éternité, » porte une courte tunique, une couronne rouge à plumes noires et un sceptre à tête de lévrier. Maut, la souveraine de la nuit, coiffée du pschent ou double diadème, est vêtue d'une longue robe. Elle porte en main le symbole de vie. Leur fils Chons est tantôt couronné d'un disque, dont les cornes figurent un demi-cercle et il porte de longs cheveux flottant sur l'épaule; tantôt il a une tête d'épervier.

La plus récente des triades, celle qui finit par l'emporter sur les autres, est celle des trois divinités d'Abydos, *Isis, Osiris* et *Horus.* Tous trois naissent à la fois du sein de la mère éternelle, Athor ou la nuit ; unis avant leur naissance, Isis et Osiris viennent au monde en même temps que leur fils Horus. Osiris est figuré sur les monuments avec une mitre conique, surmontée de deux plumes d'autruche et de longues cornes. Son corps est enveloppé comme celui de la momie. Il tient en main le crochet et le fouet, symboles du gouvernement. Isis est assise sur un trône. Sa coiffure symbolique est un disque avec deux cornes de vache. Horus était confondu par les Grecs avec Harpocrate, le dieu du silence, parce qu'il portait un doigt à sa bouche. Le culte de la triade d'Abydos admettait des divinités inférieures, dont quelques-unes fort goûtées par le peuple. Les plus connues sont

Apis, figuré par un bœuf, lequel, après sa mort s'identifiait avec Osiris; *Seth*, le dieu de la guerre et du meurtre; *Nepthys* la sœur d'Isis; *Thoth*, le fidèle conseiller d'Osiris, l'inventeur de l'écriture et de toutes les sciences, dont le symbole est l'ibis et parfois le cynocéphale; le dieu monstrueux *Bes*, au corps trapu, aux muscles développés, à la tête de taureau, à la crinière léonine, et tant d'autres auxquels la foule adressait ses hommages, lors de ces grandes fêtes, jubilés ou pèlerinages, qui réunissaient chaque année plusieurs milliers de fidèles dans les sanctuaires les plus vénérés. Hérodote a décrit ces solennités : les principales étaient celles de Bubastis, de Saïs, d'Héliopolis, de Buto et de Papremis. A Bubastis se rencontraient parfois sept cent mille personnes. Dans ces prodigieuses agglomérations humaines, les lois de la pudeur et de la tempérance étaient rarement observées. A la mort du bœuf Apis, l'Egypte prenait le deuil; mais, quand il se manifestait de nouveau, noir, avec un triangle blanc sur le front et un nœud en forme de scarabée sous la langue, chacun se revêtait de ses habits de fête, et les réjouissances commençaient. La divinité qui, au dernier temps de la civilisation égyptienne, absorba toutes les autres, fut *Serapis*, dont le culte se perpétua, et fut même adopté par les Romains, jusqu'après l'introduction du christianisme.

Toutes ces divinités personnifiaient les forces et les phénomènes de la nature. Mais le peuple, qui ne s'arrêtait pas au symbole, s'attachait uniquement à sa représentation. C'est ainsi que, peu à peu, des animaux ou même des végétaux, qui passaient pour représenter les dieux, chats, ichneumons, éperviers, lotus, reçurent les hommages aveugles de la foule. On les nourrissait avec soin aux frais de l'État, on les embaumait après leur mort. Des nécropoles spéciales leur étaient réservées. Les crocodiles étaient adorés à Thèbes, les ibis à Hermopolis, les boucs à Mendès, etc. De là ces divinités à têtes d'animaux, ces sphinx moitié femmes et moitié lions. Le peuple finissait par

dans l'ignorance, et les vertus dans les vices, etc. » Nous lisons encore dans un rituel funéraire quelques lignes qui semblent empruntées aux religions et aux philosophies modernes : c'est une âme qui se défend devant les quarante-deux juges infernaux et proteste que « jamais je n'ai blasphémé, jamais je n'ai trompé, je n'ai pas divisé les hommes par mes ruses, je n'ai traité personne avec cruauté, je n'ai excité aucun trouble, je n'ai pas été paresseux, je ne me suis pas enivré, je n'ai pas fait de commandement injuste, je n'ai pas eu de curiosité indiscrète, je n'ai pas laissé aller ma bouche au bavardage, je n'ai frappé personne, je n'ai pas médit d'autrui, je n'ai pas rongé mon cœur d'envie, je n'ai mal parlé ni de mon roi ni de mon père, je n'ai pas intenté de fausses accusations, je n'ai pas retiré le lait de la bouche des nourrissons, je n'ai pas fait de mal à mon esclave en abusant de ma supériorité sur lui. » Certes, qui donc parmi les modernes désavouerait une pareille page! Aussi comprend-on que l'Égypte méritât cette réputation de sagesse qu'aucune nation ne lui refusait, et qu'elle fût la grande école où s'instruisaient les philosophes, les poëtes et les législateurs de l'ancien monde.

II. — VIE POLITIQUE.

§ 1. *Gouvernement.* — L'organisation politique ne varia jamais en Égypte. Le maître du pays fut toujours, il est encore le maître absolu. On dirait que la régularité monotone et l'immobilité de la nature sont propices à créer cette sorte de gouvernement. Malgré les fréquents changements de dynastie, malgré les compétitions des rivaux et les usurpations étrangères, les Égyptiens furent toujours gouvernés par des despotes. Aussi bien c'était dans leur caractère. « Les Égyptiens, écrivait Diodore, respectent et adorent leurs rois à l'égal des dieux. L'autorité souveraine dont la Providence a revêtu les rois avec la volonté

et le pouvoir de répandre des bienfaits leur paraît un des caractères des divinités. » A vrai dire, les rois en Égypte étaient des dieux. Les monuments sont une consécration perpétuelle du pouvoir royal par l'autorité divine. Au moment de l'intronisation, les Pharaons prenaient un nom mystérieux qui les assimilait aux divinités. Leur culte se perpétuait même dans l'autre vie, car, à chaque mort royale, une nouvelle divinité réclamait les hommages et le culte de ses anciens sujets. Ces dieux-rois avaient des autels et des prêtres. Le souverain régnant se gardait bien d'oublier les offrandes dues à ses prédécesseurs. Les monuments le représentent rendant hommage à ses devanviers, non pas à tous, mais à ceux qu'il préfère et choisit. Cette adoration de la royauté était tellement entrée dans les mœurs publiques que, parfois, le roi vivant se rendait à lui-même un culte. Il adorait sa propre divinité. Si l'on veut comprendre cet anéantissement de l'intelligence et de la liberté humaines devant un seul homme, qui répugne tellement aux idées modernes, c'est encore à l'Orient qu'il faut recourir pour retrouver, aujourd'hui encore, des gouvernements analogues. Le mikado japonais, le grand lama du Thibet, les empereurs de Birmanie ou de Siam, à la fois pontifes et rois, dieux et hommes, exercent la même autorité sans contrôle et sans frein.

Diodore a prétendu que les Pharaons étaient retenus par la crainte du jugement après la mort. On appelait ainsi la curieuse cérémonie de la présentation de la momie royale devant un tribunal, qui pesait les actions du défunt, et l'autorisait à recevoir les honneurs de la sépulture, ou le privait de cette suprême consolation. Mais il est probable que ce n'est qu'un pur roman : d'ailleurs j'imagine que les membres de ce tribunal n'étaient pas trop sévères pour le père ou le parent du souverain régnant, et qu'ils trouvaient toujours dans leur conscience quelque tempérament, qui leur permettait de rendre au Pharaon les derniers devoirs; en sorte que la responsabilité de

§ 4. *Rituels funéraires.* — Cette croyance est naïvement exprimée par les *rituels funéraires.* On nomme ainsi des livres sacrés, en papyrus, qu'on enroulait autour des momies, et qui étaient couverts d'hiéroglyphes qu'on a déchiffrés depuis. Il est difficile d'imaginer un plus précieux monument de la croyance et de la morale égyptiennes. L'âme, après sa mort terrestre, recommence aussitôt la vie, et subit diverses épreuves en parcourant les sphères célestes. Après diverses pérégrinations qui rappellent les courses du Dante à travers les cercles infernaux, l'âme entre, conduite sur la barque du soleil, dans l'Amenthé, où elle sera jugée. Elle comparaît devant quarante-deux juges, présidés par Osiris, et, devant chacun d'eux, se justifie de quelque infraction à la morale ou à la justice du pays. On pèse alors ses actions, et Thot lit la sentence. Si les bonnes actions l'emportent, quatre génies la plongent dans un lac de feu pour effacer la souillure des iniquités qui auraient pu échapper aux juges; puis elle s'échappe lumineuse. Le soleil, disque rouge à tête d'épervier, vogue au-devant d'elle sur les eaux célestes, et, dès lors, l'âme se joint à la course du dieu lumineux. Si, au contraire, les mauvaises actions font pencher la balance, l'âme retourne sur la terre sous la forme d'un chien, d'un porc ou de tout autre animal immonde, et recommence la série des existences jusqu'à ce que, s'élevant de degré en degré, elle revête de nouveau la forme humaine.

§ 5. *L'embaumement.* — Cette croyance aux transmigrations de l'âme explique le soin jaloux avec lequel les Egyptiens s'efforçaient de préserver des atteintes du temps leurs dépouilles mortelles. C'était leur grande préoccupation. Tout aboutissait au tombeau : la mort triomphait de la vie. Telle est l'origine de la pratique de l'embaumement, non pas seulement des hommes, mais encore de tous les êtres vivants. Aussi bien c'était une nécessité du pays, car on ne pouvait confier les cadavres à la terre dans une région submergée plu-

sieurs mois de l'année. L'aurait-on pu, des maladies en eussent résulté, à cause de la rapidité de la putréfaction. Quant à les brûler, il n'y fallait pas songer : le bois a toujours manqué en Égypte, à tel point que les fellahs de nos jours, quand ils découvrent quelque nécropole antique, se servent, pour cuire leurs aliments, des momies de leurs ancêtres. L'embaumement était arrivé à sa perfection en Égypte. On commençait par injecter le corps de matières odorantes. Pendant soixante-dix jours il desséchait dans un bain de natron ou de chaux, puis on l'enveloppait dans des bandelettes de lin enduites de gomme, et on l'enfermait dans un ou plusieurs coffres de bois, plus ou moins richement ornés, suivant le rang du défunt, et parfois dans un sarcophage de porphyre ou de jaspe. La figure était moulée, tantôt en plâtre, tantôt avec de la gomme, parfois avec de l'or ou d'autres matières précieuses. Les Égyptiens croyaient vivre tant que le corps embaumé conserverait la forme humaine. En effet, beaucoup de leurs momies ont vaincu le temps, et nous pouvons contempler derrière les vitrines de nos musées les contemporains authentiques des Pharaons.

§ 6. *Morale égyptienne.* — Ce qui donne à la religion égyptienne une place à part dans les cultes antiques, c'est la pureté de sa morale. Certains préceptes semblent calqués sur les notions les plus pures du christianisme. Nous lisons dans un manuscrit, traduit par M. Chabas, et dont l'auteur, qui se nommait Ptah-hotep, appartenait à la famille royale : « C'est un bienfait que l'obéissance d'un fils docile... Le fils qui reçoit la parole de son père deviendra vieux à cause de cela. Dieu aime l'obéissance. Le fils dont on parle ainsi est agréable en tout : il est cher à son père, et sa renommée est dans la bouche des vivants qui marchent sur la terre... Écouter la parole, aimer à obéir, c'est accomplir les bons préceptes. Le rebelle qui n'obéit pas ne fait absolument rien. Il voit la science

ces derniers ne fut jamais arrêtée par la crainte de ce jugement extraterrestre.

L'exaltation de la royauté donnait au souverain un prestige tout-puissant. A son égard, ses sujets n'étaient que des esclaves, et les plus grands fonctionnaires que d'humbles domestiques. Lui seul était la source de toute grâce et de toute faveur. Un mot sorti de sa bouche, un regard indifférent, une attention insignifiante, étaient considérés comme d'insignes témoignages de faveur. Les inscriptions funéraires rapportent qu'un tel a obtenu la permission de baiser les genoux du roi, que tel autre a été admis à sa table, ou qu'il a obtenu le privilége de monter, non pas « dans les carrosses du roi, » mais dans « tous ses navires. » Les grandes et les petites entrées existaient déjà. Aussi les Dangeau ne manquent pas à ces Louis XIV de l'antiquité. Éveillé dès le matin, le Pharaon prenait connaissance des lettres reçues, se baignait, revêtait les insignes de la royauté, et offrait un sacrifice aux dieux. Puis il passait ses troupes en revue, ou se livrait aux charmes de la promenade. Il se mettait de nouveau au travail en rentrant, et consacrait sa soirée à des plaisirs de tout genre. L'ordre de la journée était réglé à l'avance, et les courtisans s'y conformaient scrupuleusement. Parmi ces courtisans, on remarquait les *chefs de porte* ou chambellans, *les familiers du roi, les secrétaires des commandements* et la nuée des serviteurs du harem.

§ 2. *Administration.* — Pour s'accommoder d'un semblable régime et le conserver pendant des siècles, il fallait être dépourvu de tout sentiment de dignité personnelle; mais les peuples n'ont jamais que les gouvernements qu'ils méritent, et, si les Égyptiens ont toléré semblable tyrannie, c'est qu'ils étaient indignes de jouir de la liberté. Il est vrai de reconnaître que le gouvernement leur enlevait tout souci administratif. Une bureaucratie savante et paperassière, aussi centralisée, aussi minutieuse et souvent

aussi inutile que les bureaucraties modernes, s'étendait sur le pays entier, et fournissait à plusieurs milliers de fonctionnaires leurs moyens d'existence. Les monuments ont conservé les emplois et les titres de certains de ces fonctionnaires. « Je pourrais presque, écrivait M. Lepsius, rédiger un almanach de cour et d'état pour la quatrième dynastie. » Les principaux ministres à cette époque, et ils n'ont guère varié depuis, étaient le ministre des travaux publics (*chef de tous les travaux du roi*) et celui des *mines*. Le ministère des finances semble avoir été dédoublé. Il y avait le *chef des magasins de l'État*, où étaient centralisés les tributs en nature, et le *chef de la maison double du trésor*, où l'on entassait les tributs en monnaie et les revenus des mines. On a conservé certains registres de comptabilité. Il existait un cadastre, tenu à jour avec soin, en sorte que les Pharaons pouvaient se rendre un compte exact et précis de la fortune publique et privée. Les secrétaires d'État étaient tantôt nommés *chefs de tous les secrets du roi*, tantôt *chefs des écritures :* Le ministre de la guerre portait le titre de *chef de la double maison du roi* ou de *chef de la maison du combat, de l'arc* et *de la flèche*.

Au-dessous des ministres venaient les gouverneurs de nomes ou *nomarques*. On a prétendu que Ramsès II, le premier, imagina de diviser le pays en trente-six nomes. Il n'est pas besoin de réfuter cette extravagante idée d'un grand empire subsistant plusieurs siècles sans divisions territoriales. Seulement le nombre de ces nomes peut avoir varié. Il était de trente-six sous Ramsès II, et de quarante sous d'autres Pharaons. Le chef-lieu de ces nomes était d'ordinaire le temple de quelque divinité qui se distinguait des autres par son culte et ses cérémonies particulières. Le gouverneur du nome ou nomarque avait sous ses ordres des gouverneurs de district ou *toparques*. Chaque nome, comme plus tard nos provinces, tenait à ses institutions locales. L'esprit de jalousie provinciale animait les habitants de ces nomes,

et parfois leurs querelles dégénéraient en batailles.

§ 3. *Les Castes.* — D'après Hérodote et Diodore, les Égyptiens étaient répartis en castes. Mais ces deux écrivains ne s'entendent pas sur le nombre des castes. Hérodote en distingue sept : prêtres, guerriers, bouviers, porchers, cabaretiers, interprètes et pilotes; Diodore, cinq seulement: prêtres, guerriers, agriculteurs, pasteurs, paysans. De plus, ils ont oublié l'un et l'autre, un certain nombre de conditions civiles, qui figurent sur les monuments : juges, architectes, intendants des greniers, etc. Enfin les fonctions non-seulement n'étaient pas exclusives, mais encore étaient souvent associées les unes avec les autres. Or, dans un État rigoureusement divisé en castes, le nombre des castes est invariable, les membres d'une caste s'abstiennent des fonctions réservées aux membres d'une autre caste, enfin les fonctions sont héréditaires, et nous ne trouvons rien de semblable en Égypte. Il n'y avait donc pas, à vrai dire, des castes, mais plutôt des classes de la société et des corporations. L'hérédité n'était pas non plus la loi générale; bien que le fils succédât d'ordinaire au père, elle n'était ni absolue, ni universelle. D'ailleurs les Pharaons n'admettaient que l'égalité dans la servitude. Ils se réservaient d'appeler auprès d'eux, en leur déléguant une partie de leur souveraine puissance, les derniers de leurs sujets.

§ 4. *Guerriers et prêtres. La Justice.* — Les guerriers et les prêtres jouissaient des plus grands honneurs. Les guerriers, chargés de la défense du sol, et divisés en deux corps nommés *calasyries* et *hermotybies,* étaient surtout concentrés dans la basse Egypte, afin de défendre les frontières du nord toujours plus menacées. Chacun d'eux possédait en toute propriété, et exemptes d'impôts, douze *aroures* de terre, c'est-à-dire que le tiers à peu près du sol leur appartenait. A tour de rôle ils formaient la

garde du roi, et recevaient alors un supplément de solde. L'introduction des mercenaires anéantit la puissance militaire de l'Égypte, car ils devinrent les instruments du roi, et non plus les défenseurs de la patrie. Peu à peu les guerriers se dégoûtèrent du noble métier des armes, et, à l'heure du danger, une seule défaite livra l'Égypte à l'envahisseur étranger.

Le second tiers des terres du royaume appartenait aux prêtres, qui l'affermaient moyennant redevance. Les plus hautes fonctions leur étaient dévolues. Ils avaient la science en dépôt. Astronomes, ingénieurs, géomètres, ils annonçaient les changements des saisons, ils endiguaient le Nil, ils rétablissaient les limites des champs après l'inondation. Ils rendaient aussi la justice. Chacune des villes d'Héliopolis, de Thèbes et de Memphis nommait dix juges, qui choisissaient à leur tour l'un d'entre eux pour président. La place libre était tout de suite remplie par un nouveau juge de la même ville. Ces trente et un magistrats, entretenus aux frais du trésor royal, décidaient toutes les affaires pendantes. Le roi ne jugeait qu'en dernier ressort, et à peu près uniquement en matière politique. Les affaires se traitaient toujours par écrit, afin de prévenir la partialité ou l'entraînement des juges. Bossuet a dit avec raison que l'Égypte était la source de toute bonne police ; nous ne possédons sur les lois égyptiennes que des renseignements sans précision, mais il est aisé de reconnaître, d'après le témoignage des auteurs antiques, qu'une législation originale et fort morale régissait les Égyptiens. Diodore, qui a vu ces lois fonctionner, en cite quelques-unes : Tout homme qui ne secourt pas son semblable attaqué sera puni de mort. — Tout homicide commis, même envers un esclave, sera également puni de mort. — Les calomniateurs seront condamnés à une peine afflictive. — Tout homme est tenu de prouver ses moyens d'existence. — Le déserteur sera puni non de mort, mais d'infamie. — Les faux-monnayeurs, et les auteurs de faux en matière publique ou privée auront les mains

coupées. — Les femmes étaient sous la protection de la loi. Diodore prétend même que les Égyptiens passaient pour être les esclaves des leurs. Sans prendre à la lettre cette épigramme dans le goût antique, il paraît néanmoins que la condition sociale des Égyptiennes n'était pas inférieure à celle de leurs époux. On pourrait les comparer, toute proportion gardée, à nos Françaises. Elles avaient même un privilége dont n'ont jamais joui nos compatriotes, celui de régner ; mais on était très-sévère pour celles qui enfreignaient leurs devoirs conjugaux : elles avaient le nez coupé, et leurs complices recevaient mille coups de verge. Quelques-unes des lois civiles étaient également remarquables. Ainsi la dette était considérée comme nulle, si le débiteur la niait, et jamais l'intérêt ne devait dépasser le capital. Il était permis d'emprunter en donnant pour gage le corps de son père. Celui qui ne payait pas sa dette était privé des honneurs de la sépulture de famille, et en privait ses enfants. La contrainte par corps n'existait pas ; les biens du débiteur et non sa personne restant engagés. Plusieurs contrats de vente ou de louage, tracés sur papyrus, et retrouvés dans les tombeaux, montrent de quelles garanties la propriété était entourée. Pendant quarante siècles et davantage ces lois donnèrent aux Égyptiens la paix intérieure et la prospérité. Aussi les gardaient-ils avec respect et reconnaissance ; et ils ne se considérèrent comme réellement privés de leur indépendance nationale que lorsque furent introduites officiellement les lois romaines.

§ 5. *Les Classes inférieures.* — Au-dessous des deux classes dominantes, guerriers et prêtres, les uns défendant, les autres administrant le pays, venait le peuple proprement dit qui se subdivisait en plusieurs classes, dont le nombre et les attributions sont mal déterminées par les historiens anciens. La plus nombreuse était celle des agriculteurs. On les a comparés avec raison aux serfs du moyen âge, ou plutôt aux

modernes fellahs, qui, tout en jouissant de la liberté individuelle, restent attachés au sol qu'ils ne possèdent pas et exploitent pour le compte du souverain. Les pasteurs se divisaient en bouviers et en porchers. Ces derniers étaient considérés comme impurs. On leur interdisait l'accès des temples et le mélange avec d'autres professions. C'étaient les parias de l'Égypte. Les marins et les pilotes se composaient des individus voués à la navigation du Nil. Leurs services étaient nécessaires en temps d'inondation. Les interprètes, dont parle Hérodote, n'ont jamais formé une classe à part qu'à partir de la vingt-sixième dynastie, car, auparavant, l'Égypte se gardait soigneusement du contact des étrangers et, dès lors, les fonctions des interprètes devenaient inutiles. Venaient ensuite les artisans et les marchands, dont le nombre variait à l'infini, suivant les besoins de l'industrie et de la société.

Au-dessous de ces diverses classes de la population libre, qui, toutes réunies, constituaient comme le tiers état égyptien, venait la population esclave. Recrutées en partie parmi les prisonniers de guerre, et constamment renouvelées par les razzias des Pharaons, ces malheureuses victimes de l'ambition et de la politique étaient vouées à tous les travaux fatigants : construction des édifices publics, creusement des canaux, exploitation des mines. Courbés sous le bâton de leurs conducteurs, exposés à toutes les intempéries des saisons, mal nourris, ils mouraient par milliers : mais les réservoirs humains de l'Asie et de l'Afrique étaient inépuisables, et, malgré leurs souffrances, leur nombre augmentait. Quelques-uns d'entre eux finissaient par s'habituer à cette vie de misères. Ils s'établissaient dans le pays et s'y créaient une famille. On avait rendu quelques lois clémentes à leur égard.

Telle était l'organisation politique de l'Égypte. Un roi absolu participant à tous les honneurs de la divinité; deux classes dirigeantes, les guerriers et les prêtres, se transmettant par hérédité leurs fonctions;

une sorte de tiers état jouissant de la vie civile, mais sans droits politiques, et de nombreux esclaves sur lesquels retombait tout le poids de cette société.

III. — VIE SOCIALE.

§ 1. *Vie sociale et privée des Égyptiens.* — Mieux encore que la vie politique, nous connaissons, grâce aux monuments et aux témoignages antiques, la vie sociale et privée des Égyptiens. Il y aurait un livre à composer sur leurs festins, leurs jeux et leurs divertissements. Nous voyons leurs enfants jouer aux billes, aux dés, aux volants, à saute-mouton. Nous assistons aux réunions des hommes, où, paraît-il, la tempérance n'était pas toujours rigoureusement observée, car les monuments figurent de gais compagnons, que leurs amis sont obligés de soutenir ou même de porter sur leurs épaules. On s'invitait à des soirées pour entendre des concerts ou voir des danses aussi voluptueuses que celles des modernes almées. Les orchestres se composaient d'instruments variés, harpes, guitares, flûtes, trompettes et castagnettes. On applaudissait comme aujourd'hui. Des jeunes filles passaient des rafraîchissements et des éventails aux invités des deux sexes, assis sur des chaises et des fauteuils semblables aux nôtres. Les femmes étaient parées de riches étoffes, ornées de beaux dessins brodés à l'aiguille. Elles étaient élégamment coiffées. Elles recouraient même déjà aux artifices des ornements postiches, car on conserve dans nos musées des perruques blondes et tressées. Elles portaient des colliers et des ceintures brillantes, et leurs doigts étaient chargés de bagues.

Nous pouvons aussi suivre, dans l'exercice de leurs professions, les divers corps de métiers. Les tisserands font aller leurs navettes, les cordonniers sont à leur échoppe, les collecteurs de grains amassent les provisions. Ici un médecin tue ses malades d'après l'or-

donnance, et un fabricant de caisses à momies prépare leurs dernières demeures : là les potiers façonnent des ustensiles, et des portefaix, attachés à des câbles, traînent avec effort un colosse de pierre, pendant que leurs aides humectent les cordages et graissent le sol factice sur lequel roule la pesante masse. Ce qui frappe surtout dans la représentation de ces travaux manuels, c'est la ressemblance des procédés. Il semble que les mêmes besoins aient toujours abouti à des résultats identiques. A ne considérer que les apparences, l'existence des Égyptiens paraît douce et facile, et pourtant la condition des classes ouvrières était des plus dures. Ils gagnaient à peine de quoi nourrir leur famille. « J'ai vu le forgeron à ses travaux, écrivait un vieux scribe du temps de la douzième dynastie, à la gueule du four. Ses doigts sont comme des objets en peau de crocodile. Il est puant plus qu'un œuf de poisson. La nuit, quand il est censé être libre, il travaille encore après tout ce que ses bras ont fait... Le tailleur de pierres cherche du travail... ses genoux et son échine sont rompus. Le barbier rase jusqu'à la nuit... Il se rompt les bras pour emplir son ventre... Quant au maçon, ses deux bras s'usent au travail, ses vêtements sont en désordre, il se ronge lui-même, ses doigts lui sont des pains; il ne se lave qu'une fois par jour... Le tisserand est plus malheureux qu'une femme. Ses genoux sont à la hauteur de son cœur; il ne goûte pas l'air libre... Le cordonnier mendie éternellement. Sa santé est celle d'un poisson crevé. Il ronge le cuir pour se nourrir, etc. » Ces portraits sont sans doute trop chargés. D'ailleurs sous la salutaire influence de la religion, et grâce à l'activité de l'administration, sans parler de la beauté du climat et de la fécondité du sol, les Égyptiens oubliaient qu'ils n'étaient pas libres et ne s'occupaient que d'assurer leur bien-être.

§ 2. *Agriculture.* — En effet, les sources principales de la richesse publique, agriculture, industrie et

commerce, étaient largement exploitées en Égypte. L'agriculture surtout était devenue une science véritable. Le sol égyptien était par lui-même très-fertile, mais les travaux de l'homme en avaient décuplé la valeur. Comme on savait que les eaux du fleuve déposaient un limon fécondant, on s'était ingénié à les faire pénétrer aussi loin que possible. Les irrigations et le drainage, qu'on croit modernes, sont renouvelés de la vieille Égypte. Ces travaux agricoles étaient protégés par des lois très-sévères et par la religion elle-même. « Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage, lisons-nous dans le *Rituel funéraire,* je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison. » Aussi, sous la double action du soleil et de l'humidité, les céréales étaient-elles abondantes. Un grain de blé semé en produisait jusqu'à cent. Ce n'est pas à Rome seulement ou à Constantinople que l'Égypte servira plus tard de grenier; depuis des siècles elle était déjà comme la mère nourricière de l'humanité : Nous lisons dans la Bible qu'Isaac envoya ses fils acheter du blé à Memphis. Sans doute il y avait parfois des disettes, mais ce n'étaient que des accidents fort rares, qui d'ordinaire coïncidaient avec les invasions étrangères. Les inondations périodiques dispensaient les laboureurs d'avoir des jachères et même de se servir d'engrais. Elles leur permettaient encore de ne pas creuser profondément le sol, ce qui diminuait d'autant leur travail. Le blé qu'on a trouvé dans les tombeaux égyptiens est de l'épeautre. Le froment de Grèce, bien supérieur comme qualité, ne fut introduit que plus tard.

La vigne fut cultivée en Égypte de toute antiquité. Loin de souffrir des inondations du Nil, elle s'engraissait du limon fécondant qui, peut-être, tuait dans leur germe les phylloxeras de l'époque. Le meilleur vin était celui d'Antylle, dans le Delta. Celui de la Thébaïde passait pour fort léger ; on le recommandait aux malades. La culture de l'olivier était fort répandue; on se servait pourtant pour les lampes d'une huile grasse qui ressemblait au ricin. Les légumes for-

maient pour ainsi dire la base de l'alimentation populaire. Ils étaient sains et a[illegible]ants. Les Hébreux, au sortir de la captivité, alors qu'ils souffraient dans le désert des angoisses de la faim, se rappelaient avec amertume les oignons, les pois et les lentilles, dont ils se nourrissaient à discrétion en Égypte. Peu ou point de fruits ; on vantait pourtant les grenadiers de Memphis. Les roses et les violettes étaient déjà célèbres pour la fabrication des essences. Grande abondance de bestiaux, car les prairies couvraient la moitié du pays. Aussi les soldats avaient-ils une ration de viande très-forte, près d'un kilogramme par jour. Les moutons donnaient deux tontes par an. Les ânes étaient petits et robustes ; les chevaux, bien qu'acclimatés fort tard, vigoureux et de bonne race.

Ce qui, plus encore que la fertilité du sol, contribuait aux progrès de l'agriculture, c'étaient les lois en sa faveur. Les propriétés étaient réparties entre les familles des cultivateurs, ce qui favorisait la petite culture; de plus le cadastre général permettait de déterminer la pente des canaux et d'étendre l'irrigation jusqu'aux points les plus reculés.

§ 3. *Industrie.* — L'industrie, si nous en croyons les monuments et les débris de l'art égyptien, était très-perfectionnée. On a remarqué que tout s'exécutait à la main : peu ou point de machines. Aussi se demande-t-on comment les ouvriers égyptiens obtenaient leurs étonnants produits. C'étaient surtout les verriers, les drapiers et les orfévres qui approchaient de la perfection. Les premiers avaient le secret de fondre le verre en diverses couleurs, et de l'*émailler* de façon à braver les siècles. Les drapiers tissaient le lin ou la laine avec une grande habileté, et imprimaient avec des morceaux de bois gravés enduits de vives couleurs. Ils ourdissaient des robes transparentes, dont le tissu peut se comparer à de la gaze ; des collerettes et des bandeaux brodés, des rubans flottants et de larges ceintures, qui rappellent les

nœuds bouffants des Japonaises. Quant aux orfévres, il suffit de jeter un coup d'œil sur les vitrines de notre musée égyptien et d'examiner ces colliers à quatre rangs d'émaux et d'incrustations, ces bagues de cornaline et de perle, ces bracelets et ces plaques ciselées, pour se rendre compte de leur habileté, mais non de leurs procédés. On a pu les imiter, les égaler, mais non les surpasser, et ils n'avaient à leur service aucune des forces que la civilisation prête aux ouvriers modernes. Ils savaient déjà rompre le fer à mille usages, et avaient inventé, depuis des siècles, les lits en fer et presque les sommiers élastiques.

§ 4. *Commerce.* — Le commerce, pendant longtemps, fut purement local. Comme les Égyptiens avaient une religion et des usages particuliers, ils haïssaient les étrangers qui pratiquaient une autre religion et n'adoptaient pas ces usages, et ils ne voulaient aucun rapport avec eux. Mais, à l'époque des grandes guerres de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, les barrières s'abaissèrent. Les relations internationales, commencées par la conquête, s'affermirent par le commerce, surtout lorsque les Phéniciens devinrent les vassaux des Pharaons. D'ailleurs, par sa position centrale, l'Égypte ne pouvait échapper au commerce. Nous voyons en effet des flottes égyptiennes sur les monuments : non pas seulement la lourde barque qui descend ou remonte le fleuve, mais la galère à plusieurs rangs de rames, surmontée de voiles légères. Ces vaisseaux naviguaient le long des côtes africaines. Ils se lançaient aussi dans l'océan Indien, et peut-être jusqu'en Chine, car on trouve parfois dans les nécropoles des étoffes indiennes, et de ces vases ou bijoux qu'on ne fabrique qu'en Chine

Les *panégyries* ou fêtes, décrites par Hérodote, étaient de vraies foires, comme celles du moyen âge en Europe, celles du Landit ou de Beaucaire. Les Pharaons tracèrent, à travers les déserts qui entourent l'Égypte, des routes commerciales qui conduisirent

leurs négociants jusqu'au Niger et à Carthage en Afrique, sur le Caucase, en Arménie, à Palmyre, à Babylone et à Bactres en Asie. Ils creusèrent à plusieurs reprises l'isthme de Suez, et, si les despotes persans ou les empereurs romains reprirent ce travail, c'est que l'incurie de leurs prédécesseurs avait permis aux sables de combler le canal primitif.

La civilisation de l'Égypte était donc fort avancée, et, dans ces siècles de barbarie et d'ignorance, on eût dit un foyer de lumière et de chaleur qui répandait au loin la vie.

IV. — VIE INTELLECTUELLE.

§ 1er. *Littérature égyptienne.* — Bien qu'absorbés par les soucis de leur bien-être matériel, les Égyptiens ne dédaignaient pas les choses de l'esprit. Il y avait une littérature égyptienne : elle était même fort célèbre jadis, et les plus beaux génies de l'antiquité grecque, Solon, Hérodote, Platon, Plutarque et tant d'autres, puisèrent souvent leurs inspirations à ces sources vivaces. Moins heureux, nous ne connaissons aujourd'hui que par tradition, ou du moins que par fragments, ces richesses littéraires. Mais ces fragments suffisent pour donner un aperçu des sujets traités dans les livres égyptiens.

Le premier rang appartient aux livres religieux, et surtout aux rituels funéraires. Thot, l'intelligence céleste personnifiée, passait pour en avoir composé les hymnes. Il avait encore consigné le trésor des connaissances humaines dans quarante-deux livres sacrés, dont nous ne connaissons plus même les titres. Jamais perte ne fut plus regrettable que celle de cette *Encyclopédie orientale*. Mentionnons aussi des hymnes religieux, dont quelques fragments d'une admirable poésie, par exemple l'Hymne au Nil conservé dans un des papyrus Sallier, sont parvenus jnsqu'à nous. Nous avons déjà parlé des poëmes en l'honneur des souverains de

la dix-neuvième dynastie, et fait allusion à des chroniques égyptiennes. L'histoire, en effet, soit poétique, soit sous forme de résumés, était fort appréciée par les anciens Égyptiens. MM. Goodwin et Chabas ont récemment traduit le *Voyage en Syrie,* récit d'un aventurier qui fournit de piquants détails sur son temps. On conserve au Musée de Turin une *carte géographique* du temps de Seti Ier, qui embrasse la région des mines d'or nubiennes. Au Musée britannique, on garde des *collections de lettres* analogues aux déclamations des rhéteurs grecs, ou plutôt aux controverses romaines, que l'on appréciait comme modèles de style, à tel point qu'un érudit contemporain a pu composer un ouvrage sur le style épistolaire des anciens Égyptiens. Les œuvres de pure imagination, les romans ne manquaient pas. M. de Rougé traduisit en 1852 l'*Histoire des deux Frères*. On aimait encore les recueils de sentences, tels que l'ouvrage de Ptah-hotep, dont nous avons cité quelques fragments. Aussi bien ces documents se multiplient. Peu à peu les papyrus se déchiffrent, et ils ouvrent à l'étude un champ que n'épuiseront pas plusieurs générations de savants.

§ 2. *La Science égyptienne.*— La science égyptienne était réelle, mais peut-être trop vantée. Elle ne dépasse pas les notions de l'expérience et de l'observation. Ainsi ils orientèrent exactement les pyramides; mais prendre une méridienne est une observation élémentaire, à laquelle suffisent une règle, une équerre et un niveau. Ils avaient bien reconnu l'année solaire de 365 jours, et même celle de 365 jours et un quart, ils notaient encore à peu près exactement les solstices et les équinoxes; mais ils ne connurent jamais la précession des équinoxes, et, par conséquent, ils ne purent établir la variation de l'état apparent du ciel d'une période séculaire à l'autre. On a prétendu qu'ils avaient imaginé les constellations; mais ce n'est qu'aux derniers temps de leur histoire qu'ils empruntèrent le zodiaque des Grecs. En somme, ils ne connurent

d'astronomie que ce qu'on peut en savoir sans instruments et sans calculs compliqués.

On a trouvé au Musée britannique un *Traité élémentaire de géométrie,* ou plutôt d'arpentage et de cubage, mais qui ne représente nullement la science transcendante; ce ne sont que des exemples numériques d'opérations élémentaires.

Deux *traités de médecine,* récemment traduits, contiennent des recettes purement empiriques, qui dénotent peut-être quelque connaissance anatomique, mais une physiologie tout à fait fantastique.

Une seule science, et ce n'est qu'une science nominale, l'astrologie, paraît avoir été cultivée avec succès. On a conservé des calendriers contenant, pour chaque jour, l'indication des actes dont on devait s'abstenir.

§ 3. *Beaux-Arts.* — Ce qui assigne à l'Égypte une place à part parmi les peuples de l'antiquité, ce sont ses monuments, dont les débris couvrent encore la vallée du Nil. Les œuvres architecturales occupent le premier rang. Les Égyptiens, pour dresser ces masses imposantes, n'avaient pas de machines. On a longtemps soutenu que les prêtres, qui dirigeaient ces grands travaux, employaient des procédés dont le secret est perdu ; mais il paraîtrait que les architectes égyptiens se servaient seulement des plans inclinés, des leviers et surtout de la force des bras. Pline rapporte que cent vingt mille ouvriers furent occupés à la fois pour un des obélisques de Thèbes, car c'est toujours dans des proportions gigantesques que l'art égyptien concevait ses œuvres. La sculpture ne fut longtemps qu'une dépendance de l'architecture, et, comme elle, visa toujours au grandiose. Elle figura d'abord dans les temples à l'état de lignes et de contours; peu à peu elle s'enfonça en creux dans la muraille ou s'y dégagea en bas-reliefs. Elle finit par s'isoler, mais resta adossée à des pilastres et garda des formes consacrées. Quant à la peinture, on ne peut la juger que par de rares débris, mais qui suffisent à prouver une grande sûreté de

main, parfois même une pureté de traits qui rappelle la bonne époque grecque.

On a distingué, dans l'histoire des beaux-arts en Égypte, cinq périodes, dont il est possible de suivre les transformations à notre Musée du Louvre. Sous les dynasties primitives, l'art est libre, on dirait volontiers réaliste. En architecture, le style est simple, mais majestueux. La ligne droite domine, et la disposition harmonieuse des divers plans fait toute la décoration. En sculpture, les artistes imitent la nature, souvent avec un tel bonheur que leurs œuvres, après six mille ans, semblent vivantes; nous n'en voulons pour preuve que le fameux *hiérogrammate accroupi* de notre Louvre, ou bien encore la *statue en diorite de Schafra* et la *statue en bois de Ra-an-Ké,* que le monde entier put admirer à l'Exposition de 1867.

Avec la douzième dynastie commence une période nouvelle. Afin de prévenir le sentiment d'indépendance que l'art pouvait communiquer aux esprits par l'imitation de la nature, les prêtres imposent aux artistes des règles ou canons immuables, dont ils ne pourront s'écarter sans sacrilége. Aussi l'art, retenu dans son essor, ne se manifeste plus que par l'habileté purement manuelle de l'exécution. Rien de mieux, rien de pire; tout se ressemble.

La dix-huitième dynastie inaugure la Renaissance. C'est la belle époque de l'art égyptien. L'architecture est imposante, l'ornementation d'une richesse inouïe, la sculpture se dégage en partie des liens hiératiques; pourtant, si les figures sont finement modelées et fort expressives, les membres gardent toujours leur raideur architecturale.

La dix-neuvième dynastie amène la décadence, qui se prolongera jusqu'à la vingt-sixième dynastie. La grandeur subsiste, mais la laideur l'accompagne; point d'inspiration; seulement de l'affectation.

Une seconde Renaissance marque la vingt-sixième dynastie, ou dynastie Saïte. Sans sortir du type égyptien, les statues acquièrent plus de force et de vérité.

La gravure des hiéroglyphes atteint alors sa perfection, et les bijoux sont exquis. Le style saïte se continuera jusqu'aux Ptolémée, mais alors mélangé de style grec. Seuls les architectes resteront fidèles aux traditions pharaoniques, même sous la domination romaine.

De ces cinq périodes dans l'histoire de l'art, réalisme des onze premières dynasties, hiératisme de la douzième, renaissance avec la dix-huitième, décadence dès la dix-neuvième, et seconde Renaissance avec les princes saïtes, les noms des artistes sont complétement inconnus ; mais leurs œuvres subsistent, et nous pouvons les admirer. Aussi la terre égyptienne a-t-elle exercé sur tous les visiteurs, de Germanicus à Joinville et à Bonaparte, un irrésistible attrait. Essayer de décrire ou simplement d'énumérer ces merveilles, serait tenter l'impossible dans une œuvre aussi résumée. Contentons-nous d'indiquer les principaux monuments qui subsistent encore, et suivons, dans cette étude, l'ordre géographique, c'est-à-dire remontons le fleuve et mentionnons les monuments épars sur ces deux rives.

§ 4. *Géographie monumentale de l'Égypte.* — Peu de ruines dans le Delta. Tant d'invasions ont ravagé cette région, Saïs, Bubaste, Mendès, Xoïs, Péluse ont été si souvent détruites qu'elles n'existent plus que dans les souvenirs. On trouve pourtant sur la branche orientale du fleuve, à Tanis, l'antique Avaris, le *sanctuaire de Soutteck,* auquel ont travaillé Ramsès II, Méremptah et Séti II. Ce monument est en ruine, mais onze obélisques, de nombreuses colonnes monolithes en granit et des stèles colossales prouvent que cet édifice pouvait marcher de pair avec les plus renommés.

Un peu au-dessus de la fourche du Delta, sur la rive gauche du fleuve, se dressent les fameuses *pyramides de Gizeh.* Dix lieues avant d'y arriver, on les aperçoit; on en est à une lieue, et elles dominent tel-

lement qu'on se croit à leur pied. Ces monuments sont peut-être plus remarquables par l'étendue de leur dimension en largeur que par leur hauteur. Aussi ont-ils bravé l'action destructive des hommes et du temps. La grande pyramide, celle de Chéops, est bâtie sur deux cents couches de blocs formant autant de marches jusqu'au sommet, qui, d'en bas, paraît se terminer en pointe d'aiguille, bien que la plate-forme ait cinq mètres de côté, et qu'une pierre lancée du sommet, même avec une fronde, retombe toujours sur les degrés. Intacte, elle avait cent cinquante-deux mètres de hauteur, à peu près deux fois les tours Notre-Dame. Ce qui augmente sa beauté, c'est qu'elle est assise sur un magnifique rocher. Les pierres dont elle se compose forment la masse effrayante de vingt-cinq millions de mètres cubes, et pourraient fournir les matériaux d'un mur de deux mètres de haut, faisant le tour de la France. D'après Hérodote, il a fallu dix années pour construire le plan incliné par où arrivaient les pierres de la montagne, et vingt ans pour élever la masse. Cent mille ouvriers y furent toujours employés. Les pyramides ne sont pas, comme l'ont prétendu certains érudits plus ingénieux que sérieux, des instruments astronomiques destinés à faire connaître exactement les quatre points cardinaux, ou des barrières contre les sables du désert, mais des tombeaux. Elles ne diffèrent des amas de pierre et des tumuli, que les peuples primitifs élevaient au-dessus de leurs chefs, que par leurs dimensions extraordinaires et l'art de leur construction. Le roi Chéops espérait donner à son tombeau l'inviolabilité de l'éternité ; mais les Arabes n'en ont pas respecté le mystère. Ces profanateurs, en quête de prétendus trésors, ont pillé et dévasté les sarcophages, et détruit des inscriptions qui eussent été bien précieuses pour l'histoire.

La seconde pyramide diffère de la grande par sa construction intérieure. Sa maçonnerie n'offre aucun vide, et les chambres qu'elle renferme sont taillées dans le roc. Seule, elle possède encore son revêtement

extérieur. Elle fut édifiée par le roi Chefren (Schafra).

La troisième pyramide n'atteint pas en hauteur le tiers de la grande, mais elle est plus ornée. Jadis elle possédait un revêtement extérieur de granit de Syène. En 1837, le colonel anglais Howart Wyse explora l'intérieur du monument. Dans la chambre sépulcrale était un sarcophage vide, en basalte brun, orné avec élégance. Dans la salle d'entrée, il trouva, sous un morceau de décombres, des os, des bandelettes de momies et un fragment de cercueil en bois de sycomore, sur lequel étaient inscrites deux lignes d'hiéroglyphes, dont la traduction fit connaître que le roi enterré dans ce cercueil était Men-ké-ré, le Mycérinus d'Hérodote.

Au pied des trois pyramides, et taillé dans le rocher sur lequel il repose, est un *sphinx* colossal de trente mètres de long sur vingt-cinq de haut. On a profité pour sa bouche d'une des lignes de séparation des couches. Entre ses deux pattes de devant s'ouvre un petit sanctuaire consacré au soleil couchant. Le monument, exécuté sous le règne de Chefren, fut réparé par Touthmès III. Tout mutilé qu'il est, ce sphinx produit un effet saisissant. Il paraît attentif : « Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé; ses yeux tournés vers l'Orient semblent épier l'avenir. »

On trouve encore à Gizeh six autres pyramides : ce sont les tombeaux des princes de la maison royale et des principaux fonctionnaires de la cour qui, même après la mort, avaient voulu servir de cortége à leurs souverains. Mais ces monuments sont en mauvais état. Au sud-sud-est de Gizeh, et toujours en remontant la rive gauche du Nil, se dressent d'autres pyramides, à *Zaouyet el Arrian,* à *Abousir,* à *Sakkarah* et a *Daschour*. L'une d'entre elles, à Sakkarah, a peut-être servi de sépulture au pharaon Kekeou, de la seconde dynastie, et une de celles de Daschour, à Osortasen III, un des rois de la douzième. On a reconnu jusqu'à présent soixante-sept pyramides; mais, à partir de la

douzième dynastie, les Pharaons renoncent à ce genre de tombeaux, et dès lors on ne construit plus de pyramides.

Memphis, une des capitales de l'Égypte, un des sanctuaires de la foi, était bâtie au sud de Gizeh, non loin de l'emplacement actuel du Caire; mais elle dort aujourd'hui sous la vase des inondations et le sable du fleuve. Quelques ondulations marquent l'emplacement des monuments, dont les ruines excitaient encore, il y a six siècles, l'admiration du voyageur arabe Abdallatif. « Ces ruines, écrivait-il, offrent à ceux qui les contemplent une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire. » Le *temple de Ptath* surtout était remarquable par sa grandeur imposante. Autour du monument, Ramsès II avait fait ériger de majestueuses colonnades en calcaire blanc et les statues monolithes de sa famille. Il ne reste plus qu'un colosse renversé loin de sa base. Un seul des temples de Memphis a été déblayé. C'est le *Serapeum,* dans lequel M. Mariette a retrouvé les sépultures des Apis depuis la dix-neuvième dynastie jusqu'à la domination romaine. A l'ouest de la capitale s'étendait une gigantesque nécropole, dont les pyramides de la Sakkarah et de Daschour forment les points culminants.

Au sud-ouest de Memphis, et rattaché au Nil par un canal de dérivation, s'étendait le fameux lac artificiel, creusé ou du moins amélioré par Amenehma III, et que les Grecs appelaient le *lac Mœris.* Hérodote affirmait que ce lac avait été creusé de main d'homme. Un simple coup d'œil suffit pour taxer d'exagération le témoignage de l'historien. Où en effet aurait-on transporté, sans qu'il en restât de traces, les trois cent vingt milliards de mètres cubes de terre produits par cette excavation ? Le Pharaon se contenta de creuser un canal de communication entre ce lac et le Nil, et à en endiguer les bords pour arrêter le trop-plein des eaux. Le lac actuel, le Birket-el-Keroun, ne rend

plus aucun service. Sa profondeur lui fait conserver les eaux des inondations, et, dès lors, il ne peut plus rien fertiliser. On a retrouvé les restes de la digue qui entourait le réservoir artificiel, et les ruines de deux pyramides élevées en l'honneur d'Amenehma III et de sa femme.

Le *Labyrinthe,* qui passait pour une des merveilles de l'Égypte et du monde, était situé sur les rives du lac. Il renfermait trois mille salles. « On ne peut se lasser, écrivait Hérodote, d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours à des corps de logis, et des issues qui conduisent à d'autres cours. » D'après Strabon, on ne pouvait, sans guide, parvenir à aucune des cours, ni en sortir une fois qu'on y était entré. Mais ce monument unique disparut tout à coup, et les voyageurs ne s'accordaient seulement plus sur sa position. En 1799, Jomard et Bertre découvrirent les grandes masses de débris, qui étaient les ruines authentiques du labyrinthe; l'honneur de les avoir explorées et décrites appartient au Prussien Lepsius, qui a compté plusieurs centaines de chambres brouillées entre elles, tantôt grandes, tantôt petites, soutenues par des colonnes et liées par des corridors irréguliers. Trois constructions massives d'une largeur de cent mètres entourent un carré, long de deux cents mètres et large de cent soixante-quinze, qui était autrefois divisé en cours. Le quatrième côté est formé par une pyramide dont les ruines couvrent le sol. Un canal moderne coupe diagonalement ces ruines.

En remontant le Nil, mais cette fois sur la rive droite, dans les montagnes qui déterminent la ceinture orientale du fleuve, nous mentionnerons la célèbre *nécropole des Beni-Hassan,* et surtout la *chapelle funéraire de Chnoumhotep,* sur les parois de laquelle sont peintes les scènes les plus diverses de la vie privée des Égyptiens. C'est une mine inépuisable de renseignements sur leurs usages, leurs arts et leurs métiers, leurs jeux et leurs travaux.

Sur la rive gauche, à *Abydos,* les fouilles de M. Mariette ont rendu au jour dans son intégrité un temple immense, datant du règne de Séti Ier. A *Denderah,* l'antique Tentyris, un temple très-bien conservé, dont le plafond était décoré du célèbre Zodiaque, auquel Dupuis et son école assignaient une antiquité fabuleuse, prouve que les traditions architecturales s'étaient conservées jusqu'à l'époque romaine. En 1865, M. Mariette a retrouvé sous ce temple une chapelle funéraire, dont le constructeur est peut-être le Chéops de la grande pyramide.

Nous arrivons à *Thèbes,* à ce rendez-vous de palais et de merveilles, qui, sur les deux rives du fleuve, arrachent l'admiration du voyageur. On raconte qu'en *1799,* nos soldats lancés, sous la direction de Desaix, à la poursuite de Mourad-bey, oublièrent leurs fatigues et leurs souffrances, quand ils aperçurent les ruines de Thèbes, et battirent les mains d'enthousiasme; car, à l'exception des ruines d'Angcor-Wat, dans le Cambodge, qu'on connaît bien mal encore, et dont on a peut-être exagéré l'importance, il n'existe pas au monde un aussi prodigieux ensemble de constructions humaines. Sur la rive droite, à *Karnack,* commence une série de constructions auxquelles ont travaillé bien des familles royales. C'est là qu'on trouve cette fameuse *salle hypostyle* de Séti Ier, soutenue par cent quarante colonnes égales en grosseur à la colonne Vendôme, hautes de soixante et dix pieds, toutes couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes. L'*obélisque* de la reine Hatasou lui sert comme de sentinelle avancée. Tout à côté se dresse le *palais de Touhtmès III.* Une avenue de béliers colossaux conduit aux deux temples de *Louqsor :* le premier, bâti par Amenhotep III et le second par Ramsès II. Ce dernier, en avant de la cour qui précédait son palais, avait érigé deux obélisques, dont l'un orne aujourd'hui la place de la Concorde, à Paris. Le Nil, à cet endroit, est large d'une lieue, mais rétréci par trois îles qui, peut-être, étaient réunies aux deux rives par des tunnels souter-

rains qu'on cherche à découvrir. Sur la rive gauche, on compte quatre palais. Le plus septentrional est celui de *Gournah,* commencé par Touthmès III, et continué par Séti Ier et son fils. Vient ensuite le *Ramesseum,* connu longtemps, sur la foi de Diodore, sous le nom fantastique de tombeau d'Osymandias. Tout y rappelle la gloire de Ramsès II et des siens. Il se compose d'une série de cours et de salles entourées de colonnades couvertes d'hiéroglyphes. Dans une de ces salles se dressait la statue du roi, colosse qui mesure encore dix-sept mètres de haut, et dont le pied seul a plus de quatre mètres de long. Le *Memnonium,* ou plus exactement le palais d'Amenhotep III, ne renferme plus que d'informes débris, et le fameux colosse tant admiré par les Grecs. Enfin, au sud-ouest, à *Medinet-abou,* s'élève le gigantesque et splendide palais de Ramsès III. Au delà de l'enceinte de la ville des vivants, commence la ville des morts, la fameuse nécropole dont les flancs recèlent encore tant de trésors et de mystères. A *Biban-el-Molouck* et à *Drah-aboul-neggah* étaient ensevelis les rois de la dix-huitième à la vingtième dynastie. Leurs sépultures, rangées par les Grecs parmi les merveilles de l'Égypte, ne sont pas encore toutes connues. Des seize tombes royales de Biban-el-Molouck, la plus remarquable est celle de Ramsès V, à cause des galeries ornées de peintures et de sculptures, qu'il faut traverser avant d'arriver à la salle du sarcophage ; les plus achevées sont celles de Séti et de Ramsès III ; car ces princes ont régné longtemps, et on commençait leur sépulture, quand ils vivaient encore. Une fois le cadavre déposé dans le cercueil, la porte se fermait pour toujours. Joignez à cela, entre le fleuve et la montagne, les quais de granit rongés par le Nil, les canaux comblés, les fondations rasées jusqu'au sol des temples anonymes, des milliers de colonnes brisées, des éclats de chapiteaux, des fragments de monolithes, et, comme bordure à ce tableau grandiose, les escarpements des montagnes où dorment les générations éteintes, et on aura une

idée imparfaite des restes imposants de cette capitale.

Les ruines de Thèbes sont les plus majestueuses de l'Égypte, mais elles ne doivent pas nous faire oublier celles qu'on rencontre en remontant toujours le fleuve, et particulièrement les ruines de *Philœ* et *d'Ipsamboul* entre les deux premières cataractes du Nil. Dans l'île de Philœ de splendides colonnades, encore presque intactes, profilent au milieu du fleuve leurs linéaments grandioses; à Ipsamboul ce sont deux temples souterrains; le premier, remarquable par ses cariatides, hautes de douze mètres, qui dominent la berge du fleuve, fut retrouvé en 1817 par Burckhardt: il croyait avoir découvert ce que l'art égyptien avait créé de plus étonnant, quand, au détour d'un rocher, il se vit en face d'un second temple, gardé par quatre colosses d'une dimension double, qui représentent Ramsès II assis, et tenant ses fils entre ses genoux. Un des quatre colosses est mutilé. La tête a été séparée du corps par la chute de quelque roche ou par la foudre. Le portique du temple, dégagé du sable qui l'obstruait depuis plusieurs siècles, a livré à l'admiration des curieux un véritable musée historique, dont Ramsès II est le héros. Seize salles creusées dans la montagne par les sculpteurs égyptiens sont consacrées à glorifier sa mémoire.

Ipsamboul est la plus lointaine des stations visitées par les touristes européens. Mais entre Ipsamboul et Thèbes, dans cette contrée qui semble avoir été le séjour de prédilection de Ramsès II, il nous faut encore citer, à *Essebouah*, un temple palais qui aboutissait à deux magnifiques pylônes, étayés par huit statues colossales, aujourd'hui renversées dans le sable; à *Derr* et à *Ibim* des temples souterrains ou spœos, etc. A vrai dire, les Pharaons ont laissé dans toute l'Égypte des traces monumentales de leurs règnes, et les débris de leurs fastueuses constructions permettent de reconstituer leur histoire.

Telle est cette civilisation égyptienne, qui semble

avoir défié le temps, et commande encore l'admiration. Aussi cette majesté nous écrase, et le peuple égyptien, qu'admirait si sincèrement l'antiquité, doit être aujourd'hui plus que jamais respecté par nous, puisque son histoire a été renouvelée par la science française et par les savants français.





CHAPITRE IV

LES DYNASTIES ÉTRANGÈRES.



De la conquête persane à la conquête romaine, de l'année 525 à l'année 30 avant Jésus-Christ, pendant cinq siècles, sept dynasties se succèdent en Égypte. Les six premières règnent pendant deux siècles, et la dernière, la dynastie macédonienne des Lagides, occupe si fortement le pays, que les Égyptiens finissent par s'habituer à leur servitude, et que les rois, de leur côté, se considèrent comme Égyptiens. De là deux périodes à établir dans l'histoire de ces sept dynasties : 1° période de la domination persane, de 525 à 323; 2° période de la domination macédonienne, de 323 à 30.

PÉRIODE DE LA DOMINATION PERSANE.

§ 1. *Vingt-septième dynastie. Cambyse.* — *Cambyse,* le premier de ces conquérants qui allaient fondre sur l'Égypte comme sur une proie offerte à leurs convoitises, aurait voulu se faire accepter par ses nouveaux sujets comme un maître légitime. En sa qualité d'époux de la princesse Nitétis, il affecta de prendre Ahmès pour un usurpateur, et ordonna d'exhumer son cadavre et de le brûler, après l'avoir frappé de verges. On conserve au Vatican la statuette d'un haut fonctionnaire de l'époque, Ouza-hor-pensès,

sur la robe duquel est gravée l'inscription suivante : « Cambyse était le grand régent d'Égypte, et le grand prince du monde entier. On lui donna un titre en le nommant roi de la basse et de la haute Égypte, Ramessout, et on lui fit connaître la grandeur de Saïs, qui est le siége de la déesse Neith, etc. » Le monarque persan fut donc traité par les prêtres avec les égards que les Égyptiens accordaient à leurs rois indigènes, et, de son côté, il s'efforça de gagner les sympathies populaires, en se faisant initier aux mystères de Neith. Mais cette sage modération ne dura pas longtemps. Cambyse avait fait violence à son caractère pour s'accommoder aux nécessités de la politique. A la première occasion, son naturel féroce reparut.

Il avait préparé trois expéditions, contre les Carthaginois, les habitants de l'oasis d'Ammon, et les Éthiopiens. La première échoua par la résistance des Phéniciens, qui ne voulurent pas faire la guerre à leurs propres frères. La seconde fut marquée par un affreux désastre. Les cinquante mille soldats qui marchaient contre l'oasis furent engloutis par les sables du désert. Cambyse dirigea lui-même la troisième contre l'Éthiopie; mais, dans son impatience, il n'avait pas assuré les approvisionnements. Ses soldats furent réduits à s'entre-dévorer, et il fut obligé de rentrer à Memphis. Il y trouva le peuple en fêtes à l'occasion de la naissance d'un nouvel Apis. Exaspéré par son triple échec, il s'imagina que les Égyptiens célébraient sa défaite. Aussitôt, saisi d'un accès de folie, il ordonna de massacrer les magistrats de Memphis, de bâtonner les prêtres, et blessa à la cuisse l'animal sacré. Au dire des Egyptiens, il fut dès ce moment comme agité de transports frénétiques. Il semblait prendre plaisir à froisser les préjugés nationaux. Il violait les nécropoles, se moquait des statues divines et insultait les sanctuaires. Deux mages persans, qui conspirèrent contre lui, délivrèrent l'Égypte de ce tyran sacrilége. Au moment où il montait à cheval

pour étouffer leur révolte, il se blessa à la cuisse avec son poignard, et mourut en se repentant de sa cruauté ; c'était, prétendirent les Égyptiens, la vengeance d'Apis.

§ 2. *Darius Ier*.— *Darius,* fils d'Hystaspes, ancien garde du corps de Cambyse, lui succéda, après quelques mois d'anarchie. Darius affectait à l'égard de ses nouveaux sujets une grande modération. Quand il visita Memphis, il prit le deuil avec le peuple entier à l'occasion de la mort d'un Apis. Il respectait les sanctuaires, s'entretenait avec les prêtres, et aimait à les interroger sur leur vieille histoire. Il ne demandait à l'Égypte que des impôts fort modérés, seulement sept cents talents, les produits de la pêche du lac Mœris, et l'entretien des garnisons persanes. Encore consacrait-il ces revenus à d'utiles travaux. C'est lui qui acheva le canal commencé par Néchao, et conduisant le Nil dans la mer Rouge. Les débris d'une statue et des morceaux de granit rose couverts d'inscriptions cunéiformes, qui ont été trouvés près de Suez, portent ses titres et son nom en langue persane : Le fonctionnaire égyptien Ouza-hor-pensès fut chargé par lui de veiller au cadastre, et de commencer un recensement général. Pourtant le sentiment de l'indépendance nationale n'était pas encore éteint, car les Égyptiens se soulevèrent une première fois contre la tyrannie du gouverneur persan Aryandes, et ils étaient de nouveau révoltés quand mourut Darius.

§ 3. *Xercès Ier et ses successeurs.* — Son fils *Xercès,* le *Chésirs* des inscriptions égyptiennes, comprima durement cette seconde révolte, et donna son frère Achéménès comme gouverneur aux insurgés. La flotte égyptienne figura avec honneur dans les guerres médiques. A la bataille d'Artémisium, elle prit cinq vaisseaux grecs avec tout leur équipage. Sous les règnes d'*Artaxercès Ier*, de *Xercès II* et de *Darius II,* les Égyptiens, profitant de l'humiliation de la Perse et

des secours de la Grèce, essayèrent à plusieurs reprises de secouer le joug persan. *Inaros, Amyrtée, Thamupas,* relevèrent le drapeau national, et appelèrent les Athéniens à leur aide. L'intervention grecque ne fut pas heureuse, mais les troubles qui marquèrent l'avénement d'Artaxercès II permirent aux Egyptiens de recouvrer leur indépendance et d'avoir pour la dernière fois des rois indigènes.

§ 4. *Les dernières dynasties indigènes.* — Pendant soixante-quatre ans, neuf Pharaons se succédèrent en Egypte. Le premier, *Amyrtaeos,* forme la dynastie Saïte ou vingt-huitième; les cinq suivants, *Néphéritès Ier* (399-393), *Achoris* (393-380), *Psammuthis* (380-379), *Néphéritès II* (379-378) et *Muthis* (378), forment la vingt-neuvième dynastie ou dynastie mendésienne; les trois derniers, *Nectanébo Ier* (378-360), *Tachos* (360-358) et *Nectanébo II* (358-340), forment la trentième dynastie ou dynastie Sébennytique. A peine le pays fut-il gouverné par ces descendants des anciennes familles pharaoniques que les monuments, muets sous la domination persane, recommencent à parler, pour vanter la puissance et la gloire de leurs auteurs. La sécurité de l'Égypte n'était pourtant que nominale : elle dépendait des hasards d'une bataille. Les monarques persans n'avaient pas oublié que l'Égypte avait été une de leurs satrapies, et, si les divisions intestines ne les avaient pas condamnés à l'inaction, ils auraient repris contre la vallée du Nil la politique de leurs ancêtres. Les Pharaons le savaient : aussi, pour prévenir un retour offensif, entretenaient-ils une alliance étroite avec les Grecs, ces ennemis naturels de la Perse. Cimon, Évagoras de Chypre, Agésilas de Sparte et Chabrias d'Athènes vinrent à plusieurs reprises défendre l'Égypte contre les Persans. Le récit de ces expéditions appartient plutôt à l'histoire grecque. Il nous suffira de rappeler qu'en 340, le roi de Perse *Artaxercès III,* surnommé *Ochus,* s'empara de Péluse, malgré la résistance des mercenaires

grecs, commandés par Polyphron, força Nectanébo à s'enfuir en Éthiopie avec ses trésors, et s'empara définitivement du pays. Le dernier Pharaon, au lieu d'honorer par une résistance énergique les derniers jours de l'indépendance nationale, renonça honteusement à la lutte. Les Égyptiens, découragés par cette lâche désertion, se résignèrent à la servitude. Dès ce moment l'ancienne grandeur disparut pour faire place à une faiblesse et à une impuissance dont l'histoire n'offre que peu d'exemples.

§ 5. *Trente et unième dynastie.* — Le nouveau conquérant de l'Égypte semblait avoir pris Cambyse pour modèle. Comme lui, il fit peser sur ses sujets la plus intolérable des tyrannies ; comme lui, il prit à tâche de froisser leurs préjugés religieux. Non content d'insulter et de piller les sanctuaires, il tua et mangea le bœuf Apis et le bouc sacré de Mendès. Un Égyptien qu'il avait investi de toute sa confiance, *Bagoas*, se chargea de venger ses compatriotes. Il tua son maître, et telle était sa haine qu'il fit dévorer par des chats le cadavre du monarque, et fabriquer avec ses os des manches de poignard. Il extermina aussi toute la famille royale, à l'exception du plus jeune des fils d'Ochus, *Arsès,* sous le nom duquel il espérait régner. S'apercevant que le jeune prince cherchait à sortir de tutelle, il le massacra avec le reste de sa famille, et plaça sur le trône *Darius Codoman* (336), l'année même où Alexandre succédait à Philippe en Macédonie.

§ 6. *Trente-deuxième dynastie* (331-323). — Les Égyptiens n'étaient déjà plus capables de profiter des dissensions intestines et des défaites de la Perse pour recouvrer leur indépendance. Lorsque *Alexandre,* après avoir conquis l'Asie Mineure et la Syrie, envahit l'Égypte à la tête de ses soldats victorieux, il ne rencontra aucune résistance (331). Les habitants de la vallée du Nil avaient déjà passé par tant de

mains qu'ils s'habituaient à ces changements de dynastie. D'ailleurs, Alexandre se présentait à eux comme un vengeur, et, depuis deux siècles, de fréquentes relations avec la Grèce leur avaient appris à estimer et à aimer leurs vainqueurs. Ce fut en Égypte qu'Alexandre commença à se croire appelé à la conquête du monde. Heureux de l'accueil qu'il recevait dans toutes les villes, il répondait aux hommages des Égyptiens par des prévenances et des flatteries. Il sacrifiait aux dieux nationaux, et respectait les usages locaux. Plus heureux que Cambyse, il visita l'oasis d'Ammon, et fut salué par l'oracle fils du dieu ; car les prêtres égyptiens s'attachèrent dès le premier jour à sa fortune, et lui donnèrent, par ce titre, la consécration de la légitimité. Frappé des avantages de la situation commerciale de l'Égypte, entre deux mers et à l'extrémité de trois continents, il résolut d'y fonder une ville qui lui permettrait à la fois de garder ses communications avec la Grèce et de maintenir sa domination en Égypte. L'emplacement de cette nouvelle capitale fut si heureusement choisi que, de toutes les colonies bâties par le héros macédonien, Alexandrie d'Égypte est la seule qui ait répondu aux espérances de son fondateur, et qui soit restée, à travers les siècles, tout à la fois la capitale du pays et un des ports les plus importants de la Méditerranée. Alexandre aurait volontiers prolongé son séjour en Égypte, mais le roi de Perse avait levé de nouvelles armées ; il dut marcher à sa rencontre. Avant de partir, il donna le gouvernement civil à deux Égyptiens, Doloaspis et Petisis, et mit à la tête de chaque nome des fonctionnaires indigènes, en sorte que l'Égypte conserva toutes les apparences de la liberté : mais une forte garnison macédonienne, concentrée à Memphis et à Péluse, et commandée par Peucestas et Balacros, maintint le pays dans l'obéissance, et le nouveau possesseur de l'Égypte put en toute sécurité aller chercher dans la Haute-Asie des triomphes plus éclatants. Sa mort fut pleurée par les Egyptiens (323).

Un de ses principaux lieutenants, son frère, si l'on en croit certaines traditions, Ptolémée, allait lui succéder, et fonder une dynastie durable.

PÉRIODE DE LA DOMINATION MACÉDONIENNE.

§ 1. *Trente-troisième dynastie.* — Alexandre, en mourant, avait refusé de nommer son successeur. « Au plus digne ! » avait-il dit. Chacun de ses lieutenants interpréta en sa faveur cette réponse ambiguë, et, à travers le respect affecté qu'ils témoignaient à la famille de leur ancien souverain, il n'était pas difficile de démêler leur inquiète ambition. Bientôt en effet commença la guerre civile, et furent célébrées ces funérailles sanglantes qu'avait prévues le héros macédonien.

Ces luttes intestines ne se terminèrent qu'à la fin du IVe siècle avant le Christ, après la bataille d'Ipsus, en 301. Une dizaine de royaumes s'élevèrent alors sur les débris de l'empire d'Alexandre. Celui d'Égypte fut le plus puissant et le plus durable. Trois grands hommes, les premiers de leur dynastie, y régnèrent successivement, et fondèrent avec tant de solidité sa puissance, que, pendant deux siècles encore, malgré la nullité de leurs successeurs, la dynastie résista à toutes les attaques extérieures. Ce fut pour le pays un temps de prospérité matérielle inouïe. Aussi le souvenir des Lagides, on les appelait ainsi du nom de Lagos, le fondateur de la race, ou des Ptolémée est-il resté populaire.

§ 2. *Ptolémée Ier Sôter* (323-285). — *Ptolémée Ier*, surnommé *Sôter* ou le Sauveur, fut le véritable continuateur des projets d'Alexandre. C'est lui qui rétablit l'Égypte dans son antique splendeur, et, pour trois siècles, installa en plein Orient une famille grecque. Il avait rendu de grands services à Alexandre, et,

depuis la bataille d'Issus, ne l'avait plus quitté. Chargé de poursuivre Bessus, l'assassin de Darius Codoman, il s'empara de lui en faisant en quatre jours les étapes de dix journées. Dans l'expédition des Indes, il commandait une des trois divisions de l'armée, et eut le bonheur de sauver la vie de son maître chez les Oxydraques. Alexandre aurait voulu qu'il s'établît dans la vallée de l'Indus, et fit de Pattala une autre Alexandrie. Mais Ptolémée, bien qu'il comprît les avantages de cette position, se trouvait trop éloigné de la Grèce, et préféra s'attacher à la fortune du héros.

A la mort d'Alexandre, il se rendit en Égypte, déclarant à tous qu'il se contentait de cette part des dépouilles. Il s'y cantonna, et, grâce à son habile conduite, parvint à s'y rendre invincible, car, sans oublier qu'il était Grec, il devint plus Égyptien que les Égyptiens eux-mêmes. Il revêt le costume du pays, apprend la langue nationale, se fait initier aux mystères, et, en même temps, appelle à lui tous les Grecs qui veulent s'associer à sa fortune, et les met à la tête de son armée et de son administration. Les Grecs accoururent en foule, et avec eux les Juifs, les Orientaux, tous les aventuriers du monde, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait alors de force vitale et d'énergie active. Ptolémée les reçoit indistinctement, à la seule condition de repousser avec lui toutes les attaques. Aussi a-t-il une armée dévouée, et, non-seulement il parvient à se maintenir contre ses rivaux, mais encore il profite de l'anarchie pour entourer l'Égypte comme d'une ceinture de postes avancés, au nord Chypre et une partie des Cyclades, à l'est la Syrie et la Phénicie, à l'ouest la Cyrénaïque, au sud une partie de l'Éthiopie. Les Égyptiens étaient dans la joie, et ils saluaient en lui le continuateur des Touthmès et des Ramsès.

Aussi bien Sôter eut le bon sens d'être le dernier lieutenants d'Alexandre à prendre le titre royal. ble avoir voulu jusqu'au bout observer la léga-

lité, pour qu'on l'observât à son égard. Il honora toujours la mémoire d'Alexandre, et lui fit dresser à Alexandrie un tombeau magnifique, dans lequel il eut la bonne fortune d'ensevelir le cadavre du héros, montrant ainsi à tous qu'il était pour ainsi dire son unique héritier. Bien que les Égyptiens n'eussent pas attendu la prise de possession officielle de Sôter pour voir en lui le légitime successeur et d'Alexandre qu'ils avaient tant aimé, et des Pharaons qu'ils regrettaient encore, Sôter dut à ces ménagements calculés un règne de quarante ans, et il put transmettre, non pas à son fils aîné Ceraunos, dont il redoutait la turbulence, mais à celui de ses enfants dont il appréciait les qualités calmes et reposées, un empire florissant.

§ 3. *Ptolémée II Philadelphe* (285-247). — *Ptolémée II Philadelphe* (qui aime son frère) ne trompa point les espérances de son père, et continua glorieusement son œuvre. Il régna paisiblement trente-huit années et fit de l'Égypte la première puissance commerciale et maritime du monde. Théocrite rapporte que trente-trois mille villes étaient alors répandues dans la vallée du Nil. Il ne fit pas de nouvelles conquêtes, mais se contenta d'affermir et de consolider celles de son père. Aussi son influence à l'extérieur était-elle immense. Il ouvrit des négociations avec les Romains qui venaient de battre Pyrrhus, et signa avec eux un traité d'alliance. C'est pour la première fois que figure dans l'histoire d'Égypte le nom de ses futurs dominateurs. Sa réputation s'étendit si loin que des Gaulois s'engagèrent à son service. Les Athéniens l'appelèrent à leur secours contre Antigone de Macédoine, et, par reconnaissance, donnèrent à une de leurs tribus le nom de Ptolémaïde. Il n'y a qu'une ombre à ce brillant tableau. Le surnom de Philadelphe était une ironie sanglante, une allusion directe aux démêlés de Ptolémée II avec ses frères Ceraunos, Argée, Méléagre et Magas, qu'il fut obligé d'exiler ou d'emprisonner.

§ 4. *Ptolémée III Évergète* (247-222). — Son fils *Évergète* eut un règne plus agité. Il doit ce surnom d'Évergète, c'est-à-dire de bienfaiteur, à une guerre heureuse qu'il livra aux Séleucides, et après laquelle il revint en Égypte avec les statues royales ou divines, que jadis Cambyse avait portées en Perse. Évergète s'empara de l'Asie Mineure. Un instant même il fut le maître de la Perse. D'après une inscription célèbre, celle d'Adulis, il aurait pénétré jusqu'en Bactriane. Mais ces conquêtes n'étaient pas sérieuses : plutôt des promenades triomphales qu'une véritable prise de possession. La meilleure preuve en est qu'il y renonça très-sagement, et revint en Égypte jouir de sa gloire. Il se disposait à intervenir en Grèce contre la ligue achéenne, quand il mourut.

§ 5. *Les derniers Ptolémée* (222-30). — Sa mort fut le signal de la décadence. Dix rois : *Ptolémée IV Philopator* (222-205), *Ptolémée V Épiphane* (205-181), *Ptolémée VI Philométor* (181-146), *Ptolémée VII Eupator* (146), *Ptolémée VIII Évergète Physcon* (146-117), *Ptolémée IX Sôter Lathyros* (117-81), *Ptolémée X Alexandre* (81), *Ptolémée XI Aulétès* (81-52), *Ptolémée XII Dyonisos* (52-48), *Ptolémée XIII Néoteros* (48-44), et une reine, *Cléopâtre* (44-30) occupèrent encore le trône après lui, et les Romains ne réduisirent l'Égypte en province qu'en l'an 30 avant Jésus-Christ : mais nul de ces princes, sauf le dernier, et ce fut une femme, Cléopâtre, n'a laissé un nom dans l'histoire. Ce qui prouve leur avilissement, ce sont les sobriquets dont on les affuble, tantôt ironiques, Philopator et Philométor, c'est-à-dire qui aime son père et sa mère, parce qu'ils leur firent subir au contraire d'odieux traitements ; Épiphane ou l'Illustre, ainsi nommé à cause de ses défaites ; tantôt ignobles ou méprisants, Physcon ou le Ventru, Aulétès ou le Joueur de flûte, Néoteros ou l'Enfant. Examinons les principales causes de cette rapide décadence.

§ 6. *Causes de la décadence.* — En premier lieu, la race égyptienne et la race grecque, malgré les efforts des trois premiers Ptolémée, ne furent jamais que juxtaposées et non confondues. Leurs intérêts étaient différents. Comme ils se considéraient et étaient traités les uns en vainqueurs, les autres en vaincus, ils n'éprouvaient aucun sentiment commun de patriotisme. Aussi, aux jours de l'adversité, l'Égypte sera-t-elle conquise sans résistance.

La seconde cause, c'est que les Ptolémée s'abâtardirent promptement par des excès de tout genre. La débauche, une mollesse tout orientale, et surtout des unions consanguines dégradèrent ces princes. Ils n'eurent d'audace que pour le crime, et le palais d'Alexandrie fut tour à tour souillé de leurs attentats. Tels les Mérovingiens, dont le sang généreux et l'activité semblaient promettre une série de générations semblables aux Clovis et aux Clotaire, finissent honteusement par les rois flétris dans l'histoire sous le nom de Fainéants.

L'influence des favoris qui s'emparent de l'administration du royaume, Agathocles, Sosibis, et se font détester eux et les Ptolémée par leur avidité et leur cruauté, le luxe et la paresse de cette cour alexandrine, sont d'autres causes de décadence.

Parlons encore de ce fléau des mercenaires qui se vendent au plus offrant, et, rendus nécessaires à mesure qu'ils sont plus exigeants, font et défont à leur gré les souverains. Mentionnons enfin l'apathie égyptienne, et nous aurons le secret de la facile victoire des Romains.

§ 7. *Intervention et conquête romaines.* — C'est une triste histoire que celle de la chute des derniers Ptolémée. Ils perdent d'abord les provinces extérieures, conquises par Sôter, Philadelphe et Évergète. Les Séleucides leur enlèvent l'Asie Mineure, la Syrie et la Phénicie. A Chypre, dans les Cyclades et à Cyrène se constituent des principautés indépendantes. Enfin les Romains interviennent, et, dès le début, imposent

leurs volontés. Longtemps avant la conquête romaine, l'Égypte n'a plus que les apparences de l'indépendance. En réalité, ses souverains ne peuvent et n'osent rien qu'avec le consentement du Sénat.

Une première fois, en 164, c'est Popilius Lœnas qui vient au secours de Ptolémée Philométor contre Antiochus de Syrie. Il trace un cercle sur le sable autour du puissant monarque, et lui défend d'en sortir avant d'avoir pris une décision. Après un tel service, les Romains avaient comme le champ libre. En effet, ils s'installent à Alexandrie, y tiennent presque garnison, et vendent aux Ptolémée leur protection.

Une seconde fois, en 74, Ptolémée Aulétès, pour se maintenir sur le trône, est forcé d'acheter des orateurs à Rome, de céder une partie de ses provinces, et, en dernier lieu, d'aller lui-même mendier les secours du Sénat. Malgré la résistance de Caton, Pompée et Gabinius lui viennent en aide (55). Aulétès reconnaît ce dernier service par un testament honteux, dans lequel il confiait au peuple romain la tutelle de ses enfants, et les mettait sous la sauvegarde du traité conclu avec la république (52).

Jusqu'alors l'intervention romaine en Égypte avait été surtout une affaire d'argent, mais bientôt la passion se mêle au trafic. César, dans la guerre d'Alexandrie, détrône Dyonisos en faveur de Néoteros et de Cléopâtre. Antoine, à son tour, essaye de ranger tout l'Orient sous les lois de Cléopâtre, et, quand il est battu à Actium, Cléopâtre, qui n'a pas su plaire à Auguste, se fait piquer par un aspic, et meurt en entraînant dans sa ruine la liberté de son pays et l'indépendance de l'Egypte.

Gloire incontestable et prépondérance reconnue sous les trois premiers Ptolémée, pendant un siècle ; pendant deux autres siècles, décadence que rien n'arrête, et chute honteuse, telle est, en résumé, l'histoire extérieure de l'Égypte sous les Ptolémée. Il nous reste à étudier son histoire intérieure.

§ 8. *Gouvernement de l'Égypte sous les Ptolémée.* — Les institutions pharaoniques furent conservées en apparence par la dynastie grecque; en réalité, elles furent profondément modifiées. Ainsi les nomes furent maintenus, mais des Grecs les administrèrent; Memphis garda son rang de capitale officielle, mais la véritable résidence fut Alexandrie; les villes jouirent de leurs franchises et immunités, mais elles furent régies par des Grecs; la caste des prêtres fut maintenue, mais ils devinrent des courtisans; la caste des guerriers fut également conservée, mais ce n'étaient plus que des mercenaires. A vrai dire, les anciennes franchises furent anéanties, et le despotisme le plus absolu s'étendit sur le pays entier. Tant que de grands hommes furent à la tête des affaires, tout alla pour le mieux; mais bientôt la tyrannie la plus odieuse pesa sur cette malheureuse Égypte. Elle devint comme une ferme exploitée par des Grecs. Tous les misérables et tous les faillis se donnèrent rendez-vous dans ces Indes de l'antiquité, et peu à peu en épuisèrent les richesses. Le tort des Ptolémée fut de ne pas adopter franchement l'un des deux partis, ou bien rester Grecs, ou bien devenir Égyptiens. Ils voulurent ménager leurs sujets d'origine diverse et ne réussirent qu'à les mécontenter.

Le premier des Ptolémée eut aussi le tort de ne pas fixer l'ordre de succession. Il donna un funeste exemple en dépossédant son fils aîné Ceraunos. Dès lors, tous les princes de la famille royale se crurent des droits égaux à la couronne, et chaque avénement fut marqué par des tragédies domestiques, chaque règne par des guerres civiles. C'est ainsi que pendant longtemps les sultans de Constantinople se succéderont au trône, marchant sur les cadavres les uns des autres, sûrs de leur autorité seulement quand ils auront fait disparaître tous leurs compêtiteurs possibles. Aussi l'histoire intérieure de l'Égypte présente-t-elle une série de crimes effroyables. Frères qui se massacrent ou s'empoisonnent, mères jetées en prison par leurs fils

ou qui froidement ordonnent leur mort, tel est le lamentable spectacle que nous présente la famille des Lagides.

§ 9. *Religion.* — Les Ptolémée suivirent, pour la religion, les mêmes maximes que pour le gouvernement, c'est-à-dire qu'ils conservèrent les cérémonies et les croyances grecques tout en laissant subsister la religion égyptienne. Cette tolérance eût peut-être été sage à toute autre époque et dans tout autre pays, mais lorsqu'aux divinités déjà si nombreuses de l'Égypte s'ajoutèrent les dieux de l'Olympe, lorsqu'aux superstitions dégradantes de Memphis et des autres sanctuaires se joignirent les fables immorales de l'hellénisme, le peuple, qui ne sait jamais dégager la réalité des fictions qui l'entourent, adora ces nouveaux dieux, et, plus que jamais, en Égypte, tout devint dieu, excepté Dieu lui-même.

Ptolémée Ier donna lui-même l'exemple : sur la foi d'un songe, il envoya demander à un roi de Sinope une statue qu'il avait vue dans son sommeil, et bâtit pour la recevoir un temple magnifique. Il est vrai qu'avec ses amis il riait du nouveau dieu. Mais qu'est-il besoin d'hypocrisie en matière religieuse? Ptolémée pouvait faire mieux : au lieu de ce culte mélangé d'oracles et de prédictions, au lieu de ces légendes d'hommes divinisés, il pouvait, lui sceptique au paganisme grec ou égyptien, mais imbu de la doctrine des philosophes grecs et initié aux mystères orientaux, répandre ces idées larges et fécondes. S'il avait su prendre en main ce beau rôle, peut-être le paganisme aurait-il été détruit trois siècles plus tôt, tandis que l'Égypte resta la terre classique des superstitions, la sentine des abominations, comme l'appelle énergiquement saint Paul.

Dans le gouvernement comme en matière religieuse, les Ptolémée n'employèrent que des demi-mesures : aussi ne fondèrent-ils qu'une œuvre imparfaite. Ils furent plus heureux pour le commerce, car ils

n'avaient point de précédents et furent franchement novateurs.

§ 10. *Commerce.* — Alexandre aurait voulu faire de l'Égypte le centre du commerce universel : les Ptolémée s'efforcèrent de réaliser ses intentions. Alexandrie surtout devint l'objet de leurs soins. Ils y élevèrent un phare gigantesque dont on apercevait les feux à une distance de 10 lieues marines. L'architecte *Sostrate,* pour se réserver à lui seul l'honneur d'un ouvrage aussi remarquable, fit graver son nom sur la pierre et la revêtit d'un ciment sur lequel il grava celui de Ptolémée. Le temps, en effet, effaça le nom du roi, et celui de l'architecte apparut seul sur ce monument, qui passait pour une des sept merveilles du monde.

Alexandrie devint bientôt une ville immense. Sept ports (port des Rois, d'Antirodos, grand Port, port des Pirates, d'Eunoste, de Kibotos et des Marais) recevaient les vaisseaux du monde entier. Tous les peuples alors connus s'y donnaient rendez-vous et y pratiquaient librement l'exercice de leur culte. Ainsi les Juifs avaient une synagogue, et ils devinrent promptement si nombreux qu'ils eurent à eux un quartier spécial. Ils purent même devenir magistrats, et ils étaient dispensés, dans l'exercice de leur magistrature, des cérémonies contraires à leur culte. Ce fut bientôt une merveille que cette Alexandrie, une véritable Babel de langues et de costumes. Le mercenaire thrace y coudoyait le nègre de Khordofan; l'Arabe y rencontrait le Gaulois ou l'Ibérien. Le commerce du monde ne sortait plus de l'Égypte, et Alexandrie était devenue le point central d'où partaient et où aboutissaient voyageurs et négociants.

Dès le règne de Sôter, 2,000 vaisseaux et 1,500 galères égyptiens pouvaient prendre la mer. Aussi n'appelait-on Sôter que le capitaine de vaisseau : mais il ne rougissait pas, bien au contraire, de ce sobriquet. Il était en relations avec les Arabes, les Indiens, les Bactriens et tous les peuples de la Méditerranée. Il

avait même envoyé des négociants dans le sud à la recherche de ces mystérieuses sources du Nil que la science moderne vient à peine d'entrevoir. Ce fut surtout son fils Philadelphe qui concentra son activité vers le commerce. Il s'était entouré de hardis découvreurs, d'audacieux marins qui l'excitaient à de nouvelles entreprises. L'un d'eux, Timosthenes, remonta le cours du Nil, et, en soixante jours, alla de Syène à Méroë. Le même amiral explora aussi les côtes du golfe Arabique, et les décrivit avec soin. Aristocréon s'enfonça plus avant dans le sud, et, de concert avec Satyros et Eudemos, explora des contrées inconnues, où il trouva de l'ivoire et des esclaves. Ariston visita le littoral de l'Arabie, et en rapporta de l'encens et de la gomme. Philadelphe, pour utiliser leurs découvertes, reprit le grand travail de Néchao et de Darius, la jonction de la Méditerranée et de l'Océan. Seulement il ne la tenta point par l'isthme de Suez, mais par le Nil. C'était un grand canal de 100 coudées de largeur, que pouvaient traverser les plus gros navires : on en voit encore aujourd'hui les traces. De plus, il fonda sur les côtes de la mer Rouge les deux cités commerçantes de Bérénice et de Mios Ormos, que fréquentèrent les [illegible]tateurs des mers indiennes et éthiopiennes. Enfin, [illegible] le pays des Troglodytes, c'est-à-dire sur la côte d'Abyssinie, il établit des colonies militaires ou commerciales, Adulis, Ptolémaïs, etc., dont les ruines subsistent encore.

Cette activité commerciale, ces voyages scientifiques, cette sage et universelle tolérance continuèrent sous les règnes suivants. Du côté de l'Orient, Alexandrie était en rapports suivis avec l'Arabie et les Indes par des lignes de navigation régulières, avec Palmyre, déjà la reine du désert, par ses caravanes ; du côté de l'Occident, avec la Grèce et l'Italie. On a trouvé récemment à Pouzzoles des vases et des bijoux égyptiens fabriqués à cette époque. Au sud, l'Éthiopie était parcourue dans tous les sens, et à des distances auxquelles ne parviennent que les plus intrépides de nos voya-

geurs contemporains. Enfin un capitaine plus hardi que les autres, recommençant le voyage ordonné par Néchao aux Phéniciens, essayait de faire le tour de l'Afrique. Il se nommait Eudoxe de Cyzique. Même lorsqu'aux trois grands rois du début, succédèrent des princes dégénérés, même lorsque l'Égypte devint la proie des factions, et commença cette longue décadence qui, pour elle, se terminera par la ruine, elle conserva un certain éclat grâce à son commerce. Cette prospérité continuera sous les Romains. Les Arabes seuls arrêteront ces progrès, et plongeront l'Égypte pour plusieurs siècles dans cette torpeur, dont elle semble sortir aujourd'hui.

§ 11. *Industrie.* — Peu de progrès industriels sous la dynastie des Lagides. L'Égypte n'avait pas le génie de l'invention. Comme au temps des Pharaons, elle conservait ses procédés pour la fabrication des bijoux et autres objets d'art, ainsi que pour la teinture des étoffes; mais elle n'accomplit pas de progrès réels. Même après le mélange de la race grecque, on ne trouve à citer comme produits nouveaux que le verre de Diospolis, si brillant qu'on le confondait avec les pierres précieuses, les parfumeries et l'essence de Mendès, et les étoffes de pourpre de Bérénice et d'Arsinoé.

§ 12. *Littérature.* — L'Égypte, sous les Lagides, fut l'asile des lettres et des sciences. Ce qui distingue les savants alexandrins des lettrés d'autrefois, c'est que jadis l'initiative personnelle enfantait des chefs-d'œuvre, tandis que les Alexandrins, protégés et soutenus par l'État, ne furent que des littérateurs officiels. Mais l'esprit grec était encore si plein d'ardeur et de jeunesse que, malgré ces entraves, il ne resta point stérile.

Sôter aimait les lettres, et en répandit le goût. Il fonda à Alexandrie un vaste établissement, nommé le *Musée,* c'est-à-dire l'asile des Muses. Toutes les

sciences alors connues, tous les exercices de la pensée, mathématiques, physique, médecine, histoire, philologie, y étaient représentés. Il attira dans ce musée, qu'il annexa à son palais, les savants grecs et orientaux. Le musée avait de vastes portiques, sous lesquels on pouvait se promener tout en enseignant. Il possédait la collection de manuscrits la plus fameuse de l'antiquité, et tout un monde de copistes, de relieurs et de doreurs était occupé à l'augmenter. Partout où il y avait des livres, Sôter les empruntait, et parfois, peu scrupuleux dans ses emprunts, il oubliait de les rendre, comme lorsqu'il demanda aux Athéniens les originaux de leurs trois grands poëtes tragiques, et ne leur renvoya en échange qu'une élégante copie, et quinze talents d'indemnité. L'antiquité, à l'exception du paradoxal Sénèque, fut unanime dans son admiration pour cette bibliothèque. L'homme qui contribua le plus à son agrandissement fut l'Athénien Démétrius de Phalère qui, chassé par ses ingrats concitoyens, fut nommé par Sôter directeur de la bibliothèque. Il finit par réunir quatre cent mille manuscrits, et bientôt, l'espace étant venu à manquer, un temple voisin reçut un nouveau dépôt de trois cent mille volumes. Ptolémée donnait l'exemple : il avait composé une vie d'Alexandre, aujourd'hui perdue, mais très-vantée jadis, et qui servit de modèle à Arrien pour composer sa Biographie du héros.

Philadelphe, son fils, ne se contenta pas d'encourager la littérature grecque. Il réunit au musée tous les chefs-d'œuvre des littératures orientales. Si, par le plus fâcheux des accidents, cette collection n'eût pas été détruite au VIIe siècle de notre ère, nous posséderions sans nul doute les ouvrages des brahmanes et des Chaldéens, les poëmes de l'Égypte, les voyages phéniciens, et tous ces livres que nous ne connaissons plus que par fragments ou de réputation. Philadelphe accordait une égale hospitalité à tous ceux qui professaient le même culte que lui pour les choses de l'esprit. C'est lui qui chargea soixante et dix Juifs de

traduire en grec leurs livres sacrés. On nomme cette traduction la Version des Septante. Ce fut encore lui qui fit du musée, non pas seulement une bibliothèque, mais aussi un assemblage heureux des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire. Aratus de Sicyone, le fondateur de la ligue achéenne, était en Grèce son collectionneur attitré.

Évergète continua la tradition. Le bibliothécaire était alors Ératosthène, le père de la géographie savante. A vrai dire, l'amour des lettres fut pour les Ptolémée une véritable passion héréditaire. Philopator, ce barbare qui n'aimait que le vin ou le sang, écoutait volontiers quand il était à jeun, le philosophe Severus, et même il éleva un temple à Homère, qu'il décora des statues du poëte et des sept villes qui se disputaient l'honneur de lui avoir donné naissance. Physcon, ce monstre odieux qui coupait en morceaux son propre fils, et envoyait à sa femme ces débris palpitants, encourageait la littérature ; il écrivait ses mémoires, et se montrait digne des leçons de son maître Aristarque. Ptolémée XI avait une telle passion de la musique, qu'il a conservé dans l'histoire le surnom d'Aulétès, le Joueur de flûte. Cléopâtre enfin fut une merveille. Elle avait le don des langues, elle possédait mille arts et mille grâces variées.

Quels furent les résultats de ces encouragements ? Quels sont les principaux écrivains de l'École d'Alexandrie ?

§ 13. *L'École d'Alexandrie.*— En général, la poésie alexandrine manque d'inspiration. Elle brille par le mauvais goût, la fadeur et la préciosité, à l'exception de Théocrite, de Bion et de Moschus, dont les *Poésies pastorales* ne méritent peut-être pas leur réputation de naïveté. Alexandre d'Etolie, Philétas de Cos, Lycophron et Callimaque ne sont que de fades louangeurs. Le talent a remplacé l'inspiration. *L'Anthologie,* ce charmant recueil de gentillesses et de pointes mignardes, est le triomphe du genre. Simmias de Rhodes

et Dosiade y composent des vers en forme de haches, d'œufs ou d'ailes d'oiseaux. Dans la poésie dramatique, les membres de la Pléiade, Alexandre, Philiscos de Corcyre, Sosithée, Homère le Jeune, Anantiades, Sosiphanes et Lycophron, ne savent plus que reproduire servilement des formes consacrées. Les poëtes épiques, malgré la pureté de leur langage, ne sont que de froids imitateurs. La postérité a pourtant retenu les noms d'Apollonius de Rhodes, d'Euphorius de Chalcis, et de Musée d'Éphèse. Seule la poésie didactique brille d'un vif éclat. C'est le triomphe des littératures en décadence, car la poésie traite alors des sujets qui lui sont étrangers. Les efforts de l'esprit tiennent lieu d'imagination. Archestratos de Gela chante la *Nourriture de l'homme*, et Dicœarque la *Géographie de la Grèce*. Les *Phénomènes et les Pronostics* inspirent Aratus de Soli, et Nicandre de Colophon assume la lourde tâche de célébrer les *Remèdes contre les blessures des bêtes venimeuses*.

Ainsi, sauf dans les genres secondaires, la poésie n'existe pas à Alexandrie. Il n'en est pas de même pour la philosophie, l'histoire, et surtout l'érudition et les sciences.

La philosophie n'arriva pas cependant, sous les Ptolémée, à cet éclat qui, sous la domination romaine, rendra si célèbre l'école d'Alexandrie. Mais elle se maintient dans les bonnes traditions, et si les philosophes Aristippe, Evhémère, Euclide, Épicure, etc., ne font pas oublier leurs glorieux prédécesseurs, au moins ne sont-ils pas indignes d'eux.

De même pour l'histoire; mais on ne peut avancer ici qu'un jugement provisoire, car nous ne connaissons leurs œuvres que par fragments. En général, ils s'étaient consacrés à raconter la vie et les exploits d'Alexandre. Trois d'entre eux méritent une mention spéciale : Bérose, qui composa une *Histoire d'Assyrie*, Manéthon, l'auteur dont nous avons si souvent cité le témoignage, et surtout Ératosthène, le créateur de la

géographie scientifique, le premier qui imagina de partager le monde en degrés pour mesurer son étendue, qui soutint que la terre était ronde et suspendue dans l'espace, et qu'en s'avançant vers l'ouest on trouverait un continent qui forme le contre-poids du nôtre.

La vraie gloire de l'école d'Alexandrie fut l'érudition et la science. Sans doute il n'y a de critique qu'aux époques où l'on n'invente plus; mais les érudits n'en rendent pas moins d'immenses services en conservant et en élucidant les textes anciens. Le temps n'a pas respecté leurs œuvres. On ne connaît guère que leurs noms : Zénodote d'Éphèse, Aristophane de Byzance, l'inventeur des accents et de la ponctuation, Aristarque, qui se fit une réputation par un bon goût et une sévérité toujours justifiée, enfin Zoïle, dont le nom, par une singulière injustice, est devenu le type de la critique envieuse.

Parmi les savants, les mathématiciens et les astronomes furent les plus célèbres. Euclide fonda la géométrie. On étudie encore aujourd'hui ses *Éléments*. Apollonius de Perge composa un *Traité de sections coniques* longtemps resté classique. Hipparque, grand astronome, inventa les planisphères, et généralisa l'usage des longitudes et des latitudes. Archimède, le célèbre mécanicien, appartenait encore à l'école d'Alexandrie, ainsi que les deux continuateurs d'Hippocrate, les médecins Hérophile et Érasistrate.

L'école d'Alexandrie a donc bien mérité de la postérité, et si, pour quelques genres, elle est restée inférieure à Athènes, au moins a-t-elle rendu des services que nous pouvons encore apprécier.

§ 14. *Les Beaux-Arts.*— L'Égypte, avant l'avénement des Lagides, était déjà couverte de monuments. Palais, temples, tout était construit. Mais Alexandrie était une ville neuve, et c'est dans cette capitale que les quatorze souverains de la trente-troisième dynastie concentrèrent leurs efforts. Malheureusement Alexan-

drie fut, à plusieurs reprises, ravagée et bouleversée par la guerre. De ses splendides monuments, si vantés par les anciens, du phare, du musée, des colonnades et des portiques, des quais et des ports, il ne reste que le souvenir.

Les artistes grecs furent bien reçus à Alexandrie après les malheurs de la Grèce. Ils semblent avoir apporté dans l'antique Égypte des procédés nouveaux, surtout dans la statuaire. Pourtant le type égyptien ne fut pas amélioré. Les artistes introduisirent dans les formes une rondeur qui ne fut que de la mollesse. L'empereur Claude fit cependant transporter à Rome des statues en basalte et porphyre qu'on regardait comme des merveilles, et nous possédons à notre musée du Louvre des statues de cette époque presque aussi sveltes et aussi légères qu'au beau temps de la Grèce. Un seul nom d'artiste a été conservé, celui de Satyrios. On reprit alors l'usage de la gravure en relief. Mais les formes des caractères furent de plus en plus négligées. L'architecture seule resta fidèle aux traditions, si bien qu'avant la découverte du déchiffrement des hiéroglyphes, on attribuait la plus haute antiquité à des monuments qui dataient des Lagides.

Telle vécut l'Égypte pendant les trois siècles qui précédèrent Jésus-Christ : à l'extérieur gloire et puissance au début, à l'intérieur extrême prospérité et civilisation raffinée. Les Ptolémée n'en étaient pas moins des maîtres étrangers. Étrangers furent aussi les Romains qui leur succédèrent. Étrangers sont encore les maîtres actuels de la vallée du Nil !





CHAPITRE V

LES CHANANÉENS ET LES PHÉNICIENS.

§ 1. *La Race de Chandan.* — La Bible rapporte que Chanaan, fils de Cham, et petit-fils de Noé, eut onze fils, qui devinrent les ancêtres des tribus chananéennes, dont quelques-unes ont joué un rôle si considérable dans l'histoire de l'humanité. Ces onze tribus occupaient jadis les plaines qui s'étendent de la Méditerranée au Tigre, et de l'Arabie au Caucase. Elles furent chassées de leurs premières demeures par des tremblements de terre, d'après une tradition recueillie par Hérodote et confirmée par Trogue-Pompée et Strabon. Il est cependant plus probable qu'elles furent violemment expulsées par une invasion étrangère, sans doute celle des Aryas Japhétites. C'est du moins la version des historiens syriens et arabes. On connaît, à un siècle près, la date de leur arrivée dans le pays qui devait garder leur nom. A peu près vers le XXIVe siècle avant notre ère, un officier égyptien fut envoyé par le Pharaon Amehnema Ier en Syrie, pour explorer le pays, et rendre compte à son souverain des ressources militaires et de la distribution géographique des peuples qui occupaient la région. Le rapport de cet officier a été conservé. Or il n'y est fait aucune mention des tribus chananéennes ; elles n'étaient donc pas encore arrivées. D'un autre côté, la Bible nous apprend qu'au moment de la venue d'Abraham en Palestine, c'est-à-dire vers le XXe siècle, « les Chananéens étaient déjà dans le pays ; » ce qui indique

clairement que, si ces tribus chananéennes étaient déjà dans le pays, elles n'y étaient pas installées depuis longtemps. Les Chananéens occupèrent donc les régions du Liban entre le XXIIIe et le XXIe siècle avant l'ère chrétienne.

On a conservé le nom du peuple qu'ils exterminèrent ou expulsèrent violemment. C'étaient les *Rephaïm,* hommes d'une forte stature, vigoureux et braves. La légende en fit plus tard des géants. Ils descendaient de Sem. Les Rephaïm et leurs diverses peuplades (Emin, Enacin, Zonzim, Zomzommin, Awin, Kenites, etc.) luttèrent avec énergie, mais ils furent ou détruits ou absorbés par la nation conquérante. Si leur nationalité fut anéantie, leur langue au moins survécut ,car ils l'imposèrent à leurs vainqueurs, en sorte que les Chananéens, bien que d'origine chamitique, adoptèrent et conservèrent une langue sémitique, de même que les Francs ou que les Normands finirent par parler la langue des Gallo-Romains ou des Anglo-Saxons, qu'ils avaient conquis.

§ 2. *Les Chananéens continentaux.* — Parmi les onze tribus chananéennes qui s'établirent aux dépens des Rephaïm dans la région du Liban, les *Héthéens* (les Chétas des hiéroglyphes, les Khatti des inscriptions cunéiformes) furent les plus nombreux et les plus guerriers. A plusieurs reprises ils devinrent redoutables, même à leurs puissants voisins les Égyptiens. Ils auraient sans doute fondé un grand empire, si les autres tribus chananéennes (*Jébuséens, Amorrhéens, Gergéséens, Hévéens, Sinéens, Hamathéens* et *Arcéens*) avaient eu le bon sens de renoncer à leur isolement et de fonder l'unité nationale : mais ces peuples de frères étaient toujours en lutte les uns contre les autres. Ils offraient une proie facile à la conquête étrangère. Aussi furent-ils tour à tour soumis par les Égyptiens, les Assyriens, les Hébreux ou les Romains. Leur histoire ne présente aucun intérêt. Les Chananéens établis sur les bords de la mer (*Sido-*

niens, Aradiens et *Sémaréens*) méritent au contraire une étude spéciale à cause de l'originalité de leur constitution, de l'étendue de leur commerce et de leur influence économique et sociale dans le monde antique. A côté des peuples illustres par leurs idées religieuses ou leur développement intellectuel, tels que les Juifs ou les Grecs; par les arts et les monuments, tels que les Assyriens ou les Égyptiens; ou par les conquêtes, tels que les Persans et les Romains, il y a place pour ces Chananéens maritimes, qui furent comme les Anglais du temps passé.

§ 3. *Les Chananéens maritimes.* — Ces Chananéens maritimes sont plutôt connus sous le nom de *Phéniciens,* dont on ignore l'étymologie précise. La position géographique des Phéniciens explique leurs destinées, comme la situation de Gênes, comme celle de Venise ou du Portugal fait comprendre la puissance maritime et la prospérité commerciale de chacun de ces peuples. Acculés au rivage par les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, resserrés par des empires écrasants ou par l'infatigable vaillance des Juifs, les Phéniciens ne pouvaient s'étendre que sur la mer. Placés en Asie, aux portes de l'Europe et de l'Afrique, leur carrière était toute tracée, s'ils voulaient exercer leur activité mercantile et industrielle. Dans l'ancien monde, nul entrepôt n'était mieux situé pour recevoir et répandre les marchandises amenées des trois continents dans les ports que la nature avait pris soin de creuser elle-même sur ce rivage escarpé. Cette côte, semée de baies et de havres, est comme hérissée de hautes montagnes, dont quelques-unes, s'avançant en promontoires dans la Méditerranée, semblent refouler la population sur les flots, et lui indiquer son véritable domaine; les flancs de ces montagnes, couvertes de forêts, offrent aux habitants des bois précieux pour construire des vaisseaux; en sorte que la mer, les moyens de l'affronter, de l'explorer, et un évident intérêt, d'incomparables avantages à tenter l'entre-

prise, voilà ce qu'offre à ses possesseurs cette bande de terrain, longue au plus de cinquante lieues sur huit ou dix de large.

§ 4. *Les Cités phéniciennes.* — Plus encore que le sol, la nécessité surtout forçait les Phéniciens à sortir de leur pays. Le pain journalier leur manquait, car la terre, maigre et rocailleuse, était peu propre à l'agriculture et à l'élève du bétail. Or, tous les jours, la population augmentait, les étrangers arrivaient en foule, attirés par l'espoir de s'enrichir. Les Phéniciens ne pouvaient ni ne voulaient les repousser. Ils avaient beau bâtir leurs cités colossales, et leurs maisons à neuf étages, ils étaient toujours plus nombreux. La famine arrivait, et des troubles éclataient. Que faire ? Jeter au dehors ce trop-plein de population; mais, comme le continent leur était fermé, ils ne pouvaient que s'aventurer sur la mer. Aussi la mer devint-elle promptement pour eux comme une seconde patrie, et ce petit peuple, que repoussent les Assyriens ou les Juifs, il va dépasser les colonnes d'Hercule, s'avancer jusqu'en Islande et en Norwége, faire le tour de l'Afrique avant Gama, et peut-être découvrir l'Amérique avant Colomb.

On a dit avec raison des cités phéniciennes qu'elles étaient comme autant de ruches humaines. En effet, de temps à autre, une de ces villes, saturée de population, laissait échapper un essaim, qui allait se poser à quelque distance de la métropole. Les principales de ces métropoles s'échelonnaient sur la côte : au nord se présentait l'île ou plutôt le rocher d'Aradus, dont le nom moderne de Rouad rappelle la forme antique. Le mur qui l'entourait tout entière, et qui servait à la fois de fortification et de digue, subsiste en partie. Il se compose de blocs de pierre de quatre à cinq mètres de longueur. D'Aradus, dépendaient, sur le continent, Antaradus et Marathus, où subsistent les plus importants débris d'architecture phénicienne qui soient parvenus jusqu'à nous. Plus au sud venaient

Simya, la moderne Surmah, et Orthosia, jadis grande et peuplée, mais dont la petite anse, à demi comblée par les sables, ne peut plus aujourd'hui recevoir même les pêcheurs de la côte. En continuant à descendre au sud, on rencontrait Tripoli, bâtie par les habitants d'Aradus, de Tyr et de Sidon ; et les trois villes de Calamus, Gigartus et Botrys. La Byblos des Grecs (Djebeïl) était célèbre par ses mystères : elle avait fondé Berytos (Beyrouth), dont l'importance commerciale n'a jamais décru. Sidon, la plus ancienne des cités phéniciennes avec Byblos, florissante encore au temps de Strabon, ne possède plus de sa splendeur qu'une vaste nécropole. Sarepta, Nazana, Avatha et Mahallib formaient entre Sidon et Tyr comme une ville unique ; c'étaient en quelque sorte les faubourgs de la cité qui supplanta Sidon dans son rang de capitale. Il y eut deux Tyr : l'une dans un îlot voisin de la côte, et l'autre sur le rivage. Toutes les deux rivalisèrent de splendeur. Mais elles furent détruites, et quelques débris informes dans le village moderne de Tsour rappellent seuls l'emplacement de la capitale phénicienne. Au sud de Tyr se pressaient Seraa, Ous, Caïona et Achzil. Acco, la Ptolémaïs des Grecs, était la plus méridionale de ces cités. Toutes ces villes réunies ne formaient, pour ainsi dire, qu'une seule métropole assise à la fois sur les îles et sur le littoral, qui devait présenter un aspect singulièrement pittoresque, et donner aux étrangers la plus haute idée des richesses, de la puissance et de l'esprit d'initiative des habitants.

§ 5. *Le Gouvernement phénicien.* — Quels étaient les rapports communs de ces villes? Quelle était leur constitution intérieure? Bien que les renseignements que nous a laissés l'antiquité soient incomplets, la Phénicie paraît n'avoir formé ni une monarchie, ni un seul État. Elle se divisait en un certain nombre de villes possédant chacune son territoire, ses chefs et sa constitution. Ces villes formaient une confédération. Toutes les fois qu'un danger commun les menaçait,

elles se groupaient sous un chef unique, mais sans renoncer à leur indépendance ni à leur gouvernement particulier. Comme les cantons helvétiques ou les Etats-Unis américains, chacune de ces cités était libre, prise isolément, et n'était rattachée à ses voisines que par un lien fédératif. De temps à autre, une de ces villes s'arrogeait sur les autres une sorte de domination; ainsi d'abord Sidon, Tyr ensuite exercèrent en Phénicie une prépondérance incontestée; mais cette domination n'était pas une sujétion, simplement une alliance forcée, qui n'obligeait les cités vassales qu'à fournir des tributs et des subsides en cas de guerre.

Dans presque toutes les villes, la puissance suprême était aux mains de rois héréditaires : mais le pouvoir de ces rois était singulièrement limité, d'abord par l'esprit républicain propre à tous les peuples commerçants, puis par les assemblées générales qui se tenaient à Tripoli pour délibérer en commun sur les affaires de la confédération, enfin par l'autorité des magistrats qui marchaient de pair avec les souverains dans les cérémonies, et surtout par l'influence de la caste sacerdotale qui jouissait par ses richesses d'un immense pouvoir. Aussi les noms de ces rois sont peu connus. Les médailles ou des inscriptions tumulaires nous en ont révélé quelques-uns. En 1855, le chancelier du consulat de France à Beyrouth découvrit, et M. de Luynes acheta pour le musée du Louvre, le sarcophage d'*Eschmounezar,* roi de Sidon. L'historien Josèphe a conservé la série des souverains de Tyr depuis *Abibal,* contemporain de Saül et de David. *Hiram,* un fils d'Abibal, fit la guerre aux Hébreux, puis s'allia avec leurs rois. C'est le prince qui contribua à la construction du fameux temple de Jérusalem. Après Hiram régnèrent *Ethbaal Ier,* père de Jézabel, femme d'Achab, *Mutgène,* père de Pygmalion et de Didon, *Elylée,* sous lequel Tyr résista victorieusement à Salmanasar, et *Ethbaal II,* qui fut attaqué par Nabuchodonosor.

L'organisation militaire de ces petites républiques

gouvernées par des rois était défectueuse. Elles n'avaient pas d'armée nationale et soudoyaient des mercenaires : aussi, à l'heure du danger, malgré leur honorable résistance, elles tombèrent au pouvoir de leurs ennemis.

En résumé, la Phénicie était une réunion de villes libres, confédérées, dont l'union se rompait aussitôt le danger passé. Un lien plus puissant que le lien politique les unissait pourtant, la communauté de religion.

§ 6. *La Religion phénicienne.* — La religion phénicienne est encore mal connue. Le fragment considérable, attribué à Sanchoniaton, porte l'empreinte visible du mélange des croyances étrangères avec le culte primitif; on y retrouve cependant la doctrine fondamentale de ces peuples, l'adoration des forces naturelles, la divinisation du monde matériel.

Le grand dieu phénicien était *Baal,* adoré surtout sous la forme du soleil, principe de la vie. Baal, maître souverain du monde, le gouverne et le conserve en le modifiant. On lui donnait parfois le nom d'*Adonis,* et il représentait alors le printemps qui mourait pour renaître, dans l'ordre invariable des phénomènes naturels. On l'adorait encore sous le nom de *Baal Chons,* et il était alors le dieu conservateur, de *Baal Moloch,* et il était alors le dieu destructeur; *Astaroth* ou *Astarté,* la Nuit ou la Lune, était encore adorée par les Phéniciens, mais sous les formes et avec les attributions les plus diverses.

Au-dessous de ces deux divinités supérieures venaient les huit *Kabires :* les sept premiers assimilés à différents corps célestes, le huitième, *Esmoun,* représentant le système céleste tout entier. La religion phénicienne était donc pour ainsi dire l'apothéose des phénomènes naturels : et ce culte impur et matériel avait engendré une effroyable corruption, que les prophètes juifs ont dépeinte avec une sombre éloquence. « Pour Baal, a dit un poëte inspiré du génie hébraïque, Milton, aucun esprit plus souillé ne tomba du ciel, aucun n'aima d'un

plus sale amour le vice pour le vice... Il règne aux cités corrompues où la voix de la bruyante orgie monte au-dessus des plus hautes tours; et quand la nuit rend les rues sombres, alors errent les fils de Baal, ivres d'insolence et de vin. » La licence effrénée du Malabar moderne peut seule donner une idée de ce qui se passait dans ces Sodomes phéniciennes, aux fêtes d'Adonis, ce dieu de l'universelle génération. C'étaient des lamentations, des danses funèbres pendant la nuit, mêlées à de honteux plaisirs. Aux fêtes d'Astarté, les femmes se prostituaient en public; à celles de Moloch, on dressait un bûcher, et quand la flamme s'élançait au ciel, comme ce dieu terrible demandait des victimes humaines, les parents eux-mêmes jetaient leurs enfants dans le brasier, « pendant que des danses frénétiques et les coups redoublés du tambourin barbare empêchaient les mères d'entendre les cris. »

Cette religion sanguinaire, les Phéniciens la propagèrent au loin dans leurs colonies. A Chypre, à Rhodes et dans les îles de l'Archipel on retrouve les vestiges de ce culte. Le minotaure de Crète, qui dévore les enfants, n'est peut-être que Baal Moloch. De Cythère, le culte d'Astarté, devenue Aphrodite, se répandit dans toute la Grèce. Les Kabires de Samothrace et de Lemnos se rattachaient encore à la religion phénicienne. A Carthage, le rite odieux de Moloch devint comme une institution d'état, et rayonna dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, surtout en Espagne. Comme la religion et surtout le culte d'un peuple portent toujours l'empreinte de son génie, il semble que ce culte ait fermé le cœur des Phéniciens à toute émotion généreuse. Ils ne croyaient qu'à l'intérêt. Durs et inexorables, égoïstes et sans foi, ces âpres négociants ne poursuivaient que le bien-être. C'étaient de vrais Chamites, accessibles seulement aux jouissances matérielles, les descendants authentiques du fils maudit de Noé!

§ 7. *Les Beaux-Arts en Phénicie.* — Si le peuple

phénicien était matérialiste en religion, il fut positif, on dirait volontiers utilitaire, dans les beaux-arts. Le petit nombre des monuments phéniciens qui sont parvenus jusqu'à nous sont tous marqués au cachet de l'utile. Ce sont des digues, des aqueducs, des fortifications, des égouts ou des tombeaux. Un même caractère de force massive et imposante les distingue. On dirait que les Phéniciens ont dédaigné le fini dans les détails, et n'ont songé qu'à produire un effet général de puissance et de grandeur. Ainsi les remparts d'Aradus, les substructions des temples de Jérusalem et de Baalbeck, élevés par des maçons phéniciens, sont formés par des pierres gigantesques. En général les temples étaient petits, mais, autour du sanctuaire, se développaient de longs portiques et d'énormes cylindres de pierre, presque toujours monolithes, terminés au sommet par un cône. Les tombeaux des nécropoles sont presque toujours creusés dans le roc. Ils présentent une succession de chambres dans les parois desquelles s'ouvrait une série de cases destinées à recevoir les cadavres embaumés.

La sculpture phénicienne n'atteignit jamais comme en Égypte des proportions gigantesques, car les Phéniciens rendaient hommage dans leurs temples à des pierres coniques d'un symbolisme obscène et brutal, mais les artistes exécutaient un nombre prodigieux de statuettes et de figurines en terre cuite ou en bronze, véritables *ex-voto* fabriqués pour l'exportation, dont quelques-unes seulement ont été exécutées avec soin.

Ce sont surtout les orfévres, les graveurs et les ornemanistes phéniciens qui furent les vrais artistes. Les divers produits de l'orfévrerie découverts dans les tombes, les pierres gravées et les ivoires dénotent une grande habileté de main, mais peu d'inspiration. C'étaient d'admirables ouvriers : jamais ils ne furent créateurs, car ils s'astreignirent à la reproduction de la nature, et ne s'élevèrent pas jusqu'à l'idéal.

§ 8. *Littérature phénicienne.* — Chez un peuple de

marchands, la littérature et les littérateurs ne sont jamais fort estimés. Le seul auteur phénicien dont on ait conservé les œuvres, et elles ne sont pas authentiques, était Sanchoniaton, qui peut-être fut inventé par Philon. Les Phéniciens paraissent n'avoir goûté ni la poésie ni les spéculations philosophiques. Ils visaient à l'utile : ils rédigeaient des traités d'agriculture, et, nous dirons presque, des *manuels* du teinturier ou du vitrier. Ils demandaient encore aux capitaines de leurs navires des journaux de bord bien tenus, des recueils d'observations et de renseignements, et les gardaient avec soin dans les archives nationales. Ces archives contenaient aussi les annales des souverains, tenues à jour avec sécheresse, mais exactitude. Josèphe avoue qu'il les a consultées pour la rédaction de ses *Antiquités judaïques :* Dius et Ménandre d'Éphèse en avaient fait de nombreux extraits. Ce trésor de connaissances sérieuses et solides a disparu, sans doute dans l'une de ces catastrophes qui, à plusieurs reprises, firent expier à Tyr son orgueil et son égoïsme; en sorte que nous avons perdu tout espoir de puiser à cette source vivace de renseignements pratiques. D'ailleurs, il ne nous reste du langage phénicien qu'une centaine d'inscriptions votives ou funéraires, dont deux seulement, celle du tombeau d'Eschmounezar et celle du temple de Marseille, sont développées. Les auteurs grecs et latins nous ont encore transmis quelques mots ou noms propres, mais singulièrement altérés : car le phénicien du *Pœnulus* de Plaute ressemble sans doute au phénicien comme le patois des paysans de Molière ressemblait au langage de Versailles et de Paris. Aussi comprend-on qu'il soit difficile d'asseoir une opinion définitive sur la littérature phénicienne.

Nous connaissons moins encore la science phénicienne. Ils étaient pourtant bons constructeurs et excellents ingénieurs, ce qui dénoterait une certaine connaissance des mathématiques. Ils avaient aussi pour leurs industries certains procédés chimiques qu'on n'a

pas retrouvés. Enfin, et surtout, ils avaient poussé aussi loin qu'ils pouvaient le faire, sans l'aide de la boussole, la science de la navigation.

§ 9. *L'Histoire phénicienne.* — L'histoire de ces petites républiques, dont nous venons d'étudier la vie politique et religieuse, serait fort curieuse à suivre dans ses infinis détails. Comme les cités italiennes du moyen âge, elles eurent leurs heures de prospérité et leurs jours de malheur : dominées par des despotes, délivrées par des émeutes populaires, aujourd'hui dominatrices superbes de la Méditerranée, demain réduites à la condition de sujettes des Pharaons égyptiens ou des monarques assyriens et persans, elles connurent toutes les vicissitudes. Celui des savants modernes qui creusa le plus profondément les annales phéniciennes, M. Movers, a déterminé quatre périodes dans cette histoire. La première est celle des temps mythologiques, elle s'étend jusqu'au XVIe siècle avant notre ère. Les Phéniciens renoncent alors à la vie nomade et se font commerçants. La ville de Sidon domine dans la seconde période, qui s'étend du XVIe au XIe siècle avant notre ère. Placée entre l'Assyrie et l'Égypte, la Phénicie, comme la Palestine, est disputée par chacun de ces deux puissants empires, mais Sidon cherche au delà des mers des compensations territoriales et fonde de nombreuses colonies. La troisième période commence au XIe siècle et se termine en 886. Tyr entre en scène, se substitue à Sidon, et fait accepter son hégémonie par toutes les cités phéniciennes. C'est alors que règnent les souverains dont nous avons cité les noms, alors que les colonies phéniciennes occupent toute la Méditerranée, et que Carthage est fondée. La quatrième période est celle de la décadence. La Phénicie perd de son importance. Carthage remplace Tyr. Les Grecs, surtout les Ioniens, resserrent les domaines de son commerce. Chypre et la Cilicie reçoivent des colonies grecques. Ainsi affaiblie, la Phénicie devient une conquête facile. Aussi les

Assyriens, les Égyptiens et les Perses en sont successivement les maîtres. La Phénicie disparaît de la scène du monde.

§ 10. *Les Colonies phéniciennes.* — A vrai dire, l'intérêt de l'histoire phénicienne réside ailleurs qu'en Phénicie.

Les Phéniciens ont couvert de leurs colonies les rivages de la Méditerranée. Depuis l'extrémité du Pont-Euxin jusqu'au Sénégal, et probablement jusqu'au cap de Bonne-Espérance, depuis Ceylan jusqu'à l'Angleterre et aux rivages de la Baltique, ils ont parcouru toutes les mers, visité toutes les côtes, et porté la civilisation dans les pays barbares. Leurs colonies ont donc une grande importance, et c'est sur la mer qu'il faut étudier les progrès successifs et la marche envahissante de ce peuple, si petit sur la carte, si grand dans l'histoire.

On aurait tort de croire que les Phéniciens s'aventurèrent au hasard sur les mers qui s'ouvraient à eux. Le développement de leur colonisation ne fut pas arbitraire. Nous n'avons plus aujourd'hui sur eux que des notions incomplètes. Les anciens semblent avoir imité la réserve de ce peuple étrange qui jamais ne disait ou n'écrivait ce qu'il faisait ou voulait faire. Mais ces renseignements suffisent pour nous prouver qu'il y eut des phases diverses, pour ainsi dire, et des progrès marqués dans la colonisation. M. Movers, s'appuyant sur un précieux fragment de Sanchoniaton, a su découvrir et distinguer dans la succession confuse de ces lointaines époques trois périodes marquées chacune à la fois par la prédominance d'une ville et par le culte d'une divinité nouvelle. A chacune de ces révolutions sociales et religieuses correspond une période dans l'histoire de la colonisation.

§ 11. *Période de Cronos et de Byblos.*— La première période est celle du dieu *Hel* ou *Cronos,* et la ville qui exerce alors la prépondérance est *Byblos.* Le dieu

Cronos aurait, paraît-il, parcouru toute la terre habitée, mieux vaut lire toute la terre connue, et cette terre ne dépassait pas alors la Sicile. La piraterie semble avoir été le trait dominant de cette époque, car c'est ainsi que commence la navigation chez la plupart des nations commerçantes. La rapine avec ses gains énormes attire et séduit, en même temps que par ses dangers elle excite le courage. Mais les Phéniciens savaient déjà mêler le négoce au brigandage. Comme c'était surtout avec les Grecs qu'ils avaient des relations, ils leur vendaient des jouets et de brillantes bagatelles, et, quand ils en trouvaient l'occasion, s'emparaient des garçons et des jeunes filles qu'ils exposaient sur les marchés de chair humaine asiatiques. Eumée, le fidèle pasteur d'Ulysse, raconte, dans l'*Odyssée,* qu'il fut ainsi pris dans son enfance par des pirates phéniciens. Le début de l'ouvrage d'Hérodote correspond à ce récit de l'*Odyssée,* car l'enlèvement d'Io, la fille du roi d'Argos, n'est qu'un des nombreux épisodes du brigandage qui constituait alors la navigation phénicienne.

Peu ou point de colonies dans cette première période. Il se pourrait cependant que quelques colons phéniciens se soient dès lors établis sur les rivages septentrionaux de l'Afrique ; mais ils disparurent bientôt. On croit encore que les *Kabires de Samothrace,* ces mystérieuses divinités aux ventres énormes qui exploitaient pour leurs adorateurs les mines de l'Archipel, ne sont que des mineurs phéniciens.

§ 12. *Période d'Astarté et de Sidon.* — La déesse *Astaroth* ou *Astarté* préside à la seconde période de la colonisation, et *Sidon,* dont Astarté est la protectrice, exerce alors la prépondérance parmi les cités phéniciennes. Instruits par l'expérience et l'amour du gain, les Phéniciens commencent à apprécier les avantages d'un commerce régulier et pacifique. Ils substituent le négoce à la piraterie, et, profitant de leur position exceptionnelle, ouvrent l'ère de la colonisation.

Si dans leurs courses les Phéniciens s'avancent au delà du détroit de Sicile, et s'aventurent déjà jusqu'à des mers inconnues aux Grecs, dans leurs établissements ils se bornent aux côtes d'Asie Mineure et aux îles de la mer Égée. *Chypre* surtout, la grande île qui s'étend en face d'eux, et leur offre, outre ses nombreux ports, les bois de construction dont ils ont tant besoin, et le cuivre qui leur est si utile, les attira de bonne heure. Ils en firent même comme une seconde Phénicie, puisque Alexandre, après avoir soumis Tyr, considéra dès lors l'île de Chypre comme lui appartenant. Citium (la Kittim biblique, le Larnaka actuel), Amathonte et Paphos furent les principales colonies cypriotes. De nombreuses médailles attestent encore le long séjour des Phéniciens dans l'île. Rien qu'à Citium, Pococke et Ross ont trouvé trente-six inscriptions phéniciennes, et M. de Vogué, dans une récente mission, en a découvert plusieurs autres.

Tout près de Chypre, séparée d'elle seulement par un détroit de seize lieues, la *Cilicie* reçut un grand nombre de colons Phéniciens. On prétend même qu'elle doit son nom au Phénicien Cilix. Les côtes de *Pamphylie*, de *Lycie* et de *Carie* paraissent aussi avoir reçu à cette époque lointaine des colonies phéniciennes, dont on a cru retrouver les restes dans la population des *Solymi*, mentionnés par Homère, qui, chassés de la côte par de nouveaux colons, auraient cherché un refuge dans les montagnes de Pisidie, où ils conservèrent leur ancienne langue.

L'île de *Rhodes* éveilla de bonne heure l'attention des Phéniciens, comme le prouvent les traces de leur religion retrouvées dans les ports de Lindos, Camiros et Jalysos. Le nom de Telchines ou d'Ignétes, donné par les Grecs aux anciens habitants de Rhodes, s'appliquerait peut-être aux colons phéniciens. Plus au large dans l'île de *Crète*, abondante en précieux minéraux, et importante par sa position centrale dans le bassin oriental de la Méditerranée, les Phéniciens fondèrent de nombreux établissements, surtout à Itanos et à Lampé.

Les Dactyles Idéens et les Curètes, qui, les premiers, exploitèrent les mines crétoises et fabriquèrent des armes et divers instruments, ne sont sans doute que des colons phéniciens. Les Phéniciens occupèrent aussi, les unes après les autres, toutes les *Cyclades*. C'étaient comme autant de stations commerciales qui les conduisaient à la côte du Péloponnèse. Cythère devint le principal entrepôt entre les deux peuples, et de là se répandit dans toute la Grèce le culte de la Vénus phénicienne.

La *Grèce* reçut-elle des colonies phéniciennes ? La question est fort controversée. Thucydide, qui parle des Phéniciens établis dans les îles de la mer Egée et sur les côtes d'Asie Mineure, ne mentionne pas leurs colonies grecques. Il doute même que pour ces temps obscurs on puisse rien affirmer. Pourtant Cadmos, fils du Phénicien Agénor, passe pour avoir fondé Thèbes, et appris aux Grecs à se servir de l'alphabet phonétique, et à fondre les métaux. Certains érudits, plus ingénieux que sérieux, ont prétendu que Cadmos n'avait jamais existé. Pour eux, Cadmos, à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par des pirates grecs, représente l'Orient fatigué de sa solitude, et cherchant l'Occident pour s'unir à lui. Mais le symbolisme moderne n'a-t-il pas trop souvent cherché des allégories là où il n'y avait que des réalités ? L'enlèvement d'Europe ne fut sans doute que la punition d'autres rapts commis par les Phéniciens. Quant à Cadmos, il quitta peut-être son pays avec la résolution de venger sa sœur ; mais lorsqu'il la retrouva mariée, mère heureuse de plusieurs enfants, et établie dans une région fertile, il oublia son ressentiment pour ne songer qu'à ses intérêts. Comme les indigènes, grossiers et ignorants, reconnaissaient sa supériorité et l'acceptaient volontiers pour maître, il aima mieux rester en Béotie le premier que revenir le second en Phénicie. Fidèle aux habitudes nationales, il fonda une ville avec ses compagnons, et dota son nouveau peuple de la civilisation phénicienne. Ce fut alors que les Grecs adoptèrent l'alphabet phénicien. On a

contesté à ce peuple l'honneur de la découverte. On ne peut nier cependant que des marchands aient éprouvé plus que personne le besoin, pour leurs transactions commerciales, de signes peu compliqués, peu nombreux et faciles à manier; toutes conditions que ne remplissaient point les caractères hiéroglyphiques ou cunéiformes, et qui constituent au contraire l'écriture phonétique. Ce qui prouverait encore le séjour ou du moins les antiques relations des Phéniciens et des Grecs, c'est le grand nombre des mots orientaux conservés dans la langue. Ainsi les noms des poids et mesures (keration, mina, cabos, coros) sont d'origine phénicienne, ainsi que ceux de beaucoup de marchandises (myrrhe, cinnamome, galbanum, jaspe, saphir, hysope, nitre, cumin, etc.).

Au moins est-on certain du séjour des Phéniciens dans les îles du nord de la Grèce, à *Thasos* surtout. Les peuples commerçants ont toujours attaché une grande importance au signe représentatif de la richesse, au numéraire métal : or Thasos avait des mines d'or et d'argent. Aussi les Phéniciens s'y établirent-ils de préférence à tout autre endroit. Même après leur expulsion par les Grecs, leur souvenir s'y perpétua. Au temps d'Hérodote, on voyait encore les puits et les galeries qu'ils avaient creusés. Près de là, sur le continent, ils exploitaient les mines d'or du *Pangée,* et avaient fondé Galepsos. Quant à leurs colonies du *Bosphore* et du *Pont-Euxin,* on n'en sait rien de précis. On cite seulement Pronectos sur le Bosphore, Maryandine en Bithynie, Tyras sur le Dniester, et peut-être Sinope, avant qu'elle fût renouvelée par les Milésiens.

Toutes ces colonies florissaient à peu près au temps de la guerre de Troie. Mais voici que les Phéniciens rencontrent de redoutables rivaux dans les Grecs, Doriens, Éoliens ou Ioniens, bien décidés à prendre, eux aussi, leur part de Méditerranée. Les Phéniciens auraient pu leur résister. En vrais commerçants, ils aimèrent mieux se retirer et chercher d'autres pays où

ils n'auraient à redouter aucune concurrence. Chypre, la Crète et les Cyclades ne seront plus désormais que les étapes de traversées plus longues, les stations nécessaires d'excursions lointaines. Ces contrées, qu'ils ont seulement reconnues, les Phéniciens vont maintenant les coloniser, et, dans leur marche progressive, dirigée comme un plan refléchi, ils reculeront les bornes du monde connu. A mesure que s'étend leur domaine, l'expression géographique des points qu'ils colonisent change et voyage pour ainsi dire. L'océan Atlantique et l'Atlas africain, qui lui a valu son nom, reculent. Les colonnes d'Hercule sont transportées du détroit de Messine au détroit de Gibraltar, et la contrée de l'extrême Occident, l'Hesperia, ne désigne plus l'Italie, mais bien l'Espagne.

§ 13. *Période de Melcarth et de Tyr.* — Alors commence la troisième période, celle de l'*Hercule Tyrien,* la plus longue et la mieux remplie des trois. *Tyr,* et non plus Sidon, est maintenant la ville prépondérante, avec ses deux ports, ses maisons gigantesques et son énorme population. A Tyr se trouve le fameux temple de l'Hercule Tyrien, auquel tous les colons Phéniciens, dispersés par le monde, envoient des députations solennelles pour honorer en lui la divinité nationale.

L'Hercule Tyrien, Melcarth ou Mélicarth, le Moloch des Carthaginois, est le symbole de cette vaste colonisation qui couvrit les rivages de la Méditerranée et déborda dans l'Atlantique. Les historiens grecs, Diodore surtout, ont raconté cette fabuleuse expédition. Hercule part de Crète avec une flotte nombreuse. Son dessein est de pénétrer en Ibérie, pays riche en mines d'or, où règne Chrysaor, père de Géryon. Il traverse l'Afrique, y introduit l'agriculture, et fonde dans l'intérieur des terres la grande ville d'Hecatonpylos. Il arrive, en longeant le littoral, au détroit, où il laisse deux colonnes, comme souvenir de son expédition, conquiert l'Espagne, traverse les Pyrénées, passe en

Gaule où il fonde Alesia, et s'en retourne par l'Italie et l'Épire, semant des villes sur son passage, soumettant les peuples et les initiant aux bienfaits de la civilisation. La plupart des traits de cette allégorie sont transparents. Elle résume l'ensemble des expéditions entreprises par le génie aventureux des Phéniciens. Le point de départ est la Crète, et en effet c'est de là que les Phéniciens se répandirent dans la Méditerranée occidentale. Le dieu tyrien ne marque pas son passage par le sang ; au contraire, il répand la civilisation, il enseigne l'agriculture et l'industrie, il remplace par des villes florissantes les *mapalia* numides ou les tentes des Nasamons. Or que font d'autre les marchands phéniciens ? Ne se contentent-ils pas, eux aussi, de conquêtes pacifiques ? Enfin le véritable but de l'expédition est l'Espagne, et l'Espagne justement deviendra la principale colonie phénicienne, et le point central de leur commerce. Le mythe est donc d'accord avec la réalité, et les pays qu'il désigne sont les pays qu'occupèrent successivement les Phéniciens. Il est difficile de préciser l'époque ; car les renseignements font défaut. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que les colonies de la troisième période furent toutes fondées du xe au vie siècle avant notre ère.

Ces colonies, presque toutes villes littorales, n'étaient pas autre chose que de grands établissements de commerce, des entrepôts qui servaient de débouchés aux marchandises de la métropole. Le système colonial des Portugais reproduisit plus tard avec fidélité le système que les Phéniciens avaient mis en pratique vingt-cinq siècles auparavant. Un territoire exigu, le voisinage de la mer invitèrent également Tyriens et Portugais à demander des compensations au commerce maritime, mais une population restreinte les empêchant les uns et les autres d'établir nulle part un Dorie[illegible]re solide, compacte et puissant, leurs colonies eux aussi, [illegible] surtout en comptoirs disseminés sur toutes auraient pu leu[…]aîne sans fin, dont le premier anneau aimèrent mieux[…]s mains de la métropole, mais dont les

autres pouvaient, en dépit d'elle, se rompre et se détacher; domination immense, mais hors de proportion avec les forces dont les deux peuples disposaient pour la soutenir. Aussi, à l'exception d'îles voisines, telles que Chypre ou la Crète, ou quelques autres que les Tyriens occupaient à cause de leurs mines, les colonies n'eurent avec eux d'autres rapports que ceux de leur commerce, et d'autre lien que celui de la religion, célébrée en commun dans des fêtes solennelles.

On a cru pouvoir distinguer les *colonies fondées par l'État*, et les *colonies fondées par des particuliers*. Dans les premières, la métropole n'envoyait pas que des Tyriens. C'étaient surtout des étrangers racolés de toutes parts qui formaient comme le noyau de l'émigration. Ainsi, nous lisons dans la Bible que, sur le vaisseau qui portait Jonas et de nombreux émigrants, lorsque la tempête éclata, chacun implora Dieu dans sa langue particulière. Mais une fois installés au milieu des barbares, ces étrangers devenaient tous Phéniciens, et entretenaient soigneusement avec la métropole des rapports qui seuls pouvaient assurer leur indépendance. Les colonies fondées par de simples particuliers au contraire, et surtout par des exilés politiques, ne tenaient plus à la métropole que par la communauté de la langue et de la religion. Faibles au début, puisqu'elles n'étaient pas soutenues, ou bien elles se fondirent avec les populations voisines, ou bien elles les conquirent. Mais, sauf de rares exceptions, il est impossible de distinguer les colonies fondées par l'état et les colonies fondées par des particuliers; car nous ne pouvons nous appuyer ni sur la chronologie ni sur l'épigraphie. Énumérons au moins, dans l'ordre le plus logique, l'ordre géographique, ces colonies de la troisième période.

§ 14. *Colonies de Sicile.* — Le premier pays qui s'offrait aux Phéniciens était la *Sicile*. On sait de quelle importance sont les îles pour un peuple maritime : elles servent de points de relâche, et au besoin

de refuge. La Sicile et ses dépendances furent donc colonisées par eux; mais ils ne s'établirent d'abord que sur la côte, à Makara (Héraclée), à Makkonat, à Panorme (Palerme), à Lilybée, à Motye et à Salente. Ils se risquèrent ensuite dans l'intérieur des terres, malgré les peuplades barbares, et y fondèrent des villes, telles qu'Eryx (Trapani del monte), qui reconnurent plus tard le patronage de Carthage.

Tout près de la Sicile, les Phéniciens avaient remarqué l'importante position de *Malte*, au centre de la Méditerranée, et son excellent port. Ils s'y établirent et la nommèrent Mélita, c'est-à-dire le refuge. Ils colonisèrent également les îles voisines de *Gaulos* et de *Cossyra* (Gozzo, Pantellaria), et de la sorte, occupèrent toutes les îles de la Méditerranée entre les côtes africaines et italiennes.

§ 15. *Colonies d'Afrique.* — De la Sicile, les Phéniciens voyaient l'Italie, et de Cossyra l'Afrique. La route leur était toute tracée, et les deux continents semblaient les appeler à eux. Mais en *Italie* ils se heurtèrent tout de suite contre les Grecs et les Étrusques, et, fidèles à leurs habitudes de prudence commerciale, n'essayèrent pas de lutter contre ces redoutables rivaux. Plus heureux en *Afrique*, car ils n'avaient en face d'eux que des barbares, ils fondèrent un véritable empire. A une époque inconnue, mais qu'on peut fixer approximativement vers le xi[e] siècle avant notre ère, Byrsa avait été bâtie par Zoruf et Karchédon. Ce n'était qu'une humble bourgade, trop heureuse d'acheter par un tribut la paix avec ses remuants voisins. En 888, Elissa, sœur de Pygmalion, veuve de Sichée, vint la renouveler, ou plutôt la fonder de nouveau, mais en lui conservant le nom de l'un de ses premiers fondateurs, Karchédon. Elissa était accompagnée par les nombreuses victimes de la tyrannie de Pygmalion. Aussi Karchédon, ou, pour lui donner son nom usuel, Carthage, devint promptement comme une Tyr nouvelle qui se dressa en face de l'ancienne, et

bientôt la dépassa en puissance. Autour d'elle se groupèrent les villes déjà fondées par les Phéniciens, Leptis Magna, Sabrata, Tacape, Tapsus, Leptis Minor et Hadrumete au sud-est de Carthage; à l'ouest Utique, Hippozarytos et toutes les villes dont le nom commence par Rus, c'est-à-dire Cap, Rusibis, Ruscinara, Rusicadda, Rusaddin, etc., dans l'intérieur des terres Auzia, Sitifis et Cirta en Mauritanie, Capsa, Tisdrus, Zama et Theveste dans la Byzacène, qui servaient d'entrepôt au commerce des Phéniciens avec les Touaregs du Sahara et les nègres du Soudan. Hérodote a donné sur ce commerce avec l'Afrique intérieure de précieuses indications dont les découvertes modernes ont confirmé la réalité.

Les Phéniciens établis en Afrique autour de Carthage se mélangèrent promptement avec les indigènes, et de ces unions sortit une race nouvelle, les Liby-Phéniciens, qui conservèrent de leur origine phénicienne l'activité et l'esprit d'aventure, mais durent à leur sang africain une ténacité et une persévérance à toute épreuve. Aussi devinrent-ils promptement le peuple le mieux doué pour le commerce, et, si Carthage arriva plus tard à une telle prospérité, elle la dut certainement à cette race métisse des Liby-Phéniciens.

§ 16. *Colonies de Sardaigne, Corse et Gaule.* — En face de l'Afrique s'étendaient les grandes îles de la Méditerranée, Sardaigne, Corse, Baléares, et les rivages fertiles de la Gaule et de l'Espagne. Personne encore n'avait devancé les Phéniciens dans ces contrées vierges : c'était comme un nouveau monde qui s'ouvrait à ces intrépides découvreurs. La *Sardaigne* ou du moins ses côtes furent occupées par eux, et cette île leur dut une grande prospérité et un énorme accroissement de population. Ils y fondèrent Calaris (Cagliari) : on trouve encore aux environs de cette ville des pyramides de cailloux, qui leur servaient de tombeaux. La *Corse* fut aussi colonisée par les Phéniciens, mais, six siècles avant notre ère, il ne restait

plus aucun vestige de leurs établissements. Ils en avaient été chassés par les Phocéens, qui venaient encore de les expulser de *Gaule*. Les Phéniciens avaient pourtant, longtemps avant les Phocéens, fondé *Marseille* dans notre patrie; si du moins on croit une inscription phénicienne, trouvée dans cette ville, et qui contient le tarif des redevances qu'on avait à payer aux prêtres de Baal pour les diverses sortes de sacrifices, ainsi que les règlements relatifs à ces sacrifices. Nîmes aussi passe pour avoir été fondée par les Phéniciens, ainsi que Ruscino, dont le nom se retrouve dans celui de la province de Roussillon; il se peut même qu'ils aient exploité les mines du Morvan, et on retrouverait leurs traces jusqu'en Bretagne, à Karnack. Mais la tradition seule a conservé le souvenir de ces colonies phéniciennes de Gaule.

§ 17. *Colonies d'Espagne*. — *En Espagne* les Phéniciens ne devaient pas rencontrer de rivaux : aussi tournèrent-ils de préférence vers ce pays leur inépuisable activité. C'est l'Espagne qu'ils couvrirent de leurs colonies les plus nombreuses, et qui resta comme le point central de leur navigation et de leur commerce. Elle devint leur Pérou et leur Mexique. « Les premiers Phéniciens qui abordèrent à Tartessus, raconte Aristote, prirent pour de l'huile et d'autres denrées tant d'argent en échange qu'ils ne purent le loger sur leurs navires, et qu'ils fabriquèrent tous leurs ustensiles et même leurs ancres en argent. » Le bruit de ces merveilleux voyages se répandit, et bientôt la péninsule fut couverte de colons. Diodore a visité les mines d'Espagne et décrit les procédés en usage; galeries, puits d'extraction, machines épuisantes. Il fait aussi connaître l'affreuse tyrannie sous laquelle gémissaient les Ibériens, travaillant jour et nuit à ces mines, courbés sous le bâton et mourant par milliers, ainsi que les Américains au temps de la domination espagnole. Ces mines étaient surtout d'argent, de plomb et d'étain. On rencontrait l'or à fleur de terre, ou dans

le lit des rivières, et on le ramassait comme de nos jours en Californie. Plus encore par la fécondité de son sol que par ses mines, l'Espagne, entre les mains des Phéniciens, devint un merveilleux instrument de puissance et de richesses. Elle produisait en abondance du blé, de l'huile, des fruits et de la laine. Sur les côtes, la pêche était abondante. Aussi, avec leur bon sens pratique, les Phéniciens fondèrent en Espagne non pas seulement des comptoirs ou des postes commerciaux, mais de véritables cités. Ils s'y établirent, comme en Afrique, surtout dans la partie méridionale du pays, en deçà et au delà du détroit, depuis l'embouchure de l'Anas (Guadiana) jusqu'à celle du Sucro (Xucar). C'est là que s'élevèrent Tartessus, Carteja et Gadès (Cadix) ; cette dernière ville, à l'extrémité du monde connu, était célèbre par son temple d'Hercule ; favorisée par son heureuse situation, elle a survécu à toutes les révolutions politiques et commerciales. Malacca, qui dut sa naissance à la salaison des poissons, et Hispalis ont conservé, sous les noms de Malaga et de Séville, leur antique importance : aussi bien les colonies phéniciennes étaient si nombreuses en Espagne, que Strabon en comptait plus de deux cents, remontant pour la plupart à une très-haute antiquité ; et les Phéniciens s'étaient insensiblement fondus avec les indigènes, les Turditans, Oretans, Tartessiens, etc., au point de donner naissance à un peuple bâtard qui s'établit le long de la côte et qu'on appela les Bastuli. Citons aussi les îles Pituyses (Baléares), dont la ville principale, Ebusus, frappait encore, au temps d'Auguste, des monnaies au type phénicien.

Le bassin occidental de la Méditerranée tout entier fut donc ou reconnu ou colonisé par les Phéniciens. Ils ne purent, il est vrai, s'établir ni en Italie, ni en Gaule, mais l'Espagne et l'Afrique dépendaient d'eux, la Sicile, la Sardaigne et les Baléares continuaient cette longue chaîne de colonies, qui, partant de Crète et de Chypre s'étendait de Tyr aux colonnes d'Hercule ; et voici que

les colonnes, qui servaient de limites au monde antique, une fois franchies, Gadès devint comme le point de départ de nouvelles excursions.

§ 18. *Voyage dans l'Atlantique.* — Jusqu'où les Phéniciens se sont-ils avancés dans *l'Atlantique?* Quelles contrées ont-ils parcourues? Quelles villes ont-ils fondées? Comme ils gardaient soigneusement le secret de leurs voyages, les données sont très-incertaines. Il est naturel cependant que, poussant toujours devant eux, les Phéniciens aient suivi au sud et au nord les côtes africaines et européennes. Suivons-les dans cette double direction.

Nous savons déjà que le roi Néchao avait à son service des Phéniciens qui, partis de la mer Rouge, revinrent en Égypte par la Méditerranée. Il se pourrait que ce voyage n'ait pas été isolé. Mais l'histoire n'a pas conservé les noms de leurs Diaz et de leurs Gama. Au reste, il ne se contentaient pas d'explorer, ils fondaient encore. Sur la côte actuelle du *Maroc* ils bâtirent jusqu'à trois cents villes, mais ces colonies, abandonnées pour la métropole, tombèrent presque toutes au pouvoir des barbares indigènes. Quelques-unes se maintinrent pourtant jusqu'à l'arrivée de nouveaux colons, conduits par Hannon. Nous avons conservé de cette expédition maritime un curieux témoignage, le journal de bord d'Hannon lui-même, ou, pour mieux dire, la traduction grecque d'un extrait écrit en phénicien de *la Relation d'Hannon.* De ce précieux document il résulte que les Phéniciens avaient colonisé la côte africaine depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à l'île de *Cerné.* On ne sait trop quelle est cette île de *Cerné,* car cette expression géographique fut appliquée par les Grecs à toute île méridionale éloignée, de même que la dénomination de Thulé fut reportée sur chaque île éloignée du nord. Les uns ont vu dans Cerné Gorée ou Sherboro, les autres l'archipel des Bissagos; quelques-uns même ont cru la retrouver sur la côte de Sierra Leone. Comme la côte

africaine de l'Atlantique fut toujours à peu près inconnue des Grecs et des Romains, nous sommes réduits à des conjectures sur ces colonies africaines. On connaît pourtant Zelis et Tingis (Ceuta et Tanger); mais où placer Karikon Teickos, et Zilia, et cette fameuse ville du Lixus qui, d'après Pline, dépassa Carthage en grandeur, et le Sinus Emporicus ou golfe des Marchands? Les Phéniciens avaient donc fondé sur la côte orientale d'Afrique un magnifique empire colonial, mais ces villes improvisées, jetées sur de lointains rivages et environnées de peuples barbares, disparurent assez promptement.

Une incertitude plus grande encore règne sur les établissements phéniciens au nord de l'Europe. On sait seulement qu'ils partaient de Gadès, et cherchaient au nord de l'étain et de l'ambre (*cassiteron* et *électron*) ; mais on ignore la position exacte des îles ou des pays qui produisaient ces précieuses denrées. Nous aurions ici pour nous guider un document au moins aussi ancien que le voyage d'Hannon, c'est le *voyage d'Himilcon* dans les mers du Nord, dont le poëte Festus Avienus a conservé un fragment dans son *Ora maritima :* mais les indications du poëte manquent de précision. « Himilcon rapporte qu'à partir des colonnes, du côté du couchant, commence une mer sans bornes, vaste océan qui s'étend au loin sans rivages. L'air est enveloppé de brouillards comme d'un voile. La mer est toujours couverte de brume, et une épaisse atmosphère y entretient un jour nébuleux, etc. » On a supposé que ces îles, ensevelies dans un éternel brouillard, correspondaient à *l'archipel de la Grande-Bretagne.* En effet, on a trouvé en Cornouailles et dans les îles Sorlingues des traces nombreuses de travaux anciens. *L'Irlande* même a conservé le souvenir d'ancêtres légendaires, et d'un certain roi Phénius, qui seraient de race phénicienne, et on trouve, paraît-il, dans les marais tourbeux de l'île, tantôt à fleur de terre, tantôt à une grande profondeur, des sceaux en porcelaine, gravés en vieilles lettres chinoises, qui

peut-être auraient été apportés en Irlande par les Phéniciens.

Le pays de l'ambre, l'île *Basilea* de Diodore, correspondrait aux régions baignées par la Baltique. Sur les côtes méridionales de la *Norvége,* on rencontre encore des traditions populaires qui s'allient intimement au culte de Baal, la grande divinité phénicienne. Hérodote parle d'un fleuve *Éridan,* dans les mers du Nord, qui produisait de l'ambre, et qu'on a cru retrouver près de Dantzig. Enfin et surtout aux embouchures des fleuves qui se déversent dans la Baltique, on trouve encore aujourd'hui l'ambre, cette précieuse matière que les Phéniciens venaient chercher de si loin pour la transporter dans le monde entier.

Dans la direction de l'ouest, plus encore que dans celle du nord ou du midi, les explorations phéniciennes manquent de précision. On sait pourtant qu'ils s'aventuraient dans l'Atlantique; mais on ignore le terme de leurs excursions. Car, en vrais commerçants qui n'ignorent pas le prix de la discrétion, non-seulement ils ne disaient rien des pays au delà de la mer où ils allaient chercher leurs denrées, mais encore, pour mieux assurer leur monopole, ils répandaient mille bruits effrayants sur ces lointaines régions. De plus, ils coulaient impitoyablement le navire de l'imprudent étranger qui dépassait les limites réservées, ou bien, s'ils n'étaient pas en force, n'hésitaient pas à se sacrifier plutôt que de révéler le secret de la route suivie.

Leur première station fut aux *Canaries,* dans ces îles que l'antiquité désigna sous le nom d'îles Fortunées. Le nom de Junonia que portait Lancerote dans l'antiquité suffit à prouver qu'ils y avaient un établissement, car Tanith, la grande déesse de Carthage, est la même que Junon. De plus, on reconnaît le volcan de Ténériffe dans cette description d'Avienus. « En dehors des colonnes d'Hercule, est une île consacrée à Saturne. La nature s'y montre d'une manière redoutable, car, lorsqu'un vaisseau en approche, les vagues de la mer qui l'environnent se déchaînent avec

impétuosité, ébranlent l'île et la font tressaillir d'épouvante, tandis que l'Océan conserve le calme d'un lac. »

Les voyages phéniciens à *Madère* et aux *Açores* sont moins prouvés. On croit pourtant que les Açores ne sont autres que ces fameuses Cassitérides, qui leur fournissaient de l'étain; au xvi[e] siècle, le voyageur Thevet trouvait encore dans une des îles de cet archipel, à Saint-Michel, des inscriptions en langue phénicienne. Dans tous les cas, ils se sont avancés beaucoup plus loin, puisqu'ils ont connu la *mer des Sargasses*, qui commence au large des Açores et s'étend jusqu'aux Antilles. Scylax de Caryandie, Aristote, Théophraste et Aviénus décrivent, d'après les relations phéniciennes, cette masse énorme d'herbes, qui arrêtaient la marche de leurs vaisseaux. Les Phéniciens ont-ils réellement rebroussé chemin devant ces algues flottantes, ou plutôt ont-ils, suivant leur habitude, exagéré les dangers de la navigation dans ces parages? On le croirait volontiers, car, d'après la tradition, ils auraient dépassé même la mer des Sargasses, et se seraient avancés jusqu'en *Amérique*.

Aristote en effet parle d'une grande île, couverte de bois, parcourue par des fleuves navigables, et admirablement fertile, que les Phéniciens auraient découverte à plusieurs journées de navigation du continent. Diodore raconte comment des Phéniciens de Gadès furent entraînés par la tempête dans les immensités inconnues de l'Océan, et, après plusieurs jours de course désordonnée, abordèrent à cette île, dont ils s'empressèrent de venir annoncer la découverte à leurs concitoyens. « Elle est, dit-il, d'une étendue considérable, située dans l'Océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs journées de navigation, et située à l'occident. » Il continue en décrivant les beautés de cette terre vierge avec un enthousiasme trop sincère pour être de commande. Quelle est cette île? Devons-nous penser qu'elle n'a jamais existé que dans l'imagination du philosophe et de l'historien ou bien que la

description de cette île, quoique fabuleuse, indique une vague connaissance de l'Amérique, ou bien encore que cette île correspond au nouveau continent? Quelques érudits ont poussé la certitude jusqu'à affirmer que l'Amérique avait été réellement découverte et colonisée par les Phéniciens. Ils font remarquer que, si les trois cents villes phéniciennes de la côte mauritanienne ont disparu, leurs habitants, qui soutenaient depuis longtemps des luttes interminables contre les peuplades indigènes, durent, à la première nouvelle de cette découverte, chercher une autre patrie. Ainsi s'expliquerait le décret du sénat de Carthage, conservé par Aristote, d'après lequel, pour arrêter l'émigration dans cette contrée, qui devenait trop considérable, la peine de mort fut portée contre tous ceux qui tenteraient de s'y établir. Mais une tradition ne vaut jamais un fait, et, tant qu'on n'aura pas trouvé sur le sol américain des traces matérielles du séjour des Phéniciens, nous n'aurons le droit de rien affirmer; d'autant plus que, pour aborder en Amérique, il faut traverser l'Océan, et, même au temps de ses plus grands progrès, la navigation phénicienne, comme celle des autres peuples de l'antiquité et du moyen âge, ne cessa pas d'être côtière.

§ 19. *Commerce avec l'Orient.* — Bien que la colonisation phénicienne ait été dirigée surtout vers l'Occident, l'Orient n'avait pas été négligé. Car ce serait donner une idée incomplète de l'étendue des relations commerciales de la Phénicie et de la grandeur de ses entreprises que de les borner au trafic maritime et à la fondation des colonies européennes ou africaines. Placée à l'extrémité du continent asiatique, la Phénicie était naturellement appelée à servir d'entrepôt entre l'Occident et l'Orient, et ses vaisseaux transportaient au loin les denrées et les produits de tout genre qui, de l'intérieur de l'Asie, venaient s'entasser dans ses ports. Ce commerce par terre, aussi actif et animé que le commerce maritime, se faisait

au moyen de caravanes, qui suivaient trois directions principales.

Au sud, pendant que les flottes longeant l'*Éthiopie, l'Arabie* et l'*Inde occidentale,* rapportaient de ces rivages, vaguement désignés sous le nom général d'*Ophir,* des épices, de l'ivoire, de l'ébène, de l'or, des singes et des paons, les caravanes avec les villes de Gaza et d'Ascalon pour points de départ, de Petra et de Gerra pour stations, d'Aden, d'Harran, de Saba, de Tylos et d'Aradus (îles Bahrein) pour entrepôts, allaient chercher des parfums, des perles, des étoffes de coton ou des broderies, que le prophète Ézéchiel montre étendues à profusion sur les pavillons de Tyr.

Au centre, ayant pour étapes Baalbeck, Palmyre, Tapsaque, Babylone, Bactres et Samarkande, les caravanes pénétraient jusqu'aux contrées de la soie, et, rencontrant la *Babylonie* sur leur parcours, en rapportaient de magnifiques tissus de lin, des objets de parure et de luxe, des cannes délicieusement ciselées, des pierres taillées et ces eaux de senteur dont l'usage s'est perpétué en Orient.

Au Nord enfin, les Phéniciens allaient dans les *états du Caucase* chercher de beaux esclaves, qu'ils vendaient fort cher, et tiraient de l'*Arménie* de magnifiques chevaux. « Thubal et Mosoch trafiquèrent avec toi, s'écrie le prophète Ézéchiel, et amenèrent dans tes marchés des esclaves et des vases d'airain. Thogorma te donna des chevaux d'une race commune et d'une race noble, ainsi que des mulets. » En se dirigeant vers ces régions montagneuses, les caravanes passaient par la Syrie, et achetaient la laine fine et délicate des troupeaux du désert. Cette laine mise en œuvre, teinte en pourpre dans les fabriques de Tyr et de Sidon, et répandue dans le monde entier, formait une des principales branches du commerce phénicien.

§ 20. *Industrie Phénicienne.* — On voit de quel prodigieux échange les métropoles phéniciennes étaient le théâtre. Ce que les caravanes apportaient, tissus,

denrées et produits asiatiques, les vaisseaux le dispersaient sur toutes les côtes d'Afrique et d'Europe pour les vendre et s'en servir dans les échanges avec les colonies. Ce que les vaisseaux amenaient, ambre de la Baltique, étain des Cassitérides, métaux extraits des mines espagnoles, les caravanes l'emportaient, dès que l'industrie phénicienne avait façonne ces matières premières en objets de luxe ou en ustensiles indispensables. Car les Phéniciens n'étaient pas, comme le furent plus tard les Hollandais, de simples rouliers des mers, qui se bornaient à transporter dans toutes les parties du monde les produits des différents peuples. Ainsi que les Anglais de nos jours, ils avaient une industrie nationale qui leur assurait de magnifiques bénéfices et des revenus à l'abri de toute atteinte. Ainsi leurs vins étaient fort goûtés, surtout ceux de Sarepta, de Byblos et de Gaza. L'art de saler les poissons était pratiqué par eux bien avant le Hollandais, auquel Charles-Quint fit élever une statue. Appliquant leur intelligence à la poursuite d'un but pratique, les Phéniciens avaient fait d'importantes découvertes, parmi lesquelles on cite celle de la teinture en pourpre et celle du verre. Il ne faudrait pas entendre par le mot pourpre une couleur unique, mais un genre particulier de teinture pour laquelle on se servait de couleurs animales, c'est-à-dire du suc de certains coquillages, et qui différait d'une autre teinture végétale, où l'on n'employait que des plantes. Il y avait de la pourpre rouge, et aussi de la noire, de la blanche, de la violette, de l'amarante et de la moirée. La pourpre de Tyr était la plus renommée. Il est vrai que la multitude des ateliers de teinture rendaient fort incommode le séjour de ce Lyon de l'antiquité, mais Tyr devait sa richesse à l'habileté de ses habitants dans ce genre d'industrie. On teignait surtout la laine, rarement le lin ou la soie; et ces teintureries, déjà renommées au temps d'Homère, avaient singulièrement développé et augmenté la fabrication des lainages.

Les Phéniciens passent pour avoir inventé le verre. Des marchands qui rapportaient d'Égypte du salpêtre débarquèrent près de Sidon sur une plage de sable fin, et, ne trouvant pas de pierres pour construire un foyer, ils les remplacèrent par quelques gros blocs de salpêtre. La chaleur fit fondre le salpêtre, qui se mêla avec le sable, et, le lendemain, les marchands remarquèrent au pied de leur foyer refroidi une matière brillante, le verre. On ne tarda pas à l'utiliser pour des lames qu'on appliquait au plafond ou sur les parois des chambres, et qui, dans ces pays de chaude lumière, étincelaient au soleil. On en fit bientôt des vases et des coupes, mais la valeur en resta toujours fort élevée. Les Phéniciens excellaient surtout dans l'exécution de vases d'un émail opaque, présentant des zones ou des rubans aux vives couleurs, harmonieusement entremêlées. On les obtenait par des baguettes d'émail juxtaposées et soudées entre elles par une nouvelle cuisson. Les verreries les plus renommées étaient celles de Sidon et de Sarepta. On se servait surtout des sables du Bélus, non loin du Carmel, considéré de qualité supérieure, comme l'est aujourd'hui, pour toute l'Europe, le grès de Fontainebleau.

Les Phéniciens furent aussi d'habiles céramistes. Ce sont eux qui enseignèrent aux Grecs à peindre leurs vases. La poterie resta toujours un des principaux objets d'exportation des cités phéniciennes, car on en retrouve des débris dans toutes les colonies occupées par eux, et même dans les régions les plus occidentales de l'Europe avec lesquelles ils n'avaient que des relations de commerce.

Les Phéniciens étaient également passés maîtres dans l'exécution de divers articles, que nous appellerions de nos jours articles de Paris. Ainsi ils fabriquaient des coffrets ciselés, des boîtes en albâtre, des chaînes d'or et d'ambre, des ornements de bois et d'ivoire, parures dont raffolaient les femmes juives. Leurs travaux de marqueterie en ivoire pour l'ornement des palais ou des trônes étaient célèbres. Ils exécutaient

encore de petits meubles en bois précieux, des coupes sidoniennes en or et argent, des colonnes d'Hercule, sortes d'amulettes dont on a retrouvé de nombreux spécimens. C'étaient des constructeurs émérites, non pas seulement de temples et de palais, mais aussi de vaisseaux; des tourneurs ingénieux qui savaient plier à mille usages les cèdres et les sycomores de leurs forêts. Combien d'autres articles durent-ils produire qui sont demeurés dans l'oubli, car le hasard n'a fait parvenir jusqu'à nous que les noms du plus petit nombre, mais l'existence de ceux-ci, chez un peuple riche et ami du luxe, suppose l'existence de tous les autres.

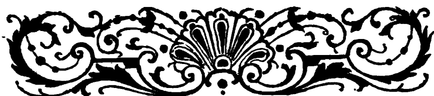
§ 21. *Rôle et influence des Phéniciens.* — Pour avoir de ce négoce immense, multiple et varié, une idée saisissante et définie, il faut lire Ézéchiel, qui nous a laissé dans sa prédiction de la chute de Tyr la plus intéressante statistique commerciale et industrielle de l'antiquité. Il faut faire avec le prophète cette interminable revue des trésors et des richesses qu'il entasse dans la cité perverse. Mais c'étaient moins les Assyriens que les Grecs et surtout Alexandre qui devait ruiner cette puissance étrange, vivace, dont les ramifications allaient à toutes les extrémités du monde ancien chercher la vie commerciale pour la concentrer dans ce foyer brûlant de Tyr. Le génie d'industrie, de navigation et de commerce allait être vaincu et remplacé par le génie héroïque; la civilisation orientale par la civilisation européenne, et, pendant plusieurs siècles, les peuples ne communiqueront plus entre eux que par la guerre. Nous n'en devons pas moins reconnaître l'influence des Phéniciens sur les peuples étrangers et sur la civilisation antique en général. Si cette influence s'était bornée à transporter dans leurs colonies leurs croyances et leurs usages, la marche du genre humain n'en aurait pas reçu une bien vive impulsion. Mais, par leurs voyages incessants, ils portèrent de tous côtés l'activité, le mouvement et la vie; cette vie commerciale qui mélange et confond

les peuples, qui les instruit, qui les façonne au contact les uns des autres. Il suffit de suivre les grandes directions prises par leurs colonies pour comprendre la résurrection sociale que leurs vaisseaux traînaient après eux, et pour se convaincre des bienfaits répandus par ce petit peuple, dont les colonies reproduisaient aux confins du monde connu comme une image de la métropole, et dont l'industrie et le commerce suscitaient le commerce et l'industrie des autres nations. Aussi bien c'est d'un coin de l'Occident, où les Phéniciens avaient comme déposé leur génie, tout près de Gadès, que ce génie aventureux renaîtra vingt siècles plus tard. Ce sera le grand œuvre des Phéniciens : avoir initié l'Occident barbare à la civilisation orientale, mère de celle de l'Europe ; avoir contribué, dans la mesure de leurs forces, à l'éducation de la société humaine.



DEUXIÈME PARTIE

LES PEUPLES DE RACE SÉMITIQUE



CHAPITRE I

LES ÉTUDES ASSYRIENNES.

§ 1[er]. *L'histoire de Ninive et de Babylone n'existait plus.* — Certains pays semblent prédestinés à servir de champ de bataille aux nations. Tels furent en Europe le Milanais, les Pays-Bas ou la Franconie. En Asie c'est la fertile plaine de l'*Aldjézireh,* l'antique *Mésopotamie,* comprise entre le Taurus et le golfe Persique, que se disputèrent les Orientaux. Alors que l'Europe entière était encore plongée dans la barbarie, que les Hellènes se nourrissaient de glands dans leurs forêts, et que les ancêtres des Romains n'existaient même pas, deux puissantes cités, dominatrices superbes, bâties sur les deux fleuves qui parcourent la région, *Ninive* et *Babylone,* se disputaient déjà la prépondérance de l'Asie. Autour de ces deux villes s'étaient groupées des populations qui jouissaient d'une civilisation fort avancée. Leur origine se perdait dans la nuit des temps, et pendant plusieurs siècles il n'y eut pas, à vrai dire, d'histoire Asiatique en dehors de ces deux capitales.

Mais à ces jours de gloire et de prospérité succédèrent les humiliations de la servitude. Ninive et Babylone devinrent la proie des conquérants. Ninive succomba la première, et, sur ce sol désormais vide d'habitants, la poussière de la plaine et le limon du

fleuve accomplirent avec tant d'énergie leur action destructive que les débris eux-mêmes de cette capitale furent anéantis. *Etiam periere ruinæ*. Babylone résista plus longtemps, mais les conquérants Perses et les despotes Grecs détruisirent systématiquement ses monuments. Deux nouvelles cités, *Séleucie* et *Ctésiphon*, se bâtirent à ses dépens. Elle n'offrit bientôt plus qu'une enceinte envahie par les décombres, et son nom ne fut plus cité que comme un exemple des vicissitudes de la fortune.

En même temps que les monuments, disparurent les vieilles annales. Nous en connaissons tout au plus de rares extraits ou des fragments mutilés. L'*histoire d'Assyrie* par Hérodote est perdue, ou peut-être n'a jamais été composée. L'*histoire de Ctésias*, puisée aux archives d'Ecbatane n'est plus connue que par l'imparfaite analyse de Diodore. De *Bérose*, l'historien national, dont le témoignage eût été si précieux, puisque son ouvrage était composé d'après des documents authentiques, il ne reste que les extraits de Josèphe et quelques listes de rois. Les livres juifs enfin ne donnent que d'imparfaites notions, tout au plus quelques indications chronologiques. Aussi La Bruyère parlait-il avec raison de l'horrible chaos des empires Assyrien et Babylonien. Dans cette pénurie de textes, il n'y avait qu'à répéter des contes à dormir debout sur Nemrod, qui était un grand chasseur; sur Sémiramis, qui construisit à Babylone des jardins suspendus; sur Sardanapale, qui se brûla pour échapper à la captivité, ou sur Balthazar, qui fut surpris par les ennemis au milieu d'un somptueux festin; mais là se borneraient nos connaissances sur les grands empires de la Mésopotamie.

§ 2. *Les caractères cunéiformes.* — On savait pourtant que les monarques ninivites et babyloniens avaient gravé sur les monuments de leurs règnes le souvenir de leurs exploits, en caractères étranges, qu'Hérodote qualifiait déjà de *caractères assyriens*.

Leurs successeurs conservèrent l'usage de cette écriture, qui fut de bonne heure signalée à l'attention de l'Europe savante, car on pouvait l'étudier sur des monuments qui subsistent encore. Comme le signe générateur de cette écriture est un trait, épais à son origine, se terminant en pointe, et qui ressemble grossièrement à un coin, on donne à ces caractères le nom de *cunéiformes,* du latin *cuneus,* qui signifie coin. Mais les philologues n'avaient prêté qu'une attention distraite à ces inscriptions dont ils ne pouvaient retrouver le sens; les habitants du sol eux-mêmes ne cherchaient pas à déchiffrer la double énigme d'un alphabet inconnu et d'une langue anéantie. Depuis que la religion de Mahomet, au VIIe siècle de notre ère, avait détruit en Orient le culte et les traditions nationales, mœurs, poésie, langue et écriture, tout s'était renouvelé en même temps que les croyances. Le passé n'existait plus.

Heureusement la lumière s'est faite de nouveau, et, de jour en jour, elle augmente d'éclat. Ninive et Babylone sont sorties de leurs ténèbres plusieurs fois séculaires. Les annales de ces deux villes ont été retrouvées sous forme de documents originaux et contemporains, et l'histoire de l'antique Mésopotamie a été renouvelée tout aussi complétement et avec autant de certitude que l'histoire égyptienne. Il importe de dire quelques mots de ces études nouvelles, qu'on est convenu, faute d'un terme plus précis, d'appeler études assyriennes.

§ 3. *Les trois écritures cunéiformes.* — Les monuments construits par les monarques persans, successeurs immédiats des souverains de Ninive et Babylone, furent d'abord signalés : En 1618, *Garcias de Sylva Figuero,* ambassadeur de Philippe III à Goa, décrivit le premier les ruines de Persépolis. Dès 1624, *Piètro della Valle* affirmait que les inscriptions cunéiformes, qui couvrent ces ruines, constituaient une écriture *sui generis.* En 1667, *Flower,* agent de la compagnie des

Indes, et au siècle suivant, *Kœmpfer* et *Van Bruyn* prenaient copie des ces inscriptions. En 1765, le Danois *Karsten Niebuhr* recueillait sur place des textes aussi purs que nombreux, et démontrait que les inscriptions étaient toujours groupées trois par trois, et que chacun de ces trois groupes était affecté à une combinaison spéciale de l'élément primitif. C'était un pas immense fait en avant : mais Niébuhr eut le tort de supposer que les trois inscriptions, écrites en caractères différents, appartenaient à la même langue. En 1798, *Tychsen*, en 1800 *Munter* et *Sylvestre de Sacy* étudiaient de nouveau, mais sans succès, ce difficile problème. La solution ne devait en être donnée qu'en 1802 par le Hanovrien *Grotefend*.

Avec une sagacité et une intuition qui tiennent du prodige, Grotefend s'attacha à déterminer la place occupée dans les inscriptions de Persépolis par les noms propres. Il supposa que ces noms propres étaient ceux de Darius et de Xercès, et, dès lors, par la lecture de ces inscriptions, chercha à déterminer les lettres, puis les mots, et enfin la langue. Par le plus étonnant des hasards, ces hypothèses étaient fondées. Il avait rencontré juste dans cette règle de fausse position. Grotefend avait encore affirmé, contrairement à Niebuhr, que les trois textes juxtaposés représentaient les mêmes idées tracées en trois langues et en trois écritures différentes, c'est-à-dire que chaque inscription était trilingue. Sa conjecture était encore une réalité. Mais Grotefend, peu familiarisé avec les langues orientales, n'avait abordé les textes cunéiformes qu'à l'aide de l'histoire et de l'archéologie. Il lui manquait la base philologique. *Rask*, un philologue danois, reprenant et complétant ces découvertes, fit remarquer que l'ordre dans lequel étaient disposés les textes trilingues ne variait pas, et en conclut que cet ordre était méthodique. Le premier texte, ayant la place d'honneur, devait représenter l'idiome des maîtres, celui des Perses ; le second celui des Mèdes, dont l'affinité avec ces maîtres était plus ou moins grande ;

et le troisième celui des vaincus, les Assyriens. Il proposait donc de nommer ces écritures : 1° *Persépolitaine;* 2° *Médique;* 3° *Assyrienne.*

§ 4. *Écriture Persépolitaine.* — Cette hypothèse rationnelle fut le point de départ d'*Eugène Burnouf* en France, de *Lassen* en Allemagne et du résident anglais, à Bagdad, le colonel *Rawlinson.* Tous les trois, sans concert préalable, ils étudièrent à l'aide du zend et du sanscrit la première écriture, ou écriture persépolitaine, et reconstruisirent non-seulement l'alphabet et la langue, mais encore la grammaire et le dictionnaire. Le persépolitain a pris rang aujourd'hui parmi les langues indo-européennes, à côté du sanscrit que parlaient les Aryas, et, dans leurs grammaires comparées, les philologues modernes citent cette langue ressuscitée avec autant de certitude que le grec ou le vieil allemand.

§ 5 *Écriture Médique.* — Restait à déterminer les deux autres langues et les deux autres écritures provisoirement désignées sous le nom d'écriture médique et assyrienne. Le colonel Rawlinson, en livrant à la science *l'inscription trilingue de Bisoutoun,* fournit un texte important, qui permit de reconstituer l'alphabet médique. Bisoutoun est une chétive bourgade du Kurdistan, près de laquelle se dresse un rocher de 456 mètres de hauteur, sur la paroi duquel ont été sculptées des figures colossales entourées d'inscriptions cunéiformes. Un des ces bas-reliefs représente un roi foulant à ses pieds un rebelle vaincu et recevant neuf ennemis prisonniers. Ce roi est Darius, et ces rebelles les prétendants à la couronne, qu'il réduisit les uns après les autres. L'inscription raconte l'événement de Darius, et énumère les vingt-trois provinces qui lui obéissaient. Elle est disposée en colonnes verticales au-dessous et sur les côtés des figures sculptées, le texte persépolitain au centre sur cinq colonnes, la transcription médique à gauche sur trois colonnes, et la

transcription assyrienne au-dessous. Le monument de Bisoutoun était connu depuis longtemps *Ker-Porter* l'avait signalé dans son ouvrage *Travels in Persia* (1820-22). Mais la difficulté d'en approcher à cause de la hauteur considérable des sculptures n'avait permis d'en prendre qu'une idée générale. M. Rawlinson a réussi, non sans peine, et à grands frais, à publier successivement les trois textes.

Le Danois *Westergaard,* l'Anglais *Norris* et notre compatriote de *Saulcy,* qui ont fait de cette inscription l'objet de commentaires étendus, ont réussi à déterminer la seconde écriture ou écriture médique, et tous les trois ils arrivèrent à une conclusion fort inattendue, c'est que la langue, cachée sous cette seconde écriture, n'était pas une langue indo-européenne, mais *bien* une langue scythique, ou, pour mieux dire, *toura*nienne. Aussi bien il a toujours existé et il existe encore en Perse un fond de population d'origine touranienne, et les rois perses, qui tenaient à être compris par tous leurs sujets, ont eu raison de faire graver ces inscriptions dans la langue des tribus, qui occupaient une partie de leurs États. Cette écriture est plus compliquée que la précédente, car elle n'est pas alphabétique, mais syllabique, c'est-à-dire que chaque signe exprime non pas une lettre, mais une syllabe : aussi les caractères sont-ils bien plus nombreux que dans l'écriture persépolitaine. Le déchiffrement de cette seconde écriture n'a d'importance que pour la philologie, car on n'a pas encore rencontré d'inscription isolée en caractères médiques.

§ 6. *Écriture assyrienne. — Fouilles de Botta.* — La troisième écriture, bien que présentant plus de difficultés encore, est devenue tout à coup la plus importante à cause de la masse des textes retrouvés sur l'emplacement même des capitales, qu'on croyait anéanties. Dès 1820, *James Rich,* résident anglais à Bagdad, avait acheté aux Arabes quelques pierres et des briques avec des inscriptions cunéiformes qu'il envoya à Londres, où elles

formèrent le premier noyau de la collection assyrienne du British Museum ; mais aucun travail sérieux n'avait encore été entrepris. En 1842, le gouvernement français confia le consulat de Mossoul à M. *Botta,* et lui donna, dans ses instructions, l'ordre de chercher l'emplacement de Ninive. Par un hasard singulier, M. Botta commença ses fouilles au point même, qui, plus tard, apporta les résultats les plus étonnants, à *Koïoundjick* sur une des collines artificielles qui s'étendent en face de Mossoul; mais, comme on n'avait pas creusé le sol assez profondément, ces premières tentatives furent stériles. En décembre 1842, un teinturier qui construisait ses fourneaux avec des briques tirées du monticule, sur lequel était bâti son village de *Khorsabad,* apporta deux de ces briques, couvertes d'inscriptions, à notre consul. Celui-ci se transporta à Khorsabad, et, après quelques heures de travail, la pioche des ouvriers mit à découvert l'angle d'un mur, puis un second, une salle entière, une autre, et bientôt un vaste palais, dont les murs étaient couverts de sculptures et d'inscriptions, de scènes de chasse, de guerre, de religion, et de figures colossales aux formes symboliques. Des poutres carbonisées et des pans de muraille calcinés attestaient que le palais, dont les ruines apparaissaient aux regards surpris des ouvriers et du consul, avait été consumé par quelque incendie. M. Botta venait de retrouver le palais d'un souverain, dont le nom même avait péri, le roi Sargon. Aussitôt averti de ces belles trouvailles, le gouvernement français envoya à notre consul de l'argent pour continuer ces fouilles, et un habile artiste, M. *E. Flandin,* dont le crayon ingénieux reproduisit dans leur ensemble et leurs détails les richesses de l'art assyrien. Bientôt en effet de magnifiques dessins furent envoyés à Paris, et tout ce qui pouvait être détaché sans être détruit ou endommagé alla former à notre musée du Louvre les belles salles du musée assyrien. M. *V. Place* continua les fouilles commencées par M. Botta, et en 1849 pa-

rut la splendide publication intitulée *le monument de Ninive.*

§ 7. *Fouilles de Layard.* — L'élan était donné, la voie ouverte. L'Anglais *Layard* voyageait alors en Orient. Il visita les travaux de Khorsabad, et prit un tel intérêt à ces fouilles, qu'il résolut d'y consacrer son temps et sa fortune. Sur la rive gauche du Tigre, à huit ou neuf heures de marche au sud de Mossoul, il avait remarqué un vaste monticule semé de poteries brisées et de briques. Les indigènes le désignaient sous le nom de *Nimroud*, et en faisaient remonter l'origine aux premiers âges du monde. M. Layard fit déblayer ce monticule. Des pans de muraille calcinés par un incendie, des salles encombrées de débris, toute une succession de bas-reliefs, de statues et d'inscriptions apparurent au grand jour. Des taureaux ailés à face humaine, sentinelles placées aux portes du palais pour l'éternité, gardaient ces demeures royales. Trois palais, renfermés dans une commune enceinte, furent successivement découverts. L'heureux explorateur était tombé sur l'emplacement d'une des plus vieilles cités assyriennes, Kalash, dont parle la Genèse.

Excité par ce brillant succès, et encouragé par les subsides du gouvernement anglais, M. Layard voulut retrouver Ninive. La tradition avait gardé ce nom à deux monticules en face de Mossoul, celui de Nebbi-Younous et celui de Koïoundjick, qu'avait déjà, mais en vain, exploré M. Botta. Layard s'attaque de nouveau au tumulus de Koïoundjick, mais les excavations furent cette fois plus profondes, et les travaux furent poussés avec une telle activité, que soixante et onze salles ou passages, couverts d'une immense quantité de bas-reliefs et d'inscriptions, furent bientôt découverts. Mais les crédits s'épuisèrent. M. Layard revint en Angleterre pour en trouver de nouveaux, qui lui furent accordés sans peine. Son retour fut marqué par la découverte d'un véritable dépôt d'archives, ou plutôt de bibliothèque, dont chaque livre, on dirait volon-

tiers chaque page, est formé par une tablette d'argile couverte de caractères cunéiformes fins et serrés. L'étude de ce précieux répertoire, qui date du règne de Sennachérib, est à peine commencée, et déjà elle a produit d'inappréciables résultats.

§ 8. *Fouilles à Babylone.* — M. Layard ne se contentait pas d'avoir retrouvé la biblique Kalasch et Ninive. Sa pensée se reportait également vers Babylone. Il devait y avoir une riche moisson à recueillir sur l'emplacement de cette capitale, qui, pendant plusieurs siècles, avait été comme un inépuisable magasin de matériaux, où les populations voisines allaient chercher des briques, du marbre, de l'albâtre et des tuiles vernies. Les recherches de l'éminent explorateur n'amenèrent que des résultats insignifiants ; mais, en 1852, un savant français connu par d'importants travaux sur l'Arabie, *Fulgence Fresnel,* obtint du gouvernement français la mission de rechercher Babylone. On lui adjoignit un architecte et un orientaliste allemand, qui depuis devint Français, *M. Jules Oppert.* La mission française non-seulement réussit à déterminer le site de Babylone, mais encore on retrouva les principaux monuments, entre autres le Birs Nimroud, ou tour de Babel, le Kars ou palais de Nabuchodonosor, et elle recueillit une quantité d'inscriptions cunéiformes. Les résultats de ce voyage ont été publiés en 1863 sous le titre d'*Expédition scientifique en Mésopotamie.*

Quelques années plus tard un autre Français, M. *Lejean,* complétait ces découvertes. Les Anglais de leur côté, MM. *Jones, Taylor, Loftus* et surtout *Rawlinson* et *Smith* relevaient le plan de ces ruines, et trouvaient de nouvelles inscriptions.

Assurément bien des Pompéi ninivites ou des Herculanum babyloniens dorment encore ensevelis sous la poussière, mais ces cités mortes ressusciteront à leur tour. Il y a trente ans à peine qu'ont commencé les recherches scientifiques, et, sur ce sol si riche en sou-

venirs, dans cette contrée jadis si puissante, que de surprises nous sont peut-être réservées! Malgré le long silence qui obscurcit leur histoire, les peuples de cette région étaient soucieux de l'avenir. Non-seulement les souverains gravaient le récit de leurs conquêtes sur des prismes et des cylindres enfoncés dans les fondations de leurs palais, et derrière les bas-reliefs qui en décoraient les salles, mais encore ils répétaient souvent le même texte, et la substance dont ils se servaient le plus, l'argile plastique, résistait à l'eau et au feu. Elle résiste même à la pioche des démolisseurs. Aussi, depuis qu'on fouille ces ruines et qu'on recueille ces inscriptions, comme le nombre des matériaux est considérable, et qu'ils s'appliquent avec une admirable précision à la vie publique et privée, on peut étudier la langue et reconstituer l'histoire de cette civilisation disparue. Une science nouvelle a pris naissance, l'assyriologie, et des progrès étonnants se sont accomplis en peu d'années.

§ 9. *L'Assyriologie.* — L'étude de la langue surtout a singulièrement progressé. D'importants travaux ont été publiés en Angleterre par le docteur *Hinks,* le colonel *Rawlinson* et M. *Fox Talbot,* en France par MM. *Ménant, Lenormant,* et *Oppert.* Les savants sont à peu près d'accord sur les points essentiels. On sait aujourd'hui que la langue, par son vocabulaire et sa grammaire, est sémitique, et que l'écriture est syllabique, comme l'écriture médique; mais elle en diffère, parce qu'elle possède un certain nombre de signes susceptibles de recevoir des sons différents. C'est ce qu'on désigne sous le nom d'*allophonie.* De plus un certain nombre de signes, purement idéographiques, analogues aux hiéroglyphes égyptiens, se mêlent aux signes phonétiques. Ces bizarreries tiennent sans doute à ce que l'alphabet primitif était au début purement idéographique, quand il se rapportait à une langue touranienne parlée par les premiers possesseurs du sol, puis qu'il devint pho-

nétique, quand on l'appliqua à la langue des nouveaux possesseurs du sol, qui étaient de race sémitique. Il est vrai que la plupart de ces anomalies sont aujourd'hui ou maîtrisées, ou délimitées. Si on n'arrive pas encore dans la traduction des textes à une précision mathématique, au moins les saisit-on dans leur ensemble. En 1857, la Société asiatique de Londres invita à une sorte de concours les principaux assyriologues : il s'agissait de traduire sans s'être concerté à l'avance le même texte. Les quatre explications envoyées par MM. Talbot, Rawlinson, Hinks et Oppert étaient à peu près identiques : l'assyriologie a donc conquis le droit de cité parmi les sciences d'érudition. Malgré le doute obstiné de certains savants, qui trouvent la négation plus aisée que l'étude, la lecture des inscriptions assyriennes est désormais hors de doute, et c'est aux travaux des assyriologues qu'il faut maintenant recourir, pour étudier dans leur ensemble et dans leurs détails l'histoire de la civilisation de Ninive et de Babylone.





CHAPITRE II

LES DYNASTIES ASSYRIENNES ET BABYLONIENNES.

§ 1. *Fondation de Ninive et Babylone.* — Les plus anciens documents cunéiformes sont de beaucoup postérieurs aux premiers textes hiéroglyphiques, car ils ne datent guère que du XVIIIe siècle avant l'ère chrétienne. Pourtant de nombreuses générations s'étaient déjà succédé et plusieurs révolutions s'étaient accomplies sur ce sol destiné à de tragiques bouleversements. En l'absence de documents certains, nous ne pouvons que mentionner cette période antéhistorique, sans nous arrêter aux calculs fantastiques des prêtres chaldéens, qui attribuaient à leurs anciennes dynasties quatre cent trente mille années d'existence, sans même ajouter foi aux prétendues observations astronomiques de trente et un mille années envoyées à Aristote.

A une époque, qu'il serait dangereux de préciser, mais qu'on peut fixer approximativement à quarante siècles avant notre ère, deux empires furent créés en Mésopotamie. La Bible nous apprend le nom de leurs fondateurs. *Nemrod,* fils de Chous, petit-fils de Cham, arrière-petit-fils de Noé, bâtit Babylone sur l'Euphrate. Il régnait encore sur Erech, Accad et Chalamé dans la terre de Senaar. L'ancienne population de la Babylonie fut donc d'origine chamitique. *Assur,* fils de Sem, petit-fils de Noé, avait, à peu près à la même époque, bâti Ninive sur le Tigre, Resen et Kalach. L'ancienne population de la Ninive, ou plutôt de l'Assyrie, fut donc d'origine sémitique.

§ 2. *Rivalité de ces deux capitales.* — Les fils de Nemrod et ceux d'Assur se constituèrent en dynasties rivales, qui tout de suite entrèrent en lutte. Ils furent, avec des chances diverses, soumis les uns aux autres. Babylone avait la supériorité de la position, et Ninive celle de la race. Babylone en effet est assise sur un fleuve navigable dans presque tout son cours, qui fertilise de ses inondations la plaine qu'il traverse, et touche à la fois la Syrie, l'Asie Mineure, l'Arménie et le golfe Persique. Ninive au contraire était privée d'un des éléments nécessaires à la prospérité des capitales : elle manquait de navigation. Le Tigre, quoique large et profond, est si rapide en son cours, si encaissé dans son lit que les transports y sont dangereux et difficiles. Mais les Babyloniens, adonnés comme tous les peuples d'origine chamitique aux jouissances matérielles, étaient disposés à sacrifier leur nationalité à leur bien-être, tandis que les Ninivites, amoureux du progrès et jaloux de leur voisins, comme tous les peuples de race sémitique, étaient résolus à sacrifier leur bien-être à leur ambition. La nature avait tout fait pour Babylone, et Ninive dut sa puissance uniquement à l'énergie de ses habitants. C'est ce qui explique pourquoi Babylone a si souvent subi le joug de Ninive; mais il n'y eut jamais entre ces deux villes qu'un déplacement d'influence. La langue, la religion, les mœurs, la littérature et les beaux-arts restèrent les mêmes dans les deux empires.

On a distingué trois périodes dans l'histoire de Ninive et de Babylone : Ninive domine dans les deux premières qu'on a désignées sous le nom de périodes du *premier* et *du second empire assyrien;* Babylone dans la troisième qui est la période de *l'empire chaldéo-babylonien.* Nous les étudierons successivement.

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN.

§ 3. *Les légendes grecques.* — Les Grecs ont comme embrouillé à plaisir, par leurs inventions

légendaires cette première période, d'ailleurs fort obscure, qui s'étend de la fondation de Ninive à sa première destruction au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne. Si on ajoute foi aux fabuleux récits d'Hérodote, de Clésias, ou de Diodore, Bélus, Ninus, Sémiramis, Ninyas et trente rois fainéants se seraient succédé jusqu'à Sardanapale, le dernier de sa dynastie. Ninus aurait conquis en dix-sept années toutes les contrées comprises entre la Méditerranée et l'Indus, et, du retour de ses courses triomphales, aurait construit Ninive, dont les murailles, hautes de trente-trois mètres, flanquées de quinze cents tours deux fois plus élevées, étaient assez larges pour que trois chariots pussent y passer de front. Sa femme Sémiramis, qui avait partagé ses dangers, et l'avait aidé de ses conseils, le remplaça sur le trône, fonda Babylone qu'elle orna de monuments splendides, et laissa dans tout l'Orient la trace de son passage et le souvenir de ses exploits. Son fils Ninyas commence la série de ces despotes efféminés qui, pendant plusieurs siècles, se contentent d'assurer la sécurité de leur empire, et jouissent en paix des molles délices d'une civilisation raffinée et corrompue. Le dernier de ces rois, flétris du surnom de fainéants, serait Sardanapale, qui du moins honora ses derniers moments par une énergique résistance, mais succomba devant la coalition du Mède Arbacès et du Chaldéen Bélésis, et, pour la première fois, entraîna Ninive dans sa chute.

Telle est la tradition grecque : nous ne chercherons pas à en démontrer les invraisemblances. On a cru retrouver le nom de Ninus dans le Nini-Palloukin des cunéiformes, mais il est plus probable qu'il faut reconnaître en lui la personnification de Ninive conquérante. Sémiramis, cette femme surhumaine, à qui la postérité attribuait des œuvres d'époques différentes, et qui comptait dans ses nombreux États l'Éthiopie, c'est-à-dire le pays du mythe dans l'antiquité, pouvait bien n'être qu'un personnage mythologique, car on trouve souvent, dans les annales de l'Orient, en tête des

dynasties fabuleuses, une reine conquérante, qui étend au loin sa réputation, pendant que son fils reste caché dans l'intérieur du palais. Quant à ces rois fainéants qui, de Ninyas à Sardanapale, règnent pendant plusieurs siècles, sans que jamais leurs sujets se révoltent, ou leurs ennemis les battent, ils ne résistent pas à la critique : en sorte que des traditions grecques il ne reste que des opinions fausses ou des jugements erronés.

§ 4. *Les dynasties de Bérose.* — Bérose, dont l'histoire est malheureusement perdue, mais qui avait consulté des documents authentiques, comptait jusqu'à la première destruction de Ninive cinq dynasties successives : 1° la dynastie médique comprenant huit rois, ayant régné deux cent vingt-quatre ans ; 2° et 3° la première et la deuxième dynasties chaldéennes comprenant cinquante rois, ayant régné sept cent seize ans ; 4° la dynastie arabe, comprenant huit rois, ayant régné deux cent quarante-cinq ans ; 5° la première dynastie assyrienne, comprenant quarante-cinq rois, ayant régné cinq cent vingt-six ans. De ces cent onze souverains ayant régné dix-sept cent onze ans nous ne connaissons plus les noms ; nous savons seulement que Ninive exerçait alors la prépondérance sur Babylone, mais que la puissance prépondérante en Asie paraît avoir été l'Égypte. C'est en effet l'époque des grandes conquêtes de la XVIIIe et de la XIXe dynastie égyptienne ; et les hiéroglyphes nous apprennent que les Pharaons comptaient alors parmi leurs tributaires les princes de la Mésopotamie.

§ 5. *Tuklat-pal-asar I.* — Les inscriptions cunéiformes, récemment déchiffrées, ont comblé cette lacune, et permis de reconstituer en partie les annales assyriennes. Le premier souverain dont le règne commence à être connu avec quelque précision, grâce aux monuments épigraphiques, est *Tuklat-pal-asar I* : Il régnait vers 1130 avant J.-C.. Dans les fondations

de Kalah-Serghat, aux quatre angles du palais principal, M. Layard a découvert quatre prismes, de quarante-cinq centimètres de hauteur, dont chaque face est couverte par cent lignes d'une petite écriture fine et serrée. Ces quatre prismes sont à peu près identiques. La Société asiatique en a proposé la traduction aux assyriologues, dans ce fameux concours de 1857, qui amena un résultat si décisif en faveur des études assyriennes. L'inscription commence par une invocation aux dieux de l'Assyrie; puis le roi entreprend le récit de ses campagnes contre les Mouhi, les Arméniens et les Syriens. Il raconte ensuite ses chasses royales, énumère les travaux qu'il a entrepris, et termine par une imprécation foudroyante contre ceux qui voudraient altérer le récit de ses exploits. On ne sait rien de précis sur ses dix-neuf prédécesseurs et ses trois successeurs immédiats. Leur nom seul a été retrouvé sur les briques de Kalah-Serghat.

§ 6. *La dynastie des Bel-Kat-Irassou. — Assur-Nasir-Habal.* — Un intendant des jardins royaux, le *Bélitaras* des Grecs, le *Bel-Kat-Irassou* des cunéiformes, fonde vers le XIe siècle (1020?) avant notre ère, sans doute à la suite de quelque révolution de palais, une dynastie nouvelle, sur laquelle abondent les documents, non pas il est vrai depuis l'origine, mais à partir d'Assur-Nasir-Habal, peut-être le Sardanapale des Grecs, qui régnait vers 882 avant J.-C. C'est un des princes dont l'histoire est la mieux connue, le seul dont la statue ait été conservée. M. Layard l'a retrouvée dans les ruines d'un des palais de Nimroud. Il est debout, tient d'une main une faux, et de l'autre une massue. Le monument le plus important de son règne a été découvert par M. Layard à Kalash. C'est un monolithe de 5^{m},50 centimètres de large, et de 34 centimètres d'épaisseur. Il formait la paroi d'une niche, en forme d'alcôve, dont les deux côtés étaient couverts d'inscriptions. Assur-Nasir-Habal raconte ses campagnes, qui eurent lieu surtout dans les mon-

tagnes de l'Arménie, dans la Commagène et dans les provinces du Pont où dominaient encore les Moschiens. Il s'avance en Médie et en Perse. Il soumet les bords de l'Euphrate, bat les Babyloniens, et réduit toute la Syrie septentrionale. Le caractère du conquérant, dont les bas-reliefs répètent à satiété l'image, se complète par ses écrits. Il ne connaissait pas la pitié, et se vantait froidement d'atrocités, qu'il trouvait sans doute légitimes. « J'ai fait des prisonniers, aux uns j'ai coupé les mains et les pieds, aux autres le nez et les oreilles, à d'autres encore j'ai crevé les yeux, j'ai élevé un mur auprès de la ville pour y enfermer les prisonniers vivants, et un autre pour y exposer les têtes des morts; j'ai fait un monceau de têtes; j'ai déshonoré leurs fils et leurs filles; j'ai ravagé la ville, je l'ai démolie, je l'ai livrée aux flammes. » Ces horreurs se répètent à chaque campagne, et reviennent, comme un sinistre refrain, à chaque ligne de l'inscription. Tel était le droit des gens d'alors!

§ 7. *Salman-Asar.* — L'histoire de son fils et successeur *Salman-Asar* est tout entière écrite dans le palais de Nimroud. Il paraît avoir régné de 857 à 822. Le résumé de trente et une de ses campagnes est gravé sur un obélisque en basalte noir chargé de 109 lignes d'écriture, aujourd'hui conservé au British Museum. Quant aux détails des campagnes, d'autres monuments les rapportent, qui sont également parvenus à notre connaissance. Les expéditions de Salman-Asar dans la direction du nord ne paraissent pas avoir été poussées plus loin que celles de ses prédécesseurs. A l'orient la Médie était toujours en insurrection, au sud Babylone tenait en échec la puissance assyrienne, mais à l'ouest Salman-Asar s'avança très loin en Syrie. Il battit les petits souverains coalisés du Liban, et força les cités phéniciennes de la côte à lui payer tribut. Cruel et sanguinaire dans son triomphe, il marquait son passage par l'incendie et le massacre. L'histoire de chacune de ses campagnes est une lugu-

bre énumération de ruines et d'affreux raffinements de cruauté, dont le prince ne songe même pas à se disculper. « J'ai réduit ses soldats en servitude, dit-il, je suis tombé sur eux comme le dieu Bin qui inonde; j'ai rempli le désert des dépouilles de ses cavaliers, j'ai brûlé leurs cadavres... J'ai fait un monceau de leurs têtes à l'entrée de la ville, j'ai ravagé et incendié leurs villes, etc. »

§ 8. *Les successeurs de Salman-Asar.* — *Samsi-Bin* (822-809), le fils de Salman-Asar, n'est connu que par l'inscription d'une stèle découverte par M. Loftus à Nimroud. La révolte d'un ses frères semble avoir désorganisé l'empire, mais il comprima cette dangereuse insurrection, et raffermit l'autorité assyrienne dans les provinces montagneuses de l'Arménie.

Bin-Nirari (809-780), son fils, est surtout célèbre par le temple et les statues qu'il élève, en 786, en l'honneur du Dieu Nébo. M. Layard a découvert six de ces statues. Sur le piédestal de deux d'entre elles qu'on a transportées au British Museum, se lit une inscription, où figure le nom de la reine *Sammuramit.* Faut-il voir dans ce nom la fameuse Sémiramis? Mais il n'y a sans doute qu'une consonnance fortuite, et la femme de Bin-Nirari n'a pas autrement marqué dans l'histoire.

§ 9. *Première chute de Ninive.* — Un nouveau *Salman-Asar* (780-770) et un *Assur-dan* (770-752) règnent ensuite. Les incidents de leur règne n'offrent rien de particulier. Ils ont pour successeur *Assur-Nirari* (752). C'est le dernier souverain de la dynastie des Belkat-Irassou, dont le nom ait été conservé par les inscriptions cunéiformes. Il est probable que son règne fut marqué par une épouvantable catastrophe, dont les détails ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les révoltés, sans doute des vaincus, ont profité de leur victoire pour assouvir des vengeances séculaires,

et, comme le droit des gens, tel que le comprenaient les peuples de la haute Asie, autorisait ces odieux traitements, du jour où la capitale assyrienne tomba entre les mains d'un vainqueur, elle subit le sort de toutes les villes qu'avaient prises et détruites les prédécesseurs d'Assur-Nirari. Quelques savants ont cru reconnaître dans ce prince le Sardanapale IV des Grecs; mais rien, dans l'état actuel des découvertes, n'autorise cette supposition.

SECOND EMPIRE ASSYRIEN.

§ 1. *L'usurpateur Tuklat-Pal-Asar II.* — Les Assyriens avaient été battus et humiliés; ils avaient perdu leur dynastie nationale et la prépondérance de l'Asie. A Babylone, en Médie, dans toutes les anciennes provinces tributaires avaient surgi des rois indépendants. L'unité politique et militaire de la région semblait à tout jamais brisée. Mais il y avait dans le caractère assyrien trop de ressort et d'énergie pour qu'ils fussent abattus par une seule défaite. L'éclipse de leur domination ne fut que momentanée. Elle se releva bientôt avec le *Tuklat-Pal-Asar II,* le *Tiglat-Pileser* de la Bible, le fondateur du second empire assyrien. Les ruines du palais de Tuklat-Pál-Asar attestent un fait inouï dans les annales assyriennes. Les monuments de ce prince, malgré les imprécations lancées contre les sacriléges qui oseraient les profaner, ont été ou mutilés par ses successeurs ou employés à d'autres usages. On le considérait donc comme un usurpateur. Ce fut, en tout cas, un glorieux usurpateur, car l'empire assyrien prit sous son règne une extension prodigieuse. Bien qu'il soit difficile de distinguer les pays conquis des provinces tributaires, au nord l'Arménie fut par lui « broyée comme du blé », ainsi qu'il s'en vante; et à l'orient il soumit la Médie et entreprit une grande expédition vers les pays Ariens. La Perse, la Sagartie, l'Asie et

l'Arachosie furent conquises. Au sud Babylone fut réduite à l'état de puissance secondaire. A l'ouest la Syrie fut prise, Damas saccagé, les rois d'Israël menacés, et quelques-unes des tribus israélites, Ruben, Gad et Manassé et Nephtali menées en captivité. Peu à peu tombaient les barrières, qui séparaient encore les deux plus puissants empires du monde, l'Égypte et l'Assyrie : ils allaient bientôt entrer en lutte directe.

§ 2. *Les Sargonides.* — *Sargon.* — Le successeur de Tuklat-Pal-Asar est un nouveau *Salman-Asar,* connu surtout par la Bible. Ce Salman-Asar, il est vrai, n'est peut-être que le *Sargon,* dont les inscriptions de Khorsabad permettent de reconstituer l'histoire dans son ensemble et ses détails. On distingue à Khorsabad deux grands textes. Dans le premier (salles 2, 5, 13 et 14) les événements sont exposés suivant l'ordre chronologique et fort résumés. Ce sont, à proprement parler, les *annales* du règne. Dans le second (salles 4, 7, 8, 9, 10) le rédacteur a raconté les principaux événements de Sargon. Ce sont les *fastes* du règne. De plus les montants des portes, les taureaux gigantesques qui décorent l'entrée principale du palais, les pavés et les plaques métalliques retrouvés dans les fondations sont chargés d'inscriptions commémoratives. Enfin il existe, en dehors de Khorsabad, une inscription de Sargon à Kalash, et une stèle élevée dans l'île de Chypre.

Aucun de ces documents ne fait connaître les ancêtres de Sargon, et la généalogie de ses successeurs ne remonte qu'à lui. Il est donc le fondateur d'une dynastie nouvelle, à moins qu'il ne se rattache à la descendance des Bel-Kat-Irassou, un moment interrompue par l'usurpateur Tuklat-Pal-Asar : c'est du moins ce qui expliquerait l'acharnement avec lequel Sargon et ses successeurs détruisirent les monuments construits par le prince, qui interrompait la série des souverains légitimes.

Sargon, dès le début de son règne, fit une expédition en Palestine. Il emmena en captivité 27,280 familles juives, qu'il remplaça par des colons Babyloniens, procédé barbare qu'aimaient à pratiquer les despotes de la haute Asie. Pour assurer sa domination dans ces contrées, et afin de prévenir un retour offensif des Égyptiens, il s'empara de Khazita ou Gaza. Quelques années plus tard, Osée s'étant révolté et ayant appelé le Pharaon Schabaka à son aide, Sargon assiégea Samarie, s'en empara après un siége de deux ans, et, cette fois, opéra une déportation en masse des Israélites, qu'il transplanta dans les cantons, que ses troupes venaient de conquérir en Médie. Puis il battit leur alliée, le Pharaon, à Rapick ou Raphia, lui imposa tribut, et occupa sur sa frontière Azoth et Jamneh.

Deux expéditions assyriennes soumirent la Phénicie. Dans la première, il se contenta d'imposer un tribut; dans la seconde, appuyé sur plusieurs cités maritimes qui se donnèrent à lui, il bloqua Tyr, coupa ses aqueducs, et réussit à s'en emparer. Dès lors les Assyriens pénètrent dans le bassin de la Méditerranée. Sargon « franchissant la mer comme un poisson » s'empare de Chypre et soumet Yatana, sans doute l'île de Crète « à sept journées de navigation au milieu de la mer du soleil couchant ». Les Crétois lui opposèrent une énergique résistance, car « il dut entasser comme dans une aire à blé les cadavres de ses guerriers, et les précipita dans la mer ». Au bruit de ses exploits, les princes, « dont le domaine est établi au milieu de la mer », peut-être les tyrans des Cyclades, se déclarèrent d'eux-mêmes ses tributaires.

A l'orient, plus encore qu'à l'occident, Sargon étendit ses conquêtes. L'Arménie, la Médie, les pays Ariens déjà soumis par Tuklat-Pal-Asar, Babylone, une partie de l'Arabie, reconnurent son autorité. Aussi bien il a tracé pour les géographes de l'avenir les limites de son empire. « J'ai régné, dit-il, depuis le pays des Yatana (Crète) jusqu'aux frontières du pays de Musari (Égypte et du pays de Muski (les Mos-

chiens du pont Euxin). Depuis le vaste pays d'Ahari (Phénicie), le pays de Khatti (Syrie) dans son ensemble, le pays de Guti (?), les lointaines contrées du pays de Madaï (Médie) qui sont proches du pays de Bikni (Asie?), jusqu'aux pays d'Ilipi (Albanie), de Ras (?), sur les frontières du pays d'Elaus (Susiane), aux rives du fleuve Diglat (?)... aux Suti (Arabes), du désert au pays de Yatbur (Haça) jusqu'aux villes dépendant du pays d'Elaus et de Kardunyas (Babylonie maritime; l'Irack-Arabi actuel), la haute et la basse Kalche (Babylonie); le pays de Bit Yakin qui est situé sur les rives de la mer (rivages du golfe persique) auprès du pays de Dilman (Perse. Farsistan actuel). J'ai perçu les tributs de tous ces peuples, j'ai institué au-dessus d'eux mes lieutenants comme gouverneurs, et je les ai réduits sous ma dépendance. »

Sargon ne se contenta pas de conquérir : il voulut aussi réorganiser. « Il a dirigé son esprit, raconte une inscription, sur le repeuplement de ses vastes États, il a ouvert des rues, il a aligné des murs, il a porté son attention sur les roches escarpées où se trouvait depuis les temps antiques une pauvre végétation..., il entreprit l'étude de la profondeur des étangs, il combla des ravins, il dirigea des cours d'eau pour apporter en haut et en bas la fertilité; » — et plus loin : « Les régions du pays d'Assur étaient de vastes solitudes; des marais, les mauvaises plantes avaient envahi les habitations, et, au lieu d'être le centre de la richesse du royaume, ils étaient des causes de pauvreté... Le pays était nu, il ne pouvait pas nourrir les troupeaux, la terre n'était pas cultivée, le blé n'y croissait pas... alors j'ai requis des corvées d'hommes pour arracher l'ivraie de mon pays qui ne rendait pas sa valeur. J'ai fait un examen approfondi de la totalité de la dépense nécessaire pour faire revivre cette solitude, et j'ai résolu d'élever une ville en cet endroit, etc. » De ces utiles travaux et de ces brillantes conquêtes le souvenir même avait disparu. On avait perdu jusqu'au nom de ce fondateur de

dynastie. Dans trente ou quarante siècles Charlemagne et Napoléon seront peut-être oubliés de la sorte!

§ 3. *Sin-Akhi-Erib.* — *Sin-Akhi-Erib* (704-680), le Sennachérib de la Bible, fils et successeur de Sargon, est le premier prince assyrien, dont on trouve des monuments sur l'emplacement même de Ninive, à Koïoundjick. Il rendit à l'ancienne capitale toute sa splendeur, en y transportant de nouveau le siége de l'empire. « La ville de Ninna est la ville de ma puissance, lisons-nous sur un des marbres de Koïoundjick, j'en ai renouvelé les demeures, j'ai restauré les rues, j'ai réparé le ... royal, et je l'ai fait briller comme le soleil; j'ai refait les remparts et l'enceinte, j'ai augmenté les fossés de cent grandes mesures. Les soldats de mon armée royale ont été longtemps employés à transporter les marbres des carrières. »

Les principales inscriptions du règne de Sennachérib ont été écrites sur des prismes d'argile enfoncés dans les fondations de ses palais. Le prisme Taylor trouvé à Mossoul en 1830, et le prisme Bellino découvert en 1820, racontent les campagnes du souverain. L'inscription de Nebbi Younous et celle de Bavian complètent le récit des prismes. Sennachérib poursuivit avec persévérance les conquêtes de son père. Les premières années de son règne furent consacrées à des expéditions contre la Chaldée. Il y établit, après ses premières victoires, un prince vassal de Ninive; mais, comme le souverain légitime de Babylone, Mérodach-Baladan, n'avait pas renoncé à la lutte et cherchait à former contre lui de redoutables coalitions, Sennachérib l'attaqua à la fois par le continent et par le golfe Persique, le battit, s'empara de Babylone, et aurait détruit la ville, s'il n'eût préféré lui donner comme vice-roi son quatrième fils, Assur-Akhi-Idin.

Afin de punir les princes occidentaux de leur alliance avec les Babyloniens, Sennachérib tourna contre eux ses armes. Les Phéniciens en furent humiliés, et le roi

de Juda, Ézéchias, forcé de payer une lourde rançon pour obtenir la retraite de l'ennemi. La Bible a raconté ce désastre. Le prisme Taylor raconte en ces termes la victoire du despote assyrien. « Khaza Kian du pays de Yaudaf ne fit pas sa soumission. J'ai attaqué quarante-quatre grandes villes, des places fortes, des forteresses dont le nombre est sans égal. J'ai affronté leur fureur, je les ai attaqués avec le feu, le massacre, les combats, mes engins de guerre. J'ai emmené comme captifs 200,150 personnes de tout âge... Quant à Khaza Kian, je l'enfermai dans la ville d'Ursalimni (Jérusalem) sa capitale, comme un oiseau dans sa cage... J'ai séparé de son pays les villes que j'avais prises, et j'ai ajouté aux tributs qu'il payait déjà de nouveaux tributs, pour assurer ma souveraineté. » Mais le roi de Juda n'avait renoncé ni à sa haine ni à ses espérances. Il s'allie de nouveau aux Chaldéens toujours révoltés, et aux Égyptiens qui redoutaient le voisinage de l'assyrien. Sennachérib revint aussitôt mettre le siége devant Jérusalem. Il fit sommer la ville par ses députés, qui défièrent les Juifs de trouver leur salut dans la protection de leur Dieu. Mais la peste éclata dans le camp des assiégeants. 185,000 furent emportés, et Sennachérib s'enfuit éperdu. Les annales assyriennes se taisent sur ce désastre; mais les despotes de l'Orient ne se vantaient que de leurs victoires; et d'ailleurs le récit biblique est confirmé par Hérodote, auquel les prêtres égyptiens racontèrent l'événement miraculeux, qui les avait sauvés de l'invasion assyrienne, mais en l'attribuant à l'intervention de leurs dieux nationaux.

Sennachérib semble avoir pris à tâche de faire oublier cette funeste expédition en tournant vers d'autres contrées l'effort de ses armes. Les Chaldéens et les Élamites payèrent pour les Juifs. « Je les ai vaincus, raconte Sennachérib : les harnais, les armes, les trophées de ma victoire nageaient dans le sang des ennemis comme dans une rivière. Mes chars de bataille, qui écrasent les hommes et les animaux, avaient dans leur course

mériennes; mais il se dégoûta promptement de son vasselage, et essaya de reconquérir son indépendance. Il fut tué et remplacé par son fils, qui s'empressa de renouer l'alliance primitive. Quant aux Arabes, protégés par leurs déserts, ils résistèrent plus longtemps, mais durent enfin reconnaître leur impuissance.

Ces brillantes conquêtes furent un instant compromises par la révolte de Salummu-Kin, le plus jeune des frères du roi, institué par lui vice-roi de Babylone. Ce jeune ambitieux voulut créer à son profit une dynastie indépendante, et souleva contre Assur-Ban-Ipal non-seulement la Chaldée, mais encore la Susiane et toutes les provinces récemment conquises, mais frémissantes encore sous le joug. Le roi ne réussit qu'avec peine à triompher de cette coalition d'ambitions et de légitimes ressentiments : aussi fut-il implacable dans la répression. « Le peuple avait mérité la mort, il ne trouva pas sa grâce. Ce qui ne fut pas brûlé avec Salummu-Kin s'enfuit devant le tranchant du fer, l'horreur de la famine et les flammes dévorantes, pour trouver un refuge. La colère des grands dieux s'appesantit sur eux, pas un ne fut épargné... J'ai arraché leur langue et j'ai accompli leur perte. Le reste du peuple fut exposé vivant devant les grands taureaux de pierre de Sin-Aki-Erib, et moi je les ai jetés dans les fossés; j'ai coupé leurs membres, je les ai fait manger par des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux de proie, des animaux du ciel et de la mer. »

§ 6. *Seconde chute de Ninive.* — L'empire assyrien avait atteint son apogée. Jusqu'alors il avait grandi sous chacun de ses rois. Il embrassait l'Égypte, l'Éthiopie, l'Asie Mineure, les îles de la Grèce, et s'étendait en Orient jusqu'aux frontières de l'Inde et de la Bactriane. De longs siècles de gloire et de prospérité lui semblaient assurés; et pourtant ce majestueux édifice, que quinze siècles avaient à peine suffi pour construire, s'écroula en un seul jour, et la ruine fut si

revanche nationale, réussit à battre les Assyriens et à leur reprendre Memphis. Assur-Bani-Pal, fatigué de ces révoltes perpétuelles, envahit de nouveau l'Égypte, battit à Péluse l'armée de Rot-Amen, s'empara de Thèbes, et la détruisit. Il conquit même l'Éthiopie afin de prévenir tout retour offensif.

Ces expéditions en Égypte furent surtout de grandes razzias, destinées à satisfaire la cupidité des soldats assyriens. La guerre de Susiane au contraire fut une véritable guerre de conquête et d'extermination. Assur-Bani-Pal, qui paraît, en Égypte, avoir usé avec modération des droits de la victoire, se montra impitoyable en Susiane. Nous ne pouvons suivre dans tous leurs détails les campagnes du conquérant. Il ne triompha de la résistance acharnée des Élamites que lorsqu'il eut réussi à leur enlever la statue de Nanna « qui depuis 1635 années avait été enlevée et forcée de demeurer au pays d'Élam, dans un temple qui ne lui avait pas été consacré ». Les Élamites découragés par la perte de cette statue, qui sans doute était pour eux ce que l'Irminsaül fut pour les Saxons, essayèrent pourtant de soutenir encore la lutte: Assur-Bani-Pal ne put les réduire qu'en procédant à leur extermination et à la dévastation méthodique de la contrée. « Pendant *un mois* et un jour, raconte-t-il, j'ai balayé le pays *d'Elam* dans toute son étendue. La marche des hommes a détruit le bourgeonnement des arbres et l'herbe des campagnes. J'ai laissé venir les animaux sauvages, les serpents, les bêtes du désert et les gazelles. » Les roitelets de Phénicie et du Liban avaient, comme toujours, essayé de secouer le joug. Assur-Bani-Pal les réduisit à l'obéissance, et, pour s'assurer de leur fidélité, les força à envoyer leurs filles au harem royal.

Deux peuples, qui jusqu'alors n'avaient eu avec les Assyriens que des relations indirectes, les Lydiens et les Arabes, furent également annexés au grand empire asiatique. Gygès, roi de Lydie, s'était d'abord soumis volontairement, et même avait battu, au nom et pour le compte de son nouveau suzerain, des tribus Cim-

Chiniladanos des Grecs. Sous ce prince la monarchie assyrienne atteint son apogée et Ninive arrive au comble de la prospérité. Assur-Bani-Pal en fait sa résidence favorite. Il y construit ou plutôt y répare le palais de son grand-père Sennachérib : c'est le palais de Koïoundjick, retrouvé par M. Layard. Dans ce monument l'art assyrien apparaît avec toute sa splendeur; mais les inscriptions deviennent rares. Des bas-reliefs les remplacent; il est vrai que les divers épisodes des campagnes s'y déroulent avec netteté, et que de nombreuses légendes épigraphiques achèvent de les faire comprendre. De plus on a recueilli les fragments de quatre prismes décagones sur lesquels se trouve écrite l'histoire du souverain. Enfin, dans une des salles du palais, à la hauteur de plus de trente centimètres, sur une superficie de plus de dix mètres carrés, on a découvert les débris d'une véritable bibliothèque assyrienne, près de dix mille fragments de briques, qui fournissent une source abondante de renseignements, non-seulement sur Assur-Bani-Pal, mais aussi sur la civilisation assyrienne. Ces nombreux éléments permettent de reconstituer la biographie du dernier des grands souverains ninivites.

Les deux grandes guerres d'Assur-Bani-Pal furent celles d'Égypte et de Susiane. Le Pharaon Tarku (Tahraka) s'était révolté. Il avait repris Memphis, et chassé toutes les garnisons assyriennes. Aussitôt le despote asiatique rassemble une nombreuse armée, s'empare de Tanis, inflige aux Égyptiens un sanglant désastre sous les murs de Memphis, poursuit Tahraka jusqu'au delà de Thèbes, et le rejette en Ethiopie. Tous les anciens gouverneurs assyriens furent restaurés, ainsi que les dynastes du Delta, et l'Égypte redevint province assyrienne. Mais cette domination étrangère pesait aux indigènes. Ils se révoltèrent et rappelèrent Tahraka, qui pourtant ne put reprendre que la haute Égypte.

Urdamman, le beau-fils de Tahraka, le Rot-Amen des hiéroglyphes, poursuivant le grand œuvre de la

broyé leurs corps. J'ai élevé, comme un trophée des monceaux de cadavres, dont j'ai coupé les extrémités, et j'ai mutilé ceux qui sont tombés vivants en mon pouvoir. » Les montagnards du Caucase et de l'Arménie furent également vaincus. Sennachérib « passa sur leur pays comme un vent formidable » et réduisit leurs cités en cendres. Fidèle à la politique de ses prédécesseurs, il transplantait des populations entières, afin de briser toute résistance nationale.

§ 4. *Assur-Akhi-Addin.* — Ce fléau de Dieu eut une fin tragique. Il fut assassiné par deux de ses fils, Adramelech et Sarasar. Un troisième, *Assur-Akhi-Addin* (680-669), l'*Assarhaddon* de la Bible, lui succéda. Sous son règne le roi de Juda, Manassé, qui n'avait pas tenu compte des avertissements des prophètes, fut battu et emmené captif. Des colonies assyriennes s'installèrent sur le territoire israélite. Assur-Akhi-Addin exigea aussi la soumission toujours précaire de la Phénicie. Il étendit ses conquêtes jusqu'aux bords de la mer Noire et du golfe Persique. Il pénétra plus avant que ses prédécesseurs dans la péninsule arabique, et s'établit dans les îles de la Méditerranée. Ses principaux efforts furent dirigés contre l'Égypte. Profitant des dissensions intestines et des rivalités survenues entre les dynasties du Delta, il battit le Pharaon éthiopien Tahraka, et s'empara de l'Égypte. Sur un lion de bronze, découvert à Nebbi-Younous, et déposé actuellement au musée de Constantinople, il est nommé roi du pays de Musuri (Égypte) et de Kus (Éthiopie). Il est également fait mention de la prise de Memphis et de la conquête de l'Égypte sur une stèle monumentale érigée à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, près de Beyrout.

§ 5. *Assur-Bani-Pal.* — *Assur-Bani-Pal*, (669-647), fils et successeur d'Assur-Akki-Addin, est quelquefois nommé *Sin-Innadin-Pal.* Ce nom, qu'il paraît avoir porté surtout comme roi de Babylone, répond au

complète que nous ignorons encore comment s'est accomplie la catastrophe!

Les historiens grecs ont raconté que les Mèdes, commandés par Phraortes, furent une première fois battus à Ragau. Mais le successeur de Phraortes, Cyaxare, s'allia avec le Babylonien Nabopolassar, et les deux souverains non-seulement réussirent à vaincre le dernier Sargonide, mais encore brûlèrent et détruisirent sa capitale. D'un autre côté, les hiéroglyphes nous apprennent que les Égyptiens, peu après la conquête d'Assur-Bani-Pal, avaient complétement reconquis leur indépendance. Il y eut donc à cette époque un grand bouleversement en Asie : les inscriptions cunéiformes ne nous ont encore appris que le nom du dernier souverain ninivite. Il se nommait *Assur-Edil-Ili.* Il ne reste de lui que les vestiges d'un monument inachevé, à Kalash; mais ce sol tragique est fécond en surprises : si rien encore ne nous a révélé l'histoire des événements qui ont fait disparaître Ninive de la scène du monde, l'archéologie et les fouilles n'ont pas dit leur dernier mot. Nous ne pouvons, provisoirement, que constater un fait, l'écrasement de Ninive et la chute des Sargonides; mais Babylone et les descendants de Nabopolassar vont continuer la domination Sémitique en haute Asie.

EMPIRE CHALDÉO-BABYLONIEN.

§ 1. *Révoltes perpétuelles de Babylone contre Ninive.* — Depuis plusieurs siècles, Babylone subissait, mais n'acceptait pas la domination de Ninive. Ville indocile, aussi peuplée et plus riche que sa rivale, elle aspirait à l'indépendance, et ses princes étaient toujours en guerre contre leurs suzerains. Lors de la révolution qui amena sur le trône d'Assyrie la dynastie des Bel-Kat-Irassou, Babylone avait réussi, une première fois, à assurer son autonomie; mais les premiers souverains

de la nouvelle famille royale firent rentrer dans le devoir la ville rebelle, et la châtièrent si rudement de ses velléités séparatistes que, pendant deux siècles, la grande cité chaldéenne ne songea plus à s'insurger. Aussi les monarques assyriens, se croyant sûrs de l'avenir, l'ornèrent de monuments splendides, et construisirent les fameuses digues de l'Euphrate. Mais le vieux levain fermentait toujours. Au VIIIe siècle avant notre ère, le Babylonien *Phul-Balazou* (Bélésis des Grecs), de concert avec le Mède *Arbacès* et quelques autres révoltés, se souleva contre Assur-Nirari, s'empara de Ninive, qu'il détruisit pour assouvir sa haine, et annexa à son royaume l'Assyrie et les provinces occidentales de l'empire.

§ 2. *Phul-Balazou et ses successeurs.* — La domination babylonienne fut éphémère. Tuklat-Pal-Asar II réussit à arracher à Phul-Balazou ses conquêtes, et le réduisit à la Chaldée. Quand mourut ce restaurateur de la puissance chaldéenne, en 747, son successeur *Nabonassar,* pour effacer les souvenirs de l'occupation étrangère, fit brûler les documents qui constataient la suprématie ninivite, et commença l'ère à laquelle il attacha son nom. Mais il avait compté sans la faiblesse et l'impuissance de ses successeurs, qui entraînèrent Babylone dans une rapide décadence. Les rois d'Assyrie, les Sargonides, en profitèrent pour réclamer leurs anciens droits de suzeraineté, et, malgré d'incessantes révoltes, réussirent à refaire de la Babylonie une satrapie de leur empire. Un seul des successeurs de Nabonassar, *Mérodach-Baladan*, mérite, à cause de son invincible obstination, une mention spéciale. C'est le véritable héros de la résistance nationale. Infatigable dans sa haine, il n'abandonna la lutte qu'avec la vie. Les Assyriens profitèrent de sa mort pour installer à Babylone un vice-roi, en général choisi parmi les princes de la famille royale, et, une fois encore, ils crurent avoir triomphé de la Chaldée.

§ 3. *Nabopolassar.* — Le Sargonide *Assur-Edil-Ili* avait envoyé à Babylone, comme satrape ou préfet, un de ses courtisans, *Nabopolassar.* Ce dernier était d'origine babylonienne. Il conçut la pensée d'affranchir à tout jamais son pays de la domination assyrienne, s'allia avec le roi des Mèdes, Cyaxare, qui venait de fonder un puissant empire militaire, et Ninive tomba pour ne plus se relever. On ignore les détails de cette catastrophe, qui substituait la prépondérance chaldéenne à la suprématie assyrienne. Le fondateur de l'empire chaldéen s'occupa tout d'abord d'affermir la puissance babylonienne en réduisant les unes après les autres toutes les provinces qui jadis avaient dépendu de Ninive. Après avoir assuré la sécurité de ses frontières, Nabopolassar revint à Babylone, où sa femme Nitocris, ou Neth-aken, n'avait cessé de résider, et qu'elle avait embellie par de prodigieux travaux. Hérodote a raconté comment cette princesse construisit les quais de Babylone, le pont de l'Euphrate et de gigantesques fortifications. La postérité confondit plus tard les travaux de Nitocris avec ceux de Sémiramis.

§ 4. *Nabuchodonosor.* — Le fils de Nabopolassar, *Nabuchodonosor,* venait de chasser de Palestine par la victoire de Circésium le roi d'Égypte, Néchao, et le poursuivait jusque dans son royaume, lorsqu'il apprit la mort de son père (604). Cette nouvelle le força à revenir sur ses pas. Laissant à ses lieutenants le soin de ramener les prisonniers, il part avec une poignée d'hommes, traverse rapidement le désert, et arrive à Babylone, où les prêtres chaldéens lui remettent le pouvoir. Dès qu'il eut organisé son nouvel empire, Nabuchodonosor résolut de l'agrandir par la conquête. L'empire des Mèdes lui opposait à l'est et au nord une redoutable barrière : Il n'essaya pas de la franchir, mais les petites principautés syriennes, phéniciennes et juives lui offraient une proie facile à saisir : il les attaqua. Dès 606, un certain nombre d'Hébreux avaient

été emmenés captifs : c'est même de cette année que date la fameuse captivité de Babylone. En 602, le roi de Juda, Joachim, dut payer un tribut et céder une partie des vases sacrés du temple de Jérusalem. Trois ans plus tard il se révoltait, et son fils Jéchonias, assiégé dans sa capitale, était forcé de se rendre à discrétion (599). Nabuchodonosor le traita durement ; il l'emprisonna à Babylone, et emmena prisonniers dix mille hommes, avec une partie des artisans, entre autres les forgerons et les armuriers. Puis, affectant de laisser à la nation une ombre d'indépendance, il lui donna pour roi Sédécias, l'oncle de Jéchonias.

Les Juifs auraient dû comprendre qu'ils ne pouvaient se maintenir que par l'obéissance. Les prophètes la leur conseillaient, mais ils avaient déjà dans le caractère cette âpreté et cette froide obstination, qui, plus tard, étonnèrent les Romains. Ils poussèrent donc à la révolte leur roi Sédécias, et s'allièrent à tous les ennemis de Babylone. Nabuchodonosor, irrité de cette défection, marcha sur Jérusalem, qui résista dix-huit mois. Sédécias essaya de s'échapper. Il fut pris et jeté en prison à Babylone, où on lui creva les yeux. Le temple et le palais furent réduits en cendres, les ornements du sanctuaire transportés à Babylone, et la plupart des habitants traînés en captivité. Ainsi s'accomplissaient dans leur rigueur les prophéties de Jérémie. Les Juifs captifs furent d'ailleurs traités avec douceur. On leur permit d'exercer leur religion, et ils jouirent d'une liberté relative. Quelques-uns d'entre eux, comme Daniel, parvinrent même à de hautes dignités dans le palais.

Les prophètes avaient encore prédit la ruine de Tyr. En effet Nabuchodonosor, aussitôt après la réduction de Jérusalem, marche contre les Phéniciens. Les Tyriens résistèrent avec opiniâtreté. Le siége de leur ville dura trois ans. Pendant le blocus une grande partie des habitants se réfugia dans une île voisine, et y fonda la nouvelle Tyr, qui fit bientôt oublier la gloire de l'ancienne. Les colonies tyriennes reconnu-

rent aussitôt la suzeraineté du vainqueur de leur mère patrie. C'est l'origine sans doute des récits fabuleux qui plus tard firent conquérir par Nabuchodonosor les contrées les plus éloignées de l'Occident, et jusqu'à l'Ibérie. En réalité le monarque chaldéen se contenta de soumettre la Phénicie et la région du Liban, et revint à Babylone pour y jouir de sa gloire et bâtir les somptueux édifices, qui étonnaient les historiens israëlites ou grecs.

Grâce aux nombreux captifs et aux riches dépouilles qu'il avait rapportées de ses conquêtes, Nabuchodonosor fit de Babylone la première ville du monde. La grande enceinte, retrouvée de nos jours, renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, sept fois le Paris actuel : mais c'étaient moins les remparts d'une ville que les défenses d'un immense camp retranché. La seconde enceinte occupait encore une superficie de 290 kilomètres carrés, beaucoup plus vaste que Londres. Sur la rive gauche du fleuve s'élevèrent les palais du roi et de la cour : on en reconnaît l'emplacement dans le tumulus du Kasr. Le tumulus d'Amram paraît correspondre aux fameux jardins suspendus, terrasses étagées au-dessus les unes des autres, et supportées par de vastes souterrains, que le roi fit planter pour rappeler à la reine Anytis, Mède d'origine, les pittoresques paysages de sa patrie. On admirait encore dans cette partie de la ville la fameuse pyramide à degrés, sanctuaire vénéré qui passait pour un des plus anciens monuments de la terre. La construction des murailles annexa à la ville, Borsippa, où se dresait la tour de Babel. Nabuchodonosor la restaura et y établit le grand temple de Bel, « la tour des sept sphères célestes ». La description d'Hérodote, déjà conforme à celle de Daniel, vient encore d'être reconnue véridique à la suite des fouilles pratiquées par M. Rawlinson. Sur la rive droite, à Hallat, la moderne Hillah, s'établirent de nombreux colons, surtout des Juifs, qui regrettaient toujours la patrie absen[illegible] et chantaient le *super flumina Babylonis.* [illegible]ne-
[illegible] des na-

Les inscriptions cunéiformes énumèrent les temples anciens restaurés par Nabuchodonosor, et les nouveaux qu'il éleva à Babylone et dans toute la Chaldée. Il songea aussi à la fertilité de la Babylonie et à l'extension de son commerce. Il construisit de nombreux canaux, creusa un lac immense pour servir de réservoir, et assura la navigation du golfe Persique en fondant à l'embouchure du fleuve le port de Térédon.

Mais l'orgueil perdit ce prince. Enivré par sa toute-puissance, il se crut l'égal de Dieu et réclama les hommages et l'adoration de ses sujets. Frappé de démence « il mangea l'herbe comme les bœufs, et son corps fut arrosé par la rosée du ciel, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle et ses ongles comme ceux des oiseaux ». Il ne revint à la santé que pour mourir en prédisant, dit-on, la chute de l'empire babylonien (561).

§ 5. *Décadence et chute de Babylone.* — Babylone pourtant n'avait jamais paru plus puissante. Mais sa force guerrière consistait uniquement dans des hordes de cavalerie, terribles à cause de leur impétuosité dans une attaque, mais sans énergie et sans persévérance. La corruption des mœurs avait énervé la nation. De plus les peuples soumis supportaient impatiemment le joug et de nouveaux conquérants, les Perses, surgissaient à l'horizon. Babylone, comme l'explique Daniel, n'était qu'un colosse aux pieds d'argile. « Dans la main du Seigneur, disait Jérémie, Babylone est comme un calice d'or, où toute la terre vient s'enivrer. Les nations ont bu de son vin, et elles sont devenues chancelantes et faibles. Aiguisez vos flèches, remplissez vos carquois. Le Seigneur a excité le courage des rois voisins. Il veut perdre Babylone. »

Ces sinistres prédictions se réalisèrent bientôt. Car, après Nabuchodonosor, l'empire babylonien tomba en pleine décadence (561-559). Son fils *Evilmérodach* est détrôné par *Nergalsarossar,* qui périt à son tour

dans une grande bataille contre les Médo-Perses (559-555). *Laborosoarchod,* son fils ou son neveu, ne fait que passer sur le trône. Révoltés des instincts cruels qu'il témoignait malgré sa grande jeunesse, les grands seigneurs le tuent et proclament à sa place un certain *Nabonahid* ou *Nabonimtorick,* le *Labynetos* d'Hérodote (555).

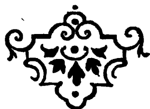
Nabonahid fut le dernier roi de Babylone. Cyrus, vainqueur de Crésus et des Lydiens, l'assiégea dans sa capitale en 538. La ville était forte et bien munie de provisions. Elle pouvait résister longtemps. Mais Cyrus tourna contre elle un des moyens de salut qu'avait imaginés Nitocris. Il mit l'Euphrate à sec, et dériva ses eaux dans le grand lac creusé par cette reine. Puis il profita du désordre d'une fête pour s'introduire dans cette imprévoyante cité par le lit du fleuve devenu guéable. Tel est le récit d'Hérodote, et il s'accorde d'une manière frappante avec celui de Daniel, qui nous montre une main mystérieuse traçant des mots inconnus sur les murs de la salle du festin, pendant que les Perses entrent dans la ville et profitent de l'ivresse générale pour prendre possession de cette orgueilleuse cité.

Le récit de Bérose est différent. D'après lui, Nabonahid, battu par Cyrus, se serait renfermé à Borsippa, un des faubourgs de Babylone. Mais, après la réduction de la ville, il se rendit à Cyrus, et obtint de la générosité du vainqueur d'aller finir ses jours en Caramanie.

L'empire chaldéo-babylonien avait donc cessé d'exister. Babylone conserva bien son rang de capitale, et le conserva même sous Alexandre; mais les successeurs du Macédonien transportèrent ailleurs le siége de leur empire, et les débris de Babylone servirent à construire trois capitales modernes, Séleucie, Ctésiphon et Bagdad. La prophétie de la Bible s'était accomplie dans toute sa rigueur : « Comment la plus belle ville du monde est-elle tombée entre les mains de ses ennemis? Comment est-elle devenue l'étonnement des na-

tions? Le Seigneur a ruiné Babylone. Il a fait cesser les voix confuses de son grand peuple. Le bruit de ses ennemis retentissait comme celui des flots irrités, leurs cris éclataient comme le frémissement des grandes eaux, et maintenant ses princes, ses mages, ses magistrats et ses braves dorment de l'éternel sommeil. »

Ce sommeil a duré vingt-quatre siècles, non-seulement pendant les douze cents ans de la domination Aryenne en Mésopotamie, mais même après que de nouveaux Sémites, les Arabes, se furent substitués aux conquérants persans. Heureusement, grâce à l'initiative de la France, Ninive et Babylone, unies dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, nous ont révélé le secret de leur histoire anéantie et même de leur civilisation disparue : ce sont les restes splendides de cette civilisation qu'il nous reste à étudier.





CHAPITRE III

LA CIVILISATION ASSYRIO-BABYLONIENNE.



Ninive et à Babylone il y eut pour toutes les institutions fondamentales et essentielles identité à peu près complète. Le peuple assyrien et le peuple chaldéen étaient de même race : Ils adorèrent les mêmes dieux, obéirent au même gouvernement, se conformèrent aux mêmes usages. A l'exception d'un petit nombre de points sur lesquels ils différaient, ils eurent la même civilisation. Aussi pouvons-nous les confondre dans cette étude des institutions, bien que nous les ayons séparés pour leur histoire politique.

I. — VIE RELIGIEUSE.

§ 1. *Les.Chaldéens.* — A travers les récits hostiles des Hébreux et les relations superficielles de l'antiquité, il est assez difficile de démêler la vérité sur le culte des Assyriens et des Babyloniens. Quelques noms épars, des fables et des légendes populaires, le souvenir de quelques cérémonies, en un mot la partie tout extérieure, c'est à peu près tout ce qui reste aujourd'hui de leur religion.

Les ministres de cette religion formaient une corporation redoutable par le nombre, les richesses et l'influence. On les nommait les *Chaldéens*. Ils des-

cendaient peut-être des premiers conquérants du pays. Ils s'étaient emparés du sacerdoce, et en avaient fait une fonction exclusive et héréditaire. On distinguait parmi eux des scribes interprètes des écritures, des tireurs d'horoscopes, des magiciens et des conjurateurs. La science divinatoire, dont ils faisaient profession, les rendait maîtres de l'état; car ils ne se contentaient pas d'annoncer les catastrophes physiques, ils prédisaient aussi les révolutions politiques, et les accomplissaient au besoin. De plus ils formaient comme l'aristocratie de la nation, et occupaient les premières positions civiles et militaires. Tous les souverains, qui se succédèrent à Babylone, sortaient de la caste des Chaldéens. Leur chef, ou archimage, était, après le roi, le premier personnage de l'état, et, en son absence, exerçait tous les pouvoirs royaux. Ctésias et Diodore font de leurs vertus et de leurs sciences le plus grand éloge; les prophètes juifs, au contraire, les représentent comme des fourbes. « Il arrive que ces prêtres, disait Baruch, enlèvent à leurs divinités les cadeaux d'or et d'argent qu'on leur apporte, et s'en servent pour eux-mêmes, ou les donnent à des femmes impudiques qu'ils entretiennent... ils gardent les offrandes, et en disposent comme il leur plaît; leurs femmes en prennent aussi tout ce qu'elles veulent et le mettent en réserve, sans en rien donner aux pauvres et aux mendiants, etc. » Les Chaldéens ne résidaient pas uniquement à Babylone : ils étaient disséminés dans le pays entier. Dans leurs écoles, surtout à celle de Borsippa, ils transmettaient à leurs enfants, comme un précieux héritage, le trésor des connaissances qu'ils avaient reçu de leurs pères, et parfois admettaient parmi eux des étrangers, tels que Daniel ou Pythagore. En astronomie leurs observations et leurs découvertes furent sérieuses, mais en philosophie et surtout en théologie, ils ne paraissent pas s'être élevés bien haut.

§ 2. *La religion des initiés.* — La religion baby-

lonienne ressemblait en effet à la plupart des religions antiques. La notion de l'unité divine avait disparu, ou du moins elle était défigurée par la transformation des attributs divins en autant de personnalités distinctes. A Ninive et à Babylone pourtant, de même qu'en Égypte, on distinguait deux cultes différents : celui des initiés et celui du peuple. Le culte des initiés était moins une religion qu'un mélange assez confus de notions scientifiques et d'explications symboliques, une cosmogonie compliquée, et en même temps un système d'interprétations arbitraires. D'après eux, les puissances cosmiques procédaient et descendaient les unes des autres. Le dieu suprême, premier et unique principe, se nommait *Ilou* ou *Assur*. Il avait au-dessous de lui une première triade composée d'*Oannès*, figuré sur les monuments avec une tête de poisson, de *Bel* dont la tête est surmontée d'une tiare munie de cornes de taureau, et de *Bin ou Ao*, dont le serpent paraît avoir été le symbole principal. A cette triade masculine correspondait une triade féminine: *Anaïtis*, *Bilit* ou *Mylitta et Taauth*. Ces six divinités représentaient le monde matériel fécondé par l'intelligence et modifié par la volonté divine. A ces conceptions primitives les initiés ajoutèrent bientôt tout un ensemble de doctrines empruntées à l'astronomie. Frappés de l'ordre constant qui règne dans les phénomènes célestes, ils y virent la loi même, la loi invariable et éternelle des événements misérables et passagers de la vie. Ils allièrent leurs antiques croyances à ces connaissances récentes, unirent dans leur pensée les dieux et les astres, et construisirent, selon la sphère et le zodiaque qu'ils avaient inventés, leur religion devenue tout astrologique. Le soleil = *Samas* et la lune = *Sin* restèrent à la tête de ces nouveaux dieux; au-dessous prirent place les cinq grandes planètes avec les divinités qui les régissaient : Saturne = *Chevan* ou *Ador*, Jupiter = *Galad* ou *Mérodach*, Mars = *Nergal*, Vénus = *Nanaïm* ou *Istar* et Mercure = *Nabo*. Pour compléter ce système sidéro-divin, douze maîtres

ou seigneurs des dieux, comme parle Diodore, présidèrent à chacun des douze signes du Zodiaque et des douze mois de l'année.

§ 3. *La Religion populaire.* — Mais ce panthéisme sidérique était artificiel et arbitraire. Il ne pouvait se former et s'imposer que successivement, après des observations réitérées sur le cours des astres, et au sein d'une caste sacerdotale s'occupant exclusivement d'astronomie. Il ne suffisait pas aux grossiers instincts de la foule. Aussi la religion des initiés ne constituait pas toute la religion nationale, et, à côté de ce culte relativement élevé, s'étalaient les impuretés d'un naturalisme éhonté. Chaque ville avait sa divinité spéciale, et, quelle que fût d'ailleurs sa place dans le Panthéon, la considérait comme occupant le sommet de la hiérarchie sacrée. A Sippara on adorait Samas, à Nipone Mylitta, à Cutha Nana, à Ninive Assur, à Babylone Bel et Beltis, cette dernière sous les deux formes opposées de Taauth, la déesse des plaisirs sérieux, et de Zarpanit, la déesse de la volupté. Le temple de Bel était célèbre. D'après Daniel soixante-dix prêtres étaient attachés au service du dieu, et de tous côtés les pèlerins apportaient leurs offrandes à ce sanctuaire vénéré. Hérodote, qui le visita, rapporte qu'il formait un carré régulier, au milieu duquel s'élevait une tour massive, surmontée de sept autres, qui s'emboîtaient pour ainsi dire l'une dans l'autre. Nabuchodonosor l'avait restauré. D'après une inscription trouvée à Borsippa, « le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, et fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. A le rebâtir le dieu engagea mon cœur. Je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondations, j'ai ceint les étages par des galeries, j'ai renouvelé la rampe circulaire; comme jadis ils en avaient conçu le plan, ainsi j'ai rétabli l'édifice ». Cette tour à huit étages n'a pas complétement disparu : c'est un énorme massif de

briques vitrifiées par le feu, qui domine au loin la plaine. On l'appelle le *Birs Nimroud*. Quand ces ruines informes, qui, en raison de l'antiquité du monument dont elles sont le vestige, pourraient rivaliser avec les pyramides de Gizeh, étaient dans tout l'éclat de leur richesse et de leur décoration, elles devaient produire un effet saisissant, alors que sur la plate-forme se dressaient sept tours revêtues de teintes différentes, sans doute en rapport avec les caractères attribués par les Chaldéens aux sept planètes.

Les découvertes récentes ont apporté peu de données nouvelles sur le Panthéon assyrien, et toutes ont trait à la religion populaire. On a retrouvé des taureaux à tête humaine, des hommes à tête d'épervier, des lions et des génies ailés. De plus, les prières aux diverses divinités remplissent une foule de textes épigraphiques, car c'était sous la garde des dieux que les rois mettaient leurs demeures et leur autorité. « Puisse Assur, le père des dieux, lisons-nous dans une inscription de Khorsabad, bénir ce palais en donnant à ses images un éclat spontané! Que jusqu'aux jours les plus reculés il veille sur les issues! » Les rois se donnent toujours comme les lieutenants et les ministres des dieux. Ils protégent la religion et sont protégés par elle.

Aussi l'Assyrie était-elle remplie de sanctuaires. Les textes mentionnent fréquemment l'érection de temples. Babylone surtout en était remplie. De là des fêtes magnifiques, mais aussi des pratiques immondes et d'impures cérémonies, comme aux fêtes de Mylitta, où chaque femme était prêtresse à son tour, et rendait hommage à la déesse en se prostituant. « On voit chez eux, disait le prophète Baruch, des femmes liées de vœux infâmes, et de cordons qui en sont le symbole. Elles sont assises dans les chemins, brûlant pour leurs dieux des noyaux d'olive. » Aussi comprend-on l'horreur qu'inspiraient aux adorateurs d'un Dieu unique ces divinités immorales. Frappés de cette corruption, les prophètes appelèrent la malédiction du ciel

sur la cité perverse. « Cette Babylone, s'écriait Isaïe, dont l'éclat inspirait tant d'orgueil aux Chaldéens, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe... Elle ne sera plus jamais habitée, elle ne se rebâtira point dans la suite des siècles; les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et leurs pasteurs n'y feront pas même reposer leurs troupeaux. » On sait comment s'accomplit la menace, que les Chaldéens n'avaient pas su prévoir. Babylone devint un monceau de ruines; quant aux Chaldéens, ils se dispersèrent dans le monde entier, et portèrent avec eux cette fausse science de l'astrologie, qui, presque jusqu'à nos jours, devait rencontrer tant d'adeptes. Aussi bien plusieurs des formules magiques, que répétaient, sans les comprendre, les évocateurs ou les sorciers du moyen âge, ne sont que des mots assyriens, que les générations se transmirent comme ayant le pouvoir de charmer les démons.

II. — VIE POLITIQUE.

§ 1. *Le roi.* — L'Orient fut toujours la terre classique du despotisme, et les monarques assyriens et babyloniens réalisèrent le type idéal du despote. Le souverain pourtant ne participait pas, comme en Égypte, à la nature divine. On ne lui offrait pas, de son vivant, de culte religieux, et, après sa mort, il ne recevait pas les honneurs de l'apothéose. Lui-même reconnaissait l'infériorité de sa nature, et l'avouait humblement dans ses prières aux dieux. Mais, vis-à-vis de ses sujets, il était investi de tous les pouvoirs. Comme il n'y avait ni castes, ni classes, ni aristocratie héréditaire, les Assyriens étaient tous égaux devant le caprice du maître, qui renversait à son gré les plus puissants fonctionnaires, ou accordait sa confiance à des hommes sortis des derniers rangs du peuple. On a prétendu, avec plus d'ingéniosité que de certitude, que les rois étaient comme les présidents-nés d'une

vaste hiérarchie, organisée d'après les règles, que les savants Chaldéens avaient cru trouver dans le système céleste. Ainsi le roi aurait représenté le soleil, les membres de sa famille les grandes planètes, etc. En réalité le pouvoir du roi était absolu, mais tempéré dans la pratique par l'influence de ses favoris ou par des révolutions de palais. Sur les monuments il figure tantôt assis sur son trône, tantôt sur un char de triomphe ou à la chasse, le plus souvent debout, entouré de ses fonctionnaires, vêtu d'une longue tunique bordée d'une frange qui se termine par plusieurs rangs de perles. Sur ses épaules est jeté un manteau richement brodé. Il a des boucles d'oreilles et des bracelets, il porte à ses pieds des sandales ornées.

§ 2. *Les fonctionnaires.* — Au-dessous du roi viennent ses principaux serviteurs, le chef des eunuques, le grand échanson, le préfet du palais, le chef des gardes, le ministre d'État et le général en chef. Ces six personnages constituaient un véritable ministère. Ils figurent sur les monuments autour du roi, dans une attitude respectueuse, vêtus de longues tuniques serrées à la taille par des ceintures brodées ou des écharpes à franges. Leur barbe et leur cheveux sont très-soignés et frisés en boucles élégantes. Le roi les appelait régulièrement à l'honneur de donner leur nom à l'année dans les fastes chronologiques. Ils remplissaient un rôle analogue à celui des consuls romains sous l'empire, ou du premier des archontes athéniens. Ils étaient encore chargés de recevoir les pétitions, dont on a trouvé à Koïoundjick plusieurs exemplaires sur des tablettes de brique cuite.

Au-dessous de ces ministres serviteurs familiers venaient les gouverneurs de province ou *satrapes*. Leur nombre et leurs attributions ont souvent varié. On distinguait parmi les satrapes ceux qui administraient les provinces immédiatement soumises, et ceux qui gouvernaient les provinces vassales. Les premiers étaient révocables à volonté, et se divisaient en plu-

sieurs classes, comme nos préfets actuels. Les seconds étaient héréditaires, et, la plupart du temps, descendaient des anciennes familles régnantes, car les souverains assyriens paraissent avoir professé un tel respect pour les droits de la légitimité, qu'ils installaient à la tête des affaires, dans les provinces conquises, le fils ou l'héritier le plus direct du prince auquel ils venaient de faire subir le plus affreux supplice. Les satrapes étaient chargés du recouvrement des impôts, soit en numéraire, soit en nature. Plusieurs des tablettes de la bibliothèque d'Assur-Ibani-Pal contiennent les listes des villes tributaires, avec l'indication des sommes payées et des contributions en nature, spécialement en grains. Les satrapes avaient encore le commandement militaire de leurs provinces. Ils étaient assistés de juges et d'intendants, répartis dans les divisions et subdivisions des provinces. Un corps de scribes aussi nombreux qu'en Égypte, une bureaucratie savante et compliquée s'étendait sur le pays entier, et, comme l'empire assyrien se composait de peuples très-divers, une triple chancellerie rédigeait tous les actes officiels en trois langues. Tout au bas de la hiérarchie, des administrateurs locaux présidaient à de véritables conseils municipaux, et rendaient compte de leur gestion au satrape ou à ses délégués. Le peuple proprement dit était horriblement foulé par cette nuée d'avides fonctionnaires, et il se vengeait de son oppression sur les nombreux esclaves que les guerres amenaient dans le pays. En résumé, absence totale de liberté et même de sécurité. Le roi ordonnait, les fonctionnaires exécutaient, et le peuple subissait. N'est-ce pas ainsi que se comportent encore aujourd'hui les souverains orientaux ?

§ 3. *La justice.* — Il y avait pourtant des lois en Assyrie; mais elles garantissaient bien faiblement la liberté humaine. En matière criminelle, la procédure était sommaire et les peines atroces. La mort ne s'appliquait jamais qu'avec d'odieux raffinements de

cruauté, et les cadavres des suppliciés étaient dévorés par les bêtes féroces. En matière civile, certains contrats parvenus jusqu'à nous prouvent que la propriété territoriale était entourée de garanties. La transmission n'en avait lieu qu'avec des formules solennelles. La plupart des procès roulaient sur les servitudes et obligations réciproques des propriétaires à propos des canaux d'irrigation. Le débiteur insolvable devenait l'esclave de son créancier. La constitution de la famille reposait sur la puissance paternelle et maritale aussi absolue que possible; pourtant la femme recevait en se mariant une dot, que son mari ne pouvait aliéner sans commettre un véritable sacrilége. La bibliothèque d'Assur-Ibani-Pal contient un assez grand nombre de fragments de lois, qui permettront peut-être un jour de reconstituer dans son ensemble la législation assyrienne.

§ 4. *La guerre.* — La guerre et la chasse paraissent avoir été les principales occupations des souverains assyriens. L'armée se composait de deux éléments : les troupes nationales qui en furent le noyau le plus solide, car les Assyriens furent un peuple essentiellement guerrier, et les contingents des principautés vassales. Tous les Assyriens étaient astreints au service militaire, mais on n'appelait sous les drapeaux qu'un certain nombre de classes, et toujours de façon à ne pas arrêter les travaux agricoles. Quant aux contingents des états vassaux, le gouvernement central se contentait d'en fixer le chiffre. L'art militaire avait fait de grands progrès, surtout en ce qui touche la science des siéges et de la défense des places. Nous voyons sur les bas-reliefs des béliers protégés par des tours roulantes, des mineurs sapant le pied des remparts, des archers lançant par-dessus les murs des flèches garnies d'étoupes enflammées, et des fantassins qui appliquent aux remparts des échelles articulées. Les fortifications sont imposantes et dénotent une grande habileté dans la construction et dans le com-

mandement réciproque des divers ouvrages. Un des bas-reliefs de Khorsabad nous fait assister au retour triomphal de l'armée. De longues files de vaincus enchaînés s'avancent humblement avec les diverses productions de leurs pays, pendant que des musiciens jouent de la harpe, soufflent dans une flûte double, ou frappent avec une baguette sur un instrument à cordes.

§ 5. *La chasse.* — Les parties de chasse ressemblaient presque à des expéditions militaires. Les rois partaient en grande pompe, comme font encore les shahs de Perse ou les rajahs de l'Inde. Leurs soldats rabattaient les animaux dans une enceinte préparée à l'avance, et le monarque, embusqué en toute sécurité, se donnait le facile plaisir de les tuer à-coup sûr. Les inscriptions sont pourtant prodigues en éloges emphatiques sur la valeur qu'ils déployèrent dans leurs rencontres avec les fauves, mais un des bas-reliefs de Koïoundjick nous donne le secret de la comédie. Ils ne s'attaquaient à ces terribles animaux que lorsqu'ils étaient affaiblis par de longs jeûnes, ou privés de leurs griffes et de leurs dents, et pourtant se vantaient dans leurs annales officielles du nombre des animaux qu'ils avaient immolés. Ils s'assimilaient ainsi aux dieux destructeurs de monstres, et continuaient la légende du Nemrod biblique, « qui fut un grand chasseur devant le Seigneur ».

III. — VIE SOCIALE.

§ 1. *L'agriculture.* — Nous n'avons plus en Assyrie, comme en Égypte, la représentation multiple de toutes les classes de la société, car les monuments découverts en Mésopotamie n'ont encore été que des palais royaux. Les bas-reliefs se rapportent uniquement aux actions et aux habitudes du souverain; il est donc impossible de suivre chaque corps de métier dans l'activité

même de sa vie quotidienne, et avec les attributs de son travail. Tout au plus connaissons-nous quelques détails sur leur agriculture, leur industrie et leur commerce.

L'agriculture, surtout en Chaldée, était très-florissante, et même très-savante, car elle reposait à la fois sur une pratique ancienne et sur d'ingénieuses théories. Les modernes n'ont souvent fait que reproduire, et ils n'ont pas dépassé les méthodes agricoles des paysans mésopotamiens. Ils pratiquaient l'art des irrigations : pas une goutte d'eau n'était perdue. Ils connaissaient même la culture intensive. Hérodote fut très-frappé de la merveilleuse fécondité de cette région : « Il ne pleut guère en Assyrie, écrivait-il, et voici comment on nourrit la racine du blé : on arrose la plante avec l'eau du fleuve, elle prend de la force et l'épi se forme. L'arrosement se fait à la main ou à l'aide de machines. Tout le territoire est couvert de canaux, dont le plus grand nombre est navigable. De toutes les contrées que nous connaissons, c'est de beaucoup la plus féconde en fruits de Cérès. On n'essaye pas de lui faire porter des arbres, mais elle est si fertile en blé qu'elle rend deux cents pour un. Elle va même jusqu'à trois cents dans les meilleures récoltes... Les habitants ne font point usage d'huile d'olive, mais de sésame. Dans la plaine entière poussent spontanément des palmiers. La plupart portent des fruits, dont ils composent certains mets. Ils en font aussi du riz et du miel, etc. » Les moutons d'Assyrie étaient célèbres. Ils fournissaient une laine épaisse, qui servait à mille usages.

§ 2. *L'industrie.* — L'industrie n'était pas moins développée. Les tissus de laine et de lin, aux couleurs éclatantes, brodés de figures humaines ou symboliques étaient célèbres dans le monde antique. Les manufactures de Babylone étaient les plus renommées. Mais on trouvait le long de l'Euphrate et du Tigre, surtout à Borsippa, d'autres fabriques également importantes.

Le travail des métaux était très-perfectionné. Les ouvriers se servaient d'instruments de fer et d'acier, qui leur venaient sans doute du Caucase, et confectionnaient des armes ciselées, des cottes de maille et des cuirasses, des meubles incrustés ou revêtus de plaques, des feuilles de bronze travaillées au repoussé, de vases couverts de sujets variés et de nombreux bijoux, bracelets ou pendants d'oreilles. Ils connaissaient le verre. Ils pliaient l'argile à mille usages variés : tantôt ils en faisaient des briques communes, tantôt le revêtement de leurs édifices, ou bien encore des poteries et des vases d'une rare élégance. On vantait encore leurs pierres taillées, leurs ivoires sculptés, leurs amulettes et leurs émaux. La céramique *émaillée* était en effet un des principaux éléments décoratifs de l'architecture chaldéo-babylonienne. Des carreaux dont la réunion formait des scènes variées étaient plaqués en guise de revêtement sur les murs. L'usage s'en est perpétué dans les mosquées de l'Iran moderne. On en a retrouvé quelques débris dans les fouilles de Khorsabad, ainsi que des meubles, des tables et des chaises, décorés avec goût, et dont les motifs d'ornementation, pattes de lions, têtes d'animaux, fleurs et feuilles, ressemblent aux nôtres.

§ 3. *Le commerce.* — Ces produits agricoles et industriels les négociants, surtout ceux de Babylone, les exportaient dans le monde entier. Des deux capitales de la Mésopotamie, Ninive, enfoncée dans la montagne, traversée par un fleuve torrentueux et difficile, dans une région stérile, ne pouvait devenir le centre d'un grand commerce. Babylone au contraire, par sa position géographique et les produits variés de son sol, était appelée à une grande prospérité commerciale. Bâtie dans une plaine fertile, sur un fleuve large et profond, tout près de la mer, au point de jonction de l'Asie occidentale et de la haute Asie, elle devint promptement l'entrepôt des caravanes et le rendez-vous des navigateurs.

Le commerce par eau se faisait par l'Euphrate et le golfe Persique. Hérodote a décrit tout au long la navigation de l'Euphrate. Les bateaux qui servaient au transport des marchandises venant de l'Arménie ou du Caucase étaient de forme ronde, et faits avec des peaux gonflées d'air. On les abandonnait à la pente des eaux, et, une fois arrivés à destination, les marchands les dégonflaient et les rapportaient par la voie de terre. Ce singulier mode de navigation s'est perpétué jusqu'à nos jours. Le cours du fleuve avait été amélioré par des digues qui le contenaient dans son lit, et par de nombreux canaux qui brisaient son impétuosité. Dans la direction du sud, sur le golfe Persique, les Babyloniens possédaient une flotte nombreuse. Les inscriptions cunéiformes parlent souvent des vaisseaux babyloniens, sur lesquels se réfugièrent, à plusieurs reprises, les défenseurs de l'indépendance chaldéenne. Au temps d'Eschyle ces vaisseaux étaient encore réputés, car le poëte, dans sa tragédie des *Perses,* lorsqu'il énumère les armées du grand roi, mentionne « la riche Babylone et ses capitaines qui arrivent à la tête de leurs navires ». Par le golfe Persique les Babyloniens allaient chercher les denrées précieuses du Midi, les produits de l'Arabie et de l'Inde. D'après Strabon ils eurent dans ces parages des comptoirs et des colonies, entre autres Gerrha, un des plus riches entrepôts du monde. Les perles des îles Bahrein, les cannes de Tylos, les parfums d'Ophir, les animaux de l'Inde, attiraient ces marchands. Peut-être même ont-ils poussé jusqu'à Ceylan.

Le commerce par terre était plus important encore. De Babylone partaient dans toutes les directions des grandes routes qui sillonnaient l'Asie entière. Une de ces routes se dirigeait par le désert vers l'Arabie et l'Égypte ; une autre mettait Babylone en relation avec les pays riverains de la Méditerranée ; une troisième allait en Asie Mineure par l'Arménie, la Cappadoce et la Phrygie. Hérodote, qui la suivit, raconte qu'il y trouva onze cents maisons royales, ou *stathmoi,* où

l'on recevait les voyageurs et leur suite. Ce sont les caravansérails d'aujourd'hui. Au nord-est, par Ecbatane et les bords de la Caspienne, Babylone communiquait avec le Turkestan actuel; à l'est enfin, par la Bactriane d'un côté, la Drangiane et l'Arachosie de l'autre, elle s'enfonçait dans l'Inde par Peucela et Taxila dans le Pendjab, et par Pattala jusqu'à Palibothra, au confluent du Gange et de la Djemmah. En échange des produits variés de son industrie, elle recevait les richesses des autres pays, et c'est ainsi qu'affluaient à Babylone les pierres précieuses et les grands chiens de l'Inde; la cochenille ou lacca des bords du Gange; les vins et les esclaves d'Arménie; la gomme, l'ébène et l'ivoire africains, peut-être les soies de la Chine et les épices des grandes îles Océaniennes. Ézéchiel disait avec raison en parlant de cette contrée : « C'est le pays où fleurit le commerce, et où est la grande ville commerçante. » Mais ce mélange incessant des races les plus opposées, joint à l'influence énervante du climat et d'une religion qui divinisait les instincts matériels, engendra une effroyable corruption, et Babylone vécut son dernier jour au milieu d'une orgie.

IV. — VIE INTELLECTUELLE.

§ 1. *La littérature.* — Les Ninivites absorbés par leurs conquêtes et leur ambition, et les Babyloniens adonnés au commerce et plongés dans les jouissances matérielles, ont-ils connu ce qu'on nomme de nos jours la vie intellectuelle? Y eut-il à proprement parler, dans ces deux puissants empires, une littérature autre que la littérature officielle, et, à l'exception du prince et de son entourage, des personnes capables d'apprécier les créations de la poésie ou de l'histoire? On savait que jadis existaient des livres sacrés, attribués au dieu-poisson Oannès. Bérose, dans les rares fragments de son histoire qui sont parvenus jusqu'à nous, y fait de fré-

quentes allusions et sans doute des emprunts. Pourtant on n'avait encore rencontré dans les fouilles que de plates adulations au despote vainqueur, ou de fastidieuses énumérations de peuples soumis et de villes détruites. Mais la découverte de la bibliothèque d'Assur-Ibani-Pal a renouvelé sur ce point nos connaissances. La plus grande partie des tablettes subsistantes contient les restes d'une *Encyclopédie grammaticale* en sept parties, dont les fragments ont été fort utiles aux assyriologues de profession. On y trouve encore les listes des éponymes embrassant presque sans lacune un espace de trois siècles, un *Résumé de l'histoire diplomatique* de Ninive et de Babylone, quelques *fragments mythologiques*, un *Catalogue des principaux édifices* classés par ordre de monuments, des *Rapports administratifs* et une collection d'*Hymnes antiques*, par exemple cet hymne en faveur du feu : « Feu ! Seigneur qui rassembles, s'élevant haut dans le pays ; héros, fils de l'Océan, feu éclairant avec ta flamme sublime, dans la demeure des ténèbres tu établis la lumière; prophète de toute renommée, tu établis la lumière. Le cuivre et l'étain, c'est toi qui les mêles. L'or et l'argent, c'est toi qui les purifies. C'est toi qui fais trembler les méchants dans la nuit, etc. » Mentionnons également des *formules d'imprécations magiques*, des *conjurations*, des *recettes talismaniques* et des *fragments d'épopée* publiés dans le magnifique *Recueil d'inscriptions cunéiformes* de Rawlinson, Norris et Smith, ou dans le *Choix de textes cunéiformes inédits*, par F. Lenormant.

La plus célèbre de ces épopées est intitulée la *Descente d'Istar aux enfers*. Istar ou Astarté veut visiter le pays d'où l'on ne revient pas. Elle franchit sept portes avant d'arriver à la région infernale, et dépouille à chacune une partie de ses vêtements. Pendant son absence tout va mal sur la terre, et les dieux envoient aux enfers leur messager Assurnamir pour en ramener la déesse de l'amour et de la vie. La découverte inattendue de ce poëme est d'autant plus in-

téressante, qu'il présente de nombreuses analogies avec la Bible.

§ 2. *Les sciences.* — Les sciences n'avaient pas été oubliées dans la bibliothèque d'Assur-Ibani-Pal. Elle comprenait des *listes des plantes* et de *minéraux* connus; on remarque surtout une sorte de *Nomenclature méthodique,* bien que rudimentaire encore, des diverses espèces animales. La médecine n'existait pas, ou se confondait avec la magie. Mais les sciences proprement dites étaient cultivées avec passion, surtout l'astronomie. Dans tous les palais assyriens ou babyloniens déblayés jusqu'ici, on a remarqué d'énormes tours à sept étages, disposées en retraite les unes sur les autres, et revêtues chacune d'une couleur différente. C'étaient des *zikurat* ou observatoires, au sommet desquels les prêtres chaldéens étudiaient les astres dans un intérêt politique et religieux. Ils dressaient avec soin ce qu'on pourrait appeler les tables du temps, et certaines de leurs observations dataient de dix-neuf cent trois ans, lorsque Callisthène les envoya à son maître Aristote. Ils avaient déterminé le mouvement moyen journalier de la lune, et, en trouvant la période de dix-huit années et deux tiers, étaient arrivés à prédire les éclipses de notre satellite. L'éclipse la plus anciennement calculée, celle du 10 mars 721 avant J.-C., le fut par eux. Mais ils n'osaient pas prédire les éclipses du soleil. En indiquant les points équinoxiaux et solsticiaux, ils avaient trouvé l'année vraie, avec ses quatre saisons, et imaginé le zodiaque. L'usage des verres grossissants ne leur était pas inconnu, car on a trouvé dans les ruines de Ninive une assez grosse lentille. Ces lentilles leur permettaient sans doute de graver sur leurs cylindres ou leurs pierres fines les caractères microscopiques qui les décorent. Bien que nous manquions à cet égard de renseignements précis, ils connaissaient probablement les horloges solaires, les gnomons et les clepsydres.

Dans les sciences mathématiques, les Chaldéens

passent pour avoir inventé la table à compter (le suan-pan des Chinois, l'abacus des Romains), qui fournit peut-être à Pythagore le principe de sa fameuse table de multiplication. Leur méthode de numération était savante. Ils divisaient l'unité en soixante parties égales, et continuaient à l'infini l'échelle des divisions ou des multiples. Or ce chiffre de soixante, ayant pour diviseurs tous ceux de dix et de douze, conciliait les deux systèmes de numération décimale et duodécimale, qui partagent encore l'humanité. Enfin ils furent les seuls des peuples de l'antiquité à avoir un système régulier des poids et des mesures s'engendrant, comme notre système métrique, par une unité typique de mesure linéaire. C'était la coudée de cinq cent vingt-cinq millimètres de longueur. Les Chaldéens méritaient donc la réputation scientifique qui leur valut les respects de l'antiquité.

§ 3. *Les beaux-arts.* — Les beaux-arts à Babylone et surtout à Ninive étaient également développés. On a cru trop longtemps que ces deux capitales ne furent grandes que par la conquête. Les noms de Sennachérib ou de Nabuchodonosor sont restés dans les mémoires comme ceux de guerriers ou de destructeurs : on ne supposait pas que ces princes eussent été aussi remarquables dans les arts de la paix qu'ils le furent par la guerre. On taxait même d'exagération les descriptions des prophètes ou d'Hérodote. Mais les découvertes modernes ont prouvé que les beaux-arts, dans ces deux capitales, atteignirent un haut degré de perfection. Des palais entiers, d'admirables bas-reliefs, des peintures qu'on croirait faites d'hier, ont reparu après un sommeil de plusieurs siècles, et voici qu'un art, dont on ne soupçonnait ni la grandeur ni même l'existence, s'est révélé à nous.

L'architecture assyrienne produit un effet saisissant. La ligne droite ne domine plus comme en Égypte; bien que les artistes se servent déjà des courbes et des voûtes, qui donnent aux édifices plus de solidité, c'est la

forme rectangulaire qui semble préférée dans la disposition générale et dans la distribution particulière des salles. Presque tous les monuments sont construits sur des plates-formes de terre rapportées, dont les faces sont inclinées et revêtues de briques. Au-dessus s'élève le palais dont les murailles sont garnies de bas-reliefs, et les portes gardées par des taureaux ailés ou des lions à face humaine. Une longue suite de salles, desservies par une foule de chambres et d'appartements privés, se succédait. Telle de ces salles avait au delà de cent pieds de longueur et une largeur presque égale. Les plafonds étaient sans doute soutenus par des rangées de colonnes, bien qu'on n'en ait retrouvé que peu de vestiges. Ils étaient de bois précieux, et divisés en caissons moulés et sculptés, avec des incrustations d'or et d'ivoire ou des figures peintes d'animaux. Des souterrains voûtés faisaient communiquer les différentes parties du palais, et des escaliers ménagés en terrasse conduisaient aux salles d'apparat.

Les façades extérieures et les murs des salles étaient décorés de bas-reliefs taillés dans la pierre et l'albâtre avec une incroyable profusion, et exécutés avec beaucoup d'habileté. Rien de plus curieux que les scènes de la vie publique, ces longues processions de vaincus, ces cortéges triomphants, ces cérémonies religieuses, ces chasses et ces batailles. Sans doute les sculpteurs assyriens n'atteignent pas encore la grâce inimitable et la perfection de formes que nous admirerons plus tard en Grèce, mais combien ils dépassent déjà les sculpteurs égyptiens! Les mouvements sont variés, les attitudes frappantes et les figures expressives. Les sculpteurs assyriens ne s'attachent plus à des types convenus : ils s'efforcent de reproduire la nature. On pourrait même les accuser de réalisme, car ils poussent trop loin l'imitation des formes, et, dans leur désir d'être exacts, ils sont parfois naïfs. Ainsi les taureaux de Khorsabad ont cinq pattes : deux quand on les regarde de face, et quatre quand ils sont de profil. Une échelle n'est jamais droite, mais toujours penchée, pour

qu'on en puisse voir et compter les échelons; et dans la mer nagent des poissons et jusqu'à des crabes qui saisissent des coquillages avec leurs pinces. Mais leurs animaux sont admirables d'exécution; les cheveux, la barbe, les muscles des bras et des jambes sont d'une fidélité inouïe. En somme, bien que l'inspiration leur ait manqué, ce furent de grands artistes.

La peinture était également fort avancée; on n'en a par malheur que de rares débris, quelques fresques endommagées par l'incendie, ou des bas-reliefs coloriés avec soin. Ce ne sont pas seulement les armes ou les chevaux que l'artiste a peints de vives couleurs. Les figures elles-mêmes présentent ce caractère, et nous prouvent que les dames ninivites au temps de Sargon se teignaient les sourcils, comme le font aujourd'hui encore les femmes de l'Iran.

§ 4. *Influence de l'art assyrien sur l'art grec.* — L'art assyrien fut donc un art original, et il ne se renferma pas dans les limites de l'empire; car les monuments assyriens trouvés à Chypre, entre autres la statue de Sargon et quelques coupes d'argent doré, prouvent jusqu'à l'évidence que la Grèce et l'Asie Mineure, bien avant les guerres médiques, avaient emprunté aux Assyriens certaines notions d'art et des types traditionnels. On trouve par exemple de grandes ressemblances entre les coupes ciselées de Nimroud et les coupes grecques; entre les taureaux ailés de Khorsabad et les lions du trésor d'Atrée à Mycènes. Dans les métopes du temple de Sélinonte on remarque tout comme à Koïoundjick, que les yeux, les jambes, et surtout les rotules des personnages sont exécutés d'après le même type convenu. Les chapiteaux de Persépolis et de Délos sont également à têtes de taureau. Quand on rapproche de certaines figures de Khorsabad la copie du précieux bas-relief de Marathon qui représente le guerrier Ariston, on demeure frappé de la ressemblance des détails. Les yeux, la chevelure, la barbe et les muscles sont traités de la même manière. Les an-

tiquaires du dernier siècle rendaient compte de ces analogies en supposant que les bas-reliefs de Persépolis avaient été exécutés par des prisonniers grecs. Mais il est bien plus probable qu'à une époque fort reculée, les artistes grecs, qu'ils fussent Crétois, Rhodiens ou Siciliens, reçurent des leçons et des modèles de ces habiles sculpteurs assyriens, déjà si expérimentés dans la pratique de leur art. Ils les dépassèrent sans doute, et la plus parfaite des sculptures assyriennes ne soutiendrait pas la comparaison avec un bas-relief du temps de Périclès; mais l'art grec n'en procède pas moins de l'art assyrien. Il est honorable pour les artistes assyriens d'avoir inspiré de tels élèves, plus honorable pour les Grecs d'avoir dépassé de tels maîtres!

Telle est, dans son ensemble, cette civilisation assyrio-babylonienne, dont on croyait le souvenir et la trace à jamais perdus, et dont l'étude, qui ne peut que se compléter avec le temps, nous réserve peut-être d'étranges révélations.





CHAPITRE IV

HISTOIRE DES HÉBREUX

DEPUIS LA VOCATION D'ABRAHAM JUSQU'A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR NABUCHODONOSOR.

Divisions de l'histoire hébraïque.



Le peuple hébreu n'a jamais joué de rôle politique important. Il n'a ni fondé un grand empire, ni remporté d'éclatantes victoires. Il n'a pas construit de majestueux édifices, dont les ruines constatent sa grandeur passée. Pourtant son souvenir est impérissable et son influence sur les destinées du genre humain dure encore, car « sa mission n'est pas de ce monde; elle se résume dans ces mots : connaître Dieu et le faire connaître ». Son existence commence avec le patriarche qui, au milieu des nations idolâtres, proclama le premier l'existence d'un seul Dieu ; elle se termine par le triomphe des idées hébraïques, mais aussi par la ruine politique et la dispersion des Juifs dans le monde entier.

Depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la prise de Jérusalem par Pompée, dans ce long espace de près de vingt siècles, on peut distinguer deux périodes, séparées par une interruption dans l'existence politique des Hébreux. Le nom même du peuple est différent dans les deux périodes. Les événements qui précèdent

la captivité de Babylone forment *l'histoire des Hébreux* proprement dits. Après la captivité commence *l'histoire des Juifs*.

L'histoire des Hébreux se divise à son tour en trois périodes :

A. *Les origines*, depuis l'arrivée d'Abraham au milieu des Chananéens jusqu'à la mort de Moïse : cette période dure près de six siècles. B. *La république*, de Moïse à Samuel : cette période dure quatre cent cinquante ans. C. *Les rois*, depuis Saül jusqu'à Sédécias : cette période dure cinq cent neuf ans.

A. LES ORIGINES.

§ 1. *Abraham.* — L'histoire des Hébreux dans cette première période est tout entière dans leurs livres saints au point de vue de l'histoire générale, le seul où nous devions nous placer ici; nous ne présenterons qu'un résumé de leurs traditions, avant l'époque où ils furent constitués en corps de nation.

Abraham, fils de Thara, descendait à la dixième génération de Sem, celui de ses fils sur la postérité duquel Noé avait appelé les bénédictions du Seigneur. Il habitait Ur en Chaldée, et quitta cette résidence avec sa femme Sarah, son neveu Loth, ses serviteurs et ses bestiaux pour aller s'établir dans le pays de Chanaan, au delà de l'Euphrate. D'après la Bible il obéissait aux ordres directs de la Divinité, qui lui aurait ordonné de quitter le pays et de prêcher sa doctrine. D'après les traditions arabes il fuyait la colère de son père, adonné aux cultes des faux dieux, et qui avait voulu le forcer à leur rendre hommage. D'après Joseph il était expulsé par les Chaldéens irrités de son mépris pour leurs idoles.

Le pays de Chanaan appartenait alors à des tribus d'origine chamitique qui y avaient fondé des villes, surtout dans la vallée du Jourdain, et menaient la vie sédentaire ; mais elles permettaient aux nomades d'er-

rer dans les campagnes voisines de leurs cités, de même que nous voyons de nos jours les Bédouins errer jusqu'aux portes de Damas ou de Jérusalem. Les Chananéens accueillirent donc les nouveaux venus. Il leur donnèrent même le nom d'*Ibri*, c'est-à-dire les *venus de l'autre côté du fleuve*. Telle est l'origine du mot hébreu, que certains auteurs considèrent encore comme un nom patronymique, venant de *Heber*, arrière-petit-fils de Sem, et un des ancêtres d'Abraham. A peine installé en Chanaan, Abraham proclama l'existence du Dieu unique, dont les traditions s'étaient probablement conservées dans le pays, et, malgré l'immoralité et la profonde corruption des Chananéens, put exposer sa doctrine sans subir de persécution.

Forcé par une famine d'aller séjourner quelque temps en Égypte, il en revint avec la certitude que le pays qu'il avait choisi pour demeure appartiendrait à sa postérité, et serait consacré au culte de ce Dieu qui était devenu son guide. Il vécut en bonne intelligence avec les habitants du pays, et les protégea avec désintéressement contre les ennemis venus du dehors. Sa résidence habituelle était Mambré près de Hébron. Mais à l'exemple des sheiks arabes, il se transportait de pâturage en pâturage, suivant les saisons, accompagné par tous ses serviteurs qui lui étaient sans doute attachés par des liens de parenté. Pasteurs et guerriers, les Hébreux soignaient leurs troupeaux, et, à l'occasion, se défendaient contre les empiétements de leurs voisins. Une de ces petites guerres est restée célèbre. Informé que le roi des Élamites, Chodorlahamor, emmenait en captivité son neveu Loth, il se mit à la poursuite des vainqueurs, les surprit pendant la nuit, délivra Loth, et revint avec un butin considérable. Échappé par miracle à l'effroyable cataclysme, qui engloutit cinq villes dans la vallée du Jourdain, et creusa le bassin actuel de la mer Morte, Abraham sentit redoubler en lui la ferveur religieuse qui l'avait toujours animé, et s'efforça de répandre autour de lui la croyance à un seul Dieu. Jéhovah n'est pas un

Dieu national, comme l'ont prétendu quelques critiques, c'est déjà le Dieu universel. Ainsi se préparait la future religion de l'humanité.

§ 2. *Les descendants d'Abraham.* — Abraham n'eut qu'un fils légitime, *Isaac*. Ce fils sur lequel se concentraient toutes ses espérances, parce qu'il était seul digne de propager sa foi, il allait le sacrifier pour obéir à un ordre céleste; mais il fut désabusé, et put lui transmettre son héritage et ses croyances. Ses autres enfants, Ismaël qu'il eut d'Agar, et les six fils qu'il eut de Ketoura, devinrent les ancêtres des tribus Sémitiques de l'Arabie. Après une longue et pieuse carrière durant laquelle il affermit les siens dans leur croyance à un Dieu unique, Isaac mourut laissant son héritage à son fils cadet Jacob, qui continua sa vie nomade et ses saints enseignements.

Jacob, qu'on appela aussi *Israël,* imita son père et son aïeul. Il eut de sa première femme Lia six fils: *Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar* et *Zabulon,* et une fille: *Dina*. Deux servantes lui donnèrent quatre autres fils: *Dan, Nephthali, Gad* et *Aser*. Sa seconde femme Rachel mit au monde deux autres garçons : *Joseph* et *Benjamin*. Ces douze fils devinrent les chefs des douze tribus, entre lesquelles le peuple hébreux resta divisé. Le fils aîné de Rachel, Joseph, était odieux à ses frères, jaloux de la préférence que son père lui témoignait. Ils le vendirent comme esclave à des marchands qui allaient en Égypte. Mais, après des aventures fort romanesques, dont la tradition semble s'être conservée dans le roman égyptien *des deux frères,* dans un des chapitres du Coran et dans l'épopée romantique du poëte persan *Djami,* Joseph devint l'homme de confiance du Pharaon Apopis ou Apépi, et, par ses sages innovations, réussit à préserver de la famine son pays d'adoption. Une année que ses frères, pressés par la disette, étaient venus acheter du blé en Égypte, il se découvrit à eux, après diverses épreuves, appela auprès de lui son père Jacob, qui

depuis longtemps pleurait sa mort, et établit sa famille dans le canton de Gessen, non loin de Tanis.

§ 3. *Les Hébreux en Égypte.* — Les Hébreux demeurèrent à Gessen pendant quatre cent trente années, et leur nombre s'accrut tellement, qu'ils formèrent un grand peuple comptant six cent mille hommes en état de combattre. Ils ne s'étaient pas mêlés aux indigènes. Leur profession de pasteurs et leurs mœurs nomades avaient établi entre eux et les Égyptiens une barrière insurmontable. Ils avaient conservé la simplicité de leurs habitudes et la pureté de leurs croyances. Le souvenir de Joseph les protégea longtemps, aussi bien ils paraissent avoir été les dévoués auxiliaires des Pharaons, et prirent part à quelques-unes des expéditions tentées contre l'Asie par les princes de la XVIIIe dynastie. Mais quand montèrent sur le trône les Pharaons de la XIXe dynastie, « princes qui n'avaient pas connu Joseph », dit la Bible, les Hébreux devinrent l'objet d'une répulsion profonde et d'une extrême jalousie. On les redoutait à cause de leur nombre, et on les méprisait pour leurs croyances et leurs mœurs qui différaient si fort de celles des Égyptiens. Séti I, Ramsès II et Méremptah, préoccupés du besoin de rétablir dans leurs États l'unité politique et religieuse, firent peser sur les Hébreux la plus insupportable des tyrannies. Ils les condamnèrent à bâtir des villes et à élever les fastueuses constructions dont l'Égypte se couvrit sous leur règne. Non contents de leur infliger ces rudes labeurs, ils ordonnèrent de faire périr tous les enfants mâles, et bientôt de jeter dans le Nil tous les nouveau-nés. Cet ordre cruel fût pourtant éludé, et un de ces enfants, sauvé par miracle, arracha ses compatriotes à la honteuse servitude sous laquelle ils gémissaient.

§ 4. *Moïse.* — Amram et Jochabed, de la tribu de Lévi, avaient un fils, *Ahron*, et une fille, *Miriam*. Un autre fils venait de leur naître. Après l'avoir caché

pendant trois mois, Jochabed l'exposa sur le Nil, à l'endroit où Thermonthis, la fille du Pharaon, avait coutume de se baigner. La princesse entendit en effet les cris de l'enfant et en eut pitié. *Moïse,* c'est-à-dire le *sauvé des eaux,* fut élevé par sa mère adoptive dans le palais du roi, et instruit dans toute la science des prêtres égyptiens. Un des fragments de Manéthon en fait un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiphos. D'après Josèphe il aurait conduit avec succès une armée égyptienne contre les Ethiopiens, mais il ne reste aucun souvenir de cet épisode dans les livres sacrés, qui nous le montrent parvenu à l'âge viril et au milieu de ses compatriotes opprimés. Un jour, voyant un Égyptien frapper un Hébreu, il le tua. Forcé de fuir après ce meurtre, il se retira en *Arabie,* dans la terre de Madian, et y passa quarante ans à faire paître les troupeaux de son beau-frère Jéthro. C'est là qu'il entendit dans le désert la voix du Dieu de ses pères sortir d'un buisson ardent, et le renvoyer en Égypte pour tirer ses frères de la servitude. Rejoint par Ahron, dont le concours lui avait été annoncé par la voix divine, il rentre en Égypte, assemble les chefs des tribus, et leur fait part de sa mission. Il se présente au Pharaon, et lui demande la permission pour lui et son peuple d'aller dans le désert sacrifier à Jéhovah leur dieu. Le roi le reçut fort mal, et non-seulement s'opposa à son départ, mais encore fit traiter les Hébreux avec plus de dureté qu'auparavant.

§ 5. *La sortie d'Égypte.* — Dès lors tout ce qui se passe jusqu'à la sortie d'Égypte est enveloppé de mystère. Dans les dix plaies par lesquelles les oppresseurs des Hébreux furent cruellement frappés, on reconnaît parfois les phénomènes particuliers à l'Égypte (moustiques, blattes, sauterelles, épizootie, peste, ténèbres épaisses produites par le vent du désert, etc.), mais on ne peut les expliquer, et il faut ou s'incliner devant ces miracles, ou ne voir dans le Pentateuque

qu'une épopée. Aussi bien deux faits dominent tous les autres, et se présentent avec un incontestable caractère d'authenticité : la sortie d'Égypte et la promulgation de la loi dans le désert du Sinaï. Essayons de les dégager des détails merveilleux qui les entourent.

Épouvanté par la mort de tous les premiers-nés du peuple égyptien, le Pharaon avait permis aux Hébreux de partir en emmenant avec eux leurs troupeaux. Ils profitèrent tout de suite de l'autorisation et se mirent en marche au nombre de six cent mille, sans compter les femmes et les enfants. Deux chemins se présentaient pour entrer dans la terre de Chanaan, où Moïse avait résolu de conduire ou plutôt de ramener son peuple. Le plus court et le plus commode longeait la côte de la Méditerranée, mais il était protégé par de redoutables forteresses; et, comme les Hébreux avaient perdu l'habitude des armes, Moïse ne voulait pas les exposer à une attaque des garnisons égyptiennes. Le second était le plus long et le moins facile, puisqu'il traversait des pays incultes et désèrts, et pourtant Moïse le choisit, afin d'éviter la rencontre de populations ennemies. Une autre raison le guidait. Avant d'entrer en possession de la terre promise, les Hébreux avaient besoin d'être régénérés dans l'isolement. Dans ces déserts de l'Arabie, loin de la corruption égyptienne ou chananéenne, Moïse espérait que ses compatriotes reviendraient plus aisément au dieu de leur pères, et accepteraient ses réformes avec plus de docilité. Cette inspiration de génie assura la grandeur future des Hébreux.

§ 6. *Séjour dans le désert.* — Le roi d'Égypte s'était vite repenti d'avoir laissé partir les Hébreux. Il se mit à leur poursuite et les atteignit sur les bords de la mer Rouge. A droite et à gauche des montagnes inaccessibles, devant eux la mer, derrière eux l'armée égyptienne! Les Hébreux semblaient perdus. Mais les eaux de la mer Rouge se séparèrent devant eux; ils

la franchirent à pied sec, et, quand les Egyptiens se hasardèrent à les suivre, ils furent engloutis sous les flots rendus à leur cours accoutumé. La protection de Dieu s'étendait visiblement sur les fugitifs : elle les accompagna dans le désert. Ils y trouvèrent des sources en creusant le sable, et l'eau jaillit des rochers pour les désaltérer. Un passage de cailles les rassasia, et pendant quarante années la manne, c'est-à-dire la substance transsudée par les tamaris et autres arbrisseaux du désert, et transportée ensuite par les vents, tomba chaque matin dans leur camp; car ils restèrent pendant quarante années autour du mont Sinaï, prenant des habitudes de discipline et d'obéissance, s'exerçant à porter les armes, en luttes fréquentes contre les tribus du voisinage, Amalécites ou Moabites. A plusieurs reprises ils se révoltèrent contre ce long noviciat. Quelques-uns d'entre eux parlaient même de rentrer en Égypte; mais, par l'autorité de sa parole et l'ascendant des services rendus, Moïse finissait toujours par imposer sa volonté. D'ailleurs, quand il ne pouvait convaincre, il sévissait, par exemple contre le Lévite Korah et ses deux cent cinquante complices. Ce temps d'épreuve eut pour conséquence de substituer une génération nouvelle, vaillante et aguerrie, à la génération qui était née et avait grandi dans l'esclavage. De plus il permit aux Hébreux d'attendre l'occasion favorable pour envahir le pays de Chanaan, au moment précis où les Pharaons de la XIX[e] dynastie, devenus rois fainéants, ne se préoccupèrent plus de ce qui se passait en dehors de leurs frontières. Enfin et surtout c'est pendant cette période que Moïse fonda sa religion, et la consolida par ses institutions sociales et politiques.

§ 7. *Les réformes de Moïse.* — Aussitôt après la sortie d'Égypte, Moïse avait assemblé les chefs des tribus, et leur avait annoncé qu'il était temps de faire des Hébreux un peuple d'élus, en les initiant à la connaissance de la loi divine, et en dévoilant à tous

les pures doctrines qui, dans les religions orientales, étaient le privilége des seuls initiés. Après trois jours de jeûne, il gravit le mont Horeb, une des cimes du Sinaï, et reçut des mains de Dieu, au milieu de la fumée et des éclairs, les dix commandements, qui renferment les principes de la religion, de la morale et de la société humaines. Comprenant que le meilleur moyen d'imprimer plus fortement dans les esprits l'unité de Dieu était de multiplier les prescriptions minutieuses et les pratiques extérieures, il se retira de nouveau sur le Sinaï, afin d'y achever dans la solitude l'œuvre de sa législation. Effrayés par sa longue absence, les Hébreux retournèrent au culte des idoles, et forcèrent Ahron de leur fabriquer un veau d'or, sans doute en imitation du bœuf Apis. Moïse, saisi de fureur, jeta l'idole au feu, et fit exterminer les infidèles par la tribu de Lévi. Après une seconde absence sur le Sinaï, il communiqua ses inspirations aux chefs des tribus, puis à la nation entière, et, quand il eut obtenu leur assentiment, il désigna Ahron, son fils et le reste de la tribu de Lévi, comme ministres du nouveau culte, et pria les Hébreux de fournir des matériaux précieux pour la construction du tabernacle, c'est-à-dire du sanctuaire portatif de la Divinité; car il comprenait la nécessité d'établir un symbole visible de Dieu au milieu des Hébreux.

§ 8. *Mort de Moïse.* — Les réformes de Moïse ne furent pas acceptées sans opposition; mais quand les mécontents furent réduits à l'obéissance, et dès qu'il crut son peuple suffisamment régénéré par quarante ans de séjour dans le désert, il voulut assurer l'œuvre de sa vie en conduisant lui-même les Hébreux au seuil de la terre promise, sur la rive gauche du Jourdain. Il espérait obtenir le libre passage pour arriver sans obstacle jusqu'au fleuve; mais les Édomites le refusèrent et prirent une attitude hostile. Les Hébreux durent tourner les monts Seïr (El Scherich) et remonter au nord. Sihon, roi des Ammonites, et Og, roi de Bâsan,

les attaquèrent et furent battus. Les Madianites, ayant tenté de résister, furent exterminés. Aussitôt les tribus de Ruben et de Gad et une partie de la tribu de Manassé s'établirent dans le pays conquis, mais à condition d'aider leurs frères à soumettre le Chanaan. Moïse aurait voulu conduire lui-même son peuple dans la terre promise, mais il sentait la vie lui échapper. Il s'occupa de régler à l'avance l'œuvre de la conquête, rappela aux Hébreux ce qu'ils devaient à Dieu et à lui-même, donna ses dernières instructions dans un sublime cantique, et installa Josué comme son successeur. Puis il se retira sur le mont Nébo, afin d'y jouir de la vue du pays que son peuple allait envahir, et mourut à l'âge de cent vingt ans. Personne n'a vu son tombeau, mais sa loi et ses doctrines subsistent. Il nous faut en considérer l'esprit et l'ensemble, avant de suivre les Hébreux dans leur future patrie.

§ 9. *Le Pentateuque.* — Les livres qui se trouvent en tête de la Bible, et qui sont attribués à Moïse, sont appelés par les Juifs *Thorah* ou la loi. Le nom de *Pentateuque* leur fut donné par les traducteurs grecs, parce qu'ils se composent de cinq livres : la *Genèse* ou origine, *l'Exode* ou sortie d'Égypte, le *Lévitique* qui s'occupe du culte et des ministres du culte ou Lévites ; les *Nombres* qui contiennent divers recensements du peuple hébreu et le *Deutéronome* ou seconde loi, récapitulation des institutions mosaïques.

Cette loi se compose de trois parties distinctes : 1° *la doctrine sur Dieu et ses attributs ;* 2° *le culte et les cérémonies ;* 3° *la loi sociale.*

§ 10. *La doctrine sur Dieu et ses attributs.* — « La doctrine de Moïse se borne à établir l'existence de Dieu comme être absolu, unique, éternel et immatériel, créateur de toute la nature à partir de la matière chaotique jusqu'à l'homme, animé par le souffle divin. » Jéhovah n'est pas seulement le dieu national des Hébreux, supérieur aux dieux des autres nations, qui néanmoins

existent à côté de lui : c'est le Dieu universel. Dans ce sévère monothéisme il y a à peine de la place pour les anges, les chérubins ou les séraphins. Ce n'est que plus tard, sous l'influence des idées persanes, que se forma la théorie des anges. La matière n'est ni bonne ni mauvaise, le mal est l'œuvre de l'homme, dont l'esprit ne sait pas toujours franchir les obstacles que la nature inerte lui oppose sans cesse. L'homme, libre dans ses mouvements, doit travailler à vaincre ces obstacles. Son âme étant une émanation de Dieu doit être impérissable comme l'essence divine elle-même. Unité de Dieu, liberté de l'homme, immortalité de l'âme : tels sont les dogmes fondamentaux.

§ 11. *Le culte et les cérémonies.* — Le génie de Moïse devançait les siècles, mais « comme il s'adressait à des hommes qui ne l'entendaient qu'à moitié, il dut s'adresser à eux, et régler jusqu'à leurs préjugés pour les habituer à une émancipation graduelle. » Bien qu'il eût proclamé l'unité de Dieu, il comprit la nécessité d'établir des symboles extérieurs de la présence de Jéhovah, et d'ordonner des pratiques minutieuses, qui devaient agir sur l'esprit des masses. De là le caractère si compliqué du culte mosaïque.

Moïse décida tout d'abord que Jéhovah ne serait adoré que dans un seul sanctuaire. Il espérait en effet que ce temple central présenterait le triple avantage de servir de lien politique et religieux aux autres tribus, d'empêcher l'idolâtrie et de restreindre le culte matériel des sacrifices. Tant que les Hébreux ne furent que campés, le temple fut portatif. Il se composait d'une tente soutenue par un échafaudage en planches qui lui donnait plus de consistance. Cette tente était divisée en deux parties par un voile d'étoffe magnifique. Dans la première partie ou lieu saint étaient la table des pains de proposition, en bois revêtu d'or, où étaient placés chaque jour de sabbat les pains azymes offerts par les douze tribus, le fameux chandelier d'or à sept branches, et un petit autel à brûler des parfums. La

seconde partie ou saint des saints, dans laquelle le grand prêtre avait seul le droit d'entrer, et à des jours déterminés, renfermait l'arche sainte, en bois incorruptible, où étaient gardées les tables de la loi. Le parvis, qui entourait le sanctuaire, formait une vaste cour, où s'assemblaient les fidèles, fermée par une série de rideaux de lin tendus entre des colonnes d'airain. On y trouvait l'autel destiné aux sacrifices et le bassin en bronze destiné aux ablutions.

Moïse régla ensuite les actes religieux qui devaient s'accomplir dans le sanctuaire, et les pratiques imposées aux individus. Ces actes consistaient dans des sacrifices et des offrandes. Moïse aurait voulu supprimer les sacrifices, car il en restreignit l'usage et défendit de les offrir ailleurs que dans le sanctuaire national. Quatre animaux seulement pouvaient être immolés : moutons, bœufs, chèvres et colombes. Les offrandes se composaient de fleurs de farine, d'huile d'olive, de vin et de parfums. Mentionnons encore certains impôts sacrés, tels que les prémices et les dîmes de tous les produits du pays. Quant aux pratiques personnelles, on ne trouve dans la loi de Moïse aucune trace des actes superstitieux de pénitence prescrits dans les codes religieux des autres peuples orientaux. Le législateur n'ordonne qu'un jeûne par an, il abandonne la prière au sentiment individuel ou à l'inspiration du moment. Il prescrit de nombreuses règles de pureté, qui sont surtout des règles de police médicale (précaution contre la lèpre, circoncision, abstention d'animaux impurs). Il permet l'abstinence volontaire et les vœux particuliers.

Le culte établi par Moïse était une concession à l'esprit de l'époque. Il en est de même du sacerdoce, accessoire nécessaire au culte des sacrifices, qui demandait un personnel nombreux. En principe les Hébreux étaient égaux devant Dieu et la loi, ils formaient tous ensemble un peuple saint, mais dans la pratique Moïse confia aux membres de la tribu de Lévi les fonctions du culte. Les Lévites devinrent les serviteurs de l'autel. Ils ne constituaient pas une caste fermée, comme les

prêtres égyptiens et assyriens; au contraire l'enseignement spirituel était confié à tous ceux des Hébreux qui voulaient ou qui pouvaient s'en charger. On distinguait les Lévites proprement dits, chargés des fonctions purement matérielles, et les prêtres, ou descendants de la famille d'Ahron, auxquels était réservé le sacerdoce proprement dit. Les uns et les autres étaient entretenus par les prémices, les dîmes et les contributions volontaires.

Il nous reste à indiquer les époques qui devaient être célébrées par des solennités particulières. Le septième jour de la semaine, ou *sabbat,* tous les travaux cessaient. Les esclaves et même les animaux devaient jouir d'un repos absolu. L'apparition de la nouvelle lune ou *néoménie* se célébrait aussi par un sacrifice extraordinaire. La terre elle-même, après avoir été labourée six ans, restait en friche la septième année, appelée *année sabbatique.* Enfin après sept périodes sabbatiques ou quarante-neuf années était célébré le *Jubilé.* A ces fêtes qu'on pourrait appeler chronologiqucs se joignaient des fêtes historiques et agronomiques. La *Pâque,* la *Pentecôte* et la *fête des Tabernacles* étaient les trois solennités nationales, car elles correspondaient aux trois principales récoltes de l'année, et se rattachaient aux événements les plus mémorables de l'histoire hébraïque. Mentionnons une dernière fête, celle de *l'expiation,* et nous aurons achevé de résumer le culte mosaïque.

§ 12. *La loi sociale.* — La partie la plus originale de l'œuvre de Moïse est assurément la loi sociale. Nous ne pouvons l'exposer daus tous ses détails; au moins essayerons-nous d'en indiquer les principes fondamentaux : nous distinguerons, pour plus de clarté, 1° *le droit politique et administratif;* 2° *le droit civil;* 3° *le droit pénal.*

L'état fondé par Moïse était une véritable démocratie, dont il était comme le dictateur à vie, mais certains magistrats l'aidaient à administrer son peuple.

C'étaient les *anciens*, qui formaient l'élément aristocratique; les *chefs* des *tribus* et des *familles* désignés par l'élection, et qui formaient l'élément démocratique; les *juges* ou arbitres appelés à ces fonctions par la confiance de leurs concitoyens; et les *schoterim* ou scribes, dont les fonctions supposaient un haut degré d'instruction, et étaient très-honorables. A la tête de ces quatre classes de magistrats était le chef de la république, qui avait le pouvoir exécutif pour tout ce qui concernait l'intérêt commun des tribus. Ce chef devait être électif; le grand prêtre l'installait en lui imposant les mains. D'ailleurs un état, comme celui des Hébreux, pouvait se passer de chef permanent, puisque chaque tribu, ou plusieurs en commun, avaient le droit d'agir sans consulter la nation entière. Moïse voulut encore que tous les Hébreux fussent égaux, et que l'égalité fût maintenue autant que possible dans la position extérieure des citoyens. Il avait espéré obtenir cette égalité parfaite, en ordonnant que chaque famille, après la conquête de Chanaan, obtiendrait une part de terrain en proportion des membres qui la composaient, et en défendant d'aliéner ces parts de terrain. On pouvait en vendre seulement l'usufruit, et la propriété était toujours restituée au nu-propriétaire ou à ses héritiers l'année jubilaire, en sorte que tous les cinquante ans l'équilibre se rétablissait. Mais cette loi agraire ne fut jamais exécutée à la lettre, et Moïse lui-même doutait de la réalisation de son idéal, car il recommande à plusieurs reprises la charité envers les pauvres qui, dit-il, existeront toujours dans le pays.

Contrairement aux mœurs des autres peuples antiques, Moïse recommandait aussi la charité envers les étrangers. On a prétendu que la loi mosaïque excluait les étrangers : il leur était cependant permis de s'établir dans le pays et d'y exercer paisiblement leurs industries. Devant les tribunaux ils étaient égaux aux Hébreux. A l'exception des Chananéens, des Ammonites et des Moabites, ils pouvaient même obtenir la naturalisation. Ce qui prouverait que ces préceptes furent

réellement suivis par les anciens Hébreux, c'est que les étrangers affluaient en masse dans la Palestine.

Le grand problème à résoudre dans la constitution de la famille est le mariage. Or la femme jouissant d'une grande indépendance et de beaucoup de considération, la polygamie ne se rencontrait qu'à l'état d'exception, et la monogamie au contraire était la règle générale. On ne donnait pas de dot aux filles, au contraire les pères recevaient de leur gendre une certaine somme, le *mohar*. Les unions entre parents étaient sévèrement interdites, l'adultère puni de mort, et le divorce autorisé, bien que moralement désapprouvé. Le père de famille exerçait un pouvoir très-étendu, et le transmettait en partie à son fils aîné, mais Moïse lui retira le droit de porter la peine de mort contre ses enfants. Le sort de l'esclave ne ressemblait en rien à ce qu'il était chez les peuples les plus policés de l'antiquité. On distinguait les esclaves hébreux et les esclaves étrangers. Les premiers, qui ne devenaient esclaves qu'en se vendant eux-mêmes pour cause de pauvreté, ou en étant vendus judiciairement pour vol, devaient toujours être considérés comme des serviteurs à gages, et, tous les sept ans, ils recouvraient leur liberté. La loi punissait de mort le maître meurtrier de son serviteur, et affranchissait sans indemnité l'esclave blessé ou injustement frappé. Quant aux esclaves étrangers, ils étaient traités plus durement ; mais s'ils se convertissaient à Jéhovah, ils profitaient tout de suite des dispositions établies en faveur des esclaves hébreux. Certes nous sommes bien éloignés de la doctrine d'Aristote, et les esclaves ne sont plus des « instruments vivants ».

Pour les relations d'intérêt, Moïse prescrit la plus grande probité. Les Hébreux avaient le droit de réclamer un intérêt quand ils prêtaient à un étranger, mais entre compatriotes l'usure était interdite. Le gage seul était autorisé. La législation était partiale pour le pauvre. Tout ce qui croissait à la limite des propriétés, les fruits ou les gerbes oubliés, les produc-

tions de la terre pendant l'année sabbatique et les repas des dîmes lui appartenaient de droit. Aussi la loi mosaïque ne connaît-elle pas les mendiants, et même ce mot ne se trouve nulle part dans l'Ancien Testament.

Le droit pénal reposait sur l'expiation et la compensation. L'homme qui commet une faute dérange l'équilibre moral, et le châtiment doit balancer le crime. Comme l'homme a fait, ainsi il lui sera fait. Telle est la loi du talion. Les crimes et délits se divisent en cinq catégories : 1° attentats contre Jéhovah et désobéissance à ses lois (idolâtrie, blasphème, exercice des sciences occultes, violation du sabbat) ; 2° attentats contre les mœurs (adultère, inceste) ; 3° attentats contre l'autorité des pères et mères ; 4° attentats contre les personnes (homicide volontaire ou involontaire, avortements, coups et blessures, faux témoignages) ; 5° attentats contre la propriété (vols). Les juges siégeaient sur la place publique, ils ne recevaient aucun salaire. Le procès était sommaire, dans les affaires criminelles il fallait au moins deux témoins pour prononcer la peine de mort, un seul suffisait dans les affaires civiles. Les parties plaidaient leur cause elles-mêmes. Si l'accusé était reconnu coupable, l'exécution du jugement était immédiate. Cinq espèces de peines figurent dans les lois mosaïques ; on les appliquait, suivant les cas, à tous les délits ; 1° peine de mort. Elle s'exécutait le plus souvent par la lapidation, et, comme les bourreaux n'existaient pas dans la république hébraïque, les premiers venus remplissaient cet office ; 2° retranchement : cette peine était l'exclusion de la communauté ou mort civile ; 3° châtiment corporel : bastonnade et droit du talion ; 4° amendes ; 5° sacrifices expiatoires.

Telle est dans son ensemble la législation mosaïque, cet admirable monument qui dès l'origine se présente à nous comme achevé, et qui subsista pendant des siècles, bien que, par sa sublimité même, elle froissât souvent les inclinations grossières du peuple qu'elle régissait.

B. LA RÉPUBLIQUE.

§ 1. *Josué et la conquête de Chanaan.* — Moïse avait été le législateur théorique. *Josué* fut le législateur actif. Sa vie est en quelque sorte le dédoublement de celle de Moïse. C'est lui qui opéra la conquête du pays de Chanaan, et l'organisa dans la mesure de ses forces. On peut comparer son rôle dans l'histoire hébraïque à celui des quatre kalifes électifs, successeurs immédiats de Mahomet.

La région qu'il voulait envahir était habitée par un certain nombre de tribus obéissant à des chefs, auxquels la Bible donne le nom de rois. Ces tribus étaient d'origine chamitique. Nous avons cité les principales d'entre elles, en étudiant l'histoire des Phéniciens, *Héthéens, Jébuséens, Amorrhéens,* etc. Elles étaient livrées à une effroyable corruption, et divisées entre elles. L'approche du danger les unit. Les plus puissantes se coalisèrent pour repousser l'invasion. Josué n'en fut pas effrayé. Il passa le Jourdain et prit Jéricho, dont il massacra tous les habitants. Les villes qui résistèrent éprouvèrent le même sort. Seule, Gabaon fit alliance avec lui. Elle aurait été punie de sa défection, car le roi de Jérusalem, Adonisédec, de concert avec les Amorrhéens, s'apprêtait à fondre sur elle, mais Josué courut à son secours, et remporta une grande victoire qui lui assura la possession du midi de la Palestine. Une seconde coalition se forma bientôt. Trente-cinq chefs du nord et de l'ouest, à la tête desquels était Jabin, roi de Hasor, marchèrent contre les Hébreux. Ils furent encore battus, et Josué s'empara de leurs États après une résistance acharnée. Toute la Palestine était au pouvoir du vainqueur.

Les Chananéens pourtant gardèrent encore quelques places : Gaza, Geth et Azoth restèrent indépendantes au sud-est ; les Jébuséens se maintinrent à Jérusalem ; les Philistins et les Phéniciens tout le long de la côte ; enfin

quelques tribus se défendirent avec énergie dans leurs montagnes. Josué comprit que l'œuvre de la conquête ne pourrait pas être achevée de sitôt. Au lieu de faire de nouvelles tentatives qui eussent exigé de grands efforts, il préféra organiser les affaires intérieures des Hébreux, et abandonna à chaque tribu le soin d'achever la conquête des villes qui devaient leur appartenir.

§ 2. *Organisation de la conquête.* — On procéda en effet au partage de la terre promise. Après une enquête minutieuse, les tribus furent réparties sur le territoire. Lévi, qui recevait la dîme de tous les fruits de la terre, n'obtint pas de propriétés. On lui assigna seulement pour demeures quarante-huit villes, disséminées dans le territoire des autres tribus. *Ruben, Gad* et la *moitié de Manassé* restèrent à l'est du Jourdain. *Juda, Siméon, Dan* et *Benjamin* s'établirent au sud de la Palestine, entre la mer Morte et la Méditerranée. *Ephraïm, Issachar,* la *seconde moitié de Manassé* et *Zabulon* se fixèrent au centre. *Aser* et *Nephtali,* séparés par le Liban, s'étendirent au nord. Josué régla ensuite le gouvernement et l'administration intérieure. Il organisa les tribunaux, fixa la juridiction et les attributions des magistrats, et mourut à l'âge de cent dix ans, sans avoir désigné son successeur.

Ce fut une grave faute : tant que vécurent ceux qui avaient pris part à la conquête, le premier élan se maintint, et la majorité de la nation persista tout à la fois dans le culte de Jéhovah et dans sa haine des Chananéens. Alors furent conquis Jérusalem, Gaza, Ascalon et Béthel ; alors fut battu le dernier défenseur de l'indépendance nationale, le roi Adoni-Sedec. Mais le manque de chef, l'absence d'unité et d'ensemble dans les opérations militaires paralysèrent les efforts des Hébreux. Les Chananéens devinrent de plus en plus dangereux, et par leurs forces matérielles qui n'étaient pas brisées, et par leur culte plein de séduction, et par l'exemple de leurs mœurs. Peu à peu les tribus furent comme étrangères les unes aux autres, et cette

indifférence faillit se convertir en hostilité. L'idolâtrie et la corruption des mœurs augmentèrent. L'heure de la revanche semblait approcher pour Chanaan. La terrible histoire du lévite d'Ephraïm et du massacre des Benjamites offre un triste tableau des mœurs barbares de l'époque. L'auteur du livre des *Juges*, en racontant cette abominable tragédie, a raison d'ajouter que « dans ce temps-là il n'y avait pas de rois en Israël, et chacun faisait ce qui lui semblait bon ».

§ 3. *Époque des Juges.* — Nous entrons en effet dans une période de troubles et d'anarchie, qui dure plusieurs siècles. On la désigne sous le nom d'*époque des Juges*. Les Hébreux devinrent si faibles par leurs divisions qu'ils furent incapables de repousser les attaques des peuples voisins. De là des *servitudes* temporaires, mais fréquentes, d'où ils furent tirés par des héros, qui, après la victoire, devenaient leurs *Juges*. On ne sait rien de positif sur les fonctions et les droits de ces juges. Les uns conservaient pendant toute leur vie une certaine autorité sur le peuple qui leur devait son salut, les autres rentraient dans la vie privée. Il est impossible de présenter même un résumé authentique de cette époque, car le seul livre que nous puissions consulter, le livre des Juges, n'est qu'un recueil de traditions détachées, composé sans doute sur d'anciens poëmes ou des légendes populaires. D'habitude on compte quatorze juges. Les plus célèbres sont : *Othoniel, Aod, Déborah, Gédéon, Jephté, Samson, Héli* et *Samuel*. Othoniel délivra ses compatriotes de la tyrannie de Kouschan, roi de Mésopotamie. Aod, après avoir tué Eglon, roi des Moabites, assura aux tribus un repos de quatre-vingts années. Déborah ou l'abeille était une femme, mais elle ranima les courages, et battit les Chananéens du nord, qui étaient redevenus puissants et avaient en partie reconquis la Palestine. Elle célébra sa victoire dans le cantique qui porte son nom. Quelques années à peine s'étaient écoulées, et les Madianites, les Amalécites et autres

peuplades orientales les assujettirent encore. Gédéon les sauva. Sa victoire excita une telle admiration qu'on lui offrit la souveraineté héréditaire. Mais il comprit que l'esprit d'unité ne pénétrait pas encore assez les tribus, et se contenta du titre de juge. Pendant quarante années il servit de bouclier aux Hébreux. Les désordres recommencèrent après sa mort. L'idolâtrie se répandit de plus en plus, et de nouveaux ennemis, les Ammonites et les Philistins, dominèrent tour à tour les Hébreux. Jephté battit les Ammonites, et se crut obligé, pour accomplir un vœu barbare, d'immoler sa propre fille. Samson battit les Philistins, mais on ne lui donna le titre de juge que par honneur, car jamais il n'exerça d'acte qui témoigne de son autorité; soit comme chef militaire, soit comme juge suprême. Malgré les exploits de leurs héros, les Hébreux restaient toujours exposés à de graves dangers. Les Philistins étaient devenus les plus redoutables de leurs ennemis. Les incursions étaient pour ainsi dire périodiques. Les Hébreux essayèrent de conjurer le péril en concentrant les pouvoirs civil et religieux entre les mains du grand prêtre Héli. Mais son grand âge, sa partialité pour ses fils, et ses paisibles habitudes le rendaient impropre au rétablissement de l'indépendance nationale. Les Philistins redoublèrent d'audace. Ils remportèrent une grande victoire près de Silo, et réussirent même à s'emparer de l'arche d'alliance, qu'ils placèrent dans le temple de leur dieu Dagon.

§ 4. *Réforme de Samuel.* — Ce fut leur dernier succès. Le restaurateur de la religion et de l'État, le continuateur de l'œuvre de Moïse et de Josué, était déjà né. Il se nommait *Samuel*. Accordé aux vœux de sa mère après une longue stérilité, il avait été élevé dans le tabernacle près d'Héli, qu'il servait à l'autel des sacrifices. Sa jeune imagination s'exalta pour Jéhovah, et il se sentit [illegible] à rétablir la doctrine de Moïse dans sa pureté primitive. A l'âge de douze ans, il commença à prophétiser, et sa réputa-

tion se répandit dans le pays entier. Trop jeune encore quand mourut Héli, pour se mêler des affaires publiques, il supporta, comme tous ses compatriotes, le joug des Philistins. Leur oppression devint si tyrannique que les tribus hébraïques éprouvèrent le besoin de se grouper autour d'un centre unique, et de reconnaître une autorité suprême. Dès qu'il crut le peuple suffisamment préparé pour ses grands projets, Samuel sortit de sa retraite, et rétablit dans toute sa pureté le culte national. Élevé à la dignité de juge, il parcourut les villes, exhortant les Hébreux à bannir les divinités étrangères. Le peuple régénéré retrouva son patriotisme et son courage. Les Philistins furent vaincus et renvoyèrent l'arche d'alliance. Samuel profita du rétablissement de la paix pour achever son œuvre de restauration religieuse. Il fonda des écoles de prophètes, destinées à exercer une grande influence et à prendre rang parmi les pouvoirs de l'État, en opposition aux prêtres trop attachés au culte matériel, et au pouvoir exécutif dont ils devaient empêcher les empiétements. Ces prophètes en effet jouèrent plus tard un rôle important.

Il eût été facile à Samuel de prendre le titre de roi, car les Hébreux commençaient à apprécier les avantages de la concentration des pouvoirs en une seule main ; mais il espérait que désormais la nation ne manquerait plus de défenseurs, et que ses institutions la garantiraient contre une nouvelle anarchie. Quand il parvint à la vieillesse, ses fils n'avaient réussi qu'à amasser des haines contre eux, et les ennemis du dehors s'agitaient. « Donnez-nous un roi comme en ont les autres nations, dirent les Hébreux à Samuel, un roi qui nous juge et nous commande. » Samuel résista longtemps. Il défendait l'ancien principe qui faisait de Jéhovah le seul roi du pays. Comme le peuple persista dans sa demande, il obéit à la volonté nationale, sans regret, mais sincèrement. Il jeta les yeux sur un jeune homme de la tribu de Benjamin, d'une grande beauté et d'une force remar-

quable; le sacra en répandant sur son front une fiole d'huile; puis il assembla le peuple à Masphat, et, après lui avoir reproché son ingratitude, désigna Saül aux suffrages de ses compatriotes, qui l'acclamèrent.

§ 5. *Élection de Saül.* — Les débuts du nouveau roi furent humbles. Non-seulement Samuel conserva sa dignité de juge et continua à diriger l'administration, mais encore Saül n'exerça en réalité aucun pouvoir. Il n'était qu'un capitaine toujours armé, n'ayant ni cour ni résidence fixe, aux ordres de Jéhovah dont Samuel restait l'interprète. Mais bientôt il allait se rendre nécessaire et justifier le choix des Hébreux par ses victoires. Les Ammonites avaient envahi le pays à l'est du Jourdain, et assiégeaient Jabés. Saül fit un appel à la nation entière, et fondit sur les Ammonites, qui furent écrasés. Une seconde assemblée du peuple fut convoquée à Galgala, Samuel y résigna ses fonctions de juge, et l'élection de Saül fut sanctionnée.

Alors s'ouvre une période nouvelle dans l'histoire hébraïque. La royauté est définitivement constituée. Les tribus forment un corps de nation animé du même esprit, et repoussent en commun toute agression du dehors. La loi de Moïse, renouvelée par les réformes de Samuel et la création des écoles de prophètes, est pieusement observée. De grandes destinées semblent promises à la nation. Cette importante révolution s'opéra vers l'an 1095 avant notre ère.

C. LA ROYAUTÉ.

§ 1. *Règne de Saül.* — Saül ne tarda pas à trouver pesante la domination de Samuel. Il voulut s'affranchir d'une tutelle inopportune, et usurpa les fonctions du sacerdoce. Le prophète indigné lui déclara qu'en punition du sacrilége il perdrait son royaume. Il cher-

cha même à lui donner un rival appuyé de tout le poids de son autorité religieuse et de l'influence politique qu'il avait conservée comme ancien juge, et sacra secrètement le jeune *David*, fils d'Isaï, de la tribu de Juda. Mais Samuel n'aurait jamais réussi à renverser un souverain que ses victoires sur les Philistins et les Amalécites rendaient de plus en plus populaires. Aussi le nouvel *oint du Seigneur* se tenait-il prudemment à l'écart. Un heureux hasard l'amena à la cour. Saül était souvent saisi d'une profonde mélancolie, que soulageait seule la musique. David, très-habile joueur de harpe, fut appelé près de lui, et parvint à calmer ses accès de tristesse; mais il excita bientôt sa jalousie, pour avoir tué le géant Goliath, et soulevé chez le peuple par cet exploit un indicible enthousiasme. Sauvé à diverses reprises par deux des enfants de Saül, Michol dont il avait obtenu la main, et Jonathan qui était devenu son ami, David fut obligé de s'enfuir. Il réunit autour de lui quelques centaines de désespérés, et à leur tête mena quelques années une vie aventureuse. Errant de retraite en retraite, plus d'une fois trahi dans son malheur, il épargna cependant à deux reprises la vie du roi qu'il eut entre ses mains, et ne voulut jamais provoquer la guerre civile, en appelant à son aide les peuples étrangers. Les Philistins lui donnèrent pourtant le trône en remportant sur Saül une grande victoire sur le mont Gelboë. Saül et son fils Jonathan périrent dans la bataille (1056). David pleura la mort de son ennemi, et exhala dans un chant sublime les regrets que lui inspirait celle de Jonathan, mais il fit aussitôt connaître la faveur dont Samuel l'avait jugé digne, et prit le titre de roi.

La tribu de Juda s'empressa de le reconnaître. Les autres tribus prirent parti pour *Isboseth*, un autre fils de Saül, et la guerre éclata entre les deux princes. Elle dura sept ans et se termina par la mort d'Isboseth. Les principaux de ses partisans vinrent aussitôt trouver David à Hébron, se soumirent à lui, et le

reconnurent comme roi unique. Il avait alors trente-huit ans.

§ 2. *Règne de David.* — Le règne de David est l'époque la plus glorieuse de l'histoire hébraïque. A l'intérieur la monarchie s'organisa; à l'extérieur les Hébreux établirent leur prépondérance sur les peuples voisins, de la Méditerranée à l'Euphrate. David commença par donner une capitale au royaume, en enlevant aux Jébuséens le poste important de Jérusalem, où il fixa sa résidence et transporta l'arche d'alliance. Il assura la sécurité de ses frontières en battant à plusieurs reprises les Philistins, auxquels il prit le territoire de Geth. Au sud il extermina les Moabites, les Amalécites et les Iduméens. Il enleva même à ces derniers les ports d'Elath et d'Asiongaber sur la mer Rouge et mit ses États en communication avec les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique; à l'est les Ammonites furent vaincus à leur tour malgré les secours des Syriens. Ces succès provoquèrent une vaste coalition, dans laquelle entrèrent tous les peuples établis entre le Jourdain et l'Euphrate. David marcha contre eux, les battit et soumit au tribu les rois de Damas, de Sobah et d'Emath. Peu à peu le royaume hébraïque grandissait et devenait redoutable. Les cités phéniciennes craignaient son voisinage. Hiram de Tyr, pour ne pas être subjugué, signait un traité d'alliance; et les Arabes du Yémen et du Hedjaz l'imitaient. Les puissants monarques d'Égypte et d'Assyrie commençaient à regretter d'avoir laissé se constituer si près d'eux cette nationalité vivace et compacte. Un avenir glorieux semblait réservé au peuple hébreu. Mais cet éclat n'était qu'extérieur. David ne put jouir du succès de ses armes. Aussi bien une fatale destinée lui refusa, pendant toute sa vie, le repos et le bonheur. Jeune homme il avait dû fuir devant la vengeance de Saül. Son âge viril se consuma en guerres contre les peuples voisins, et sa vieillesse fut abreuvée d'amertume par des troubles

intérieurs et des malheurs domestiques. Son fils aîné Amman fut assassiné; son fils cadet Absalon se révolta contre lui, entraîna dix tribus dans la rébellion, et mourut misérablement; un autre de ses fils, Adonias, lui témoigna la plus noire ingratitude. Le premier-né de la plus chère de ses épouses mourut au berceau. Ces épreuves étaient comme la punition du crime que David avait commis en faisant mourir traîtreusement un de ses meilleurs officiers, Uri, après avoir séduit sa femme Bethsabée. Il ne survécut pas à ces épreuves, et mourut après avoir donné à son successeur, Salomon, les plus sages instructions, et laissant entre ses mains le plan du temple qu'il devait élever à Jéhovah (1016).

David ne fut pas seulement un conquérant, mais plus encore un organisateur. Grâce à lui les tribus hébraïques devinrent une nation indépendante, et atteignirent un haut degré de civilisation. Jérusalem fut élevée à la dignité de capitale politique et religieuse du royaume, et ce royaume devint redoutable à ses voisins. Aux yeux de la postérité, David est surtout le roi-prophète, car il est l'auteur de ces *Psaumes* où le repentir trouva ses accents les plus mélancoliques, et il a célébré en termes sublimes la Jérusalem nouvelle, dont il entrevoyait les splendeurs dans ses visions mystiques.

§ 3. *Règne de Salomon. — Salomon* arrivait au trône dans d'excellentes conditions : il n'avait ni ennemis à combattre, ni institutions à créer; il ne lui restait qu'à recueillir les fruits des travaux de son père. Mais sa fortune l'enivra. Il ne sut que ruiner le peuple, dont il pouvait faire le bonheur; il dédaigna le culte national qui faisait sa force, et prépara la prochaine dissolution du royaume. Son règne fut pacifique. La Bible a exprimé la profonde tranquillité dont jouirent les Hébreux sous son règne en disant que « chacun vivait dans l'abondance et la joie, à l'ombre de sa vigne et de son figuier ». Quelques tribus cha-

nanéennes avaient seules conservé leur indépendance, Hévéens, Héthéens et Amorrhéens. Il en acheva la réduction et les employa aux grandes constructions, dont il ornait ses États. L'Iduméen Hadad et le prince de Damas, Rézon, essayèrent de secouer le joug : une simple démonstration suffit pour les arrêter. Il est vrai que l'armée fut mise sur un pied nouveau. La cavalerie seule s'éleva à plus de 60,000 hommes. D'imposantes fortifications protégèrent le pays contre une invasion. Jérusalem fut entourée de murailles. Heser, Mageddo, Baalath et Gaza devinrent de redoutables citadelles. Tadmor ou Palmyre servit de boulevard contre les Assyriens et les Arabes. Une telle puissance excita le respect et l'admiration des peuples voisins. Les Pharaons de la XXIe dynastie entrèrent en relation avec lui, et Psiou-en-san lui donna sa fille en mariage. Les Phéniciens contractèrent avec lui une alliance offensive et défensive ; plusieurs princes arabes lui payèrent tribut, et, du fond du Yémen, la reine de Saba vint en personne lui rendre hommage.

Un commerce immense augmentait les richesses du royaume. Asiongaber et Elath sur la mer Rouge servirent de ports de départ aux flottes hébraïques et phéniciennes, qui allèrent chercher jusqu'à Ophir et Tarsis, c'est-à-dire jusqu'aux pays producteurs, les précieuses denrées de l'Inde et de l'Afrique. A Tadmor affluèrent les caravanes de l'Asie antérieure. Aussi « l'argent devint-il à Jérusalem comme les pierres et les cèdres, comme les sycomores qui naissent dans les campagnes ».

A la faveur de cette paix et de ces richesses, Salomon résolut d'exécuter le projet de son père, et de construire à Jérusalem un sanctuaire digne de Jéhovah. Hiram, roi de Tyr, lui fournit en abondance les bois précieux du Liban, les ouvriers, les architectes et les artistes, dont il avait besoin. 150,000 Chananéens furent occupés à extraire, à tailler et à transporter les pierres pour la construction, et 30,000 ouvriers, partagés en escouades de 10,000 hommes, travaillèrent

sept ans et demi à cette fameuse construction. La huitième année, Salomon en fit la dédicace au milieu d'un immense concours de peuple. L'arche d'alliance y fut transportée, et « l'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple ».

Mis en goût par l'immense éclat dont il venait d'entourer le culte national, et non content des charges et des sacrifices qu'il avait imposés au peuple, Salomon ordonna encore la construction d'un palais, où il prodigua un luxe effréné. Il s'y entoura d'une cour véritable, et se comporta désormais en despote oriental. L'amour du plaisir le perdit. Il oublia le Dieu de ses pères, et se laissa gagner par le pernicieux exemple des femmes étrangères, dont il avait peuplé son harem. On le vit adorer la Phénicienne Astarté, le Moabite Chamos, l'Ammonite Moloch. Cette tolérance était contraire à la loi mosaïque. Elle froissa le sentiment national. Les avis et les menaces ne lui firent cependant pas défaut. Les peuples tributaires s'agitèrent, les rois d'Égypte redevinrent menaçants; enfin Jéroboam, en excitant les tribus à la révolte, prépara la division du royaume et commença sa ruine. Quand Salomon mourut (976), la décadence avait déjà commencé. Elle ne devait plus s'arrêter.

Salomon a laissé dans tout l'Orient un grand souvenir. Les auteurs orientaux du moyen âge ne tarissent pas en histoires merveilleuses sur ce prince qu'ils nomment Soliman, et qui, d'après eux, non-seulement aurait gouverné toute la terre, mais encore exerçait sur les bons ou les mauvais esprits un pouvoir souverain attaché à un anneau magique. On lui attribuait une foule de traités de magie. Salomon ne fut pourtant que le principal représentant de la *sagesse* hébraïque. Il se plaisait à résoudre ce qu'on nommait alors des énigmes, et étonna ses contemporains par sa pénétration. Il avait dans plusieurs livres, aujourd'hui perdus, consigné le résultat de ses observations sur les animaux et les plantes. Il composa aussi de nombreux *Cantiques*, dont un seul, le psaume II,

paraît devoir lui être attribué. Enfin il écrivit quelques-uns de ces traités de philosophie populaire, dont les courtes sentences gravaient facilement dans la mémoire des règles de doctrine et des réflexions pratiques. Une partie du livre des *Proverbes* est probablement son ouvrage. Aussi comprend-on que sa haute sagesse et la profondeur de son esprit aient été si réputés dans l'antiquité.

§ 4. *Le schisme d'Israël.* — Son fils *Roboam* lui succéda pourtant sans rencontrer d'opposition ; mais les autres tribus étaient fatiguées de la prépondérance de Juda. Leurs députés s'assemblèrent à Sichem pour y rendre leurs hommages au nouveau roi, et *aussi* pour lui dicter leurs conditions et réclamer *une diminution* des charges. Roboam leur répondit avec dureté. Aussitôt dix tribus se séparèrent du fils de Salomon, auquel Juda et Benjamin restèrent seuls fidèles, et se donnèrent pour roi *Jéroboam*. Ainsi fut consommée la division des Hébreux en deux royaumes ennemis. Celui de Juda était moins étendu et moins peuplé, mais plus riche et plus respecté, car il possédait le sanctuaire national. Celui d'Israël était plus considérable, mais sans cohésion et sans unité. La conséquence immédiate de cette révolution fut l'affaiblissement de la foi religieuse. Les rois d'Israël, afin de se soustraire à l'obligation de porter chaque année leurs offrandes au temple de Jéhovah, élevèrent autel contre autel, et devinrent promptement idolâtres. Quant aux rois de Juda ils respectèrent davantage la loi mosaïque, mais il fallut à plusieurs reprises, pour extirper l'idolâtrie, les menaces des prophètes et les dures leçons de la conquête étrangère. La seconde conséquence du schisme fut en effet la diminution de l'importance politique. Entourés d'ennemis, et toujours en guerre les uns contre les autres, les rois d'Israël et de Juda ne surent pas conserver leur indépendance. Leur agonie sera lente. Le royaume d'Israël ne tombera qu'après 255 ans d'une déplorable anarchie, et celui de Juda après 389 ans.

§ 5. *Le royaume d'Israël.* — Malgré l'étendue de son territoire et les forces dont il disposait, le royaume d'Israël ne put jamais arriver à se consolider. Il lui manquait le prestige de l'hérédité et des souvenirs. Ses frontières n'étaient pas non plus suffisamment garanties contre les attaques incessantes de ses voisins, qu'attiraient les fertiles cantons de la Galilée et de la Samarie. De plus les luttes intestines, les fréquents changements de dynastie et une série de rois faibles et tyranniques épuisèrent promptement ses ressources. Son histoire est une fastidieuse énumération de tragédies domestiques, de crimes sans grandeur et de guerres sans résultats. Nous ne pouvons en indiquer ici que les principaux épisodes.

De 975 à 721, dix-neuf souverains règnent à Samarie, car ce fut dans ces villes qu'ils fixèrent leur résidence. Voici leurs noms : *Jéroboam, Nadab, Baasa, Ela, Zimri, Omri, Achab, Ochosias, Joram, Jéhu, Joachaz, Joas, Jéroboam II, Zacharie, Sallum, Manahem, Phaceïa, Phacée* et *Osée*. De tous ces souverains les seuls dont la postérité ait retenu le nom sont Achab, Jéhu, Joas, Jéroboam II et Osée. *Achab* (919-886) avait épousé la Tyrienne *Jézabel*. A son instigation il adopta le culte de Baal et des autres divinités phéniciennes, et persécuta le prophète Élie, qui le menaçait de la vengeance divine. Il périt dans une bataille contre le roi de Syrie. *Jéhu* se fit l'instrument de la colère de Jéhovah. Il précipita du haut d'une des fenêtres de son palais Jézabel, dont le cadavre fut dévoré par les chiens, fit mettre à mort soixante-dix des descendants d'Achab, et égorger les prêtres de Baal. *Joas* relève Israël, repousse victorieusement les Syriens, et s'empare de Jérusalem, dont il transporte les richesses à Samarie. Son fils *Jéroboam II* rétablit le royaume dans ses anciennes limites, mais l'impiété de ses successeurs accéléra leur ruine, car ils dédaignèrent les sinistres prophéties de Jonas, d'Osée, d'Amos et d'Abdias, et déjà l'ennemi était aux portes de la capitale.

Manahem n'avait une première fois échappé à la

ruine qu'en payant tribut à Phul-Balazar, roi de Babylone (752). Sous le règne de *Phacée* Tuklat-pal-asar II, roi d'Assyrie, revint en Israël, s'empara de la Galilée, de tout le pays de Nephtali, et transporta les habitants en Assyrie. *Osée* fut le dernier souverain d'Israël. Il essaya de s'affranchir de la honte du tribut et chercha un appui en Égypte. A cette nouvelle Sargon, celui que la Bible nomme Salman-asar, revint en Israël, fit Osée prisonnier, et le chargea de chaînes. Samarie fut prise, et ses habitants transférés en masse au fond de la Médie. A leur place des Babyloniens s'installèrent dans la Samarie. On désigna sous le nom de Samaritains les descendants de ces colons confondus avec les débris de la population juive restée dans le pays (721).

§ 6. *Le royaume de Juda.* — Le royaume de Juda se soutint plus longtemps : là étaient le sanctuaire national, les glorieux souvenirs et l'hérédité. Aidés par les prophètes, qui confondaient avec raison le culte et la nationalité, les souverains trouvèrent un sérieux appui dans le fanatisme à la fois politique et religieux du peuple. Les nombreuses forteresses et les montagnes qui couvraient le pays en rendaient l'accès difficile. La pauvreté du sol n'excitait pas la convoitise de puissants voisins. Aussi Juda conserva-t-il longtemps son indépendance, et même, à diverses reprises, joua un rôle important dans les affaires orientales.

De 975 à 587, vingt souverains régnèrent à Jérusalem. Voici leurs noms : *Roboam, Abia, Asa, Josaphat, Joram, Ochosias, Athalie, Joas, Amasias, Osias, Joathan, Achaz, Ezéchias, Manassé, Amon, Josias, Joachaz, Joachim, Jéchonias* et *Sédécias*. Le premier d'entre eux ne sut pas défendre sa capitale contre le Pharaon de la XXIIe dynastie, Scheschock ou Sésac, qui fit un immense butin et grava en caractères ineffaçables sur les murs de Thèbes le souvenir de sa victoire. *Josaphat* se fit un nom par sa piété. Il ré-

tablit l'observation des lois de Moïse, triompha des Ammonites et des Moabites, et rendit au royaume de Juda l'éclat qu'il avait perdu. Il essaya même, mais en vain, d'exploiter de nouveau par la mer Rouge les côtes indiennes et africaines. Le génie de Racine a immortalisé les noms d'*Athalie* et de *Joas*. L'impie *Achaz* n'échappe à la destruction qu'en implorant les secours de l'Assyrien Tuklat-pal-Asar II, mais il n'éloigne ce redoutable allié qu'en lui livrant les trésors du temple. Avec *Ézéchias* le royaume se relève un peu de sa faiblesse. Le sanctuaire central et la dynastie de David avaient toujours empêché les débordements de l'irréligion et les passions politiques. Les prophètes Isaïe, Jérémie, Baruch, etc., étaient mieux écoutés. En outre, la position géographique était des plus avantageuses, et Jérusalem offrait de redoutables moyens de défense. C'est sous les murs de cette ville que Sennachérib perdit une grande armée assyrienne. Mais son fils Assur-akhi-eddin, l'Assar-hadon de la Bible, le vengea en menant en captivité le fils d'Ezéchias, *Manassé*. Dès lors tout est fini pour Juda. Placé entre les deux grands empires des vallées du Nil et de l'Euphrate, tour à tour ravagé par les Égyptiens ou les Assyriens, ce royaume n'a plus qu'une ombre d'indépendance. Nabuchodonosor, le puissant souverain de Babylone, lui porta les derniers coups. En 606, il s'empara de Jérusalem et emmena en captivité à Babylone *Joachim* et plusieurs milliers de ses sujets. Quelques mois après, il renversait son successeur *Jéchonias*, et, en 587, malgré la belle résistance de *Sédécias*, prenait d'assaut et détruisait la capitale de David et de Salomon. Le dernier roi de Juda fut conduit devant le féroce vainqueur, qui lui fit crever les yeux, égorgea ses fils et le jeta en prison pour le reste de ses jours. Ses anciens sujets furent transportés en masse à Babylone ou aux environs. On ne laissa dans le pays que quelques pauvres paysans pour cultiver la terre.

Telle fut la fin tragique du royaume de Juda. A dater de ce moment jusqu'au retour de Sesbazar sous

Cyrus, après une captivité de soixante et dix ans, la Judée n'est plus qu'une des satrapies du roi de Babylone. Mais les Hébreux exilés et persécutés se retrempèrent dans l'adversité. Ils commencèrent à comprendre les salutaires avertissements des prophètes, et se préparèrent de nouveau à la mission qu'ils devaient remplir.





CHAPITRE V

HISTOIRE DES JUIFS DEPUIS L'ÉDIT DE CYRUS JUSQU'A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR POMPÉE.

§ 1. *Divisions de l'histoire des Juifs.* — Les Hébreux furent traités avec bonté par leurs vainqueurs. On leur laissa le libre exercice de leur religion et de leurs coutumes. On leur permit d'avoir des juges particuliers. Ils formaient en quelque sorte un État à part sous la surveillance du gouvernement babylonien.

Quelques-uns d'entre eux arrivèrent à de hautes fonctions. *Daniel, Hananias, Mizaël* et *Azarias,* dont la science surpassa celle des mages, furent investis de la confiance royale. Aussi les exilés ne perdirent-ils pas tout espoir de retourner en Judée. Cet espoir se fortifia de plus en plus par la rapide décadence de l'empire babylonien. Le prophète *Ezéchiel,* dans ses visions sublimes, annonçait la prochaine délivrance de Juda. En effet, quand Cyrus s'empara de Babylone, les Hébreux virent aussitôt se réaliser leurs désirs. Peut-être avaient-ils déjà fait des démarches auprès du vainqueur et obtenu des promesses de sa part, ou plutôt fondaient-ils leurs espérances sur les opinions religieuses de Cyrus, qui, sur beaucoup de points, étaient conformes aux leurs. Toujours est-il qu'en 536, Cyrus publia un édit par lequel il accordait aux Hébreux qui vivaient dans ses États la permission de retourner à Jérusalem et de reconstruire le temple.

Les habitants de l'ancien royaume d'Israël n'avaient jamais eu beaucoup d'attachement pour Jéhovah, et, chez leurs descendants, après un si long séjour au milieu des idolâtres, le souvenir de l'ancienne patrie était à peu près effacé. Ce furent donc les habitants de l'ancien royaume de Juda qui profitèrent surtout de l'autorisation. Aussi, à partir de cette époque, désigna-t-on sous le nom de Judéens ou Juifs les Hébreux qui travaillèrent à la restauration des institutions mosaïques. Nous emploierons dorénavant ce nom de Juifs en parlant des membres de la nouvelle société hébraïque en Palestine.

L'histoire des Juifs, depuis la rentrée à Jérusalem jusqu'à l'immixtion des Romains dans leurs affaires, se divise en trois périodes :

A. *Période de la domination persane, 536-332.*
B. *Période de la domination grecque, 332-167.*
C. *Période de la restauration nationale, 167-63.*

A. PÉRIODE DE LA DOMINATION PERSANE.

§ 2. *Rentrée à Jérusalem.* — Plusieurs milliers de familles des tribus de Juda et de Benjamin répondirent à l'appel de Cyrus, et se disposèrent à rentrer à Jérusalem. Ils formèrent une caravane de près de 50,000 personnes sous le commandement de *Jésus*, héritier direct du pontificat, et de *Zorobabel*, descendant des anciens souverains. Cyrus leur fit rendre les vases d'or et d'argent jadis enlevés au temple, et ceux de leurs compatriotes qui restaient à Babylone les comblèrent de cadeaux. Les colons prirent possession sans difficulté du pays de leurs aïeux, car les satrapes babyloniens de Syrie s'étaient soumis à la nouvelle dynastie. La seconde année de leur retour ils jetèrent les fondements du nouveau sanctuaire, et obtinrent des Phéniciens les matériaux nécessaires à l'exécution de cette sainte entreprise. Mais les Samaritains, pour se

venger d'avoir été exclus de la communauté, cherchèrent par tous les moyens à arrêter les travaux. Non-seulement ils attaquèrent et dispersèrent à plusieurs reprises les travailleurs, mais encore ils parvinrent à gagner quelques-uns des ministres persans, et forcèrent les Juifs à interrompre la construction; mais ceux-ci, soutenus par les conseils des prophètes *Aggée* et *Zacharie,* obtinrent un arrêt favorable de Darius, et purent terminer leur œuvre. En 516 le temple fut consacré au culte dans une fête solennelle. Le rétablissement du sanctuaire national fut l'unique résultat de la mission de Jésus et de Zorobabel. Pendant les règnes de Darius et de Xercès on n'a aucun renseignement sur les destinées de la colonie juive. Il est probable que, soumis à un gouverneur persan et à l'influence de leurs grands prêtres, ils réparèrent leurs pertes, et, à la faveur d'une longue paix, recouvrèrent en partie leur antique prospérité.

§ 3. *Esdras et Néhémias.* — Sous Artaxercès Longue-Main, en 458, un second départ eut lieu, et un grand nombre de Juifs retournèrent dans leur patrie sous la conduite d'*Esdras.* En 445 un des officiers du roi, *Néhémias,* obtenait un édit qui autorisait la reconstruction des murs de Jérusalem. Lui-même dirigea les travaux qui furent accomplis avec rapidité, malgré la résistance des peuples voisins. Après avoir garanti la sécurité du sanctuaire, il s'occupa, de concert avec Esdras, à réformer les mœurs, l'administration, et à rétablir dans leur pureté antique les préceptes du culte national. Les deux réformateurs réunirent encore les livres saints, et instituèrent des réunions publiques, ou synagogues, pour la lecture et l'explication de la loi. Mais ils rencontrèrent une vive opposition. Le peuple retombait sous l'empire de ses anciennes habitudes; les prêtres donnaient le mauvais exemple en contractant des unions avec des femmes idolâtres; les pauvres étaient accablés par l'avarice des riches, qui réduisaient en esclavage les enfants de

ceux dont ils avaient dévoré les biens par l'usure. Le prophète *Malachie* a retracé avec une sombre ardeur le sinistre tableau de la misère du peuple et de la corruption des grands. En même temps les divisions politiques reparaissaient et la guerre civile éclatait. Manassé, fils du grand prêtre Joïada, se retirait à Samarie, et fondait à Garuzim un temple rival de celui de Jérusalem. Ainsi se perpétuait le schisme qui avait été si funeste aux tribus juives.

Sous les successeurs d'Artaxercès Longue-Main, les Juifs partagèrent le sort des autres provinces du vaste empire des Perses. Ils formaient une sorte de république sous la suzeraineté du grand roi; mais les satrapes de Syrie avaient le droit d'intervenir dans leurs querelles. Ainsi, quand le grand prêtre Jonathan égorgea de sa main, au pied de l'autel, son propre frère Jésus, le satrape Bagosès leur imposa une forte amende. Les Juifs savaient pourtant tout ce qu'ils devaient aux Perses, et furent leurs sujets dévoués : c'est ce qui explique leur résistance à Alexandre et à ses successeurs.

B. PÉRIODE DE LA DOMINATION GRECQUE.

§ 4. *Alexandre à Jérusalem.* — *Alexandre* venait de conquérir l'Asie Mineure et la Syrie. Il se rendait en Égypte. Les Juifs refusèrent de se soumettre à lui, non-seulement par reconnaissance pour leurs anciens souverains, mais aussi par haine du polythéisme grec. Le conquérant irrité marcha sur Jérusalem. Le grand prêtre *Jaddus* vint à sa rencontre, en habits sacerdotaux, accompagné des lévites avec leurs ornements. Frappé, comme le sera plus tard Attila devant saint Léon, de la majesté de cette pompe religieuse, Alexandre accueillit avec respect Jaddus, et se rendit au temple pour y sacrifier à Jéhovah. Il accorda aux Juifs la faveur d'être exemptés des impôts pendant l'année

sabbatique, et la faculté de vivre selon leurs lois. Il accorda la même liberté à ceux qui seraient disposés à prendre du service dans son armée. C'est ainsi que les Juifs passèrent, sans secousse violente, sous la domination macédonienne.

§ 5. *Domination des Ptolémée.*— Lors des troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, la Judée fut successivement occupée par plusieurs des prétendants à sa succession, et finit par devenir une des provinces de l'empire Égyptien. Elle resta soumise aux Ptolémée pendant un siècle, et fut traitée par eux avec douceur. Le gouvernement Égyptien se contentait en effet de recevoir le tribut, sans intervenir dans les affaires intérieures de la Palestine, et dans les querelles des partis. De fréquentes relations s'établirent alors entre les Grecs et les Juifs. Alexandrie devint comme le rendez-vous des deux nations. Les Juifs y occupaient tout un quartier, et y exerçaient des droits égaux à ceux des Macédoniens. Bien que les documents positifs fassent défaut pour cette époque, il est probable que les sciences et les arts de la Grèce furent cultivés par les Juifs, car on ne saurait nier l'influence des doctrines étrangères et surtout de la dialectique grecque sur les écoles juives, qui plus tard brillèrent d'un si vif éclat. Les Grecs, de leur côté, apprirent à connaître l'histoire et les lois de Moïse. Il paraît même que, sur le conseil de Démétrius de Phalère, Ptolémée Philadelphe, voulant placer leurs livres saints dans sa fameuse bibliothèque d'Alexandrie, s'adressa au grand prêtre Éléazar pour lui demander des docteurs juifs capables de les traduire en grec. Cette traduction grecque est connue sous le nom de version des Septante.

Ces bonnes relations durèrent peu. Dans une de ses expéditions contre le roi de Syrie, Ptolémée Philopator entra à Jérusalem, et, malgré la résistance des lévites, pénétra dans le saint des saints. De retour en Égypte, il se vengea de l'opposition des prêtres, en privant les Juifs d'Alexandrie de leurs priviléges, et en ordonnant

que les soldats juifs qui tiendraient à conserver leurs droits seraient marqués d'une feuille de lierre avec un fer chaud. Aussi les Juifs, profitant de leur situation géographique, se tournèrent-ils immédiatement du côté des rois de Syrie, et appelèrent à leur secours contre les Ptolémée, Antiochus III le Grand. Les Égyptiens furent en effet vaincus, et Antiochus se montra reconnaissant des services que lui avaient rendus les Juifs. Il envoya de magnifiques présents au temple, exempta de tout tribut pour trois ans ceux qui voudraient s'établir à Jérusalem, et confia d'importantes fonctions à plusieurs de ses nouveaux sujets.

§ 6. *Domination des Séleucides.* — La bonne harmonie ne dura pas longtemps. Les successeurs d'Antiochus III commirent la maladresse de froisser les susceptibilités nationales et religieuses des Juifs, et dès lors s'engagea une lutte qui devait se terminer par la restauration d'une dynastie indigène. Déjà sous Séleucus Philopator, son ministre Héliodore avait voulu s'emparer des trésors du temple. Mais le sacrilége fut puni et le sanctuaire respecté Le frère de Séleucus, Antiochus Épiphane (175), ne se contenta plus de menacer. Ce prince était longtemps resté à Rome comme otage. Il était revenu en Syrie rêvant un empire oriental fondé, comme celui de Rome, sur l'administration des nationalités provinciales. La Judée fut le premier obstacle qu'il rencontra. Une première fois, en 169, il s'empara de Jérusalem, y fit durant trois jours un horrible carnage, et mit la main sur tous les trésors du temple. L'année suivante, cherchant un prétexte pour se dédommager des frais d'une expédition malheureuse contre l'Égypte, il envoya un de ses généraux, Apollonius, à Jérusalem, avec ordre de tout massacrer. Apollonius obéit avec conscience : des flots de sang coulèrent dans les rues de la ville ; une citadelle retoutable, Acra, s'éleva, qui dominait le temple, et du haut de laquelle les Syriens pouvaient assassiner ceux qui se rendaient au sanctuaire pour y

faire leurs dévotions. Bientôt même Antiochus rendit un décret portant défense d'adorer d'autres dieux que les siens. La persécution commença, et elle fut atroce. C'est alors que le vieillard Eléazar, docteur de la loi, aima mieux mourir qu'abjurer, et qu'une famille entière, sept enfants et leur mère, moururent l'un après l'autre plutôt que de manger des viandes défendues; alors que deux femmes accusées d'avoir fait circoncire leurs enfants furent précipitées dans un ravin, ayant leurs enfants suspendus à leur cou.

Quatre siècles de domination étrangère avaient abaissé le sentiment national, mais tous les monarques chaldéens, persans, égyptiens ou grecs, auxquels avaient obéi les Juifs, avaient respecté leurs croyances. Cette persécution religieuse excita dans toutes les classes de la société juive une indicible fureur. Tous ceux qui n'avaient pas oublié la gloire antique de la patrie associèrent leurs haines religieuses à leurs regrets patriotiques. Un parti national se forma, et bientôt commença la guerre de la revanche ou plutôt de l'indépendance politique et religieuse.

C. PÉRIODE DE LA RESTAURATION NATIONALE.

§ 7. *Matathias.* — Un prêtre de Jérusalem, Matathias, réfugié dans la petite ville de Modaïm avec ses cinq fils, Johanan, Siméon, Juda, Éléazar et Jonathas, y pleurait dans la retraite les malheurs de ses compatriotes, lorsqu'un officier d'Antiochus, Apelles, se présenta à Modaïm pour y faire exécuter le décret du roi, relatif à l'unité de religion. Matathias et ses fils, saisis d'une sainte fureur, se jettent sur Apelles, le tuent, dispersent son escorte, et, appelant aux armes tous les patriotes, vont chercher un refuge dans les montagnes de Juda. Ils y furent bientôt rejoints par un grand nombre de partisans, et entrèrent en cam-

pagne, massacrant les Syriens et renversant les autels des faux dieux. A la nouvelle que mille de ses compagnons s'étaient laissé égorger plutôt que de se défendre un jour de sabbat, Matathias fit décréter la légitimité de la défense, et, par cette infraction à la loi de Moïse, commandée par la nécessité, assura l'affranchissement de sa patrie. Mais il mourut (166) avant d'avoir délivré Jérusalem. Cet honneur était réservé à ses fils, dignes héritiers de ses vertus et de son patriotisme.

§ 8. *Juda Macchabée*. — On les nomme les *Hasmonéens*, à cause de l'aïeul de Matathias, ou plutôt les *Macchabées*, c'est-à-dire les Martels. Tel fut en effet le surnom du continuateur de l'œuvre de *Matathias*, de l'héroïque *Juda*. A la tête de quelques *milliers* d'hommes, il battit successivement les généraux envoyés contre lui par Antiochus, Apollonius, Séron, Nicanor, Gorgias et Lysias, et, en 165, rentra dans Jérusalem. Le Temple avait été dévasté, le saint des saints profané, les portes brisées. Partout croissaient les ronces et les herbes sauvages. Juda se mit aussitôt à l'œuvre, répara les ruines, rétablit le culte, et célébra cette restauration par huit jours de sacrifices solennels. Antiochus, furieux des revers de son armée, jura d'exterminer les Juifs et de détruire Jérusalem. Il se mettait en marche quand il mourut subitement, 163.

Son successeur, Antiochus V Eupator, monté fort jeune sur le trône, était sous la tutelle de Lysias. Ce dernier, témoin de tant de victoires remportées par les Juifs, penchait pour le parti de la paix. Mais les Juifs se méprirent sur ses intentions, et continuèrent les hostilités. Juda aurait voulu s'emparer de la citadelle de Sion, dont la garnison, fort nombreuse et renforcée par un grand nombre de Juifs infidèles, rendait presque impossible le séjour de Jérusalem et la visite au Temple. A deux reprises les armées syriennes essayèrent de dégager la place : Timothée et Lysias

qui commandaient ces armées, furent battus l'un et l'autre à Gazara et à Bethsara; mais la masse de leurs forces était si accablante, que Juda, malgré son double succès, dut s'enfermer à Jérusalem dans l'enceinte du Temple, qu'il avait fait fortifier. C'en était fait de l'indépendance nationale : Eupator arrivait avec de formidables renforts. Tout à coup, il fut rappelé en arrière par une révolution imprévue, et offrit aux Juifs une paix honorable : le libre exercice de leur religion et le maintien des lois nationales.

Son successeur, Démétrius Soter, rompit la paix sous prétexte de soutenir contre Juda sa créature, le grand prêtre Alcime, et envoya contre Jérusalem son lieutenant Nicanor. Juda fut encore vainqueur à Béthoron (161); mais, fatigué des continuelles attaques des Syriens, il songea à se mettre sous la protection de Rome. Le sénat ne cherchait que l'occasion d'intervenir avec une apparence de droit dans les affaires intérieures de la Judée et de l'Orient. Il s'empressa de conclure avec Juda un traité d'alliance offensive et défensive, et enjoignit à Démétrius de laisser les Juifs en repos. Mais un nouveau général, Bacchide, était déjà parti contre Jérusalem. Huit cents hommes seulement restaient auprès de Juda. Il ne craignit pas, à leur tête, d'attaquer les phalanges syriennes. Accablé par le nombre, il périt à Bethzéto enseveli dans son triomphe (160). Au moins légua-t-il aux patriotes l'exemple de son dévouement héroïque, et leur laissa-t-il dans ses frères des guides éprouvés, dont la prudence acheva l'œuvre commencée par sa vaillance.

§ 9. *Jonathas*. — Des quatre frères de Juda, *Éléazar* était mort à la bataille de Bethsara, victime de son dévouement. *Johanan* avait été assassiné par des Arabes pillards. *Jonathas* et *Siméon* restaient seuls, mais ils ne faillirent pas à leur tâche : Jonathas reprit l'œuvre de la délivrance. Il renouvela l'alliance avec Rome, et força Bacchide à laisser ses compatriotes en repos. En effet, les Syriens quittèrent pour

quelque temps le pays, et Jonathas put exercer sur les Juifs un pouvoir analogue à celui des anciens Juges. Les querelles des princes qui se disputaient alors le trône de Syrie (Alexandre Bala, Démétrius Nicanor, Antiochus Théo), affermirent l'indépendance de la Judée. Comme ils connaissaient la valeur de Jonathas et la solidité de ses soldats, ils s'efforcèrent de les attirer dans leur parti, et leur prodiguèrent les promesses. Jonathas profita de ces troubles pour consolider son autorité, mais il ne sut pas éviter les piéges de Tryphon, gouverneur d'Antioche, et périt à Ptolémaïs avec ses enfants et mille soldats de sa suite (144).

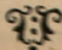
§ 10. *Siméon.* — Le dernier des fils de Matathias, *Siméon*, sans se laisser décourager par la mort tragique de ses quatre frères, prit en main le gouvernement. Il engagea ses compatriotes à se prononcer contre l'usurpateur Tryphon, et fut récompensé de cet acte d'habile politique par la reconnaissance officielle de son autorité. Démétrius Nicanor exempta la Judée de tout impôt, et les garnisons syriennes évacuèrent les forteresses qu'elles occupaient encore. La citadelle de Jérusalem ouvrit enfin ses portes, et ainsi disparut toute trace de l'occupation syrienne. Libre alors de donner ses soins à l'administration, Siméon s'empara de Joppé, afin d'établir des communications régulières avec la Grèce et Rome. Fidèle aux prescriptions mosaïques, il encouragea l'agriculture et s'efforça de réparer les désastres causés par ces guerres incessantes. « On voyait alors, dit la Bible, sur les places de Jérusalem, des vieillards appuyés sur leurs bâtons, à cause du grand nombre de leurs années, et la ville était remplie de jeunes garçons et de jeunes filles qui dansaient et chantaient sur les places publiques. » Les Juifs reconnaissants lui conférèrent solennellement à lui et à ses descendants, les dignités de grand prêtre et de prince des Juifs avec des pouvoirs très-étendus et le droit exclusif de convo-

quer les assemblées nationales. L'acte d'investiture, conservé dans les archives du Temple, consacra le souvenir de cette révolution politique et de la délivrance de la Judée. Mais Siméon ne jouit pas longtemps de son pouvoir : trompé par les perfides protestations de son gendre, il tomba dans un guet-apens et périt assassiné (135).

§ 11. *Les Sadducéens et les Pharisiens.* — *Jean Hyrcan*, son fils, échappa seul au fer des assassins, et fut aussitôt mis en possession de la double dignité exercée par Siméon. La décadence de la Syrie et de l'Égypte et le renouvellement de l'antique alliance avec Rome lui permirent non-seulement de consolider son autorité, mais encore d'agrandir son territoire aux dépens des Samaritains et des Iduméens. Mais ce fut le dernier de cette famille de héros suscités pour la délivrance d'Israël, et sous lui commencent les divisions religieuses qui bientôt ruineront ce pays à peine affranchi de la domination étrangère. Si en effet la masse du peuple croyait par tradition et pratiquait par habitude, il se forma parmi les scribes et les docteurs deux écoles opposées. Les uns, les *Sadducéens*, ainsi nommés de *Saddoc* leur chef, s'attachant à la lettre, n'admirent comme authentiques que les livres du Pentateuque et les Prophètes. Ils repoussaient l'autorité de la tradition orale, et niaient les dogmes nouveaux, tels que l'immortalité de l'âme, l'existence des anges et des démons, les peines et les récompenses futures, etc. Les autres se nommaient les *Pharisiens*, de l'hébreu *Perouschim*, c'est-à-dire les *Séparés*. Ils accordaient la même autorité à la tradition qu'à la loi écrite, et acceptaient les dogmes nouveaux. Il est certain que les premiers conservaient le mosaïsme dans sa pureté, mais qu'ils le rendirent stationnaire, tandis que les seconds l'altéraient, mais favorisèrent son développement en donnant la sanction religieuse à certaines croyances, qui n'étaient pas explicitement énoncées dans la Bible. Les Saddu-

ciens étaient fort relâchés dans la pratique : au
comptaient-ils dans leurs rangs la plupart des rich
Les Pharisiens affichaient une grande sévérité de pri
cipes : aussi la majorité du peuple s'attachait-elle
eux, et souvent ils abusèrent de leur influence po
faire prévaloir leurs doctrines politiques. En dehor
de ces deux écoles, il se forma une association d'as
tes, les *Esséniens* (du syriaque *Asaya*, les médecin
qui s'efforcèrent de mettre la morale au-dessus d
pratiques de la religion. Les trois sectes se jalou
sèrent réciproquement, surtout les deux première
Elles se disputaient le pouvoir, et, dès que les fureur
religieuses se mêlèrent aux passions politiques, la Judé
fut condamnée.

§ VIII. *Arrivée des Romains.* — Les successeurs
d'Hyrcan, *Aristobule*, *Alexandre Jannée*, *Alexandra*,
Aristobule et *Hyrcan* se disputèrent en effet le pou-
voir, tantôt avec l'aide des Pharisiens, tantôt avec
celle des Saducéens. La Judée fut agitée par des
guerres civiles incessantes, et maintes fois des tragédie
domestiques ensanglantèrent le palais des Macchabées
Les Romains arrivèrent enfin pour imposer leur
volonté. En 63, Pompée, alors tout-puissant e
Asie, se prononça en faveur d'un des compétiteur
s'empara de Jérusalem, et éleva Hyrcan II à l
dignité d'ethnarque, c'est-à-dire que la Judée perdit d
nouveau son indépendance et devint une provinc
romaine gouvernée par des souverains indigènes. Dè
lors, l'histoire de la Judée se confond avec celle d
Rome, et c'est dans les annales romaines qu'il fau
lire le dramatique récit des derniers jours de Jéru-
salem.





CHAPITRE VI

CIVILISATION HÉBRAÏQUE

I. — VIE RELIGIEUSE.

§ 1. *Les écoles de prophètes.* — Nous connaissons déjà les institutions religieuses et politiques des Hébreux. Il ne nous reste, pour achever le tableau résumé de leur civilisation, qu'à indiquer les principaux changements apportés à ces institutions depuis Moïse, et à parler de leur vie sociale et intellectuelle.

Le fond de la doctrine mosaïque ne changea pas. Il arriva néanmoins que les Hébreux, même en restant fidèles à Jéhovah, ne surent pas s'élever jusqu'à l'idée d'un être invisible, et l'adorèrent, dans différentes localités, sous une forme visible. De plus, les divinités chananéennes reçurent à plusieurs reprises les hommages de la foule et même des rois. Mais ce n'étaient que des aberrations momentanées : on finissait toujours par revenir au culte national. Cette perpétuité dans les coutumes est due surtout à l'établissement des *écoles de prophètes* par Samuel. Sous le nom de prophètes on se figure des hommes capables de deviner l'avenir : tels qu'ils nous apparaissent dans leurs propres écrits, ce furent des hommes doués d'une haute intelligence, pleins de zèle pour Jéhovah et sa doctrine, et qui puisaient leurs inspirations dans leur enthousiasme. L'expérience du passé et la connaissance du présent leur firent jeter sur l'avenir un regard pénétrant; mais ils ne s'abaissèrent jamais au

rôle de devin. Ce furent des conseillers des rois et des précepteurs du peuple, et ils leur parlèrent avec un courage qui leur valut bien des persécutions.

Ils formèrent la classe la plus éclairée de la nation : tandis que les lévites ne connaissaient que la lettre de la loi, les prophètes en saisissaient l'esprit, et l'interprétaient dans le sens le plus large. A côté de leurs études spéciales, ils embrassaient toutes les sciences alors accessibles aux Hébreux. Aussi passèrent-ils aux yeux de la foule pour des thaumaturges, bien qu'ils ne fussent que des savants. Les plus célèbres d'entre eux sont *Élie, Élisée, Isaïe, Jérémie* et *Daniel*. Grâce à eux les doctrines mosaïques se maintinrent et l'influence hébraïque se répandit dans le monde entier.

II. — VIE POLITIQUE.

§ 1. *Les rois.* — Presque en même temps que les prophètes furen[illegible] les rois. La royauté ne fut à son début qu'un pouvoir exécutif permanent. Le roi étant comme le représentant du souverain invisible, les prêtres s'étaient arrogé le droit de le conseiller. Mais il arriva bientôt que, favorisés par le succès de leurs armes, les rois usurpèrent un pouvoir que la loi leur refusait, et renièrent même le principe théocratique. D'après un acte fondamental, qui remontait à Samuel et fut plusieurs fois renouvelé, mais dont nous ne possédons plus le texte, les devoirs du roi lui étaient tracés par les lois de Jéhovah, qu'il devait observer et faire respecter. Quant à ses droits, il était le juge suprême et décidait en dernier ressort; il avait le droit de grâce; il commandait en chef l'armée et pouvait en conférer la direction à qui bon lui semblait; il déclarait la guerre et signait des traités de paix et d'alliance sans consulter la nation; il organisait le culte national et ses cérémonies; il désignait même son successeur.

§ 2. *Revenus et dépenses.* — Malgré ces pouvoirs exagérés, et le respect dont ils étaient l'objet, les rois n'oubliaient pas leur origine. Ils étaient bien plus accessibles à leurs sujets que les autres souverains orientaux. Ils écoutaient les remontrances des prophètes et des anciens : ce n'étaient pas en un mot des despotes. Ils avaient pourtant sous leurs ordres toute une armée de fonctionnaires et de serviteurs. Leur luxe, leurs nombreuses possessions et les trésors de leurs palais font supposer qu'ils jouissaient de revenus considérables : présents volontaires, c'est-à-dire impôts déguisés; prestations en nature, c'est-à-dire corvées; jardins, parcs, troupeaux, qui formaient comme le domaine privé; confiscation; butin; tributs des pays soumis; droits d'entrée et de passage frappés sur les négociants; monopoles, etc.; on ne s'étonnera pas que ces diverses ressources aient permis à certains d'entre eux d'amasser de grands trésors. Leurs seules dépenses se bornaient à l'entretien de leurs serviteurs, de leur harem et de la garde royale, et à de nombreux cadeaux; les fonctionnaires en effet ne recevaient pas de traitement, et la solde des troupes consistait principalement dans le butin.

§ 3. *Armée.* — Le service militaire était obligatoire. En temps de paix, les hommes soumis par leur âge au service faisaient à tour de rôle les exercices nécessaires. En temps de guerre, on convoquait les contingents par des messagers ou des signaux. Les soldats s'armaient et s'entretenaient à leurs frais. L'art militaire n'atteignit jamais chez les Hébreux un grand degré de perfection. Ils suppléaient par le courage et l'enthousiasme patriotique à leur insuffisance en matière stratégique : mais ils étaient passés maîtres dans l'art de l'attaque et surtout de la défense des places, car le pays entier et les provinces voisines étaient comme hérissés de forteresses, et la guerre de siéges était la principale de leurs opérations militaires. Les Romains eux-mêmes seront arrêtés à plusieurs reprises

par l'habileté et la ténacité des Juifs assiégés par eux. Quand la campagne était terminée, la moitié du butin appartenait de droit aux soldats, l'autre était partagée entre le roi et les prêtres. Ces usages se perpétuèrent jusqu'à l'occupation romaine.

III. — VIE SOCIALE

§ 1. *Agriculture.* — De la vie religieuse et politique passons à la vie sociale et intellectuelle.

L'agriculture, de tout temps, fut en honneur chez les Hébreux. Moïse en fit même la base de sa constitution; aussi, depuis la conquête du pays de Chanaan, devint-elle leur principale occupation. Les instruments aratoires étaient d'une grande simplicité, si toutefois on en juge par ceux qu'on voit encore en usage dans la Palestine. Les céréales et les légumes étaient surtout cultivés, mais on vantait aussi les vignobles du pays. L'époque des vendanges était même un temps de réjouissances publiques, et les plus sages de la nation ne dédaignaient pas de prouver à l'occasion qu'ils n'étaient pas insensibles à la saveur de ce produit indigène. Outre le vin, on buvait encore le *schechar*, sorte de bière ou plutôt de boisson fermentée obtenue avec du blé et des fruits. Les Hébreux cultivaient les oliviers. Leurs jardins étaient célèbres : ils le sont encore dans l'Orient moderne. Ils savaient les arroser par des procédés artificiels, et aimaient à y acclimater des plantes étrangères.

§ 2. *Industrie.* — Les longues guerres soutenues par les Hébreux contre les Chananéens, l'oppression et les luttes continuelles pendant la période des Juges, s'opposèrent au développement de l'industrie hébraïque. On se contentait du strict nécessaire. Mais au temps des rois, quand la prospérité et le luxe augmentèrent, les arts et les métiers se perfectionnèrent sous

l'influence des artistes et des ouvriers phéniciens. Les industries du vêtement et de la toilette prirent une grande extension. Les femmes apprirent à filer et à tisser les diverses matières textiles, non-seulement pour l'usage de la maison, mais aussi pour la vente. La Bible cite certains tissus de luxe, tels que des ouvrages de broderie et de tapisserie avec des figures et des encadrements en fil d'or. A la fabrication des étoffes se rattachaient l'art du foulon et celui du teinturier. Dans l'Orient, les modes et les usages varient fort peu. Les vêtements essentiels y ont conservé de tout temps une extrême simplicité. Les Hébreux avaient pourtant introduit dans leur costume quelques pièces, telles que *l'éphod* et le *meil*, tuniques de luxe, le *kaïh* et *l'addereth*, riches manteaux, qui en faisaient un costume national. Leurs femmes portaient des *âchasim* ou chaussures garnies de clochettes et de plaques métalliques qui s'entrechoquaient dans la marche, des *schebisim* ou turbans et bonnets en filet, et des voiles dont elles se couvraient en sortant dans la rue. La joaillerie et la parfumerie atteignirent une grande perfection. Les Hébreux connaissaient les pierres précieuses, et quelques-uns de leurs ouvriers les montaient et les gravaient. D'autres savaient fabriquer des bracelets, des bagues, des anneaux de pied, des bourses qu'on suspendait à la ceinture, et tout l'attirail de la coquetterie féminine, contre lequel s'élevaient avec indignation les prophètes. Toute une classe d'artisans spéciaux s'occupait de la préparation des huiles et des onguents fabriqués avec de la myrrhe, de la cinnamome, du roseau aromatique, de la cassie, du galbanum et de l'encens. Une des branches les plus importantes de cette industrie était la composition du *pouch* ou fard pour les yeux et du *caphen* ou poudre blonde pour les ongles et les cheveux.

Les industries relatives au bâtiment étaient aussi fort répandues. Maçons, charpentiers, serruriers, menuisiers, fabricants de meubles ne manquaient pas. Les briques et les poteries étaient communes; mais on ne

parle encore du verre que comme d'une matière rare et précieuse.

Quant aux industries métallurgiques, grâce au voisinage de la Phénicie, elles étaient très-avancées. Nous trouvons dans le livre de Job quelques termes techniques qui révèlent une connaissance exacte des procédés de la métallurgie. Les Hébreux savaient fondre les métaux ; ils avaient la pratique de l'affinage et de la coupellation. Ils martelaient, plaquaient, soudaient et polissaient. L'usage du cuivre était surtout répandu. L'or et l'argent servaient à faire toute espèce de parures et certains ustensiles, tels que chandeliers, vases, coupes ou même boucliers. Ils se servaient du plomb pour l'affinage de l'argent.

§ 3. *Commerce.* — Les Juifs ont la réputation méritée, depuis plusieurs siècles, d'être les négociants les plus actifs et les plus déliés du monde entier. Leur dispersion et les persécutions qu'ils eurent à subir développèrent sans doute chez eux la prudence et le tact, qui sont les conditions du succès dans les opérations commerciales. Mais à l'époque où ils étaient encore rassemblés en corps de nation, ils paraissaient ne s'être adonnés que par occasion au commerce. La constitution mosaïque s'y opposait même, à cause des relations avec les peuples étrangers, dont le législateur voulait préserver ses compatriotes. Mais, placés entre deux peuples commerçants, les Phéniciens et les Arabes, et sur le chemin des caravanes orientales, les Hébreux ne furent pas toujours spectateurs indifférents de l'activité de leurs voisins. Avec David et Salomon le commerce hébraïque prit même *tout à coup* une grande importance : c'était surtout un commerce de transit. Les prophètes parlent souvent des richesses mal acquises par le commerce, surtout à cause de l'inégalité dans les fortunes et du débordement de tous les vices, que les spéculations commerciales entraînent souvent à leur suite. A cette question se rattache celle des voies de communication, fort

difficiles dans un pays aussi montagneux. Les rois s'occupèrent d'augmenter le nombre des grandes routes. On en comptait six principales. Quatre partaient de Jérusalem et se dirigeaient vers la Perse, la Galilée, Joppé et Hébron. La cinquième conduisait d'Acco à Damas en passant par le Jourdain et l'Anti-liban, et la sixième d'Acco en Égypte. Sur les routes étaient dispersées des stations, où les voyageurs trouvaient un abri pendant la nuit.

IV. — VIE INTELLECTUELLE.

§ 1. *Les sciences.* — La vie ntellectuelle chez les Hébreux était tout entière dans la religion. « La crainte de Jéhovah est le principe de toute science, » lisons-nous dans la Bible. Aussi l'instruction se bornait-elle à quelques préceptes religieux et moraux, et à quelques traditions nationales. A peine les premiers éléments des sciences exactes, et quelques connaissances empiriques. Peu ou point d'arts plastiques, puisque les Hébreux ne contemplaient la nature que pour y trouver un reflet de la divinité, mais grand développement de la poésie et de la musique, qui reproduisent les sentiments.

Les sciences mathématiques ne furent pas cultivées par les Hébreux. Ils ne paraissent pas s'être élevés au-dessus des quatre premières règles de l'arithmétique. L'astronomie n'était même pas soupçonnée, car le calendrier était basé sur des observations astrologiques. Ils possédaient quelques notions de physique, surtout de physique expérimentale, et étaient assez avancés dans l'histoire naturelle, car on retrouve dans leurs ouvrages la trace d'une classification méthodique.

§ 2. *Les ouvrages historiques.* — La littérature hébraïque n'a jamais été bien variée. Elle se bornait

à l'histoire nationale, aux lois et à la poésie didactique et religieuse. Il est vrai que la plus grande partie des monuments de cette littérature ont disparu, mais les débris qui nous sont parvenus représentent les divers genres cultivés par les Hébreux, et sans doute les morceaux les plus réputés. En laissant de côté la législation mosaïque, dont nous avons déjà parlé, les ouvrages dont la réunion constitue l'Ancien Testament se divisent en *ouvrages historiques* et en *ouvrages poétiques*.

Les livres historiques qui nous restent sont, en dehors du Pentateuque : 1° *Josué*; 2° *les Juges*; 3° *les Rois*; 4° *les Paralipomènes*; 5° *Esdras et Néhémie*; 6° *les Macchabées*; 7° *Esther*. Le premier de ces livres se compose de documents de diverses époques, rapportés textuellement, et dont une partie remonte à Josué. Le livre des Juges a été sans doute composé sous les premiers rois, pour encourager le nouveau gouvernement et montrer au peuple les avantages d'une royauté héréditaire. Les quatre livres des Rois donnent l'histoire suivie du peuple hébreu depuis Samuel jusqu'à la captivité de Babylone. Malgré certains détails épiques et la variété du style, qui s'explique par la variété des documents mis en œuvre, leur authenticité est incontestable. Les Paralipomènes ou chroniques sont un résumé des anciennes annales. Nous avons parlé des trois autres en étudiant les événements qu'ils racontent.

§ 3. *Les poésies didactiques.* — Parmi les ouvrages poétiques on distingue les poésies didactiques et les poésies lyriques. Les ouvrages didactiques sont : 1° *les Sentences de Salomon,* qui se composent d'une introduction dans laquelle l'auteur recommande à la jeunesse inexpérimentée de rechercher la sagesse, de maximes détachées composées par Salomon, de maximes attribuées à Salomon, d'énigmes et de conseils adressés au roi; 2° *l'Ecclésiaste,* attribué à Salomon, mais dont le ton sceptique révèle un auteur bien pos-

térieur; 3° *Job,* livre unique en son genre, véritable traité de métaphysique avec le prestige d'une poésie souvent sublime. L'ouvrage a été attribué à Moïse et à Salomon, mais il est probable qu'il fut composé par un poëte anonyme, sous les derniers rois de Juda; 4° *Discours prophétiques,* ensemble de documents historiques, philosophiques et poétiques dont les auteurs sont les quatre grands prophètes: *Isaïe, Jérémie, Ezéchiel* et *Daniel,* et les douze petits prophètes: *Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonias, Aggée, Zacharie, Malachie;* 5° *Ruth et Noémi,* idylle champêtre d'un goût exquis.

§ 4. *Les poésies lyriques.* — Les ouvrages lyriques sont : *Hymnes, odes et psaumes.* D'ordinaire ces poésies s'adressent à Jéhovah. Beaucoup d'entre elles furent composées pour un service public. On y distingue des strophes et des refrains. Le psaume 90, intitulé Prière de Moïse, est certainement authentique, car le poëte y déplore les tristes conditions de la nature humaine, et ces tristes réflexions étaient sans doute inspirées à Moïse à la vue des souffrances de son peuple dans le désert. Soixante-douze psaumes sont attribués à David, douze à Asaph, un à Ethan, un à Heman, plusieurs aux fils de Korah. Quelques-uns enfin sont anonymes et de diverses époques, par exemple le *Super flumina Babylonis,* le cantique des *Halleluia* et le psaume dit *des Ascensions,* que les pèlerins chantaient en montant au Temple; 2° *Élégies.* Nous en avons de beaux modèles dans les Lamentations de Jérémie, et dans les cantiques de David sur la mort de Saül et Jonathan; 3° *Poésie érotique.* Nous la trouvons dans le *Cantique des cantiques,* revêtue de tous les charmes d'une belle nature et de toutes les ardeurs d'une imagination orientale. Nous citerons encore deux autres recueils, mentionnés par la Bible, mais aujourd'hui perdus : 4° *le livre des guerres de Jéhovah,* et 5° *le livre du Juste.*

La poésie hébraïque, malgré ses hardiesses, ne brave

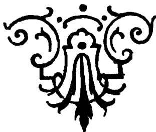
jamais le goût. Elle transporte dans les régions sublimes, mais ne blesse jamais les sentiments raffinés de la délicatesse. Elle abonde en images et en métaphores empruntées surtout à la nature, à la vie pastorale et à l'histoire nationale. Il n'y a pas de prosodie. Le rhythme se borne à une certaine symétrie dans les différentes parties ou membres du vers et du parallélisme des idées qui y sont exprimées.

§ 5. *Les beaux-arts.* — Les beaux-arts furent moins cultivés que la poésie. On ne trouve que dans Ézéchiel des traces de la peinture; la sculpture est plus fréquemment mentionnée, mais comme il était défendu d'adorer Dieu sous une forme visible, les artistes ne songèrent qu'à reproduire des plantes ou des animaux. Ils ne s'élevèrent jamais à l'idéal. Quant à l'architecture, la Palestine fut couverte de monuments dont les ruines excitent encore l'intérêt; mais ce furent des artistes phéniciens qui construisirent la plupart d'entre eux. La musique hébraïque au contraire prit un grand essor, mais on la connaît peu, malgré les douze cent treize auteurs qui, d'après la *Bibliotheca sacra* du P. Lelong, composèrent des traités spéciaux sur cette matière. On sait seulement que les Hébreux aimaient la musique et qu'ils la pratiquaient non-seulement au Temple, mais encore dans toutes les circonstances tristes ou joyeuses de la vie. On a prétendu qu'ils ne connurent jamais que des récitatifs monotones; mais la mélodie est naturelle, et il est plus que probable que les Hébreux, s'ils ont ignoré les effets harmoniques, sont au moins arrivés à tirer de la voix humaine et de leurs divers instruments de réelles mélodies.

Nous sommes tout aussi peu avancés sur leurs danses. Comme les femmes du plus haut rang, comme les rois eux-mêmes prenaient part à ces danses, il est probable qu'elles ne cessèrent jamais d'être graves et décentes. Elles formaient, avec la musique, l'accom-

pagnement nécessaire des cérémonies religieuses ou des fêtes publiques.

Telle était, dans son ensemble, cette civilisation hébraïque, qui s'est perpétuée à travers les siècles, et dont il serait injuste de méconnaître l'influence sur nos usages, nos coutumes et même nos sentiments et nos idées modernes.





CHAPITRE VII

L'ARABIE ET LES ARABES AVANT MAHOMET.

§ 1. *Géographie de l'Arabie.* — L'Arabie est une vaste presqu'île, séparée de l'Égypte et de l'Éthiopie par la mer Rouge, de la Méditerranée par la Syrie, de l'Euphrate par le désert, et de la Perse par le golfe Persique. Elle touche donc à tous les pays qui, tour à tour, ont exercé la prépondérance en Orient. Cette position intermédiaire fait de l'Arabie en quelque sorte le centre de l'ancien continent. Aussi, quoique les Arabes n'aient eu de véritables annales qu'à partir de Mahomet, et que les traditions incertaines et confuses qu'ils avaient conservées jusqu'à cette époque n'aient été recueillies que fort tard, et dans des livres dont nous ne possédons plus que des fragments, il est nécessaire de concilier ces traditions avec les rares indications des auteurs anciens, et de tracer un tableau résumé de l'histoire des Arabes avant Mahomet.

Les Grecs et les Romains divisaient l'Arabie en trois grandes régions : *Arabie Pétrée* au nord, *Arabie Heureuse* à l'ouest et au sud, *Arabie Déserte* à l'est et au centre. Cette division est commode, parce qu'elle manque de précision; mais comme les Arabes ne l'ont jamais connue, il faut indiquer ici les dénominations géographiques qui leur étaient familières. Ils distinguaient huit provinces : 1° le *Hedjaz* ou

barrière, compris entre la mer Rouge et la chaîne de montagnes qui courent parallèlement à la côte; 2° le *Yémen*, à l'extrémité sud-ouest de la presqu'île; 3°, 4° le *Hadramaut* et le *Mahrah*, sur la mer des Indes; 5° l'*Oman*, à l'extrémité sud-est de la presqu'île, baigné à la fois par la mer des Indes et le golfe Persique; 6° le *Bahrein* ou *Hahça*, le long du golfe Persique et à l'intérieur; 7° et 8° le *Nedjed* et l'*Ahkaf*. Nous ne connaissons les annales que de deux de ces provinces, le Hedjaz et le Yémen. Pour les six autres, nous sommes encore réduits à des conjectures; nous les laisserons de côté pour nous attacher à l'histoire du Yémen et à celle du Hedjaz, en y comprenant l'ancienne Arabie Pétrée.

§ 2. *Les Ariba, Moutéariba et Moustariba*. — La Bible nous apprend que les enfants de Kousch et ceux de Chanaan, c'est-à-dire les Chamites, s'établirent d'abord dans la péninsule. Puis vinrent les descendants de Sem, qui chassèrent leurs devanciers ou les englobèrent. Mais cette fusion ne s'opéra que lentement. Pendant plusieurs siècles les habitants des diverses provinces gardèrent leur langue, leur religion et leurs coutumes particulières. Aussi les historiens arabes qui ont apporté quelque esprit critique dans leurs ouvrages, *Ibn Khaldoun* surtout, ont-ils distingué trois couches successives de population dans la péninsule : 1° les *Ariba*, ou races éteintes, qui appartenaient à la race de Cham; 2° les *Moutéariba*, qui se composaient de la masse des tribus sorties de Jectan, fils d'Heber, petit-fils de Sem; 3° les *Moustariba*, ou tribus ismaélites, également d'origine sémitique qui, du Hedjaz, rayonnèrent dans le pays entier. Tels sont les éléments divers qui finirent par se confondre dans la race arabe actuelle. Ces trois mots d'*Ariba*, de *Moutéariba* et de *Moustariba*, qui dérivent d'un même radical, ont donc une valeur historique, puisqu'ils indiquent la gradation des époques auxquelles les deux dernières races se sont naturali-

sées dans la péninsule, en adoptant plus ou moins la langue et les mœurs de la première race, celle des Ariba. Nous étudierons successivement ces trois couches de la population dans le Yémen, le Hedjaz et l'ancienne Arabie Pétrée.

I. — YÉMEN.

§ 3. *Divisions de l'histoire du Yémen.* — On peut distinguer trois périodes dans l'histoire ancienne du Yémen :

1° *Premier empire adite*, jusqu'au XVIIIe siècle avant notre ère;

2° *Second empire adite*, du XVIIIe au VIIIe siècle avant notre ère;

3° *Empire himyarite*, du VIIIe siècle à la conquête de Mahomet.

Les descendants de Cham dominent dans les deux premières périodes et correspondent aux Ariba des historiens arabes; les descendants de Sem dominent dans la troisième période et correspondent aux Moutéariba de la tradition.

§ 4. *Premier empire adite.* — D'après la Bible les premiers habitants du Yémen descendaient de Cham ou de ses enfants et petits-enfants, *Kousch, Saba, Havila, Sabathaca, Râama, Dedan* et *Seba*, dont les noms se retrouvent en effet dans divers cantons arabes. D'après les traditions indigènes, qui s'accordent avec les indications bibliques, *Ad,* petit-fils de Cham, aurait fondé la race qui, la première, occupa l'Arabie méridionale. A travers les miracles et les invraisemblances de la légende se dégage le souvenir d'un puissant empire chamitique, et d'un peuple adonné aux jouissances matérielles, professant une religion immorale, constructeur de monuments, et doué d'une

civilisation fort avancée. Cet empire, connu sous le nom d'empire des premiers Adites, fut renversé, environ dix-huit siècles avant notre ère, par une invasion de tribus sémitiques, les *Jectanides*, qui, plus vaillants et plus pauvres, s'emparèrent par la violence de ces riches cantons, et s'y maintinrent par la terreur.

§ 5. *Second empire adite.* — Les envahisseurs n'étaient pas assez nombreux. De plus les vaincus avaient une grande supériorité de connaissances et de civilisation sur les Jectanides : ils eurent bientôt repris sur eux la suprématie morale et matérielle, et un nouvel empire chamitique, celui des seconds Adites, se reforma. Le centre de sa puissance était le pays de *Saba*. Le plus connu de ses souverains fut *Lokmann*, celui que les Arabes surnomment l'homme aux sept vautours, parce que Dieu lui avait accordé de vivre autant que sept vautours. C'est lui qui, pour s'opposer aux ravages périodiques des torrents de la montagne, leur ouvrit des lits vers la mer, et retint le surplus de leurs eaux entre deux montagnes par une immense digue, le Sedd mareb, dont il existe encore des ruines considérables. Aussi le Yémen devint une contrée fertile et excita les convoitises de ses puissants voisins, les Pharaons. La reine Hatasou, régente pendant la minorité de son frère Touthmes III, s'en empara, et les souverains de la XVIIIe et de la XIXe dynastie conservèrent cette importante acquisition; mais ils se contentèrent d'exiger un tribut, et laissèrent sur le trône la dynastie nationale. A plusieurs reprises les princes de cette dynastie furent des femmes. Sur un des bas-reliefs du temple égyptien de Deïr-el-Bahari, qui donne sur la conquête du Yémen par les Pharaons de curieux détails, figure la reine du pays, qui vint en personne rendre hommage à la régente et à son pupille. On sait, d'un autre côté, qu'au temps de Salomon, le Yémen était gouverné par une reine; enfin les monuments assyriens mentionnent l'existence

d'un petit royaume arabe, exclusivement gouverné par des femmes, à la fois reines et prêtresses. Il se pourrait donc que la *gynécocratie,* c'est-à-dire la domination des femmes, fût une des institutions caractéristiques des Adites.

L'empire des seconds Adites dura dix siècles. Ce fut pour le Yémen une époque de prospérité. Le commerce était florissant, Chamites et Sémites vivaient en bonne intelligence, et la fusion des deux races allait peut-être s'opérer. Mais, tout en ayant le même langage et des mœurs analogues, les éléments qui constituaient la population du Yémen avaient des intérêts opposés, et gardaient le souvenir des luttes antérieures. Au début du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, les Sémites Jectanides se sentirent assez forts pour imposer de nouveau leur domination. *Ils attaquèrent* les Adites, sous la conduite de *Yarob*, et parvinrent à en triompher. Une partie considérable des vaincus, réduits à une condition d'infériorité, fut reléguée dans les dernières castes; quelques tribus conservèrent leur indépendance dans les montagnes de l'Hadramaut, mais la masse des Adites émigra en Abyssinie. Ils y trouvèrent, établies depuis plusieurs siècles, des peuplades de même race, et n'eurent aucune peine à se fondre avec elles. Dès lors les Chamites renoncent au Yémen et s'établissent dans le bassin du Nil et sur le littoral africain, où nous les retrouvons encore aujourd'hui.

§ 6. *Empire himyarite.* — Les *Jectanides*, qui venaient d'expulser les Adites, fondèrent un troisième empire, tantôt désigné sous le nom de *Sabéen*, à cause du pays, tantôt sous celui de *Tobbas*, à cause du titre des souverains, mais auquel convient davantage la dénomination d'empire *homérite* ou *himyarite*, c'est-à-dire des successeurs d'Himyar. Les Himyarites régnèrent au Yémen jusqu'à l'époque de Mahomet. MM. Noël des Vergers et Caussin de Perceval ont essayé de dresser la liste de ces rois, mais ils ne

méritent aucune mention spéciale. On a souvent parlé de leur indépendance. Plusieurs historiens y ont vu l'accomplissement des paroles bibliques; d'autres ont cherché la cause de leur liberté dans leurs mœurs et la nature de leur pays. Mais les avantages qui assuraient leur autonomie ont longtemps arrêté l'influence qu'ils auraient pu acquérir au delà de leur propre territoire. Pendant que tous leurs voisins s'élevaient tour à tour au faîte de la puissance, les Himyarites se consumaient en luttes stériles. Aussi ne se rattachent-ils à l'histoire générale que par de rares épisodes, dont les principaux sont les razzias assyriennes, l'expédition manquée d'Ælius Gallus, et l'occupation abyssinienne.

§ 7. *Les razzias assyriennes.* — Le Ninivite Sennachérib avait déjà soumis le Hedjaz et le Nedjed. Son fils Assur-ahki-addin, et son petit fils Assur-ibani-pal complétèrent la conquête du pays en s'emparant de l'Hadramaut et du Yémen. Ces expéditions, dont avait parlé saint Méthodius d'après Bérose, étaient oubliées, mais les récentes découvertes de Khorsabad et de Koïoundjick en ont confirmé l'authenticité. Le babylonien Nabuchodonosor, après avoir pris Jérusalem et Tyr, s'enfonça également dans la péninsule, et poursuivit les Himyarites jusqu'à Aden. Il réduisit même en esclavage et transporta sur les bords de l'Euphrate quelques tribus Jectanides. Mais ces expéditions n'entraînèrent jamais qu'une occupation temporaire, et, à peine les armées assyriennes ou chaldéennes avaient-elles disparu, que la dynastie rentrait en possession de son pouvoir ébranlé

§ 8. *L'expédition d'Ælius Gallus.* — L'occupation romaine, si elle avait réussi, aurait été plus sérieuse. En l'an 24 avant Jésus-Christ, Auguste chargea *Ælius Gallus* d'explorer, et au besoin de conquérir l'Arabie Heureuse. La réputation des produits Yéménites et l'antique renommée du commerce arabique avec

l'Inde lui donnaient l'espoir ou d'acquérir des alliés puissants ou de vaincre de riches ennemis. Les Romains connaissaient alors si mal l'Arabie, qu'ils croyaient ne pouvoir s'y rendre de l'Égypte sans traverser la mer Rouge. Ils construisirent une flotte à Arsinoë, et, après une traversée orageuse, débarquèrent à Leuke Komé, qui correspond peut-être à l'Haura des Arabes. Ils avaient tant souffert qu'ils attendirent un an pour se remettre en route. Égarés par leurs guides, ils ne parvinrent qu'après six mois de marche dans le Yémen. Ils s'emparèrent alors de toutes les villes qu'ils rencontrèrent, battirent les Arabes à Axa, et vinrent assiéger à Marsyaba (Mareb), *Ilassaros*, roi des *Rhamanites* (Dhoul-Assar, roi des Yéménites). Le manque d'eau contraignit Gallus à lever le siége *de la* capitale. Au dire des prisonniers, il n'était *plus qu'*à deux journées de marche du pays des Aromates. Sa retraite s'opéra en bon ordre; il réussit à ramener à Alexandrie les débris des légions, mais le Yémen ne fut jamais réduit en province romaine.

§ 9. *L'occupation abyssinienne.* — Plus heureux que les Romains, les *Abyssins* conquirent cette région au VIe siècle de notre ère, vers l'an 525. L'Himyarite *Dhou-Nowas* persécutait cruellement les chrétiens, dont le nombre grandissait. Il fit creuser à Nedjran des fosses profondes dans lesquelles vingt mille chrétiens furent livrés aux flammes. Un de ces malheureux parvint à s'échapper, et demanda vengeance à l'empereur de Constantinople. Celui-ci, craignant de s'engager dans une expédition lointaine, écrivit à l'empereur d'Abyssinie, dont les sujets étaient chrétiens. Touché des malheurs de ses coreligionnaires, ce prince fit passer en Yémen une armée commandée par *Aryat*. Les Abyssins, vainqueurs de Dhou-Nowas, s'emparèrent du pays entier, et Aryat, confirmé dans sa conquête par l'empereur, fonda une dynastie nouvelle (525). Mais les princes abyssins devinrent persécuteurs à leur tour. *Abraha*, le successeur d'Aryat,

voulant faire du christianisme la religion dominante, marcha sur la Mecque, dont le sanctuaire attirait déjà de nombreux pèlerins, mais il dut reculer. Cette guerre est connue en Orient sous le nom de *guerre de l'Éléphant*, parce que ni la force ni les caresses ne décidèrent l'éléphant que montait Abraha à faire un pas dans la direction de la ville sainte (571). La tyrannie de ses deux fils et successeurs *Jacsoum* et *Masrouck* augmenta la répulsion qu'excitait déjà chez les Yéménites leur origine étrangère. L'un des derniers Himyarites, *Seïf*, alla implorer le secours du roi de Perse, Khosroës, qui, heureux de renverser un des alliés de l'empereur de Constantinople, lui donna une armée. Les Persans, vainqueurs, prirent possession de la capitale, dont ils firent abattre une porte, pour que l'étendard royal entrât sans s'incliner (601). Dès lors, le Yémen forma comme une vice-royauté, dont furent investis les derniers Himyarites, qui gouvernèrent le pays au nom de la Perse, jusqu'au jour où Mahomet les soumit par ses armes.

§ 10. *La Religion des peuples du Yémen.* — A défaut de l'histoire politique, la civilisation des peuples du Yémen, de race chamitique ou sémitique, nous arrêtera davantage. On donne à leur religion le nom de *Sabéisme*, à cause des habitants de Saba qui la professaient. Telle que nous l'ont fait connaître quelques inscriptions récemment découvertes, elle ressemblait au culte assyrien. Les dieux du Yémen, *Il*, *Bil*, *Schams*, *Ator*, *Sin*, *Simdam* et *Nasr* rappellent les divinités chaldéennes ou ninivites Ilon, Bel, Samas, Istar, Sin, Samdam et Nisroch. Leurs attributs étaient identiques : Nasr et Nisroch, par exemple, étaient représentés tous les deux avec des plumes d'aigle. Ces analogies religieuses trouvent leur explication dans la communauté d'origine des habitants primitifs de la Chaldée et du Yémen. Seulement, en Chaldée, le dogme de l'unité divine fut promptement défiguré par l'introduction de nouvelles divinités, qui n'étaient que

la personnification de l'esprit divin, et les pratiques impures de l'idolâtrie s'étalèrent au grand jour. Dans le Yémen, au contraire, l'esprit de la religion primitive persista, et les cérémonies du culte furent toujours relativement très-pures. Ainsi les Sabéens rendaient un hommage direct au soleil et aux planètes. Après une première invocation au soleil levant, ils priaient les astres sept fois par jour en se tournant vers le nord. Ils célébraient un jeûne de trente jours en l'honneur de l'ascension du soleil dans le ciel, vers l'équinoxe de printemps, et une grande fête annuelle le jour où le soleil entrait dans le signe du Bélier. Les Sabéens n'avaient pas de prêtres réguliers; les chefs de tribus ou de familles remplissaient les fonctions fort simples du culte, qui consistaient à adorer la divinité sur de hauts lieux, et à lui offrir en sacrifice des bœufs et des chameaux ; néanmoins, avec le temps, la simplicité de ces pratiques s'altéra. Des temples se bâtirent, où l'on adorait des pierres tombées du ciel, ou des sources, ou des arbres, qu'on parait aux jours de fête de colliers d'or et d'étoffes précieuses. Ces sanctuaires attiraient une foule énorme de pèlerins ou de marchands. De même qu'à nos grandes foires du moyen âge, les dévots et les négociants se donnaient rendez-vous à *Mareb*, *Sanaa*, *Amran*, et surtout à *Tebala*, que Mahomet fit plus tard détruire.

§ 11. *Le gouvernement.* — Pour le gouvernement, de même que pour la religion, les institutions et les mœurs du Yémen gardèrent l'empreinte de la civilisation chamitique. Ainsi les habitants étaient partagés en cinq castes, soigneusement fermées, et ne contractant pas entre elles de mariage. La première, celle des guerriers, était composée exclusivement de Sémites vainqueurs. Les quatre autres, celles des agriculteurs, des artisans et des ouvriers occupés à la récolte de la myrrhe et à celle de l'encens, descendaient au contraire des Chamites vaincus. Deux autres usages singuliers rappelaient encore cette origine : la communauté des

biens appartenant aux frères sous l'administration de l'aîné, et l'immonde pratique de la polyandrie, c'est-à-dire du mariage de tous les frères avec une seule femme. Par dessus ce fond conservé d'institutions chamitiques, les Jectanides introduisirent une organisation politique toute sémitique, celle des tribus et de la féodalité militaire. Le roi voyait en effet son pouvoir contrebalancé par celui des grands vassaux ou *cayls*, qui, à leur tour, luttaient contre leurs propres vassaux, *baïns*, *dharahs* ou *watrs*. Le roi, jalousé par les cayls, n'avait sur eux qu'une supériorité d'honneur, comme les derniers Carolingiens. Aussi vivait-il surtout dans le harem, entouré de ses eunuques, ou, si parfois il sortait de sa retraite, c'était pour marcher contre quelque cayl rebelle. L'ordre des successions au trône était bizarre : on épuisait un degré de génération avant de passer au degré suivant. Pendant plusieurs siècles on vécut dans le Yémen comme en Europe au temps de la féodalité : suzerains ou vassaux enfermés dans leurs bastilles, et en lutte perpétuelle les uns contre les autres. Les ruines de ces forteresses subsistent encore comme autant de souvenirs vivants de cette période agitée, et dénotent un grand art de construction. Les unes appartenaient aux rois (*Salhin*, *Raïdan*, *Ghoumdan*), les autres aux cayls (*Sanhathan*, *Sirwah*, *Honeida*, *Koulsoum*). Peu à peu les populations se groupaient autour de ces châteaux-forts, et achetaient la protection du seigneur en se donnant à lui. Des villes se construisaient, les unes, villes royales, qu'on peut comparer aux villes libres impériales d'Allemagne; les autres, cités seigneuriales, qui rappellent nos communes du moyen âge.

§ 12. *L'agriculture et le commerce.* — Malgré les guerres civiles qui étaient comme l'état normal de cette société si divisée, les arts de la paix n'étaient pas négligés dans le Yémen. L'agriculture était savante. Sous ce climat torride, les méthodes d'irrigation, qui étaient de la plus grande importance, avaient

été perfectionnées. De nombreux canaux parcouraient la campagne, et presque toutes les villes avaient dans leur voisinage un gigantesque réservoir, formé dans les hautes vallées par un puissant barrage et qui, dans la saison sèche, arrosait la contrée inférieure. Les produits Yéménites étaient célèbres dans le monde entier; c'étaient surtout des aromates, myrrhe, encens, ladanum et aloès. Ces précieuses denrées, une fois entassées dans les ports de Murza (Mauschid), Aden, Cané (Ghorah), Séphar (Zéfar), Harmozia (Ormuz) et Dioscoridis (Socotora), étaient ensuite transportées dans le monde entier, en même temps que les marchandises indiennes et africaines. Les Yéménites étaient en effet dans la meilleure des situations pour porter d'un côté ce qu'ils recevaient de l'autre, et pour servir en quelque sorte d'intermédiaires entre l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Inde et l'Afrique. Aussi bien ils se contentèrent de ce rôle et ne furent jamais navigateurs. Leurs bateaux de cuir, dont parlent Strabon et Agatharchide, ne furent bons tout au plus que pour le cabotage. Ils ne s'aventurèrent jamais plus loin que Socotora ou sur la côte d'Afrique, où Mosylar (Ras Abourgabah) paraît avoir été la plus importante de leurs stations. Quant aux Indiens, favorisés par la régularité des moussons, ils venaient directement en Yémen. Ce commerce de transit remonte à une haute antiquité, car sur le bas-relief de Deir el Bahari, dans le butin que chargent les vaisseaux de Touthmès III, figurent des produits et des animaux de l'Inde que le sol du Yémen n'a jamais produits : dents d'éléphants, singes, or, pierres précieuses, ainsi que des denrées africaines : bois d'ébène, plumes d'autruche, peaux de léopards, girafes et lions vivants. On y voit même des nègres, dont la présence prouve l'activité des relations commerciales du Yémen avec la côte africaine et indienne.

Pendant de longs siècles les Yéménites se contentèrent de transporter ces produits variés par voie de terre en Syrie et en Égypte. Deux routes principales

de caravanes centralisaient ce commerce de transit : la première suivait la mer Rouge du Yémen jusqu'en Phénicie; la seconde partait de l'Oman et de l'Hadramaut, s'enfonçait dans le grand désert et rejoignait la première route dans le Hedjaz. Toutes les deux aboutissaient donc en Phénicie, et les négociants Yéménites rapportaient à leur retour les toiles de lin et les étoffes de pourpre, des instruments de fer et de bronze et des lingots d'argent. Mais exposés qu'ils étaient dans ce pénible trajet aux attaques des Bédouins et aux tortures de la soif, ils songèrent à suivre une autre direction. Les Égyptiens, en se hasardant les premiers sur la mer Rouge, leur apprirent à se servir de cette route naturelle. Les magnifiques travaux exécutés par Séti Ier et ses successeurs à l'isthme de Suez, et la création d'un canal du Nil à la mer augmentèrent les relations. Plus tard, lorsque Tyr devint la plus importante des cités phéniciennes, et que le roi de Tyr, Hiram, eut contracté une alliance étroite avec le juif Salomon, les flottes de ces deux souverains, non-seulement allèrent chercher jusque dans le Yémen les riches produits du sol, mais encore, profitant de la régularité des moussons, poussèrent jusqu'au fabuleux Ophir, qu'on a cru retrouver en Hindoustan, en Mozambique et à Madagascar. Mais ce commerce maritime ne dura qu'un temps. Les Tyriens devinrent tour à tour les sujets de tous les despotes asiatiques; les successeurs de Salomon se déchirèrent entre eux, et les Pharaons de la xxe dynastie ne furent que des rois fainéants. Comme les Yéménites n'avaient jamais été de grands navigateurs, les caravanes reprirent leurs anciennes routes, surtout lorsque les souverains Chaldéens, jaloux d'assurer à la vallée de l'Euphrate le commerce qui passait par l'Arabie, améliorèrent le cours du fleuve, et fondèrent Gerrha sur le golfe Persique, afin de faire concurrence aux ports Yéménites.

Il y eut pourtant une renaissance commerciale au vi^e^ siècle de notre ère. Cyrus venait de fonder la monarchie persane et ne songeait qu'à conquérir. Les

princes de la dynastie saïte venaient de fonder en Égypte la XXVI[e] dynastie. Jaloux d'ouvrir à la vallée du Nil des sources nouvelles de prospérité et heureux de profiter de l'indifférence persane, ils reprirent les projets de leurs prédécesseurs sur la mer Rouge. Aidés par les Phéniciens, Psammetick et Néchao renouèrent le canal du Nil à la mer Rouge; les ports d'*Élath* et d'*Asiongaber* furent agrandis, et bientôt les marchandises africaines et indiennes reprirent la voie de la mer Rouge, avec le Yémen pour entrepôt. Le Yémen profita singulièrement de cette nouvelle transformation du commerce, et comme les Ptolémée continuèrent les traditions de la dynastie saïte, comme, d'un autre côté, les rois de Perse négligèrent les intérêts commerciaux, et laissèrent systématiquement tomber en décadence les ports de l'Euphrate et du golfe Persique, le Yémen devint pour la seconde fois le grand marché du monde oriental. Cette activité se maintint durant tout l'empire romain. Elle ne cessa qu'avec la conquête mahométane.

§ 13. *Les beaux-arts.* — Le commerce avait accumulé d'immenses richesses dans le Yémen. D'après Agatharchide, « les Sabéens ont dans leurs maisons une abondance incroyable de vases et d'ustensiles d'or et d'argent, des lits et des trépieds d'argent. Leurs édifices ont des portiques aux colonnes revêtues d'or ou surmontées de chapiteaux d'argent... Ils font des dépenses énormes pour l'ornement de ces édifices, où ils emploient l'or, l'argent, l'ivoire, les pierres dures, et en général les matières auxquelles les hommes attachent le plus de prix. » Il ne reste de ces magnificences que d'informes débris. Les soixante temples de *Sabota* et les soixante-cinq de *Tamna*, mentionnés par Pline, les splendides monuments de *Mariab*, qu'admiraient tant les légionnaires d'Ælius Gallus, ont disparu, ou du moins leurs ruines seules couvrent le sol. D'après les descriptions des auteurs arabes qui contemplèrent ces monuments quand ils étaient encore

debout, ils devaient rappeler l'architecture assyrienne. On n'a conservé que quelques cylindres et pierres gravées, un bas-relief représentant un guerrier monté sur un chameau et quelques tables de bronze avec des ornements symboliques. Mais ces rares débris ne peuvent donner une idée suffisante de l'art himyarite. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'histoire du Yémen est encore à créer.

II. — LE HEDJAZ.

§ 1. *La légende d'Ismaël.* — On ne possède sur l'histoire ancienne du *Hedjaz* que des renseignements confus et contradictoires. Les Arabes eux-mêmes avouent leur ignorance. Nous n'essayerons pas de percer ces ténèbres, que n'éclaire aucun document authentique, et, à l'exemple des possesseurs du sol, nous nous contenterons de faire remarquer que l'histoire du Hedjaz est toute entière renfermée dans la Mecque, et que l'importance politique et religieuse de cette capitale est bien antérieure à l'islamisme.

Le seul nom à citer dans ces premiers siècles de l'histoire du Hedjaz est celui du fondateur présumé de la Mecque. On connaît la touchante histoire d'*Agar* et d'*Ismaël,* telle que la raconte la Bible. Les Arabes l'ont ornée d'épisodes romanesques. L'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville sainte serait le lieu du désert où Ismaël et sa mère, abandonnés par Abraham, auraient été sauvés par un ange, qui ouvrit, pour étancher leur soif, le puits de Zem-Zem. En souvenir des grâces que Dieu devait répandre sur sa postérité, l'ange ordonna à Ismaël de bâtir un sanctuaire où se rendraient en pèlerinage toutes les nations fidèles au vrai culte. Il construisit en effet le temple de la *Caaba,* et, au moment où il cherchait une pierre destinée à marquer l'angle par lequel les

pèlerins devaient commencer les tournées autour de la maison sainte, il reçut de l'ange Gabriel la fameuse pierre noire, que les fidèles de l'Islam adorent encore aujourd'hui. Ismaël épousa ensuite la fille du chef d'une tribu jectanide, les *Djorhoms,* établis depuis peu dans la contrée. Chargé par Dieu de prêcher la vraie foi aux Arabes, il réussit à convertir les Djorhoms et mourut dans un âge très-avancé.

Son fils *Nabit* lui succéda dans les fonctions de gardien du sanctuaire; mais il ne garda pas longtemps cette charge, qui devint le privilége des Djorhoms. Pourtant la famille d'Ismaël continua à prospérer, et bien qu'on ne connaisse d'une manière certaine aucun de ses descendants avant *Adnân,* un des ancêtres de Mahomet, elle garda comme une suprématie d'honneur sur les tribus arabes, et ne cessa de grandir en nombre et en importance.

§ 2. *Les Djorhoms.* — Telle est la légende : l'histoire nous apprend que ces Djorhoms, qui supplantèrent les Ismaélites dans leurs fonctions sacerdotales et qui s'emparèrent du Hedjaz, appartenaient à la race sémitique. Mais on en est réduit à des conjectures sur leur empire. Il est probable qu'à l'exemple de leurs frères d'origine, les Jectanides, ils expulsèrent violemment les premiers habitants du sol, qui étaient de race chamitique, et les refoulèrent jusque dans l'Arabie Pétrée, où nous les retrouverons. D'après Aboulféda, un des auteurs arabes dont le sens critique fut le plus développé, « les Djorhoms se divisent en deux branches : la première est celle des anciens Djorhoms qui vécurent au temps d'Ad. Ils ont certainement péri, ainsi que leur postérité, et aucun renseignement sur leur histoire ne leur a survécu. La seconde branche se compose des descendants de Djorhom, frère d'Yarob. Yarob régna sur le Yémen, et Djorhom sur le Hedjaz. » L'historien continue en donnant une liste incertaine de souverains appartenant à cette tribu. Il paraîtrait donc qu'au moment où les

Jectanides détruisirent dans le Yémen le second empire adite, c'est-à-dire vers le VIIIe siècle avant notre ère, ces Djorhoms fondèrent une monarchie militaire qui embrassait tout le Hedjaz. Mais là se bornent nos renseignements.

§ 3. *Les invasions assyriennes.* — Les inscriptions cunéiformes ont apporté dans ces dernières années des notions inattendues qui nous permettront de combler en partie cette lacune. Au temps du second empire assyrien, sous Tuklat-pal-asar II, un empire fortement constitué existait dans le Hedjaz. Les principales villes étaient Yatreb, Yambo et Djeddah. Les despotes assyriens, comprenant que la possession de la Syrie et de la Palestine serait toujours précaire tant qu'ils n'auraient pas conquis l'Arabie, s'efforcèrent de rattacher cette péninsule à leur influence. Nous savons déjà qu'ils ravagèrent le Yémen et humilièrent à plusieurs reprises les Himyarites. Les Djorhoms du Hedjaz, beaucoup plus rapprochés, furent exposés plus encore à leurs attaques. Sargon et Sennachérib se contentèrent de recevoir leurs hommages, mais Assur-akhi-addin fit une campagne jusqu'au cœur de la péninsule et s'empara du Hedjaz. « Les jours de Haçan avaient touché à leur terme, lisons-nous sur un des prismes du British Museum. J'ai mis son fils Yâli sur le trône. J'ai augmenté son tribut, en outre de ce que payait son père, de dix mines d'or, mille pierres *birout* et cinquante chameaux de l'espèce la plus estimée. « *Yâli* ne fit que passer sur le trône. Son successeur, *Ywaïti,* fut d'abord un fidèle allié de l'Assyrie. Il aida même le fils d'Assur-akhi-addin, Assur-bani-pal à s'emparer de l'Égypte; mais, au moment de la révolte de Salumum-kin, il résolut de profiter de l'anarchie pour recouvrer son indépendance. Il appela donc aux armes tous les Arabes et envoya même des auxiliaires au prince révolté. Mais Assur-bani-pal, après avoir réprimé l'insurrection, songea à se venger. Trois campagnes lui suffirent pour sou-

mettre l'Arabie. Dans la première, il s'assura une base d'opérations solide sur le territiore; dans la seconde, il conquit le plateau central, et dans la troisième, le Hedjaz. Ywaîti implora sa grâce et l'obtint, mais il dut payer un tribut plus considérable, et livra ses généraux, que le féroce vainqueur fit écorcher vifs.

Soixante-dix ans plus tard, le Hedjaz fut envahi par un autre conquérant. Le Chaldéen Nabuchodonosor voulait concentrer à Babylone le commerce du monde. Jaloux des caravanes qui, par le Hedjaz, transportaient les produits africains et indiens, convoitant les trésors accumulés dans le Yémen, il attaqua l'Arabie. Les détails manquent sur cette expédition. Les traditions arabes ont pourtant conservé le souvenir du terrible conquérant *Bokht-Nassor, qui* s'empare de la Mecque, après avoir battu les Ismaélites et les Djorhoms confédérés, et pénètre jusque dans le Yémen. Mais ce fut une dévastation systématique plutôt qu'une occupation permanente. A peine les Chaldéens avaient-ils quitté l'Arabie que les débris des bandes ismaélites et djorhomites se réunissaient à la Mecque, sous les ordres de l'Ismaélite *Maad*, fils d'Adnan, et affirmaient de nouveau leur indépendance.

Les Perses respectèrent cette indépendance. Ni Cyrus ni ses successeurs ne tentèrent même d'établir leur domination dans la péninsule. Au contraire, ils recherchèrent l'alliance des souverains du Hedjaz. C'est sans doute avec un de ces souverains que Cambyse, afin d'assurer à ses troupes les moyens de franchir le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte, signa le traité dont parle Hérodote. Alexandre de Macédoine eut l'intention de joindre l'Arabie à ses autres possessions, mais sa mort prématurée arrêta ses projets de conquête. Les Ptolémée et les Romains laissèrent également les Arabes jouir en paix de leur liberté. Il est vrai que toutes les sources de renseignements se taisent à la fois sur la période de l'histoire Arabe qui s'étend de l'invasion Chaldéenne à la prédication de Mahomet. On sait seulement qu'aux

Djorhomites succédèrent à la Mecque, comme gardiens du sanctuaire, des émigrés du Yémen, nommés *Kozaïtes*, remplacés à leur tour par les *Koréïschites*, descendants d'Ismaël, parmi lesquels naquit en 570 le fondateur du culte, de la nationalité et de la puissance arabes.

§ 4. *Caractère des Arabes.*— L'histoire du Hedjaz, pendant ces longs siècles d'obscurité, est toute entière dans la peinture des mœurs, du caractère et de la religion. Aussi bien rien n'a changé dans la péninsule. Les antiques usages ont prévalu sur les coutumes modernes. A l'exception de certaines pratiques barbares, qu'est parvenu à supprimer le mahométisme (polygamie sans limites, permission aux pères d'enterrer leurs filles vivantes, abus du vin), on retrouve les mœurs du temps passé. *Niebuhr, Palgrave Halévy*, et tous les voyageurs contemporains s'accorderaient dans leurs descriptions avec les auteurs anciens, si toutefois nous avions encore leurs ouvrages.

On se figure d'ordinaire les Arabes comme des nomades. Plusieurs d'entre eux le sont en effet, mais les Arabes sédentaires sont bien plus nombreux, et cette proportion était plus considérable encore dans l'antiquité : les ruines qui couvrent le sol suffisent pour nous en convaincre. Pourtant les Arabes ont conservé le caractère fondamental de leur race, nomade à l'origine. Ils se déplacent avec facilité, ils vivent en tribus. Ils aiment la liberté, surtout la liberté individuelle, et détestent la contrainte ou les réglementations inutiles. L'esprit de particularisme et de morcellement local les a toujours empêchés de fonder un empire compacte et durable. Leur nature présente les plus étranges contrastes : ils sont à la fois généreux et rapaces, loyaux et traîtres, hospitaliers et pillards. Ils ont un courage réel mais intermittent, c'est-à-dire qu'ils sont capables d'héroïsme, et subissent d'inexplicables accès de poltronnerie. Ils

traitent leurs femmes avec dureté, et leur interdisent tout contact avec les autres hommes, et pourtant ils professent à leur égard une sorte de culte chevaleresque. Est-ce un chevalier de la Table Ronde ou l'arabe Antar qui parle ainsi? « Nous défendîmes nos femmes à Elfourouck. Nous détournâmes de leurs têtes la flamme qui les menaçait... car nous sommes les gardiens vigilants de leur honneur, et notre extrême sollicitude fait leur sécurité et leur gloire. » On aurait peine à se rendre compte de ces inconséquences perpétuelles, si on ne se plaçait au point de vue exceptionnel d'une nation isolée de tout contact par sa position, et devant se suffire à elle-même sur un sol ingrat. La pauvreté de leur territoire était l'excuse du pillage, et le vol à main armée leur semblait un droit de conquête. Tels étaient, tels sont encore les Arabes; depuis des siècles leur caractère ne s'est pas modifié.

§ 5. *La poésie arabe.* — Leur ignorance est également restée la même. Placés entre trois foyers de science et de lumière, l'Inde, l'Égypte et l'Assyrie, les Arabes du Hedjaz n'avaient rien emprunté aux civilisations qui les entouraient. Jusqu'au xe siècle de notre ère ils ne connurent pas l'écriture. Ils se bornèrent à discerner dans le ciel quelques étoiles, qui les guidaient dans leur marche à travers le désert. Leur année était lunaire : aussi leurs mois et leurs fêtes religieuses changeaient successivement de date. En fait d'histoire ils ne se préoccupaient que de leurs généalogies. Pourtant ils aimaient la poésie. Chaque année, à l'assemblée d'*Okadh*, se tenait une sorte de congrès littéraire où les héros de l'Arabie venaient célébrer par leurs chants les exploits accomplis par la force de leurs bras. Ils oubliaient leurs querelles et leurs passions pendant toute la durée du congrès. C'était une sorte de *trêve de Dieu* sagement instituée parmi ces populations rivales. Sensibles, comme tous les méridionaux, à l'harmonie de la parole et au charme

des images, et doués d'une imagination ardente, les Arabes avaient étudié sous toutes ses faces la nature rude et sauvage qui les entourait. Bien avant que l'art de fixer la pensée par l'écriture leur eût été révélé, la pensée revêtait chez eux les formes les plus élégantes et les plus variées. Un torrent, un arbre, un animal étaient désignés par autant de mots qu'ils présentaient d'aspects différents. On comptait plus de deux cents synonymes pour exprimer un serpent, plus de cinq cents pour un lion, plus de mille pour une épée. Quelques fragments de ces poésies ont été conservés ; nous connaissons spécialement les œuvres de sept poëtes, qui avaient été écrites en lettres d'or sur de précieuses étoffes, et suspendues aux portes de la Kaaba. On les nomme les *Moallakas,* ou poëmes suspendus, et leurs auteurs, qui furent à peu près contemporains du prophète, étaient *Lebid,* le chantre du désert et des mirages, le sceptique *Tarifa,* le chevaleresque *Zohaïr, Antar,* l'expression la plus complète du génie Asalique, *Waraca, Obéïdallah* et *Zayd,* qui s'adressent plus spécialement aux instincts religieux et moraux. *Mahomet* fut comme le dernier fruit de cette floraison âpre et savoureuse, éclose au milieu des sables, sous le souffle sec et pénétrant du simoun.

§ 6. *La religion.* — La religion des peuples du Hedjaz fut certainement modifiée par Mahomet, et ce sera même l'honneur du prophète d'avoir à tout jamais détruit le polythéisme dans ces contrées ; mais il eut l'art de persuader à ses compatriotes qu'il ne cherchait qu'à rétablir le culte dans sa pureté primitive, et la prudence de conserver les usages et les cérémonies auxquels ils tenaient. Dans le Hedjaz en effet, comme dans toutes les contrées orientales, la notion de l'unité divine ne s'était jamais perdue. Toutes les tribus admettaient l'existence de ce Dieu unique, et lui donnaient même le nom, qu'il a gardé dans l'islamisme, *Allah;* mais, peu à peu, les person-

nages secondaires, qu'on adorait dans chaque tribu comme des émanations de la divinité, devinrent autant d'être divins. Le monothéisme se transforma en polythéisme. Les relations commerciales des Arabes, en les liant à diverses populations, introduisirent chez eux un mélange de toutes les erreurs chaldéennes, juives, égyptiennes et persanes. Le temple de la Mecque, à cause de l'origine divine que lui attribuaient les Arabes, devint comme le panthéon de leurs croyances. La seule image qu'on y adora pendant plusieurs siècles fut la fameuse pierre noire que l'ange avait donnée à Ismaël; mais peu à peu, les tribus, qui venaient rendre hommage à ce sanctuaire, y dressèrent les images de leurs divinités locales. Bientôt trois cent soixante statues se dressèrent dans l'édifice. On y voyait celles d'*Hobal,* qu'on a voulu identifier avec Saturne, d'*Abraham,* d'*Ismaël,* de *Loth* sous la forme d'un rocher, d'*Ozza* sous celle d'un dattier. *Yauck* était représenté par un cheval, *Nars* par un aigle, *Yaghaut* par un lion. La vierge *Marie* avec le jeune *Aïssa* (Jésus) dans ses bras figurait même au haut d'une des colonnes qui soutenaient l'intérieur de l'édifice. Chaque année, à une époque variable, puisque les Arabes n'avaient qu'un calendrier lunaire, mais qui paraît avoir été fixée depuis longtemps au douzième jour du douzième mois, plusieurs milliers de pèlerins se réunissaient à la Mecque, pour y adorer leurs divinités. Ce pèlerinage remonte à une haute antiquité. « Il se fait une fête dans le territoire aux palmiers, écrivait Diodore, où se réunissent tous les habitants d'alentour. Ils s'y rendent pour sacrifier aux Dieux, dans l'enceinte sacrée, des hécatombes de chameaux engraissés, aussi bien que pour remporter chez eux les eaux du pays qui passent pour rendre la santé aux malades qui en boivent. » Mahomet, qui connaissait l'importance des usages établis, se garda bien de détruire ce pèlerinage. Au contraire il le régularisa, et le rendit obligatoire. Il conserva même toutes les cérémonies; ainsi le prix de l'*ihran,*

ou vêtement sacré qu'on gardait jusqu'à la fin, l'*omra* ou visite aux lieux saints, le *tawaf* ou les sept tournées sacramentelles autour de l'édifice, l'ascension au mont Arafat, et le sacrifice. En respectant les formes extérieures, il put modifier le fond, et les trois cents statues de la Caaba furent renversées sans que le pèlerinage fût détruit.

Il y avait donc dans le Hedjaz comme une capitale religieuse. Les Arabes avaient déjà, grâce à leurs poëtes, l'unité de la langue : Mahomet leur donna l'unité politique. Il fut comme le dernier terme d'une civilisation particulière, qui s'était obscurément, mais de longue main, préparée en Arabie. Il rencontra l'expression la plus complète de son pays et de sa race, et parvint à faire d'une population dispersée, indisciplinable, sans croyances à force de trop en avoir, une nation une et homogène.

III. — L'ARABIE PÉTRÉE.

§ 1. *Les Anou.* — L'*Arabie Pétrée*, qui, de toutes les provinces arabes, fut, par sa position même, la plus exposée aux attaques de ses puissants voisins, joue un rôle à part dans l'histoire de la péninsule arabique.

Une population de race chamitique, les *Anou*, paraît avoir occupé la première l'Arabie Pétrée. Ce furent eux que les Pharaons de la IIIe et IVe dynastie soumirent quand ils s'emparèrent de leurs mines de cuivre du Sinaï, et y fondèrent de grands établissements.

§ 2. *Les Amâlicas.* — Un peuple d'origine mixte, les *Amâlicas*, succède aux Anou. Les Amâlicas descendaient, d'après la Bible, du Sémite *Aram* et du Chamite *Lud*, fils de Misraïm. Cette donnée ethnographique est confirmée par la géographie, puisque

les Amâlicas occupaient la portion de l'Arabie la plus voisine de l'Égypte, où dominaient les Chamites, et de la Syrie, possédée par les Sémites. Cette substitution des Amâlicas aux Anou fut antérieure à la XIIe dynastie égyptienne, car le papyrus hiératique de Berlin, qui date de cette époque, mentionne une de leurs tribus comme établie déjà dans la région. On distinguait en effet trois branches parmi les Amâlicas : les *Amalécites*, les *Madianites* et les *Edomites*.

§ 3. *Les Amalécites*. — Les Amalécites occupaient le massif du Sinaï et le désert qui s'étend au nord de ces montagnes, entre l'Égypte et la Syrie. Placés sur le chemin des invasions, ils furent souvent attaqués et vaincus. Chodorlahomor, le conquérant élamite, dont la Bible a raconté les exploits, les soumit à son empire. Les Pharaons, après avoir expulsé les pasteurs, les réduisirent de nouveau à l'état de tributaires, afin de s'assurer la libre traversée du désert pour leurs campagnes asiatiques. Les Hébreux surtout engagèrent avec eux une lutte d'extermination. Moïse les rangeait parmi les peuplades impies, que ses compatriotes avaient mission de détruire. Saül et surtout David se chargèrent d'exécuter les menaces du législateur, et ils le firent avec une telle rigueur, qu'au lieu d'une nation puissante et solidement constituée, on ne vit plus dans le désert entre l'Égypte et la Syrie que des bandes errantes.

§ 4. *Les Madianites*. — Les Madianites furent plus malheureux encore. Ils occupaient la contrée à l'est du golfe Élanitique. Au début de leur histoire, ils s'étaient étendus jusqu'à la Mecque. Refoulés dans le nord par les Djorhoms, ils cherchèrent des compensations territoriales aux dépens des Hébreux, et réussirent à faire peser sur eux pendant sept ans la plus dure oppression. Mais Gédéon les extermina, et le désastre fut si complet que les Madianites disparurent de l'histoire.

§ 5. *Les Édomites.* — Les Édomites furent la plus considérable des trois branches amâlicas. Ils occupaient les montagnes de Pétra et de Seïr, la région que les Grecs appelèrent plus tard Gabalène. La postérité d'Ésaü s'établit de bonne heure au milieu d'eux et devint la famille dominante. Comme ils reconnurent bientôt les inconvénients de la division par tribus, ils adoptèrent le système de la monarchie élective. La Bible a conservé les noms de huit de ces souverains électifs. Ennemis héréditaires des Hébreux, les Édomites firent partie des coalitions dirigées contre eux par les peuples voisins; mais ils furent punis de cette intervention par la perte de leur liberté. Saül et David les réduisirent à la condition de sujets. Salomon équipa dans leurs ports d'Élath et d'Asiongaber ses fameuses flottes du Yémen et de l'Ophir. Les rois de Juda jusqu'à Josaphat les retinrent dans l'obéissance et les firent gouverner par des vice-rois. Mais, profitant de la décadence de ces souverains et de leur rivalité avec les princes d'Israël, les Édomites se soulevèrent contre la domination hébraïque, et parvinrent à reconstituer leur royaume. Leur nom disparaît tout à coup après cette restauration. Il n'est plus cité que par les prophètes hébreux, et à leur place se fait connaître une population nouvelle, les *Nabathéens.*

§ 6. *Les Nabathéens.* — Ce mot de Nabathéens s'applique-t-il à une dynastie ou à un peuple nouveau? Le problème n'est pas encore résolu. Comme on retrouve des Nabât ou Nabathéens dans la vallée de l'Euphrate, il ne serait pas impossible que quelque tribu ou seulement quelque famille puissante de ces Nabathéens des bords de l'Euphrate ait traversé le désert et soit venue s'établir chez les Édomites, auxquels elle aurait imposé son nom. Comme la Bible, tant que durent les royaumes d'Israël et de Juda, garde le silence sur les Nabathéens, n'est-il pas permis de conjecturer que leur arrivée remonte à l'époque des expéditions

assyriennes et chaldéennes contre la Palestine? Ou bien quelques soldats se sont-ils fixés volontairement dans le pays à la place des indigènes que, suivant l'usage oriental, les vainqueurs transportaient en masse dans d'autres régions; ou bien les conquérants, afin de tenir en bride les tribus du voisinage, ont-ils cru devoir établir quelques garnisons à poste fixe qui, peu à peu, se sont fondues avec les anciens habitants du sol, mais en leur imposant leur nom?

Quoi qu'il en soit, les Nabathéens renoncèrent promptement aux aventures militaires pour se consacrer au commerce. Les caravanes du Yémen et du Hedjaz s'arrêtaient chez eux, et les vaisseaux qui trafiquaient dans la mer Rouge abordaient forcément dans leurs ports d'Élath, d'Asiongaber et de Havara. La chute de Tyr augmenta leur importance, *Sela ou Petra*, leur capitale, au lieu d'un simple entrepôt à la sortie du désert, devint le point d'arrivée des caravanes et le grand marché des denrées indiennes et africaines. « Les Nabathéens, écrit Diodore, bien que leur nombre ne dépasse pas dix mille, sont beaucoup plus riches que les autres Arabes, parce qu'ils ont, pour la plupart, l'habitude d'aller vendre sur les côtes l'encens, la myrrhe et les plus précieux aromates qu'ils reçoivent des marchands qui les apportent de l'Arabie Heureuse. Ils sont jaloux de leur liberté, et lorsqu'un ennemi puissant s'approche de leur pays ils s'enfuient dans le désert comme dans une forteresse. Ce désert manque d'eau et est inaccessible à tout autre, excepté pour eux. Ils y ont creusé des réservoirs murés qui fournissent l'eau nécessaire à leur existence. »

Ces curieux détails nous initient à la haine de la domination étrangère qui forme le trait distinctif des tribus du désert. Les rois de Perse, avec un bon sens pratique qui fait l'éloge de leur habileté, recherchèrent l'alliance d'un peuple, qui seul pouvait leur permettre l'entrée de l'Égypte. Hérodote remarque en effet que les rois arabes ne leur payaient aucun tribut. Alexandre,

moins prudent ou plus ambitieux, rêva au contraire a conquête de l'Arabie; mais il n'eut pas le temps de réaliser ses projets. Lors des troubles qui marquèrent sa succession, les Nabathéens, qui avaient l'instinct du commerce et qui pressentaient dans les Ptolémées les continuateurs des Pharaons, se déclaraient en leur faveur, et eurent à se défendre contre Antigone et son fils Démétrius. Ils le firent en évitant les actions générales pour harceler sans cesse l'ennemi, et trouvant dans leur extrême tempérance des ressources qui manquaient aux soldats des autres nations. Les Séleucides auraient voulu les rattacher à leur empire; mais, toujours maîtres de leur attaque par la rapidité de leurs mouvements, ils réussirent à maintenir leur indépendance. Ils la maintinrent même contre les Romains. Lucullus, Pompée, Scaurus, Gabinius et Marcellin, qui furent tour à tour proconsuls de Syrie, n'obtinrent contre eux d'autres avantages que le payement momentané d'un tribut ou la cessation des hostilités. Auguste lui-même ne réussit pas à imposer sa volonté. Les rois de Pétra, ceux que les écrivains latins nomment *Aretas* (Harith), *Malchus* (Maleck) et *Obodos* (Abd-Waal), prodiguaient les protestations de respect, mais continuaient à agir à leur guise. L'Arabie Pétrée ne se soumit à la puissance romaine que sous Trajan. Cornelius Gallus, gouverneur de Syrie, la réduisit en province sous le nom de troisième Palestine. C'est alors que Pétra s'embellit de ces temples, de ces théâtres, de ces riches tombeaux, qui en firent une merveilleuse cité. Mais elle reconquit bientôt son indépendance et la conserva jusqu'à l'époque de Mahomet.

§ 7. *Civilisation nabathéenne.* — Les ruines de Pétra subsistent en partie. Quelques inscriptions et médailles, des bas-reliefs en petit nombre et les détails fournis par les historiens antiques nous permettent de dire quelques mots de la civilisation nabathéenne. Leur religion ressemblait au culte phénicien. Le Dieu *Al* ou *El* et son dédoublement féminin *Alath*

figuraient en première ligne, mais à cette conception primitive de l'unité divine se rattachaient une foule de divinités secondaires, locales sans doute, dont nous connaissons à peine les noms, car ils ne nous sont parvenus que par des transcriptions grecques. L'un d'entre eux tenait le premier rang. C'était un dieu solaire. Les écrivains classiques l'appelaient *Dusarés*; son nom est écrit sur les monuments *Doul-Shara*, et en arabe *Dou-El-Shar*, c'est-à-dire le Seigneur du mont Seïr. Les prêtres nabathéens s'appelaient *Kâhin*. Ils étaient en même temps devins et conseillers. L'usage des pèlerinages religieux était aussi répandu que dans le Yémen. On citait ceux d'*Ouady-Phâran*, du mont *Sherbal* et de *Tor* sur la mer Rouge

Rien de bien positif ne nous est parvenu sur le gouvernement. On sait que les Nabathéens avaient un roi, peut-être même électif comme il l'avait été chez les Édomites, car on ne trouve dans leur histoire aucune trace de succession héréditaire; mais les tribus gardaient leur vie propre et leurs chefs particuliers. D'autres inscriptions mentionnent les savants, docteurs et poëtes, ce qui révélerait un développement assez notable de culture intellectuelle.

Telles furent avant Mahomet l'histoire et la civilisation arabes. Ainsi se préparaient de loin, assurément sans en avoir conscience, les compatriotes du fondateur de l'islamisme au rôle brillant qu'ils allaient bientôt remplir dans le monde entier





CHAPITRE VIII

LES ARAMÉENS

§ 1. *La Syrie.* — Le nom de *Syrie* s'est appliqué à un pays dont l'étendue a beaucoup varié suivant les époques. La Syrie proprement dite comprend les régions entre le mont Amanus, l'Euphrate, le Liban occidental, les sources du Jourdain et le désert. On la divise en Syrie supérieure au nord et Syrie creuse ou Cœlésyrie entre les deux chaînes du Liban. Quand les Assyriens et les Perses en firent une des satrapies de leur empire, ils ajoutèrent à la Syrie toutes les provinces voisines, *Commagène*, *Cyrrhestique*, *Piérie*, *Palmyrène*, *Apamène*, *Phénicie* et *Judée*. Les Romains acceptèrent ces dénominations imposées par la conquête, et peu à peu prévalut l'usage de nommer Syrie le pays compris entre l'Asie Mineure, l'Euphrate, l'Arabie et la Méditerranée. Cette région est traversée par les ramifications du Liban. Elle présente une succession de vallées délicieuses et de plaines fertiles, qui contrastent avec les déserts arabiques ou les cantons stériles de l'Asie Mineure.

§ 2. *Les Araméens.* — Les habitants de la Syrie proprement dite donnaient à leur pays le nom d'*Aram*. La Bible, qui fait d'Aram un fils de Sem, nous apprend, et la philologie confirme, que les Syriens étaient de race sémitique. Ce nom d'*Araméens* a été conserve par les plus anciens écrivains grecs. On les retrouve sous la forme d'Ariméens dans Homère et Hésiode.

Strabon et Eusèbe le citent encore. Aussi la science contemporaine l'a-t-elle maintenu aux Syriens.

Les Araméens descendirent dans la région qui devait leur appartenir vers le vingtième siècle avant notre ère. On ignore leur histoire primitive. Refoulés au nord et à l'ouest par des populations japhétiques, à l'est par les Assyriens sémitiques, au sud par les Chananéens et les Phéniciens de race chamitique, ils perdirent peu à peu les caractères de la race sémitique, c'est-à-dire l'habitude de la vie pastorale, la constitution patriarcale de la tribu, et la tendance au monothéisme, et devinrent, à l'exemple de leurs voisins, agriculteurs et commerçants. Placés sur un sol fertile, à proximité de l'Euphrate et de la Méditerranée, ils exportèrent par ces voies naturelles les riches produits de ce sol. Mais, amollis par leurs richesses, ils ne montrèrent que par intervalles l'énergie qui constitue les nations et assure leur durée. Placés sur le chemin des invasions, ils ne surent qu'accepter le joug de tous les dominateurs. Ce sont les *Rotennous* des inscriptions hiéroglyphiques. Tour à tour les Égyptiens et les Assyriens les battent et les soumettent. Leur histoire est surtout celle des conquêtes qu'ils subirent.

Les Araméens adoptèrent avec les mœurs la religion de leurs voisins. Ils adorèrent les forces de la nature, le soleil *Baal* et la lune *Baal Gad*. Une divinité toute nationale était *Atagartis* ou *Dercéto*, dont le sanctuaire d'Hiérapolis regorgeait des richesses de tout l'Orient. On la disait tombée du ciel dans un œuf couvé par des colombes. Elle était représentée la tête ceinte de rayons et couronnée de tours, un voile sur le front, un sceptre dans une main, une quenouille dans l'autre, et couverte d'une multitude de pierreries. Ses prêtres se livraient à des danses sauvages, au son du tambour et des flûtes ; ils se flagellaient jusqu'au sang et se mutilaient dans leurs transports frénétiques, pendant qu'autour d'eux les fidèles, associant la débauche à la piété, célébraient

les mystères en prostituant leurs femmes, et en sacrifiant leurs fils.

§ 3. *Histoire des Araméens.* — On connaît moins encore les institutions politiques des Araméens. Ils furent sans doute gouvernés à l'origine par des chefs de famille dont les plus puissants prirent le titre de roi et assujettirent les tribus voisines. Parmi ces royaumes araméens, dont on a conservé le nom, on cite ceux de *Sobah*, d'*Hamath* ou *Emèse*, de *Gessen* et de *Damas*. Quand les Hébreux sortirent de Palestine sous les règnes belliqueux des Saül et de David, les Araméens essayèrent de leur résister en se coalisant contre l'ennemi commun. Mais ils furent vaincus et durent se résigner à payer tribut. Profitant de la rivalité d'Ismaël et de Juda, *Rezom Ier* fonda une dynastie nouvelle et réussit à secouer le joug. Ses successeurs immédiats, *Hezion, Labremon* et *Ben Hadad Ier* vendirent leur alliance aux Hébreux divisés, et devinrent redoutables. *Ben Hadad II* échoua, il est vrai, devant Samarie, mais *Hazael* s'empara de Jérusalem, qu'il saccagea. La décadence de la dynastie araméenne commence avec *Ben Hadad III* et continue avec *Rezom II,* le dernier prince de sa famille. Une puissance nouvelle grandissait en effet à l'Orient, qui allait courber sous le même joug Araméens, Hébreux et Phéniciens. Le roi d'Assyrie Tuklat-Pal-Asar II s'empara de Damas, tua Rezom, enleva une partie de la population qu'il transporta sur les bords du fleuve Cyrrhus, et mit le pays conquis sous la garde de garnisons et de chefs assyriens. Dès lors les Araméens ne sont plus que la proie certaine et comme le butin des maîtres de l'Asie. Aux Assyriens en effet succédèrent les Babyloniens, puis les Perses, et enfin les Grecs. La Syrie devient une province du vaste empire de Sargon, de Nabuchodonosor, de Darius et d'Alexandre. Elle ne recouvre son indépendance et ne joue de nouveau un rôle important que sous une

dynastie grecque, les Séleucides, dont nous allons résumer l'histoire.

§ 4. *Séleucus Nicator.* — *Séleucus* était né en 354 avant Jésus-Christ. Son père Antiochus était général de Philippe de Macédoine, et sa mère Laodice appartenait à une des plus nobles familles du pays. Il ne prit part à aucune des grandes batailles d'Alexandre, et, sous le règne du conquérant, rien n'annonce sa fortune. Nommé gouverneur de Babylone en 321, il administrait cette capitale et s'y était concilié l'affection de tous, lorsque les prétentions d'Antigone le forcèrent à fuir en Égypte auprès de Ptolémée. En 312, il revint à Babylone avec une faible escorte, qui lui suffit pour rentrer dans son ancienne ville. C'est alors que commence l'ère des Séleucides. Séleucus choisit pour emblème une ancre que ses soldats avaient trouvée sur un rocher, près des bords de l'Euphrate. C'était un présage de force et de stabilité, qui annonçait la grandeur future du nouvel empire.

Nicanor, gouverneur de Médie, et Antigone, avec son fils Démétrius, essayèrent de lui enlever Babylone. Il les battit successivement et s'empara de la Médie et de la Susiane. Puis, continuateur de la politique d'Alexandre, il soumit tous les pays entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. Il força même l'Indien Sandrocottus à lui payer tribut, et renoua de la sorte avec l'Orient des relations commerciales et politiques qui ne furent plus interrompues. Vainqueur d'Antigone à Ipsus (301), il ajouta toute l'Asie antérieure jusqu'au Taurus à ses États, et consolida ses conquêtes par une administration intelligente.

§ 5. *Fondation d'Antioche.* — La victoire d'Ipsus et la possession de la Syrie donnèrent à Séleucus l'idée de se rapprocher de la Méditerranée, où l'appelaient de graves intérêts. Il fonda sur l'Oronte une cité nouvelle qu'il appela *Antioche,* du nom de son père, et qui devint rapidement l'Alexandrie de la

Syrie. Il y transporta les habitants des pays voisins, et leur accorda les mêmes droits qu'aux Grecs, sans distinction de race ni de religion. Antioche, jusqu'à sa destruction par le sultan Bibars, sera pendant seize siècles la reine de l'Orient. Il est difficile de choisir un emplacement plus pittoresque. La ville occupait la vallée de l'Oronte, au pied du mont Silpius. L'enceinte fortifiée gravissait des rochers à pic et formait comme une couronne dentelée d'un effet saisissant. Il en résultait de surprenantes perspectives. A l'intérieur, dans le quartier grec, Séleucus et ses successeurs accumulèrent à l'envi de splendides monuments. Temples, aqueducs, bains, basiliques, rue ornée de quatre rangs de colonnes formant deux galeries couvertes et traversant la ville sur une longueur de plusieurs kilomètres, carrefours décorés de statues, rien ne manquait. Les Macédoniens y transportèrent les souvenirs les plus vivants de leur patrie. La ville et le faubourg de Daphné rappelaient aux conquérants les plus riantes fictions. A côté de la population grecque, les indigènes araméens habitaient des villages populeux qui formaient comme une vaste banlieue, Gandigura, Apate, Charandama, Ghisiro. Au bout de quelques générations, Syriens et Grecs s'étaient mêlés. Il en résulta comme une sorte de putréfaction morale. Antioche fut le rendez-vous des superstitions les plus malsaines, et ses habitants, tour à tour serviles et ingrats, lâches et insolents, furent le modèle accompli des foules vouées au césarisme et dépourvues de dignité et de nationalité

§ 6. *Les projets de Séleucus.* — Dans la pensée de son fondateur, Antioche devait être surtout une ville commerçante. Séleucus avait en effet de grands projets. Non-seulement il voulait détourner vers la Syrie les caravanes de l'Orient et concentrer dans les ports de la côte les produits de l'Occident, mais il désirait encore joindre le Pont-Euxin à la mer Caspienne, et pousser jusque dans les régions encore inconnues du

Nord l'ardeur aventureuse des négociants grecs. Il fonda, comme autant de stations pour ces grandes artères commerciales, soixante-quatorze colonies, qui portèrent le nom des princes et princesses de la famille royale. Instruit par l'histoire des derniers rois de Perse, il divisa son empire en soixante-douze satrapies, afin d'affaiblir la puissance des gouverneurs, et laissa végéter les anciennes dynasties indigènes, en leur accordant une suprématie d'honneur, semblable à celle que les Anglais abandonnent aux rajahs de l'Hindoustan. Il voulait ainsi prévenir un démembrement, mais, sous ses faibles successeurs, les moyens d'action n'étant plus proportionnés à l'étendue de l'empire, l'unité fut impossible. Les dernières années de Séleucus furent marquées par des querelles de famille et de nouveaux succès. Il réussit à battre son ancien compagnon d'armes, Lysimaque, roi de Thrace, à Cyropédion (281), et allait franchir l'Hellespont pour prendre possession de sa conquête, quand il tomba sous le poignard de Ptolémée Ceraunos, qu'il avait accueilli à sa cour (279). Séleucus fut avec Ptolémée Soter le plus digne des héritiers d'Alexandre. Vainqueur de ses rivaux, conquérant d'un vaste empire, habile administrateur, son œuvre ne manquait ni de grandeur ni d'avenir. Chéri par les vaincus asiatiques, soutenu par de vaillants mercenaires de race hellénique, il aurait sans nul doute opéré la fusion de l'Orient et de l'Occident, et la Syrie serait devenue le centre du commerce universel, mais, de tous les princes de sa race, il fut le seul à mériter le glorieux surnom de Nicator.

§ 7. *Causes de la décadence des Séleucides.* — *Antiochus Ier*, Soter, fils et successeur de Nicator, ne sut que conserver les conquêtes paternelles, mais un royaume fondé par la force ne peut se maintenir que par la force, et sous ce prince pacifique commence la décadence. Il est vrai que l'agonie fut longue. De 261,

époque de la mort de Soter, à 64, époque de la réduction de la Syrie en province romaine, une vingtaine de Séleucides se succèdent à Antioche, mais leur histoire n'est qu'une sinistre énumération de tragédies domestiques, de révoltes et de guerres malheureuses. Les possessions de ce prince étaient disséminées sur de trop vastes espaces, et vulnérables par trop d'endroits pour rester longtemps intactes. Les gouverneurs des provinces orientales aspiraient à l'indépendance. Éloignés du siége du gouvernement et habitués à agir en véritables souverains, les satrapes de l'Inde, de la Bactriane et même de la Mésopotamie se séparèrent peu à peu et constituèrent autant de dynasties indépendantes. Les principicules et les cités démocratiques de l'Asie Mineure secouèrent de bonne heure le joug, et, comme ils trouvèrent dans les barbares d'Europe et surtout dans les Gaulois des auxiliaires inespérés, ils n'eurent pas de peine à se maintenir. Les rois d'Égypte enfin, qui convoitaient les ports phéniciens et les forêts du Liban, ne cessaient d'encourager les peuples dans leurs révoltes, afin de profiter de la faiblesse des Séleucides et de satisfaire leurs convoitises. Quant aux Séleucides, malgré les titres sonores dont ils se parent, *Théos, Callinicos, Ceraunos,* ce furent des princes sans intelligence et sans courage, corrompus par les plaisirs et la débauche, et vite abâtardis par le déplorable usage des unions consanguines. Il est difficile de donner une idée du degré d'avilissement auquel ils arrivèrent. L'un d'entre eux, *Epiphanes,* fut une sorte de bouffon couronné, dont les excès et les ridicules dégoûtèrent jusqu'à ses propres courtisans. Antiochus XIII, qui était allé implorer les secours de Rome, ne fut-il pas arrêté en Sicile par le fameux Verrès, et dépouillé comme un simple voyageur? Leur décadence fut si profonde que les Romains eux-mêmes hésitèrent quelque temps à les renverser, soit parce qu'ils les méprisaient trop pour leur faire l'honneur de les craindre, soit parce qu'ils jugeaient plus sûr de les laisser se déchirer entre eux.

§ 8. *La dynastie des Séleucides.* — L'histoire des Séleucides n'offre donc un intérêt sérieux qu'aux philosophes et aux moralistes, qui veulent se rendre compte de l'abâtardissement d'une race illustre, et de l'avilissement d'une nation qui se complaît dans sa décadence : il nous suffira de connaître leurs noms. *Antiochus II Théos* (261-246), *Séleucus II Callinicos* (246-225), *Séleucus III Ceraunos* (225-222), *Antiochus III le Grand* (222-186), *Séleucus IV Philopator* (186-174), *Antiochus IV Epiphanes* (174-164), *Antiochus V Eupator* (164-162), *Démétrius Ier Soter* (162-119), *l'usurpateur Alexandre Ier Bala* (150-144), *Démétrius II Nicator* (144-124) et *Séleucus V* (124-123). A partir de cette époque, la Syrie fut partagée entre plusieurs souverains de la même race, si bien que, fatigués de ces dissensions, les Syriens s'étaient donnés à Tigrane, roi d'Arménie. Aussi accueillirent-ils avec empressement Pompée, lorsque ce dernier, vainqueur de Mithridate et de Tigrane, assura leur tranquillité en réduisant la Syrie en province romaine (64).

Parmi tous ces souverains, il en est deux qui méritent une mention spéciale : le premier, *Antiochus III le Grand*, à cause de ses vastes desseins ; le second, *Antiochus IV Epiphanes*, à cause des bizarreries de son caractère.

§ 9. *Antiochus le Grand.* — La position d'Antiochus III était difficile à son avénement. Les Parthes, les Bactriens, les Pergaméniens avaient conquis leur indépendance, les satrapes de Perse et de Médie étaient révoltés. L'Égypte devenait menaçante, et le peuple, opprimé et pressuré par les ministres Hermias et Epigènos, semblait mal disposé à seconder son jeune souverain. Mais Antiochus réduisit à l'impuissance les satrapes révoltés, désarma l'Égypte par un traité, se débarrassa de son ministre Hermias par un assassinat, et, après avoir pacifié ses États, entreprit de reprendre les provinces détachées de l'empire. Il

échoua contre les Parthes, mais humilia les Bactriens et renoua avec l'Indien Sophagasinos l'alliance de son aïeul Séleucus Ier avec Sandrocottus. La domination des Séleucides fut de la sorte restaurée dans l'Asie Supérieure, à l'exception des pays qui en étaient formellement détachés, et, « grâce à ces expéditions, écrit Polybe, il parut vraiment digne de sa couronne, non-seulement à l'Asie, mais encore à l'Europe ». Aussi ses courtisans purent-ils, sans trop de ridicule, lui décerner le titre de Grand. « Mais, continue Polybe, il parut d'abord capable des plus nobles desseins, plein d'audace et d'activité; avec l'âge il démentit sa renommée, et trompa les espérances qu'on avait fondées sur lui. » En effet il se lança dans une série d'aventures hasardées et poursuivit à la fois le partage de l'Égypte et l'humiliation de Rome. Allié du Macédonien Philippe III et du Carthaginois Hannibal, et appelé par tous ceux des Grecs qui redoutaient l'hégémonie romaine, il se figura qu'il était appelé à renouveler en Occident les conquêtes d'Alexandre en Orient. Mais comme tous les princes infatués du sentiment de leur valeur, il ne voulut pas écouter les sages avis de celui « dont le nom servait à Rome d'épouvantail pour les enfants », et confia un rôle secondaire à Hannibal, pendant qu'il se fit battre honteusement aux Thermopyles par Acilius Glabrio (191) et à Magnésie par Scipion (190). Forcé de signer l'ignominieux traité d'Apamée, il consentit à sa propre ruine, et eut la douleur de voir s'écrouler l'édifice qu'il avait si laborieusement construit.

§ 10. *Antiochus Epiphanes.* — *Antiochus Epiphanes,* c'est-à-dire l'illustre, méritait, d'après Polybe, le surnom d'*Epimanes,* c'est-à-dire le fou. Ce prince n'était pas, à proprement parler, un maniaque, mais un fantasque. Il avait la fièvre du pouvoir absolu; ce fut une sorte de Paul Ier de Russie, affectant la popularité, tout en étant fort jaloux de ses droits. Comme il avait longtemps vécu à Rome en qualité d'otage,

parfois il lui prenait fantaisie d'ôter son manteau royal et de se promener sur la place publique vêtu d'une toge comme un candidat, tendant la main aux uns, embrassant les autres, et sollicitant les suffrages pour devenir édile ou tribun. Une fois élu, il s'asseyait sur une chaise d'ivoire, écoutait les affaires commerciales, et jugeait avec l'attention la plus scrupuleuse. Parfois il descendait dans la rue, entrait dans les boutiques, et s'invitait aux fêtes de famille. Un jour il répandait dans un bain public des flots d'huile parfumée et prenait plaisir à voir les baigneurs glisser sur ce parquet onctueux ; ou bien il jetait l'or à pleines poignées en criant : « Attrape-qui pourra. » Cet étrange personnage s'avisa de devenir conquérant. Il déclara la guerre aux Ptolémée et remporta sur eux quelques succès, mais Rome lui défendit d'aller plus loin. Enfermé dans un cercle tracé sur le sable par Popilius Lœnas, il n'osa en sortir pour déclarer la guerre à la toute-puissante république, mais il lui chercha partout des ennemis, et s'efforça de coaliser contre elle tous les souverains orientaux. Il aurait peut-être réussi, quand il se lança de gaieté de cœur dans une folle entreprise qui ruina ses projets. Ne forma-t-il pas le singulier projet de vouloir établir dans tous ses États la religion grecque? On sait déjà comment les Juifs, sous les Macchabées, réussirent à maintenir leur culte national et conquirent leur indépendance. Les Perses résistèrent avec la même énergie. Ses exploits se bornèrent à piller un temple de l'Elimaïs. C'est au retour de cette expédition qu'il mourut dans un accès de frénésie, suscité, prétendirent les Juifs et les Perses, par la vengeance divine.

§ 11. *La Syrie en province romaine.* — Quand les Romains parurent en Syrie, cette contrée était depuis de longues années en proie à l'anarchie. Les vrais maîtres du pays étaient les émirs bédouins du désert, Abgar, Sampsi Keramos, Aziz et Alkaudomios. Quelques chefs de brigands, tels que Ptolémée, fils de

Mennæos, les imitaient dans le noble métier de voleurs de grands chemins. Le commerce était ruiné, la navigation côtière interrompue, les caravanes n'osaient plus se mettre en marche; Antioche, Damas et les autres grandes villes se jalousaient. La situation rappelle les interrègnes du moyen âge en Allemagne, alors que les bourgeois des cités s'isolaient et s'abritaient derrière leurs murailles. Aussi les Syriens attendaient avec une impatience fiévreuse le bras fort qui leur rendrait et la paix et la sûreté du commerce.

Pour remettre l'ordre dans ce chaos, il n'était besoin ni des conceptions du génie, ni d'un grand déploiement de puissance. Pompée n'eut pour ainsi dire qu'à se présenter. Le dernier Séleucide reçut humblement et sans protester son congé définitif. Les émirs arabes et les chefs de bande furent dispersés, et les Syriens qui, depuis longtemps, étaient habitués à changer de maîtres, s'inclinèrent une fois de plus devant le fait accompli. Ils étaient destinés à bien d'autres conquêtes.

§ 12. *Palmyre.* — A défaut de l'histoire politique, qui ne présente qu'un intérêt secondaire, il eût été curieux de suivre dans leurs révolutions intérieures, dans leurs manifestations religieuses, dans leur activité littéraire et scientifique, les villes araméennes. Il nous suffira de résumer l'histoire d'une de ces cités, de *Palmyre* ou *Tadmor*, la reine du désert, que sa situation désigna de bonne heure comme un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Persique, et qui de là remontaient par l'Euphrate en Asie Mineure, ou par le désert en Phénicie. Les deux sources d'eau vive qu'on trouve dans l'oasis furent un attrait puissant d'habitation dans ce désert partout ailleurs sec et aride. Aussi le commerce y fixa-t-il, dès les siècles les plus reculés, un commencement de population.

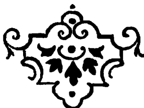
Salomon, auquel les Orientaux rapportent tant de créations, passe pour le fondateur de Palmyre. Il se

contenta sans doute de l'agrandir et de la fortifier. « Il y construisit de bonnes murailles, raconte Josèphe, et l'appela Tadmor, qui signifie lieu de palmiers. Aussi bien l'histoire de Palmyre, dans ces temps reculés, est fort incertaine. Après avoir tenté l'ambition des Juifs devenus conquérants, elle tenta celle des Babyloniens. Nabuchodonosor s'en empara quand il marchait sur Jérusalem, et la détruisit pour la punir de sa résistance. D'informes débris, accumulés en monceaux, et qui ont traversé les âges, grâce à la sérénité du ciel et à l'extrême éloignement de tout lieu habité, attestent encore la grandeur du désastre.

Mais Palmyre se releva bientôt, surtout avec les Séleucides, car elle devint l'échelle la plus importante du commerce oriental. Elle fut alors la capitale d'un État indépendant, qui se gouvernait librement par un sénat, des assemblées du peuple et un prince; mais on ne sait pas à quelle époque se constitua son autonomie. Sans doute quelque émir arabe, imprégné de civilisation hellénique, essaya-t-il de grouper autour de lui les nomades du désert par l'attrait des richesses. Il eût été intéressant d'étudier le génie arabe modifié par l'influence grecque, et d'expliquer ce « phénomène singulier de l'existence de Palmyre, élevant ses portiques corinthiens au milieu d'une mer de sables, comme Venise au milieu des eaux ». Mais les documents font défaut. On sait seulement que la fortune de Palmyre alla grandissant jusqu'à l'occupation romaine. Le commerce y avait accumulé de telles richesses que les négociants Palmyrénéens firent de leur ville une cité merveilleuse par les monuments dont ils l'ornèrent. On sait en effet que le luxe de l'architecture est volontiers déployé par de riches marchands, qui concentrent dans un étroit territoire les richesses amassées au loin, comme l'attestent les palais de Florence et de Gênes. Palais, temples et portiques, arcs de triomphe, colonnes formant des files tellement étendues que de loin elles ressemblent à des rangées d'arbres, le tout travaillé avec un art infini, telle était

Palmyre au temps de sa splendeur, qu'attestent encore les ruines de ses somptueux édifices.

Le triumvir Marc-Antoine avait imaginé de donner, en guise de solde, Palmyre à piller par ses cavaliers ; mais il fut repoussé par ses habitants, que cette injuste attaque jeta dans l'alliance parthique. On ignore l'époque précise à laquelle Palmyre subit pour la première fois la domination romaine; il semble que ce fut au temps d'Hadrien. Sous Caracalla elle était colonie romaine et jouissait du droit italique. Avec Odenath et Zénobie elle atteignit le plus haut point de sa splendeur, mais Aurélien s'en empara (772), et la Palmyrène fut définitivement réduite en province romaine.



TROISIÈME PARTIE

LES PEUPLES DE RACE JAPHÉTIQUE



CHAPITRE I

LES ARYAS EN BACTRIANE ET LES BACTRIENS

I. — LES ARYAS EN BACTRIANE.

§ 1. *Les Aryas et les Iavanas.*— La race japhétique, dont nous descendons presque tous, paraît avoir eu pour demeure première la Bactriane, c'est-à-dire la vallée de l'Oxus et de ses affluents, cette région fertile que Strabon appellera plus tard la plus belle et la plus importante partie de l'Ariane. Aussi loin que remontent les souvenirs historiques, les descendants de Japhet paraissent s'être constitués en tribus indépendantes les unes des autres, ayant chacune leurs usages et leur langue. A les considérer dans leur ensemble, on pourrait établir une distinction entre les *Iavanas*, ou Japhétites occidentaux, qui quittèrent de bonne heure la Bactriane, et devinrent les ancêtres des peuples Européens, et les *Aryas*, ou Japhétites orientaux, qui se maintinrent au contraire plus longtemps dans leur pays originaire, et furent les ancêtres des Iraniens et des Indiens.

Nous n'avons pas à étudier ici l'histoire des Iavanas et de leurs migrations successives, nous nous attacherons exclusivement aux Aryas.

§ 2. *Histoire primitive des Aryas.* — L'histoire primitive des Aryas est à peu près inconnue. De certaines de leurs tribus, Gédrosiens, Sogdiens, Drangianiens, Margianiens, Arachosiens, etc., on n'a pour ainsi dire conservé que le nom. Cette race, pourtant intelligente et perfectible, et qui pendant de longs siècles, a joui d'institutions sociales assez perfectionnées, a laissé se perdre ses annales dans des légendes poétiques. Le *Schah nameh*, ou livre des Rois, composé au xe siècle de notre ère, à la cour du Ghaznévide Mahmoud, par *Aboul-Cassin Firdousi*, n'est malheureusement pas une source de renseignements plus précis que le seraient, pour l'étude de notre moyen âge français, nos chansons de gestes et nos romances de chevalerie, Nous ne pouvons énumérer ici les dynasties et les guerres interminables à travers lesquelles se déroule le poëme national persan. Le fait dominant de cette période mystique est la lutte des Aryas contre les Touraniens leurs ennemis héréditaires, d'autant plus acharnés qu'ils se disputaient la possession des mêmes pays, et qu'aux haines politiques se joignaient encore les fureurs religieuses. Les Aryas engagèrent contre eux une lutte plusieurs fois séculaire, qui se termina par leur victoire. Alors vécurent les héros célébrés par Firdousi, *Djemschid*, l'organisateur de la société aryenne, le forgeron *Kaveh*, dont le tablier de cuir fut plus tard regardé comme l'emblème de la monarchie et de la nationalité persanes, *Feridour* et *Gustasf*, les vainqueurs du Touranien abhorré et tant d'autres, dont les exploits rappellent ceux de nos chevaliers de la Table Ronde.

§ 3. *La civilisation primitive des Aryas.* — Les institutions sociales des Aryas, à cette époque confuse de leur histoire, sont mieux connues, grâce aux ingénieuses remarques de M. Pictet, qui a établi en principe que les mots qui se retrouvent à la fois dans le sanscrit, ou langue sacrée des Indiens, dans le zend,

ou langue sacrée des Persans, et dans les langues de l'Europe, sans avoir été sensiblement modifiés, donnent la mesure du degré de civilisation, qu'avaient atteint les Aryas et les Iavanas, quand ils vivaient côte à côte dans la Bactriane. On a pu reconstituer le tableau de leur état social avant leur séparation. Cette ingénieuse restitution est en quelque sorte de la *paléontologie philologique*. De même que les fossiles ont été rétablis, morceau par morceau, avec une rigueur toute scientifique, ainsi ces races éteintes nous ont livré, par la comparaison de leurs idiomes, le secret de leur civilisation disparue.

On sait que l'homme, pour passer de l'état sauvage à l'état civilisé, doit traverser trois périodes, qui correspondent à son enfance, à son adolescence et à sa virilité. Dans la première, il est chasseur, et tue pour vivre; dans la seconde, il est pasteur, et élève des animaux; dans la troisième, il est laboureur, et demande à la terre les fruits de son travail. Or les Aryas et les Iavanas, quand ils n'avaient pas encore quitté le berceau commun de leur race, avaient déjà renoncé à la vie de chasseurs et pratiquaient la vie pastorale. En effet tous les mots qui se rapportent à la vie pastorale sont à peu près identiques dans les langues Indo-Européennes. Les Aryas possédaient déjà des animaux domestiques et mangeaient leur chair. Ils savaient atteler à des chars des bœufs et des chevaux; ils avaient même déjà les premiers éléments de l'agriculture, mais ils n'apprirent que plus tard à se servir de la charrue, à semer des grains, à cultiver les légumes et les arbres fruitiers. Ils avaient des demeures fixes, et commençaient à manier les métaux, mais non le fer.

La famille, chez nos ancêtres de la Bactriane, était fort respectée. Le mariage n'était pas une union brutale, mais l'association librement consentie de deux êtres, qui se promettaient aide et protection mutuelle, avec l'assentiment de leurs deux familles, et après la bénédiction du prêtre et certaines formules symbo-

liques, dont l'usage n'a jamais disparu. La femme était traitée avec douceur, comme la future mère de ceux et de celles qui perpétueront la race. Entre le frère ou protecteur et la sœur ou gardienne s'établissaient les deux liens de l'amitié. En s'étendant, la famille devenait la tribu, c'est-à-dire la réunion des frères; car tous les membres de la tribu étaient parents à l'origine. A la tête de la tribu paraît le père de famille, investi d'un pouvoir absolu, que consacrent les législations ultérieures, mais assisté par un conseil de pères de famille. Au-dessus des tribus est le roi, dont les principales attributions consistent à commander l'armée en temps de guerre, et à rendre la justice en temps de paix. Le roi est assisté par un conseil de vieillards. Dans les cas douteux il prononce l'épreuve par le feu, par l'eau et par le fer. C'est le jugement de Dieu, qui n'a pas encore complétement disparu de nos mœurs européennes.

§ 4. *La religion primitive des Aryas.* — La religion primitive des Aryas fut le culte d'un Dieu unique. Mais bientôt ce Dieu Créateur se confondit avec l'univers créé par lui. Chacun de ses attributs devint comme une personne distincte et reçut les hommages aveugles de la foule. Le polythéisme naquit, et avec lui les impuretés d'un culte corrompu. Les divinités et les cérémonies de cette religion dégénérée furent conservées par les Aryas qui s'établirent plus tard en Hindoustan; nous aurons occasion de les examiner quand nous aborderons l'étude de leurs livres sacrés et de leur antique histoire. Heureusement pour les tribus Aryennes, qui continuèrent à résider en Bactriane, survint un réformateur qui les arracha à leurs erreurs, en les ramenant au culte d'un Dieu unique.

§ 5 *Zoroastre.* — Ce réformateur se nommait *Zoroastre*. On ne connaît pas la date de sa naissance. Le premier écrivain grec qui le mentionne est Platon, et il en parle comme d'un philosophe déjà

ancien. Xanthus de Lydie plaçait sa naissance vers le XII[e] siècle de notre ère, Pline le dit de mille ans antérieure à Moïse. Hermippos, qui traduisit ses livres en grec, le faisait remonter à cinquante, et Eudoxe à cinquante six siècles avant la prise de Troie. Les érudits contemporains, tout en avouant leur impuissance à fixer une date précise, s'accordent néanmoins à trouver le témoignage de Pline fort vraisemblable : c'est donc vers le XXV[e] ou XXVI[e] siècle avant le Christ qu'aurait vécu Zoroastre.

La vie du réformateur est également obscure. Sa légende, telle qu'elle est rapportée par les Persans modernes, ne mérite aucune créance. Ils lui attribuent des miracles et des prodiges qui n'ajoutent rien à sa grandeur. Zoroastre, dont le nom persan de *Zarathustra* signifie splendeur d'or, eut pour père Pourouschaçpa qui passait pour avoir reçu la révélation divine. Héritier de ses traditions et de son enseignement, Zoroastre forma le projet de simplifier le culte en le ramenant à une sorte de monothéisme, et de faire de ce culte comme un lien entre les tribus éparses. Sa réforme était donc à la fois religieuse et politique. Il commença vers l'âge de trente ans à prêcher sa doctrine, et, comme tous les fondateurs de religion, ne rencontra d'abord que des incrédules. Mais un des principaux chefs Bactriens, *Kava Victaspa*, qu'on a confondu très à tort avec l'Hystaspes, père de Darius, se laissa convertir, et devint le plus ardent de ses disciples. Aidé par lui et par d'autres néophytes il conquit à ses doctrines une grande partie de la Bactriane, mais fut tué en cherchant à les imposer à des tribus nomades. D'après une autre tradition, Zoroastre ne se serait pas contenté du rôle de réformateur religieux. Il aurait détrôné Kava-Victaspa, ou lui aurait succédé, et non-seulement aurait converti les Bactriens, mais encore aurait régné sur eux, de même que plus tard Moïse et Mahomet firent accepter à la fois leur religion et leur domination aux Hébreux et aux Arabes.

A défaut de la vie, nous connaissons l'œuvre du prophète, et elle commande l'admiration. Il n'y a pas dans toute l'antiquité de doctrine aussi pure, aussi opposée au polythéisme des races chamitique et sémitique. Il est difficile de concevoir, avec l'aide de la seule raison, un culte qui se rapproche autant des vérités éternelles. On peut s'en convaincre en étudiant les ouvrages sacrés composés par Zoroastre, ou du moins inspirés par lui.

§ 6. *Les livres sacrés des Aryas.* — Ces livres furent longtemps inconnus. Au dernier siècle, un de nos compatriotes, *Anquetil Duperron*, résolut de les retrouver. Bravant les périls d'une navigation alors difficile, il s'engagea dans les troupes coloniales de l'Hindoustan, s'appliqua sous la direction d'un docteur Parsi de Surate à l'étude du Zend, c'est-à-dire de la langue des anciens habitants de l'Iran, et du Pehlvi, c'est-à-dire de la langue parlée au temps des Sassanides, restaurateurs du culte national. Quand il eut ramassé un certain nombre de manuscrits, il revint en France, et fit paraître en 1771 sa *traduction du Zend-Avesta* qui est restée, malgré ses incorrections et ses négligences, le point de départ des études Iraniennes. Depuis, *Eugène Burnouf* par son *Commentaire sur le Yacna* et ses *Études sur la langue et les textes zends, Spiegel* par ses savants *Commentaires de l'Avesta,* et ses études sur la littérature et les traditions des Perses, MM. *Haugh*, *Schœbel*, *Ménant* et de nombreux érudits ont singulièrement avancé la science nouvelle; mais, bien qu'il soit de mode de décrier Anquetil Duperron, toujours est-il que, sans ce Champollion des études iraniennes, on en serait encore réduit à répéter les légendes grecques.

Le *Zend-Avesta*, ou réunion des écrits sacrés attribués à Zoroastre, comprenait vingt et un livres au temps des rois Sassanides, les plus fervents adeptes de cette religion. Lors des persécutions que firent subir

les conquérants musulmans aux sectateurs de Zoroastre, la majeure partie de ces vingt et un livres disparut. Il n'en reste plus que six, un seul est parvenu jusqu'à nous dans son intégrité, et encore ce texte présente-t-il de nombreux vestiges d'interpolation et d'altération : c'est le *Vendidad* ou loi contre les démons. Il comprend vingt-deux *fargards* ou divisions, et offre quelquefois la forme d'un discours d'Ormuz à Zoroastre, et plus souvent celle d'un dialogue entre cette personne divine et son prophète. Le second des livres sacrés s'appelle le *Yaçna*. C'est un recueil de soixante et douze hymnes divisé en deux parties : la seconde partie, composée de quarante-cinq hymnes nommés *Gathas*, offre un caractère d'archaïsme et de simplicité, qui a permis aux critiques modernes de conjecturer que les Gathas du *Yaçna* sont l'œuvre directe et personnelle de Zoroastre. Le troisième et le quatrième livre, le *Vispered* et le *Sirozé* sont des recueils de prières. Ils constituent avec les deux précédents l'*Avesta* proprement dit, et furent composés à une époque, qui aboutit par un de ses termes au IVe siècle avant notre ère, et, par l'autre, s'enfonce dans l'antiquité la plus reculée. Quant aux deux autres livres sacrés, le premier ou *Yescht* est le principal ouvrage liturgique des Parsis. Il contient des prières écrites à diverses époques les unes en zend, les autres en parsi. Le second ou *Boundehèsch* est une compilation moderne, écrite en Pehlvi, de documents aujourd'hui perdus.

§ 7. *La religion de Zoroastre.* — Telle qu'elle ressort de ces six livres sacrés, la doctrine de Zoroastre, ou *mazdéisme,* c'est-à-dire science universelle, repose sur l'idée de la création. La création est l'œuvre d'Ormuz, le principe du bien, représenté par la lumière, le feu, le soleil. *Ormuz* est le Dieu souverain et unique. Il n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. C'est lui qu'invoque en termes élevés le poëte du Yaçna : « Je te célèbre, ô créateur lumineux

et resplendissant, très-grand et très-bon, très-parfait et très-énergique, très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui possèdes la bonne science, toi qui nous as créés, qui nous as formés, qui nous as nourris, toi le plus accompli des êtres intelligents. » Certes il est difficile d'avoir de la divinité une notion plus pure, et qui se rapproche davantage du monothéisme. Mais, par une étrange déviation, Zoroastre se heurte au problème de l'origine du mal, et, ne pouvant l'expliquer, il invente *Ahriman*, la divinité malfaisante, l'auteur du crime et de la mort. Entre ces deux principes opposés s'engage une lutte terrible, dont les hommes sont les spectateurs et trop souvent les victimes. Ormuz a sous ses ordres toute une hiérarchie d'esprits célestes, qui combattent pour lui. Ce sont d'abord les six *Amschaspands,* dont les noms veulent dire bonté, vérité, justice, piété, richesse, immortalité, puis les *Yzeds,* répandus dans tout l'univers et veillant à sa conservation; et enfin les *Ferouers,* formes pures des choses, créatures célestes répondant aux créatures terrestres. Mais Ahriman a pour serviteurs une armée de noirs démons qui troublent la terre, y sèment le vice et y récoltent la mort. Aux Amschaspands répondent les six *Darvands,* et aux Yzeds les *Dews* ou démons, qui sont aussi puissants pour le mal que leurs antagonistes pour le bien.

De là l'opposition de deux mondes : l'un, celui de la lumière, qui ne produit que du bien; l'autre, celui des ténèbres, qui ne produit que du mal. Le champ de bataille est l'univers entier. Les étoiles dans le ciel forment deux camps, les animaux sur la terre sont ennemis, les éléments eux-mêmes entrent en lutte. Au milieu des deux armées, tiraillé en sens divers se trouve l'homme. Tout se groupe autour de lui. De lui seul dépend l'issue du combat. Cette allégorie est transparente. Ne sommes-nous pas en effet placés entre nos bons et nos mauvais instincts, et n'est-ce pas l'essence même de notre religion que de triompher de ces mauvais instincts? Zoroastre le savait,

et, dans l'Avesta, il donne les moyens à l'homme d'assurer la victoire d'Ormuz sur Ahriman, en lui enseignant ses devoirs. Or ces devoirs deux mots les résument : lutter et mériter. Lutter contre ses mauvais instincts, en suivant certaines prescriptions ; mériter par le travail. Au nombre de ces prescriptions recommandées signalons la confession, les prières, la charité, les soins du corps et de l'esprit, l'amour de la famille. L'homme doit en effet se maintenir dans la pureté en avouant ses fautes. « Je me repens de tous mes péchés, lisons-nous dans l'Avesta. J'y renonce ainsi qu'à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole ; à toute mauvaise action... Ayez pitié de mon âme, ô purs, dans ce monde et dans l'autre. J'y renonce par les trois paroles et je m'en repens. » Il s'aidera encore contre les suggestions d'Ahriman par la prière, mais à condition de ne prier ni seul, ni pour lui seul. La prière s'adresse à Ormuz, aux astres, aux éléments. « O Lune, je t'invoque, astre brillant, éclatant de lumière et de gloire, qui parais en haut du ciel, qui élèves l'esprit et lui donnes la paix ; ô lune bienfaisante qui produis la verdure et l'abondance. » L'homme invoquera aussi le feu. Il lui demandera « une science excellente, une langue douce et mélodieuse, une imagination et une intelligence qui comprennent l'avenir ». Il priera encore les eaux qui fertilisent : « O sources qui, du fond de la terre, montez et bouillonnez, beaux canaux nourrissants, moelleuse eau limpide, douce eau courante qui multipliez l'arbre et qui purifiez le désir, soyez bonnes, et coulez pour nous ». Ces prières, il les adressera à toute heure, chaque fois que sa pensée se dégagera des choses matérielles. Le réformateur ne demandait pourtant pas l'impossible. L'ascétisme et le mysticisme n'étaient point à ses yeux le but suprême de la vie. Il ordonne de soigner et d'entretenir son corps. Il recommande le mariage, même entre cousins germains, et les soins de la famille. Il prescrit de donner à ses enfants une instruction supérieure à celle qu'on a reçue, et, seul

parmi tous les fondateurs de religions antiques, fait un devoir impérieux de la charité envers ses semblables.

Mais le point sur lequel Zoroastre insiste le plus est l'obligation du travail ; avant tout le travail de la terre, car la terre lui témoigne la première sa reconnaissance et il entre à ce sujet dans mille détails, qui font de l'Avesta une sorte de traité d'agriculture. « Laboure et sème, dit-il. Qui travaille avec pureté accomplit la loi. Il fait plus qu'en sacrifiant dix mille fois. » Grande et noble pensée, qui a fait la supériorité des sociétés modernes, actives et agissantes, sur les sociétés antiques, inertes et languissantes.

Telle est la vie de l'homme sur la terre : pureté et travail ! Mais Zoroastre ne l'abandonne pas ici-bas. Il croit à une autre existence, et c'est ici surtout que l'Avesta s'élève à une hauteur de conception vraiment sublime. La mort étant une victoire d'Ahriman, le cadavre est considéré comme impur. On le transportera sur une montagne où les oiseaux le déchiqueteront et le soleil le rongera. Au bout de trois jours, l'homme se réveille. S'est-il mal conduit, Ahriman ou l'un de ses noirs acolytes le précipite dans un sombre abîme, qui pourtant ne se referme pas à tout jamais sur lui, car, ainsi que dans le purgatoire chrétien, les prières des survivants peuvent abréger la durée de son supplice. A-t-il au contraire mérité une récompense, il est mené par les Yzeds au sommet d'un mont sacré, et voit s'ouvrir devant lui le grand passage. Mais une figure charmante et souriante se présente à lui, et, comme Béatrice au Dante, lui tend les bras en l'appelant vers elle. « Qui donc es-tu, ô beauté ? Jamais je n'ai rien vu de si pur au monde. — Ami, je suis ta vie même, ta pure pensée, ton pur parler, ton activité pure et sainte. J'étais belle ; tu me fis très-belle. Voilà pourquoi je rayonne, glorifiée devant Ormuz. » Elle dit, prend l'homme par la main, et le conduit au ciel. Désormais l'âme et l'homme ne font qu'un. Ils se sont retrouvés, mais détachés de toute enveloppe matérielle. L'Avesta les représente abîmés dans la contemplation

de Dieu. Ils nagent dans les rayons célestes, ils planent d'un vol d'aigle, ils s'élancent au-dessus des mondes avec la rapidité de l'éclair.

§ 8. *Les Mages.* — Cette religion si pure et si noble fut plus tard, comme toutes les religions orientales, défigurée pas ses ministres. Ils se nommaient les *Mages,* et formaient une corporation redoutable et puissante, sans néanmoins constituer une caste héréditaire, car ils admettaient des étrangers parmi eux. Les mages se divisaient en trois catégories, les *Erbèdes* ou disciples, les *Mogbèdes* ou maîtres, et les *Destour Mogbèdes* ou maîtres supérieurs. On leur imposait de singulières épreuves : ils devaient creuser la terre jusqu'à ce qu'ils y eussent trouvé de l'eau, passer à travers le feu, jeûner dans la solitude, etc. Leur costume se composait d'une longue robe traînante, serrée autour du corps par une large ceinture. C'est encore le costume que portent aujourd'hui les derniers sectateurs de Zoroastre, les Parsis ou Guèbres de l'Hindoustan. Les mages n'avaient pas de temple. Ils adoraient Ormuz en plein air, sous la forme du feu : symbole le plus pur de la divinité toujours agissante; aussi les souverains persans furent-ils, dans leurs conquêtes, des iconoclastes et des destructeurs de temples.

Les mages ne se contentèrent pas de l'influence morale. Ils imposaient au roi certaines épreuves avant son couronnement, et, pendant son règne, diverses occupations. Ils siégeaient dans ses conseils et rendaient la justice en son nom. Parfois même ils usurpaient le pouvoir. Aussi le mazdéisme ne se maintint-il pas dans la pureté où nous le montre l'Avesta. Au contact de la Grèce et de l'Assyrie, il s'altéra. Les Sassanides le restaurèrent un moment, mais les Musulmans le renversèrent à tout jamais, et les compatriotes de Zoroastre ont oublié jusqu'au nom du législateur, qui fit la fortune et la grandeur morale de leurs ancêtres.

§ 9. *Séparation des Aryas en deux fractions ennemies.* — La conséquence immédiate des prédications nouvelles fut de diviser les Aryas en deux familles religieuses ennemies. Certaines tribus adoptèrent sans résistance cette doctrine qui s'accordait probablement avec leurs instincts et leurs traditions. D'autres au contraire dont les tendances, qui plus tard donnèrent naissance au Brahmanisme, se rapprochaient davantage du polythéisme, luttèrent avec énergie. Après des guerres qui durèrent peut-être des siècles, et dont les péripéties nous sont inconnues, les tribus fidèles au culte nouveau finirent par l'emporter, et se maintinrent en Bactriane. Les vaincus émigrèrent et se répandirent en masse dans la vallée de l'Indus, d'où leur domination finit par s'étendre sur toute la péninsule Indienne. Désormais séparées par d'infranchissables montagnes et par la haine religieuse, les deux grandes fractions de la race aryenne n'eurent plus aucun contact, et dans cet isolement réciproque s'accentua de plus en plus la différence de leur langage, de leurs institutions et surtout de leur culte.

L'histoire des Aryas comporte dorénavant deux grandes divisions : 1° les tribus qui adoptèrent le culte de Zoroastre; 2° les tribus qui le repoussèrent. Nous étudierons quatre de ces peuples d'origine aryenne, les Bactriens, les Mèdes et les Perses, qui furent les fidèles disciples de Zoroastre, et les Indiens, qui n'acceptèrent jamais sa doctrine.

II. — LES BACTRIENS.

§ 1 *La Bactriane indépendante.* — Les Aryas qui restèrent en Bactriane jouirent, dans toute l'antiquité, d'une réputation méritée de bravoure. Attachés à leur patrie, fiers de la pureté de leur sang et de l'authenticité de leurs traditions, sectateurs fanatiques du Zend Avesta, dont les nobles doctrines communiquaient à

leurs âmes une énergie farouche et un vif sentiment de dignité, ils gardaient sur les peuples voisins comme une supériorité d'origine. Bien servis par la nature de leur pays et la pauvreté de leur sol, ils repoussèrent énergiquement toutes les invasions. Quoique la légende grecque célèbre la gloire de Bacchus vainqueur des Bactriens, il est probable qu'ils se maintinrent plusieurs siècles dans leur austère indépendance, et même, si on en croit la tradition, qu'ils fondèrent un puissant empire qui s'étendait au centre de l'Asie. Mais les documents authentiques font complétement défaut, et, malgré les ingénieuses recherches de *Bayer* dans son *Historia regni Græcorum bactriani,* et de *Wilson* dans son *Ariana antiqua,* nous ne pouvons encore sur ce point énoncer que des conjectures.

§ 2. *La Bactriane assyrienne et persane.* — Les Assyriens réussirent une première fois à dompter la Bactriane, mais leur autorité n'y fut jamais que subie et jamais acceptée; car les inscriptions cunéiformes parlent de révoltes incessantes et des sanglantes représailles exercées par les monarques ninivites. Les Bactriens acceptèrent plus volontiers la domination persane. Lorsque Cyrus, après avoir conquis la Lydie, et confié à ses lieutenants le soin de soumettre l'Asie Mineure, se dirigea contre les Bactriens, ceux-ci se livrèrent volontairement à lui, attirés par la communauté d'origine et de religion : aussi les traita-t-il avec douceur. Loin de les réduire au rang de tributaires, il leur donna pour roi un de ses fils, Tanaoxarès, qui ne reconnaissait pas la suzeraineté de Cambyse. Il est vrai que cette autonomie ne fut que momentanée, et que, dès le règne de Darius Ier, la Bactriane redevint satrapie persane; mais il ne paraît pas qu'elle ait essayé de recouvrer son indépendance sous les faibles successeurs du grand roi. Librement elle s'était donnée aux Perses, librement elle continuait à faire partie intégrante de l'empire Oriental. On eut la preuve de cette fidélité lors de la

conquête d'Alexandre. Alors que toutes les satrapies n'essayaient même pas de résister au vainqueur d'Arbèles, les Bactriens avec *Spitamenés* luttèrent énergiquement. On eût dit que le souvenir des vieilles haines entre Iavanas et Aryas s'était réveillé après tant de siècles d'oubli. Aucune contrée ne résista plus longtemps et avec plus de constance pour échapper à la domination grecque. Le Macédonien ne crut même pouvoir consolider son autorité dans cette province qu'en y fondant douze colonies, et en y laissant quatorze mille colons grecs, éléments d'une civilisation nouvelle.

En effet la Bactriane, contenue et surveillée par ces colons, ne profita point de la mort prématurée du conquérant pour secouer le joug. Elle fit partie de l'empire des Séleucides; à l'exception de *Stasanor*, on ignore le nom des chefs chargés d'administrer ce pays jusqu'à Théodote, qui se révolta en 254 contre Antiochus II Théos.

§ 3. *La Bactriane grecque.* — *Théodote* est le premier de ces souverains grecs qui étendirent dans l'Asie centrale et jusque dans le bassin de l'Indus l'influence des idées et des institutions helléniques. Quelques lignes de Strabon et de Trogue Pompée étaient les seuls documents qui nous restaient sur ces établissements grecs; mais la découverte récente d'un grand nombre de médailles appartenant à ces rois a jeté tout à coup un jour nouveau sur leur histoire. Théodote Ier (255-243) et son fils *Théodote II* (243-221) furent déjà de puissants souverains, puisque mille cités leur obéissaient. *Euthydème* de Magnésie (222-195), un usurpateur, étendit sa domination jusque dans l'Inde. C'est à cette conquête que Strabon fait allusion quand il dit que les rois bactriens poussèrent leurs expéditions dans l'Orient plus loin qu'Alexandre. On cite encore les noms de *Démétrius*, *Ménandre*, *Apollodote*, et des deux *Eucratidas*. Mais il semble que l'empire bactrien se soit alors divisé. Les trois premiers de ces princes paraissent avoir concentré leur

activité dans l'Inde proprement dite, et les deux derniers en Bactriane. Il s'est opéré sans doute un démembrement analogue à celui qui eut lieu dans l'empire d'Alexandre, et, comme on a trouvé sur bien des points différents des médailles royales, il se peut que ces diverses localités aient été successivement les centres de plusieurs dominations particulières.

De tous ces souverains, Ménandre et Eucratidas furent les plus célèbres. C'est de Ménandre que parle l'auteur du *Périple de la mer Érythrée,* Arrien, quand il raconte que, de son temps, on trouvait encore dans la presqu'île du Gange des monnaies grecques à l'effigie de ce souverain. A la même époque ses sujets étaient en relations avec les Seres ou Chinois. Quand il mourut, il excita de tels regrets que plusieurs villes se disputèrent l'honneur de posséder ses cendres. Quant à Eucratidas il repoussa victorieusement les attaques des Parthes et des barbares du Nord, et prit le titre de grand roi. Ses monnaies portent une double inscription grecque et arienne. Dans la direction du nord-est il poussa ses conquêtes jusqu'à la frontière des Seres, et fonda Eucratidia au delà des monts Emodes. A partir de cette époque les Seres, au teint doré (colorati) et les riches produits de leur industrie (soie, porcelaine, etc.) commencent à se répandre en Occident.

Pendant cette domination des princes bactriens, la civilisation grecque s'étendit dans tout l'Orient. Le grec continua à servir de langue officielle comme l'attestent les monuments contemporains. L'art lui-même s'inspira des traditions helléniques, car les médailles bactriennes ne le cèdent en rien pour la beauté de l'exécution à celles qui se fabriquaient à Antioche ou dans les républiques grecques. Enfin la littérature puisa aux sources fécondes de l'Inde, et il y eut entre les penseurs et les poëtes des deux contrées une communication d'idées et de sentiments dont il serait curieux de suivre les traces dans leurs ouvrages respectifs.

Mais le royaume grec de Bactriane n'eut qu'une durée éphémère. Des barbares scythes, des Touraniens, le renversèrent en 126 avant J.-C., et s'emparèrent aussi des pays soumis aux Grecs dans la vallée de l'Indus. Sous ces nouveaux maîtres, la population grecque garda sa langue, ses arts et ses mœurs. Les rois scythes subirent eux-mêmes l'influence de cette civilisation, et il se forma une société mixte dans laquelle entrèrent des éléments empruntés à la Grèce, à l'Inde et à la Scythie. Mais bientôt ces contrées devinrent comme le champ de bataille de l'Asie, et, dès lors, jusqu'à la conquête arabe, il est impossible de suivre les transformations politiques de l'antique patrie des Aryas.





CHAPITRE II

LES MÈDES ET LES PERSES JUSQU'A LA CONQUÊTE D'ALEXANDRE

I. — LES MÈDES.

§ 1. *Longue hostilité des Mèdes et des Touraniens.* — Lorsque les Aryas, après avoir reçu la doctrine de Zoroastre, quittèrent la Bactriane et cherchèrent de nouvelles demeures; une de leurs tribus, les Madaï ou Mèdes, se heurta au sud contre des populations Touraniennes depuis longtemps établies à l'est du Tigre et de l'Euphrate, entre le golfe Persique et la mer Caspienne. L'antique haine, qui avait déjà mis aux prises leurs ancêtres en Bactriane, se réveilla plus forte que jamais, et la guerre entre ces deux races opposées dura près de dix siècles avec des alternatives variées. Firdousi, dans le *Schah-Nameh*, a raconté les principales péripéties de cette lutte. Les Madaï finirent par l'emporter, mais ils ne réussirent pas à expulser les Touraniens, qui formaient une population compacte, et se résignèrent à s'imposer à eux de vive force, à l'état d'aristocratie dominatrice et conquérante. Ils ne prévalurent donc jamais que fort incomplétement, et des traces certaines de la diversité des races, des langues et des croyances se retrouvent dans les documents asiatiques et les témoignages des Grecs.

Ainsi, au xe siècle avant l'ère chrétienne, quand la Médie commence à entrer dans le mouvement de l'histoire générale, Hérodote compte dans la nation médique six classes hiérarchiquement disposées. Les deux premières, les *Mages* et les *Arizanthes*, c'est-à-dire les prêtres et les guerriers, constituaient comme l'aristocratie de la nation. Eux seuls étaient de race aryenne. Ils parlaient entre eux le même langage que les Perses et les Bactriens. Quant aux *Buses* ou autochthones, aux *Struchates* ou vivant sous la tente, aux *Budiens* ou serfs de la terre, et aux *Parétacéniens* ou nomades, ils étaient de race Touranienne. Ils avaient conservé leur vieil idiome, à tel point que les rois de Perse eux-mêmes furent obligés de le maintenir dans leurs actes officiels.

Avec un semblable mélange de populations, la religion n'avait pas gardé sa pureté originelle. Les Touraniens avaient, il est vrai, accepté les données principales du culte de leurs vainqueurs, mais en les accommodant à leurs traditions nationales, et les Mèdes avaient accepté ces modifications. Ainsi Ormuz et Ahriman étaient considérés comme éternellement égaux en puissance dans l'avenir comme dans le passé, et même Ahriman, en qui les Touraniens aimaient à retrouver leur ancien dieu *Afrasiab*, avait plus d'adorateurs qu'Ormuz. De plus, au contact des Assyriens, quelques divinités s'étaient introduites dans le Panthéon mède, et recevaient les hommages empressés de la foule, surtout la déesse Mylitta ou Anaïtis. Ces hérésies constituaient une religion nouvelle qu'on appela, du nom de ses ministres, le *Magisme*. Cyrus et Darius seront plus tard obligés de renverser les temples et les autels de ces divinités étrangères, quand ils rétabliront en Médie la religion de Zoroastre dans son intégrité.

§ 2. *Les Mèdes et les Touraniens soumis à l'Assyrie.* — Entre les deux races touranienne et aryenne, il y avait donc juxtaposition et non union. Les uns et

les autres avaient conscience de leur situation respective, et, bien que la vie commune et l'action du temps eussent amené quelques rapprochements, ils ne formèrent jamais une nation homogène. Les Touraniens se souvinrent de leur gloire passée et espérèrent des jours meilleurs ; les Mèdes se souvinrent des luttes passées et espérèrent qu'ils maintiendraient leur domination. Cet antagonisme se perpétua jusqu'au xe siècle avant notre ère. Un peuple conquérant vint alors opérer brutalement cette fusion, en soumettant au même joug Touraniens et Mèdes.

§ 3. *Arbacès et la première chute de Ninive.* — La dynastie assyrienne des Bel-kat-irasson conquit en effet la Médie, mais sa tyrannie et son oppression soulevèrent de telles rancunes que les Touraniens oublièrent leurs désirs de vengeance, et se rapprochèrent des Mèdes, en qui se personnifiait la résistance à l'invasion étrangère. Les deux populations associèrent leurs haines, et, sans distinction d'origine, commencèrent la guerre de la revanche nationale, sous la direction du Mède *Arbacès*. Arbacès commandait les contingents mèdes, qui servaient dans l'armée assyrienne. Plein de mépris pour le souverain qu'il avait vu au fond de son palais, déguisé en femme et tournant un fuseau, il résolut de le renverser, et, de concert avec Phul-Balasou, gouverneur de Babylone, donna le signal de la révolte. Le roi d'Assyrie se nommait Assur-nirari. C'est le Sardanapale des Grecs. Il lutta trois années avec un courage qu'on n'attendait pas de sa vie passée ; mais la défection d'une partie considérable de son armée le força à se renfermer dans Ninive, dont les coalisés commencèrent le siége. La ville résista deux ans à tous leurs efforts, mais le Tigre, en débordant, renversa une partie des murailles. Les assiégeants pénétrèrent par cette brèche, et s'emparèrent de la ville. Assur-nirari, désespérant de son salut, se brûla avec sa femme et ses trésors. Les vainqueurs assouvirent leurs haines séculaires, et renversèrent de fond en

comble la capitale détestée, si bien que les fouilles contemporaines n'ont pas encore permis de retrouver un seul pan de muraille antérieur à cette destruction systématique. Puis ils se partagèrent les dépouilles. Phul garda l'Assyrie, et Arbacès rentra en Médie, désormais indépendante.

Arbacès fut donc le restaurateur de l'unité nationale; pourtant il ne fonda pas une dynastie. Il n'était, à vrai dire, que le chef militaire d'une sorte de confédération. Les tribus mèdes continuaient à vivre isolées, heureuses de leurs libertés locales Elles ne se réunissaient que dans un danger commun, contre quelque ennemi qui menaçait leur indépendance. Ce système politique pouvait convenir à une nation que ne menaçait aucun danger extérieur, mais il devenait funeste pour les Mèdes, voisins beaucoup trop rapprochés des Assyriens et exposés à leurs ressentiments. Une dynastie nouvelle, les Sargonides, venait en effet de réorganiser le grand empire ninivite. Elle entra dans la voie des conquêtes, et poursuivit surtout les États dont la coalition avait amené la première chute de Ninive. Babylone succomba d'abord. Profitant de l'isolement et de la séparation des tribus médiques, Sargon reconquit ensuite, canton par canton, la plus grande partie de leur territoire. « Pour me maintenir en Médie, lisons-nous dans une inscription de Khorsabad, j'ai élevé des fortifications dans le voisinage de Kar-Sargon. J'occupai trente-quatre bourgs de Médie, et je les annexai à l'Assyrie, et j'établis sur eux des tributs consistant en chevaux, etc. » La contrée, délivrée par Arbacès, allait donc retomber tout entière sous le joug assyrien, quand le sentiment du danger et la nécessité d'une défense commune décidèrent enfin les Mèdes à renoncer à leurs libertés cantonales, et à fonder un État compacte en se groupant autour d'un chef unique.

§ 4. *Déjocès*. — Ce fondateur d'une nationalité et d'une dynastie se nommait *Déjocès*. C'est le Dayaouk-

kou des inscriptions cunéiformes. Hérodote raconte qu'il s'était fait par son équité une grande réputation. Ses amis persuadèrent aux chefs des autres tribus de le choisir pour roi. Il fut en effet, par une sorte de suffrage universel, élu chef suprême de la nation médique. Aussitôt il obligea ses nouveaux sujets à lui bâtir une capitale, la fameuse Ecbatane, et l'entoura de sept murailles, qui se commandaient réciproquement, et se distinguaient par la couleur différente de leurs créneaux. Renfermé dans son sérail, visible seulement pour les officiers du palais, il institua une monarchie despotique et les règles d'un cérémonial minutieux. Il espérait affermir ainsi son autorité et triompher de l'esprit d'opposition de ses anciens collègues, en les empêchant tout à la fois de lui montrer une familiarité inconvenante et de conspirer contre sa personne. Il continua à rendre sévèrement la justice, et mourut après un règne pacifique de cinquante-trois années. Telle est la tradition; mais il est probable que Déjocès ne fut pas uniquement un justicier; sa renommée dut encore s'accroître par la vigueur de sa résistance au joug étranger subi par le reste de la Médie, et que la tradition du pays oublia volontiers plus tard (709-656).

§ 5. *Phraotes.* — Son fils *Phraotes* fut un conquérant (656-634). Il consacra les premières années de son règne à chasser les Assyriens des cantons de la Médie, qu'ils occupaient encore, et, quand il eut mérité la reconnaissance de ses compatriotes en les délivrant de la domination étrangère, il les entraîna dans la voie des conquêtes. Ses premiers efforts furent tournés contre les Perses, qui venaient, eux aussi, de renoncer au système des tribus isolées et de fonder une monarchie compacte. Il les battit, et, en quelques années, réduisit à l'obéissance toutes les nations, d'origine aryenne, situées entre l'Hindou-Kouch, la Caspienne et le golfe Persique : Bactriane, Sogdiane, Margiane, Hyrcanie, etc. L'Arménie reconnut aussi la

suzeraineté des Mèdes. Un grand empire militaire se fondait donc en Asie, d'autant plus redoutable que les peuples qui le composaient étaient réunis par la communauté de la race et de la religion. Phraotes se crut même assez fort pour reprendre les projets d'Arbacès contre Ninive. Mais les Assyriens résistèrent vigoureusement et battirent à Ragau le roi des Mèdes, qui périt avec l'élite de son armée.

§ 6. *Cyaxare et la seconde chute de Ninive.*— Son fils *Cyaxare* reprit tous ses projets. Afin de ne pas se trouver seul contre Ninive, il chercha une alliance en Chaldée, et conclut un traité avec le gouverneur de Babylone, Nabopolassar. Déjà les coalisés menaçaient Ninive, quand ils furent rappelés en arrière par une invasion de Scythes. Ces barbares n'étaient pas les auxiliaires de l'Assyrie. Ils marchaient au hasard, pillant et ravageant tout sur leur passage, comme firent plus tard leurs descendants, les Huns d'Attila et les Tartares de Timour-Leng. Vainqueurs de Cyaxare, ils s'établirent à demeure fixe en Médie, et de là poussèrent leurs incursions jusqu'en Syrie et en Egypte. Pendant vingt-huit ans ils dominèrent sur toute l'Asie Antérieure. Cyaxare et les Mèdes débarrassèrent la contrée de ce fléau. Ils invitèrent *la plus* grande partie des Scythes à des festins, les *enivrèrent* et les égorgèrent. Aussitôt Cyaxare renoua son alliance avec Nabopolassar, et marcha de nouveau contre Ninive. On ne connaît pas les détails de cette catastrophe, mais elle fut terrible. « Assur s'élevait comme un cyprès du Liban, raconte Ézéchiel, ses branches étaient touffues, sa cime se cachait dans les nuées, et l'eau du ciel l'avait nourri... A son ombre habitait la multitude des nations. Mais parce qu'il s'était élevé avec orgueil, des étrangers sont venus, qui l'ont coupé sur la montagne. Ses rameaux ont roulé dans les vallées, ses racines ont été arrachées, et les peuples, se retirant de son ombre, l'ont renversé à terre. » Les deux vainqueurs se partagèrent l'As-

syrie. Cyaxare eut pour lui le nord de la région et s'empara aussi de la Suziane (606).

Trois ans plus tard, en 603, une des tribus scythes, qui avait obtenu de rester en Médie à titre d'auxiliaires, émigra en Lydie et reçut du roi Alyattes un accueil empressé. Les Lydiens étaient alors les maîtres de l'Asie Mineure, et touchaient par l'Arménie à l'empire mède. Sur le refus du roi de Lydie de livrer les fugitifs, la guerre éclata. Elle dura cinq ans, sans que la victoire se prononçât en faveur d'un des belligérants. D'un commun accord, ils se décidèrent à poser les armes. L'Halys fut choisi pour frontière commune. Afin de donner à leurs engagements réciproques plus de solennité, les négociateurs se firent aux bras de légères incisions, et burent le sang qui en découlait (595). Cet usage est encore pratiqué dans la haute vallée du Nil, et, tout récemment, sir Baker fut obligé de s'y conformer, pour être assuré du concours des indigènes africains.

Astyage. — *Astyage*, qui succéda à Cyaxare en 595, moins belliqueux que ses prédécesseurs, se contenta de jouir en paix des richesses immenses qui avaient été le fruit des conquêtes de son père. C'était un tyran soupçonneux et perfide. Sa cruauté comme sa mauvaise foi furent pour beaucoup dans la catastrophe qui termina son règne. Il avait marié sa fille Mandane au Perse Cambyse, qui gouvernait son pays natal à titre de satrape ou de vassal. Ayant appris en songe que l'enfant issu de ce mariage le détrônerait un jour, il donna l'ordre de le tuer. Cet enfant, sauvé par miracle, et instruit du secret de sa naissance, se chargea d'accomplir la prophétie. Il se nommait Cyrus : c'est le fondateur de la monarchie persique, qui allait se substituer à l'empire médique.

Les Mèdes ne furent donc, à vrai dire, que les précurseurs des Perses. Ils préparèrent et annoncèrent leur domination, mais ne surent point garder pour eux l'empire de l'Asie. Cet honneur était réservé, pour

de longs siècles, à une de leurs nations tributaires, à ces Perses qui ne se doutaient seulement pas, avant Cyrus, de leurs brillantes destinées.

II. — LES PERSES.

§ 1. *L'Iran.* — Le vrai nom de la Perse est *Iran.* Le mot Fars ou Pars, qui ne désignait primitivement qu'une partie du pays, fut étendu par les Grecs et les Romains à la région tout entière. L'Iran forme un vaste quadrilatère compris au nord entre la Caspienne et l'Aral, au sud l'océan Indien, à l'est la vallée de l'Indus, à l'ouest la Mésopotamie. C'est un pays aride, montagneux, peu habité, stérile. La cause de cette stérilité est le manque d'eau. Sauf quelques torrents qui se perdent dans le sable, on est contraint de ramasser l'eau du ciel ou de creuser avant dans les entrailles de la terre. Comme l'Iran occupe une vaste étendue de terrains, la différence des climats y est fort sensible. La température, très-humide et malsaine sur les bords de la Caspienne, chaude et sèche le long des côtes de la mer, froide sur les montagnes, n'est douce et tempérée que dans les régions cultivées. L'atmosphère y est d'une admirable pureté. On dirait *que le* ciel y est plus élevé et d'une autre couleur que *dans* nos épais climats de l'Europe. Le vin, bouché avec des tulipes ou des roses, ne s'y évente pas. En résumé, l'Iran est une contrée ingrate, et les Iraniens sont forcés de lutter contre la nature. Mais à cette lutte quotidienne ils acquirent de bonne heure une énergie incomparable, et ce pays disgracié devint le berceau d'une des races conquérantes les plus remarquables du monde. Aussi bien ils savaient rendre justice à leurs âpres cantons. Lorsque plus tard, devenus les maîtres de l'Asie Antérieure, ils purent échanger leurs bois et leurs landes contre de grasses et fertiles plaines, ils préférèrent un pays incommode

avec l'empire, à des contrées riantes avec l'esclavage.

§ 2. *Les Iraniens ou Perses.* — Les Iraniens, ou, pour leur donner leur nom habituel, les Perses, étaient d'origine aryenne. Ils émigrèrent de Bactriane, ainsi que les Mèdes, et s'établirent dans cette aride région, que personne ne leur disputait encore. Les premiers siècles de leur histoire sont inconnus. Ils vécurent longtemps à l'état de nomades, et durent à ce genre de vie et à leur climat une indomptable vigueur. On comptait parmi eux dix tribus et trois classes. Les tribus des *Pasagardiens*, des *Maraphiens* et des *Masphiens* formaient l'aristocratie des guerriers; les *Panthialéens*, les *Dêruséens* et les *Germaniens* étaient les cultivateurs; les *Daëns*, les *Mardes*, les *Dropiques* et les *Sagartiens* menaient la vie de pasteurs errants. De plus ils étaient morcelés en un nombre infini de cantons, et ils tenaient à leur indépendance locale. Ils ne se réunissaient que dans les grandes occasions, pour repousser un ennemi commun ou pour nommer un chef suprême. C'étaient les républicains de la haute Asie, et ces mœurs démocratiques ils les conservèrent, même quand ils devinrent les sujets du grand roi. Lorsque les despotes perses courbaient sous leur domination tous les peuples asiatiques, ils n'étaient chez eux que les chefs d'une nation libre. Les Perses ne leur devaient aucun impôt. Ils étaient protégés contre leurs caprices par des lois inviolables. Ils pouvaient même s'opposer à leurs résolutions. Quand il s'agissait, par exemple, d'entrer en campagne, ils étaient consultés par le roi, et donnaient librement leur avis. Les Perses ne renoncèrent que fort tard à ces glorieux priviléges, et la monarchie persane était en pleine décadence, lorsque les descendants des libres compagnons de Cyrus se résignèrent au despotisme de leurs souverains.

§ 3. *Histoire ancienne des Perses.* — Les Perses

étaient les disciples fervents de Zoroastre. Ils durent aux nobles préceptes de cette religion le respect de la famille, l'amour du travail et le sentiment très-vif de leur dignité. Leur éducation les disposait aux grandes actions et aux généreux sacrifices. « De cinq à vingt ans, écrit Hérodote, on apprend trois choses aux jeunes Perses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. » Ces quelques mots n'expliquent-ils pas les rapides et prodigieuses conquêtes de cette race prédestinée? Les Perses ne jouèrent pourtant que fort tard un rôle prépondérant dans l'histoire. Ils furent tour à tour soumis par les Assyriens et par les Mèdes. Ils ne pouvaient, en effet, morcelés et séparés comme ils l'étaient, s'entendre pour une action commune, mais, dans leur vie simple et agreste, ils avaient conservé l'énergie de leurs mœurs primitives, et, du jour où ils se trouvèrent réunis sous la main d'un seul chef aussi habile que vaillant, l'empire de l'Asie leur appartint.

§ 4. *Les légendes grecques de Cyrus.* — Ce chef se nommait *Kurus* ou *Cyrus.* Les documents cunéiformes se taisent sur son compte, mais quatre écrivains grecs et la Bible ont longuement parlé de lui. Cyrus fut un de ces personnages complexes, autour desquels on a bâti d'aventureuses légendes, et que l'imagination populaire a peu à peu transformés en demi-dieux. Tels Sésostris, Alexandre, Charlemagne, qui, outre leur renommée légitime, furent accablés par la postérité de la gloire de leurs devanciers et de leurs successeurs. Dans la vie de Cyrus l'histoire côtoie toujours la fable, et l'erreur la vérité. Des quatre historiens grecs qui ont écrit la biographie du héros iranien, Xénophon, dans sa *Cyropédie*, est le moins vraisemblable. La *Cyropédie* est un roman philosophique ou plutôt politique, dans le goût du *Télémaque* de Fénelon. Platon, dans un de ses plus fameux ouvrages, avait tracé le plan d'une République idéale, qu'il proposait comme le modèle de tous les gouverne-

ments. Son rival de gloire, Xénophon, voulant opposer un autre idéal à celui de Platon, se prononça en faveur du despotisme oriental, et choisit pour héros Cyrus, dont il fit un modèle de convenance et de dignité. Petit-fils d'Astyage, le roi des Mèdes, il garde tous les ménagements, disserte fort à propos, montre en toute circonstance une sagesse précoce, et, sans trouble ni désordre, succède naturellement à son grand-père. Moralement il est parfait; au point de vue historique il est faux.

Hérodote a raconté avec détail la vie de Cyrus. Nous savons, grâce à lui, comment Harpagos, chargé, par Astyage, d'immoler son petit-fils, le prend en pitié et le confie à un pâtre, qui l'élève comme son fils. Cyrus grandit mêlé aux enfants de son âge. Une querelle avec l'un d'eux, fils d'un grand seigneur, l'amène devant Astyage. A la fierté de ses réponses, à la ressemblance des traits, au trouble du berger, Astyage reconnaît son petit-fils; mais, rassuré par les mages, il le renvoie à sa mère. Il se venge pourtant de son confident infidèle, en tuant son fils, et pousse la barbarie jusqu'à lui servir en ragoût les membres de cette innocente victime. Harpagos dissimule sa haine, et, quand Cyrus est devenu grand, il l'excite à la révolte et lui donne la victoire par une trahison. Astyage veut combattre lui-même, mais son armée est défaite, et le vainqueur prend possession du trône. Hérodote s'est laissé aller au plaisir de raconter d'étranges aventures. Il accumule hardîment les invraisemblances, et entre parfois en contradiction avec lui-même; mais sa légende est si poétique, qu'elle est devenue pour ainsi dire partie intégrante de l'histoire.

Ctésias, qui fut médecin de l'un des successeurs de Cyrus, et puisa à la source des renseignements authentiques, n'a laissé que des fragments incomplets. Nicolas de Damas est l'auteur d'une *Histoire universelle* fort estimée, mais encore plus maltraitée par le temps. Un des fragments de cette histoire, récemment re-

trouvé, a jeté une vive lumière sur la biographie du conquérant perse.

§ 5. *Le Cyrus de l'histoire.*— Entre les exagérations systématiques de Xénophon, les amusantes narrations d'Hérodote, et les renseignements incomplets de Ctésias et de Nicolas de Damas, il est possible de dégager un Cyrus, sinon réel, au moins vraisemblable.

L'Orient est le pays des soudaines révolutions politiques. Comme tous sont courbés sous le despotisme d'un seul, si parfois, du sein de la foule, s'élève un homme qui réussit à imposer son autorité à ses anciens égaux, ceux-ci lui obéissent, sans se rappeler sa basse extraction. Le père de Mahomet gardait les chameaux; le père de Gengiskan conduisait les caravanes ; le père de Cyrus dut être un rude montagnard de l'Iran, et non un prince, comme l'écrivent Xénophon et Hérodote. Nicolas de Damas est bien plus dans la réalité historique, quand il raconte que le fils d'un pasteur et d'une gardeuse de chèvres s'engage, se fait remarquer par sa bravoure du roi des Mèdes, qui l'appelle à un poste important, s'empare de sa confiance et finit par renverser son bienfaiteur. Au reste Hérodote convient lui-même que les Mèdes ne laissèrent pas sans résistance l'empire de l'Asie passer aux Perses, et consentirent avec peine à obéir à un chef dont ils méprisaient la basse extraction. Mais Cyrus les engagea dans une telle série d'aventures, et sut si bien les attacher à sa fortune, que bientôt ils oublièrent leurs ressentiments, et se fondirent tout à fait avec les Perses. Dès lors Mèdes et Perses ne firent plus qu'un seul peuple, et marchèrent ensemble à la conquête de l'Asie.

§ 6. *Les Perses se substituent aux Mèdes comme puissance prépondérante.* On connaît peu les détails de cette révolution qui substituait à l'aristocratie mède une population de même origine mais pauvre et sans traditions historiques. Il est probable que Cyrus réunit ses compatriotes en un corps de nation,

excita leurs convoitises en leur dépeignant les richesses et la civilisation médiques, enflamma leur zèle religieux en leur promettant de restaurer dans sa pureté native le culte de Zoroastre, et, quand il se fut assuré de leur concours, les conduisit en Médie. Astyage essaya de résister : mais il fut trahi par un de ses principaux lieutenants, l'Harpagos de la légende, battu et fait prisonnier ou tué. La défaite d'Astyage eut pour conséquence immédiate d'assurer au vainqueur la soumission de toutes les nations aryennes qui vivaient en deçà de l'Hindoustan. Carmaniens, Bactriens, Sogdianiens, Margriens, Hyrcaniens, etc : car elles se sentaient attirées vers ce jeune conquérant, qui se présentait à elles comme le représentant le plus achevé de leur race et le restaurateur de leur religion. Les Arméniens, avec leur roi Tigrane, avaient été les premiers alliés de Cyrus. Ils l'aidèrent encore à soumettre les peuples du Caucase et les riverains du Pont-Euxin jusqu'au fleuve Halys. En quatorze années Cyrus avait conquis un empire plus considérable que ne l'avait jamais été celui des Mèdes, et il ne trouvait plus en Asie que deux souverains capables de lui résister : le roi de Lydie et le roi de Babylone.

§ 7. *Conquêtes de Cyrus.* — Nous nous réservons de raconter plus loin la chute dramatique de la dynastie lydienne, qui valut au roi de Perse l'Asie Mineure tout entière jusqu'à la mer Égée. Les colonies grecques établies sur la côte avaient tout d'abord refusé l'alliance que leur offrait le roi de Perse. Épouvantées par la chute de Crésus, elles implorèrent son pardon. Cyrus leur répondit par le célèbre apologue du pêcheur qui, n'ayant pu attirer les poissons avec sa flûte, les prit tous avec son filet; mais les Grecs résolurent de se défendre. Abandonnés par les Spartiates, dont ils avaient imploré les secours, et réduits à leurs propres ressources, ils firent une résistance désespérée. Mazarès et Harpagos, chargés par Cyrus de la conduite de cette guerre, ne triomphèrent que

par la terreur. Les Phocéens, plutôt que de se rendre, émigrèrent à Alalia en Corse et à Massalia en Gaule. Les Téïens allèrent en Thrace peupler et rebâtir la ville d'Abdère. A Xanthos et à Caunos, on brûla femmes, enfants et esclaves, et les hommes se firent tous tuer dans une sortie. Cette conquête de l'Asie Mineure pourrait être considérée comme la première des guerres médiques. Ainsi s'engageait entre deux peuples, dont les ancêtres avaient jadis vécu côte à côte, alors que les Aryas et les Javanas n'étaient pas encore séparés, cette lutte formidable, qui devait, après tant de péripéties tragiques, aboutir à la réunion sous un même sceptre de toutes les nations ennemies.

Pendant que ses lieutenants s'emparaient, ville par ville, des côtes d'Asie Mineure, Cyrus, à l'extrémité orientale de son empire, soumettait les tribus aryennes d'Asie, d'Arachosie et de Drangiane. Il s'étendait encore sur les pentes du Caucase indien dans le Kaboul actuel, et pénétrait dans la vallée de l'Indus. Au midi de l'Ariane, il conquérait la Gédrosie, le Beloutchistan de nos jours. Mais ces conquêtes n'étaient pas solides. Le vainqueur se contentait d'imposer un tribut et des contingents militaires. D'ailleurs il avait hâte de parcourir de nouveaux pays, et ne prenait pas le temps d'organiser et d'affermir la domination persane.

§. 8 *Prise de Babylone.* — Un seul empire restait debout. On eût dit que Cyrus, avant de s'attaquer à Babylone, cherchait à l'isoler. A peine revenu de ses lointaines campagnes dans l'extrême Orient, il déclara la guerre au roi de Chaldée, et marcha contre sa capitale, avec l'espoir de l'enlever par un coup de main; mais il perdit l'été, en détournant un des affluents du Tigre, le Gyndès, pour le punir d'avoir noyé un de ses chevaux. La folie du pouvoir avait déjà saisi le conquérant : il voulait châtier la nature qui ne lui obéissait pas comme les hommes. Ce répit aurait pu sauver Babylone; mais le roi de Chaldée comptait sur

les murailles de sa capitale. Il n'écouta point les prophétiques avertissements de Daniel, et s'endormit dans les plaisirs. Cyrus pénétra dans la ville par le lit de l'Euphrate devenu guéable, surprit les Chaldéens au milieu d'une fête, tua le fils du roi Belsarossor, le Balthazar de la Bible, força le roi lui-même, Nabonahid, à capituler, et annexa sans résistance à la monarchie perse toutes les provinces de l'empire babylonien. Contrairement à l'usage des conquérants asiatiques, qui mêlent les nations avec violence, et ne songent jamais à relever les vaincus, Cyrus s'honora par un acte de clémence : il permit aux Juifs prisonniers de retourner dans leur patrie et d'y rebâtir le temple de Jérusalem. (536.) Cette sympathie du conquérant pour les Juifs s'explique sans doute par les rapports qui existent entre le Zend-Avesta et la loi de Moïse. Les deux religions en effet s'accordent dans leur haine contre l'idolâtrie.

§ 9. *Mort de Cyrus.* — De 536 à 529, aucun détail sur la vie de Cyrus. Xénophon nous le représente administrant ses domaines comme saint Louis sous le chêne de Vincennes. Hérodote et Ctésias sont bien plus dans la réalité historique quand ils nous montrent ce barbare dominateur, courant sans cesse d'une extrémité de son empire à l'autre, écrasant les révoltés, annexant de nouvelles provinces, et trouvant enfin la mort dans une expédition contre les éternels ennemis de la race aryenne, contre les Touraniens Massagètes, commandés par la reine Thomyris. Sa tête fut plongée par la reine dans une outre pleine de sang humain : « Rassasie-toi, lui dit-elle, de ce sang, dont tu fus toujours insatiable. » Fin terrible et bien digne de ce personnage étrange, qui sans doute fut un grand homme, comme le prouve l'immensité de ses conquêtes, et aussi un grand roi pour son temps et son pays, mais qui devait ressembler beaucoup plus à Alaric ou à Attila qu'au prince philosophe et bel esprit dont Xénophon nous a tracé le portrait de fantaisie.

§ 10. *Cambyse.* Cyrus en mourant laissait deux fils : le premier *Cambyse* lui succéda, le second *Smerdis* ou Bardias eut le gouvernement des provinces orientales avec l'exemption du tribut, mais dut reconnaître la suprématie politique de son frère. Cambyse hérita de l'ambition, mais non des talents de son père. Après avoir soumis, moitié par force, moitié par ses négociations, la Phénicie, Chypre, la Cilicie et la Lycie, et après avoir organisé son empire, il entreprit la plus grande expédition de son règne, la conquête de l'Égypte. Nous avons raconté ailleurs comment il réussit à vaincre le Pharaon, et annexa la vallée du Nil aux immenses possessions de la Perse. Pendant qu'il compromettait la sécurité de l'empire par ses folles incursions en Éthiopie et dans l'Oasis d'Ammon, et poussait à bout la patience de ses nouveaux sujets en insultant à leurs divinités nationales, une conspiration redoutable éclatait en Perse, et rendait momentanément la souveraineté aux Mèdes. Les prêtres mèdes ou mages n'avaient accepté qu'à contre-cœur la domination persane, non-seulement parce qu'ils perdaient leur influence politique, mais surtout parce que Cyrus et son fils, rigides observateurs du Zend-Avesta, avaient ramené la religion à sa pureté primitive. L'un d'entre eux, profitant du mécontentement général et de l'éloignement de Cambyse, proclama roi son frère *Gaumatès*, qui ressemblait à s'y méprendre à Smerdis, dont il venait justement d'apprendre la mort. Le faux Smerdis fut universellement reconnu. Les Perses eux-mêmes s'inclinèrent devant le fait accompli, car ils étaient fatigués de la cruauté de Cambyse. Ce dernier venait de faire enterrer vivants douze des plus grands seigneurs perses, et de choisir pour but à ses flèches le fils de l'un d'entre eux, Prexaspes. A cette nouvelle, Cambyse quitta l'Égypte pour aller comprimer cette dangereuse révolte. Mais, en montant à cheval, il se blessa de son épée, et mourut dans un obscur village de Syrie (522).

§ 11. *Le faux Smerdis.* — Le faux Smerdis se crut affermi sur le trône; mais la supercherie ne dura pas longtemps. Une de ses femmes découvrit le mystère, et en informa son père Otanès. Ce dernier, de concert avec six autres conjurés, Intaphernès, Hydarnes, Gobryas, Megabyze, Ardimanès et Darius, tous Perses comme lui, appartenant à la tribu des Pasagardiens, et alliés à la famille royale, forma le dessein de le renverser. Ils marchèrent aussitôt sur le château de Sikhtanvatis, en Médie, où résidait l'usurpateur, et l'égorgèrent avec les mages qui l'entouraient. Cet exemple fut suivi dans la plupart des villes de la Perse. Le souvenir de ce massacre, de cette magophonie, se perpétua dans une fête annuelle qu'Hérodote vit célébrer.

§ 12. *Darius et l'inscription de Bisoutoun.* — Les sept conjurés, après avoir délibéré sur la meilleure forme de gouvernement à adopter, se prononcèrent pour la monarchie. Ils déclarèrent que celui d'entre eux dont le cheval saluerait le premier de ses hennissements le soleil levant, deviendrait roi. Une ruse de l'écuyer de *Darius* lui assura la victoire (521). Il avait pour père Hystaspes, et descendait à la cinquième génération d'Achéménès. Sous lui, l'empire perse atteignit sa plus grande extension, et s'organisa à peu près définitivement. Les inscriptions cunéiformes de Chalcédoine, de Suez, de Persépolis et surtout celles de Bisoutoun nous le font mieux connaître que ses prédécesseurs. Son premier soin fut de restaurer le culte officiel; « l'empire qui avait été arraché à notre race, lisons-nous à Bisoutoun, je l'ai restauré. Je l'ai remis à sa place. Comme il avait été avant moi, je l'ai rétabli. Les autels que Gaumatès, le mage, avait renversés, je les ai relevés en sauveur du peuple; j'ai rétabli les chants et les saintes cérémonies ». Il s'occupa ensuite de réprimer les nombreuses et formidables insurrections qui éclatèrent aussitôt après son avénement. Ce n'étaient pas de simples émotions

populaires ou des soulèvements dus à l'inquiète ambition de quelque grand seigneur. Il semble que les nations récemment conquises aient cherché à profiter de l'avénement d'une nouvelle dynastie pour recouvrer leur indépendance. Sur le rocher de Bisoutoun, Darius est figuré calme, tranquille, majestueux. Il tient sous ses pieds un révolté, et regarde venir une longue file de prisonniers, tous vêtus de costumes différents. Ce sont les chefs qui cherchèrent à se tailler dans l'empire perse des principautés indépendantes. L'inscription énumère leurs noms. Athrinès de Susiane, Phraortes de Médie, Sithratachmès de Sagartie, Vahyazdate en Perse, Saroulkha le Sace, etc. Darius les vainquit et les traita durement : « Il fut pris et amené devant moi : Je lui coupai le nez, les oreilles, la langue. Il fut tenu enchaîné à ma porte; le peuple le voyait. Ensuite je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui avaient été ses complices. »

Les deux provinces qui opposèrent la plus vive résistance furent l'Arménie et la Chaldée. Il fallut cinq campagnes et deux armées commandées par Dadarmès et Omisès pour triompher de l'obstination des Arméniens. Les Chaldéens de Babylone résistèrent plus longtemps encore. Un certain Nidintabel s'était fait passer pour le fils de Nabonahid, et, à sa voix, les Babyloniens s'étaient tous soulevés. Darius marcha en personne contre Nidintabel, le battit une première fois sur les bords du Tigre, une seconde fois à Zazana sur l'Euphrate, s'empara de Babylone et tua le rebelle dans sa capitale. Hérodote a fourni sur cette campagne de curieux détails qui complètent l'inscription de Bisoutoun. Les Babyloniens avaient fait de grands préparatifs de défense. Ils avaient même égorgé leurs femmes pour ne pas avoir à craindre la famine, et, depuis vingt mois, déjouaient toutes les ruses et repoussaient toutes les attaques. Zopyre, le père d'un des sept qui avaient renversé le faux Smerdis, s'avisa d'un stratagème qui rendit le roi maître de la place : il s'introduisit dans la ville, horriblement

mutilé, et se donna comme la victime des fureurs de Darius. Bien accueilli par les Babyloniens, il livra à son maître une partie des remparts, et la ville tomba pour la seconde fois au pouvoir des Perses, qui détruisirent ses fortifications, et crucifièrent trois mille de ses défenseurs. Zopyre fut récompensé de son dévouement, nous dirions de nos jours de sa trahison, en devenant le gouverneur de la ville, qu'il avait vendue (518). Mais les Babyloniens, qui n'acceptaient qu'à contre-cœur la domination persane, se soulevèrent de nouveau, sous la conduite de l'Arménien Arakhon. Le satrape Intaphrès s'empara pour la troisième fois de la cité rebelle, et y rétablit par la terreur l'obéissance à Darius.

Hérodote a conservé le souvenir de la révolte d'Oretès, satrape de Lydie, dont ne parle pas l'inscription de Bisoutoun. Ce satrape affectait l'indépendance. Il avait sous ses ordres une puissante armée, il avait réuni à ses domaines l'Ionie, la Phrygie et Samos; mais il s'était aliéné par ses hauteurs les Perses qui l'entouraient, et fut assassiné par ses propres serviteurs, dès qu'ils connurent les ordres de Darius.

§ 13. *Expédition de Scythie.* — Après avoir ainsi comprimé toutes les révoltes, et fait accepter son autorité par les provinces qui composaient la vaste monarchie persane, Darius, afin de consolider son pouvoir, résolut d'occuper à l'extérieur l'activité guerrière de ses peuples. Il voulait donner à la nouvelle dynastie la consécration de la victoire. Cyrus avait conquis l'Asie; Cambyse l'Égypte : il se tourna contre l'Europe et entreprit une grande expédition contre les *Scythes*. Ces Scythes, sur lesquels Hérodote a donné de si curieux renseignements, n'étaient point des Touraniens, comme les Barbares qui avaient occupé la Médie au temps de Cyaxare. Ils appartenaient à la race indo-européenne. Ils occupaient les bords de la mer Noire : leurs alliés ou voisins, *Thraces* et *Gètes* au sud, *Taures, Aga-*

thyrses, *Neures*, *Androphages*, *Budins* et *Sarmates*, étaient répandus sur le territoire actuel de la Turquie et de la Russie. Grâce à Hérodote, nous connaissons leur organisation, leurs mœurs nomades, leurs cérémonies et leurs croyances. Ils formaient une vaste confédération de tribus indépendantes, ayant chacune son chef, ses coutumes et son culte particulier. En cas de danger commun, ils se groupaient autour d'une famille, à laquelle ils reconnaissaient une sorte de supériorité, celle des *Scolotes*, que les Grecs appelaient les *Scythes royaux*. L'arrivée des Perses jeta le plus grand trouble dans la confédération. Darius était parti de Suse à la tête de 700,000 hommes. Il avait franchi le Bosphore de Thrace sur un pont de bateaux et s'avançait dans la direction de l'Ister, en écrasant ou en soumettant les populations qu'il rencontrait sur son passage. Les Thraces s'étaient rendus sans combat. Les Gètes, qui avaient essayé de résister, avaient été anéantis. Aussi l'impression de terreur était-elle profonde, et presque tous les alliés des Scythes résolurent de garder la neutralité. Seuls les Scythes proprement dits, les Budins et les Sarmates, voulurent lutter jusqu'au dernier moment. Ils adoptèrent d'instinct la seule des tactiques qui pût, dans ces immenses solitudes, leur assurer la victoire. Au lieu de présenter la bataille aux Perses, qui venaient de franchir l'Ister, ils leur cédèrent peu à peu le terrain, comblant les puits et les fontaines, et détruisant toutes les productions de la terre. Ce plan audacieux réussit. Darius, comme plus tard Charles XII de Suède ou Napoléon Ier, s'enfonça à leur poursuite dans un pays qu'ils dévastaient systématiquement; mais ses seuls trophées furent l'incendie de quelques bourgades abandonnées, et, dans ces marches interminables, son armée fondait pour ainsi dire à vue d'œil, épuisée par la famine et harcelée par les Kosaques d'alors. Comme l'hiver approchait, et que la mortalité augmentait et devenait inquiétante, Darius prit le parti de battre en retraite. Par bonheur, le pont de l'Ister n'avait pas été détruit:

le roi de Perse repassa le fleuve, et revint presque seul dans ses États, laissant à Mégabyze une armée de 80,000 soldats éprouvés, à la tête desquels ce satrape acheva la conquête de la Thrace, força le roi de Macédoine, Amyntas Ier, à reconnaître sa suzeraineté, et s'empara de Périnthe, Byzance, Lemnos et Imbros. Ce furent les seuls résultats de cette gigantesque expédition.

Aux deux extrémités de l'empire, en Cyrénaïque et aux Indes, un double succès consola l'orgueilleux monarque de son échec chez les Scythes. La reine de Cyrène, Phérétime, avait appelé les Perses à son aide. Le satrape d'Égypte, Aryandès, permit à la reine d'assouvir sa vengeance, et soumit le pays entier à la domination persane. Effrayée par le voisinage, Carthage sollicita l'alliance d'Aryandès, et promit de payer tribut à Darius. En effet, l'inscription de Persépolis énumère la fière cité parmi les tributaires de l'empire. Aux Indes, la vallée de l'Indus fut occupée, et l'habile amiral Scylax de Caryandie, après avoir descendu ce fleuve jusqu'à la mer, arriva à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge. C'est le voyage que devait refaire en partie un des amiraux d'Alexandre, le fameux Néarque.

§ 14. *Le gouvernement.* — Darius ne fut pas seulement un guerrier, ce fut plus encore un organisateur. Il s'efforça de substituer à la conquête brutale la conquête par les institutions, et y réussit en partie. Il commença par donner plus de stabilité à la demeure royale, qu'il rendit presque permanente à *Suse*. C'est de là que partirent désormais les ordres que le souverain transmettait à ses nombreux agents. L'empire n'avait été jusqu'à lui qu'une réunion confuse de pays mal rattachés au pouvoir central; il fortifia ce pouvoir en envoyant dans les provinces des fonctionnaires intéressés à maintenir la domination perse. Enfin, après avoir anéanti toute velléité de résistance, il établit le despotisme le plus absolu. Pour un Européen,

habitué par son éducation à jouir en toute sécurité de la liberté politique et du droit de propriété, ce gouvernement ne peut inspirer que de la répulsion; mais il était agréé par les Orientaux. A leurs yeux, le roi n'était pas seulement le souverain, mais encore le propriétaire du pays et des sujets. « Les Perses, écrivait Hérodote, considèrent l'Asie comme la propriété et le domaine du roi régnant. » Comme la division établie chez nous entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, afin de garantir l'indépendance de chacun d'eux, était inconnue aux peuples asiatiques, le roi était la source de tout. Seul, il faisait la loi; seul, il l'exécutait; seul, il décidait en suprême ressort sur tous les litiges. Le peuple n'intervenait en rien dans les affaires publiques. L'idée de citoyen, dans le sens moderne du mot, n'existait même pas. Tous les sujets, sans exception, étaient appelés serviteurs du roi, et le droit de disposer arbitrairement de chacun d'eux ne leur fut jamais contesté.

On a prétendu que ce despotisme avait des limites. On a rappelé que la religion et ses ministres imposaient au souverain certaines obligations. En réalité, les Perses n'avaient d'autre garantie contre ce système politique que la modération du prince ou la nature même des choses; car la foule se soustrait, par son éloignement même, aux regards du despote, tandis que les serviteurs attachés à sa personne sont seuls exposés à ses caprices. N'étaient-ce pas des courtisans ceux dont Déjocès ordonnait la mort parce qu'ils avaient craché en sa présence, ou bien ceux que Cyrus fit conduire au supplice parce qu'ils avaient, devant lui, sorti les mains de leurs manches? Des courtisans encore cet Harpagos qui, après avoir mangé son propre fils que lui faisait servir Astyage, s'inclinait sans protester, ou ce Prexaspes qui avait le triste courage de féliciter Cambyse de son adresse, quand ce prince venait de choisir son propre fils comme cible vivante? Plutarque n'exprimait donc que la vérité quand il prêtait à la mère d'Artaxercès Mnémon ce singulier

langage : « Mon fils, vous êtes la loi unique, la seule règle du bien et du mal, du vice et de la vertu. »

La conséquence immédiate de ce gouvernement absolu était que tout conseil devenait inutile, puisque les affaires publiques se décidaient à l'intérieur du palais. On a parfois considéré les eunuques, officiers du prince, comme de véritables ministres : c'étaient surtout des confidents, ou plutôt des exécuteurs de la volonté royale, et leurs fonctions étaient purement domestiques. On a encore rappelé les sept grands seigneurs qui, pareils aux sept Amschaspands autour d'Ormuz, ne perdaient jamais de vue le roi, et pouvaient entrer chez lui à toute heure : mais leur présence à la cour n'est certaine que sous les premières années de Darius, et ses successeurs, lui-même tout le premier, se débarrassèrent vite de ces surveillants incommodes. Dans les cas extraordinaires, tels qu'une grande expédition, le roi convoquait pourtant les satrapes, les princes tributaires et les généraux, mais surtout pour leur notifier des résolutions. Si parfois il les invitait à exprimer leurs opinions, personne n'osait prendre la parole, car, en cas d'insuccès, on assumait une terrible responsabilité.

§ 15. *La justice.* — En théorie, le roi rendait seul la justice. C'était sans doute un souvenir de l'antique organisation aryenne, ou peut-être la tradition de Déjocès s'était-elle pieusement conservée. Dans la pratique, le roi déléguait son autorité à des juges nommés à vie et choisis dans le collége des mages. Mais leurs arrêts n'étaient pas toujours exécutés, car le roi pouvait les modifier à son gré. Si l'un d'entre eux commettait quelque injustice, il était traité avec une atroce rigueur. Cambyse en fit exécuter un dont la peau fut tannée et placée sur le siége, où son fils et successeur fut obligé de rendre la justice. Darius en fit crucifier un autre, qu'on détacha vivant de l'instrument du supplice, car il trouva que la somme des services qu'il avait rendus l'emportait sur ses torts.

La législation persane est mal connue; elle présente néanmoins quelques dispositions originales. Ainsi le calomniateur subissait la peine réservée au délit dont il aurait voulu charger sa victime. La peine capitale n'était prononcée qu'en cas de récidive. L'ingratitude était punie, et le parricide n'était même pas prévu. Certains condamnés étaient enfermés dans un tronc d'arbre creusé, d'où ne sortaient que leur tête, leurs mains et leurs pieds. On les abandonnait en pâture aux guêpes et à leur propre pourriture.

§ 16. *Les satrapes.* — L'administration des provinces était confiée aux *satrapes*. Ce mot paraît être une corruption de *chattra patti* ou seigneur de l'ombrelle de parade, insigne que ces officiers avaient seuls le droit de porter. Cyrus avait créé cent vingt satrapes, simples fonctionnaires révocables à volonté. Darius réduisit leur nombre à vingt, et les chargea de tous les détails de l'administration : concession immense faite à l'aristocratie; mais Darius était un parvenu, et, pour se faire reconnaître par tous, il dut accorder à ses anciens collègues de nombreux priviléges. En effet, la réunion entre leurs mains des pouvoirs civils et militaires et l'agrandissement de leurs gouvernements rendit l'insubordination plus facile. Le roi conservait, il est vrai, le droit nominal de nommer et de révoquer les satrapes; il entretenait auprès d'eux des commissaires spéciaux, auxquels il transmettait directement ses ordres, et envoyait de temps à autre dans leurs provinces des inspecteurs extraordinaires, véritables *missi dominici*, investis de pouvoirs spéciaux. Les satrapes ne s'en considéraient pas moins comme de véritables souverains, et s'habituaient à traiter leurs provinces, non plus comme des pays confiés à leur administration, mais comme des domaines à exploiter. Hérodote a conservé la liste des vingt satrapies créées par Darius. La première comprenait l'Ionie, la Carie et la Lycie; la seconde, Mysie et Lydie; la troisième, Phrygie et Paphlagonie; la quatrième, Cilicie; la cin-

quième, Syrie, Phénicie, Palestine et Chypre; la sixième, Égypte, Lybie et Cyrénaïque; la septième, le pays des Gandariens; la huitième, Suze; la neuvième, Babylone et l'Assyrie; la dixième, Médie; la onzième, la région de la Caspienne; la douzième, Bactriane; la treizième, Arménie; la quatorzième, Sagartie; la quinzième, pays des Saces; la seizième, Sogdiane et Arie; la dix-septième, le pays des Paricaniens et des Éthiopiens d'Asie; la dix-huitième, Colchide; la dix-neuvième, pays des Matianiens; la vingtième, Inde. La Perse formait un gouvernement à part. Dans chacune de ces satrapies végétaient une foule de princes et de souverains qui, à condition de fournir des contingents militaires et de payer tribut, jouissaient de toutes les prérogatives de la souveraineté, en sorte que le titre de roi des rois, par lequel on désignait le monarque persan, avait sa raison d'être.

§ 17. *Les revenus et les dépenses.* — Le premier devoir des satrapes, ainsi que des intendants placés sous leurs ordres, était la perception des impôts. Un peuple conquérant veut, en effet, vivre aux dépens des peuples vaincus. Il impose donc des tributs à son gré, et les impose en nature. Tel est le caractère que conservèrent les finances des Perses. Les satrapes recevaient la plupart des taxes ou en denrées ou en lingots de métal fin. Ces impôts n'étaient jadis demandés qu'en temps ordinaire; Darius les rendit annuels, et exigea qu'ils fussent proportionnés aux revenus. Des vingt satrapies la plus chargée était la vingtième: l'Inde, en effet, payait à elle seule autant que les autres satrapies ensemble: elle était taxée à 360 talents de paillettes d'or. En réunissant les diverses sommes payées, d'après Hérodote, par les autres satrapies, on arrive à un total de 14,560 talents euboïques. Mais la Cilicie donnait en plus 365 chevaux blancs par an; la Médie, 100,000 moutons et 4,000 chevaux; Babylone, 800 étalons et 6,000 juments; l'Arménie, 2,000 poulains; la Cappadoce, 1,500 che-

vaux, 2,000 mulets et 80,000 têtes de bétail; l'Égypte, du froment et des poissons; la Colchide et le Caucase, 500 garçons et 500 jeunes filles; l'Assyrie, 500 eunuques; l'Inde, de l'ébène et 20 défenses d'éléphant. Sans parler de ces revenus réguliers, le roi de Perse pouvait encore compter sur les biens confisqués, car en Perse, comme dans tous les États despotiques, la perte des biens suivait toujours la peine capitale. De plus, suivant la coutume de l'Orient, nul ne se présentait devant lui, sans offrir un présent : à certains jours de fête, surtout à l'anniversaire de sa naissance, on lui envoyait des offrandes de toutes les parties de l'empire : on voit encore ces offrandes figurées sur les ruines de Persépolis. Ces trésors s'entassaient dans les capitales de l'empire, et augmentaient chaque année, car, à l'exception des présents qu'il voulait bien faire, le roi n'était tenu à aucune dépense. Les troupes étaient en effet entretenues et soldées par les provinces, où elles tenaient garnison : toutes les personnes au service de la cour, qui, en Europe, toucheraient des appointements fixes en argent, ne recevaient qu'une solde en nature. A cet usage étaient réservées les grandes provisions envoyées des différentes provinces de l'empire. Enfin les hauts fonctionnaires, les parents ou les amis du roi, recevaient leur traitement en assignations sur des bourgs ou des villes, dont le roi, par son droit de propriété sur le pays et ses habitants, pouvait disposer à son gré. Ainsi Thémistocle, réfugié à la cour de Xercès, reçut Magnesia pour son pain, Lampsaque, pour son vin, et Myonte pour les légumes. Quatre villes avaient été affectées au seul entretien des chiens de chasse de Masistios. Ceux qui avaient reçu des assignations en jouissaient toute leur vie. Après leur mort, elles revenaient au roi, qui en disposait de nouveau. Revenus considérables, dépenses à peu près nulles, on comprend comment les rois de Perse eurent à leur disposition d'énormes richesses, et comment Alexandre, malgré leurs guerres malheureuses et leurs dépenses

extraordinaires, trouva encore dans les diverses capitales de l'empire des sommes si prodigieuses d'or et d'argent.

§ 18. *L'agriculture.* — Outre la perception des impôts, les satrapes étaient encore chargés de protéger l'agriculture et les intérêts du pays. Le Zend-Avesta faisait de l'agriculture, du jardinage et de l'entretien du bétail, un des devoirs les plus sacrés de ses disciples, et ce précepte du législateur fut toujours observé sous la monarchie perse. Les rois donnaient l'exemple : ils travaillaient dans les parcs ou paradis qui entouraient leurs palais. Cyrus le jeune affirmait à Lysandre qu'il ne prenait jamais de nourriture avant de s'être fatigué à travailler la terre. Les satrapes s'occupaient de leur côté à faire défricher les terres incultes. « Le roi, écrivait Xénophon, honore par des présents les satrapes dont la province est bien cultivée et abonde en fruits ou en arbres. Il agrandit même leur juridiction. Ceux, au contraire, dont la province est mal cultivée sont punis ou destitués. »

Pour accélérer les communications avec les provinces et les satrapes, et assurer l'exécution de ses ordres, Darius établit des courriers, répartis par stations, distantes entre elles d'une journée de chemin, qui portaient les messages du roi et les dépêches des satrapes. Cette institution, qu'on a comparée mal à propos à nos postes, favorisa singulièrement l'action du pouvoir central. Darius s'avisa d'un autre moyen pour maintenir son autorité : il envoya chaque année un commissaire spécial, suivi d'une armée, qui soutenait ou châtiait les satrapes suivant les circonstances. D'ailleurs le règne de Darius, si agité au début, s'acheva paisiblement. Ses réformes administratives, son activité, sa sévérité, firent une telle impression que les satrapes ou les sujets ne songèrent qu'à obéir.

§ 19. *Les palais.* — C'est alors que la cour du grand roi présente un spectacle imposant. Le palais

s'appelait *La Porte*, comme aujourd'hui chez les Turcs. Le roi se montrait peu en public, et n'accordait que rarement la faveur d'une audience. Une sévère étiquette défendait son approche. Une foule d'officiers et de serviteurs, employés dans l'intérieur du palais, habitaient, selon leurs rangs ou leurs fonctions, les dépendances du château. La table du souverain était soumise à l'étiquette. Il ne buvait que l'eau du Choaspes, qu'on transportait à sa suite dans des vases d'argent; le sel venait de l'Oasis d'Ammon, le vin de Chalybon en Syrie, et le froment, d'Éolie. On peut encore juger de la splendeur de cette cour par les débris des monuments qui ont échappé aux siècles ou aux insultes des hommes. Sur toute la surface du sol on rencontre en effet des ruines qui révèlent une architecture puissante, et déjà, dans les bas-reliefs, un art plus perfectionné qu'en Égypte. Les ruines les plus importantes se trouvent aux environs de Persépolis, à *Istakhar*. Ce sont de gigantesques séries d'escaliers de marbre si larges, que dix cavaliers placés sur le même rang peuvent les monter. Le premier escalier conduit à une terrasse et à un portique, dont il ne reste que quatre pilastres, gardés par deux animaux fabuleux de grandeur colossale. Un second escalier conduit à une seconde terrasse, ornée par quatre colonnades. Les colonnes ont dix-sept mètres de hauteur, et trois hommes peuvent à peine les embrasser. Un troisième escalier mène au palais proprement dit, mais il est trop ruiné pour qu'on essaye de le décrire. Il contenait une quantité de chambres de différentes grandeurs, qui paraissent avoir été habitées. Sur les parois de ces chambres sont sculptées avec finesse des scènes variées. La colline sur laquelle s'étageaient ces trois escaliers est coupée à pic par derrière, en sorte que, du haut de son trône, le roi pouvait embrasser un immense horizon. D'ailleurs tout est grand dans l'austère paysage qui sert d'encadrement à ces ruines : immensité de la plaine que domine l'antique palais, lignes majestueuses des montagnes; pureté de l'atmo-

sphère; azur du ciel profond, et silence des lieux inhabités.

Telle était cette civilisation persane qui nous permet d'entrevoir les splendeurs intellectuelles de la Grèce et la puissance politique de Rome. Mais cette puissance fut éphémère. Cyrus avait fondé l'empire, Cambyse avait maintenu sa grandeur : la décadence commence avec Darius, et augmente, pour ne plus s'arrêter, avec ses successeurs.

DÉCADENCE DE L'EMPIRE PERSE.

§ 1. *Les guerres médiques.* — Depuis que Darius avait mis le pied en Europe, il en rêvait la conquête. Son insuccès de Scythie avait surexcité, au lieu de l'affaiblir, son ambition. La Grèce surtout l'attirait. Il voulait en faire une des satrapies de son vaste empire. C'est à ce moment que les Grecs d'Ionie se révoltèrent contre lui et lui fournirent le prétexte dont il avait besoin pour engager la lutte. Dès lors l'histoire des Perses se mêle étroitement à celle des grecs. Avec les guerres médiques s'ouvre une ère nouvelle pour l'humanité et la civilisation. Nous ne pouvons entreprendre le récit de ces guerres, qui se terminèrent, grâce aux conquêtes d'Alexandre, par le triomphe définitif et l'expansion du génie hellénique dans le monde oriental. Ce récit trouve en effet sa place dans un autre volume de la présente collection : nous nous contenterons de dresser la liste chronologique des souverains persans de Darius à Alexandre, en indiquant à grands traits les causes principales de la décadence de l'empire.

§ 2. *Les successeurs de Darius et le gouvernement de sérail.* — Neuf souverains, appartenant tous à la race des Achéménides, succèdent à Darius. Voici leurs noms : *Xercès I* (485-472); *Artaxercès I Longue-*

Main (472-424); *Xercès II* (424); *Sogdien* (424-423); *Darius II Nothus* (423-404); *Artaxercès II Mnémon* (404-362); *Ochus* (362-338); *Arsès* (338-336); *Darius III Codoman* (336-330). L'histoire de leurs règnes est celle de la décadence de l'empire. La première, et peut-être la plus importante des causes de cette décadence, est l'incertitude dans l'ordre de la succession. Dans ces monarchies orientales, où le souverain planait pour ainsi dire au-dessus des conditions ordinaires de l'humanité, il semblait naturel que son fils aîné héritât des mêmes honneurs. Mais, bien que la succession de l'empire lui fût, en théorie, réservée, et que les enfants naturels fussent exclus, le roi, en réalité, restait maître du choix. Aussi les intrigues de ses femmes ou de ses eunuques parvenaient à frayer à des cadets ou à des bâtards le chemin du trône. Parmi les neuf successeurs de Darius, six seulement, Xercès I, Artaxercès I, Xercès II, Artaxercès II, Ochus et Arsès, succèdent à leurs pères, et encore les deux Artaxercès et Arsès ne se crurent solidement affermis sur le trône qu'après s'être débarrassés de tous leurs frères. Sogdien et Darius II étaient des bâtards, et Darius III un usurpateur. Ces révolutions perpétuelles rappellent les tragédies domestiques, qui firent aux sultans de Constantinople une sinistre réputation. Dans un pareil gouvernement en effet, les femmes et les serviteurs intimes exerçaient une influence prépondérante. Comme on leur confiait l'éducation de l'héritier présomptif, il leur était facile de la diriger au gré de leurs caprices ou de leurs passions. L'ascendant qu'ils obtenaient de la sorte se prolongeait toute leur vie. Les affaires publiques étaient livrées à leur discrétion, et ils en abusaient trop souvent pour satisfaire des passions personnelles, qui se déchaînaient avec d'autant plus de fureur que leur sphère était plus circonscrite. Il est impossible de lire sans frissonner le récit des affreuses exécutions ordonnées par les reines mères, les favorites ou les eunuques, quand ils avaient surpris la religion du prince. Que dire d'une Amestris

qui se venge de sa rivale en lui faisant couper les seins, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres; d'une Parysatis, furie sanguinaire qui empoisonnait sa rivale en lui faisant manger la moitié d'un oiseau qu'elle avait coupé avec un couteau empoisonné seulement d'un côté; d'une Atossa, qui conspirait avec le fils pour renverser le père? Que dire de ces eunuques, qui poussent leurs maîtres à tous les crimes, afin d'en profiter; de ce Bagoas par exemple, de ce *faiseur de rois* de l'antiquité, qui, pour se venger d'Ochus, l'empoisonnait, faisait dévorer son cadavre par des chats et frayait la voie du trône à son successeur, Arsès, en immolant quatre-vingts de ses proches parents? L'histoire du palais de Suze est une mine inépuisable de crimes monstrueux et de sanglantes tragédies. Mais les peuples tributaires commençaient à prendre en pitié, ou plutôt à mépriser cette famille des Achéménides et ce gouvernement de sérail, et quand le respect a disparu, la révolte est imminente.

§ 2. *Les résistances nationales.* — Une seconde cause de décadence fut l'immensité même de l'empire qui ne permettait pas d'établir partout une autorité forte et régulière. Les diverses provinces ne composaient pas un corps d'état, dont tous les membres, unis par des liens communs d'intérêts, de mœurs, de langage et de religion, étaient animés d'un même esprit, et conduits par des lois semblables. C'était une juxtaposition et nullement une union de peuples, qui tous regrettaient leur antique indépendance, et soupiraient après le rétablissement de leur autonomie. L'Égypte, qui n'avait pas oublié les Pharaons, était en révolte permanente. Les princes de Syrie et d'Asie Mineure, ainsi que les petites républiques phéniciennes et grecques, ne s'habituèrent jamais à la domination persane, et profitèrent de toutes les occasions pour secouer un joug abhorré. Babylone, déchue de son rang de capitale, et fière de son antique splendeur,

ne cherchait qu'à ressusciter les beaux jours de son histoire passée. L'Inde ne s'était jamais résignée à sa défaite, et l'antique rivalité qui, sur les plateaux de la Bactriane, avait séparé les Aryas en deux branches ennemies, subsistait encore. Aucun des peuples tributaires ne s'intéressait à la conservation d'un empire qui opprimait leurs nationalités; ils détestaient un gouvernement qui les traitait en vaincus, et n'attendaient qu'une heure favorable pour affirmer de nouveau leur indépendance. L'empire persan ressemblait à ce que fut longtemps l'empire autrichien, alors que les Habsbourgs ne se maintenaient qu'en opposant Italiens à Bohémiens, Maggyars à Allemands. Si ces provinces s'étaient entendues pour une commune revendication de leurs libertés nationales, l'Autriche aurait vécu. De même en Perse. On s'en aperçut à l'heure du danger. Les provinces se laissèrent conquérir, et ce gigantesque empire, fait de pièces et de morceaux, s'effondra à la première défaite.

§ 4. *Les révoltes des satrapes.* — Au nombre des causes qui amenèrent sa rapide décadence, il faut encore placer les pouvoirs trop considérables accordés aux satrapes. Le besoin de diviser un État despotique en beaucoup de petites provinces s'accroît en raison directe de la grandeur de cet État. Or non-seulement les successeurs de Darius conservèrent les vingt satrapies créées par lui, mais encore furent assez imprudents pour en confier plusieurs à un seul satrape, surtout quand il appartenait à la famille royale. Cette concentration, loin de prévenir les troubles, les augmenta ; car ces satrapes, auxquels ne manquait que le titre de roi, s'habituèrent à se considérer comme indépendants. Ils exploitèrent à leur profit les haines nationales, et se créèrent des principautés aux dépens de l'empire. C'est ainsi que, dans notre histoire nationale, les cadets de la Maison de France, Anjou, Bourgogne ou Bourbon, fondèrent dans leurs apanages de véritables dynasties, et, sourds à la voix de l'hon-

neur, n'hésitèrent pas à fomenter la guerre civile, ou même à se lier avec l'étranger, pour assurer leur complète indépendance. L'histoire intérieure de la Perse est surtout celle des révoltes soutenues par les satrapes contre le pouvoir royal. Depuis que les pouvoirs civils et militaires avaient été concentrés entre leurs mains, et qu'ils s'étaient habitués à conserver plusieurs années de suite le commandement des provinces qui leur étaient confiées, ils se regardaient comme à peu près indépendants Le roi leur retirait-il sa confiance, ou les dépouillait-il de leurs gouvernements, ils cherchaient à s'y maintenir par les armes. Il n'était pas rare de les voir assassiner les courriers, qui leur apportaient des nouvelles désagréables, ou bien ils entraient en lutte ouverte, comme Cyrus le Jeune contre Artaxercès I, comme Tiribaze et Gao contre Artaxercès II, et tant d'autres. On en vit même s'allier entre eux contre leur souverain. Sans ces révoltes perpétuelles, Thymbron et Dercyllidas, Agésilas lui-même, auraient-ils osé braver, avec une poignée d'hommes, la puissance de la Perse?

Il arrivait encore que certains satrapes, pour se débarrasser des soucis de l'administration, déléguaient leur autorité à des lieutenants qui gouvernaient en leur nom, et se bornaient à percevoir les revenus de leurs provinces. Mais ces lieutenants, à leur tour, cherchaient à s'affranchir. Aussi de pareils désordres détruisaient-ils toute subordination, et l'esprit de révolte, favorisé par ceux qui auraient dû le comprimer, préparait la dissolution de la monarchie.

§ 5. *Décadence de l'esprit militaire.* — A ces causes politiques de décadence s'ajoutaient des causes morales, la ruine de l'esprit militaire et la corruption des mœurs. La bravoure des Perses leur avait valu l'empire de l'Asie. Ils gardèrent longtemps leur supériorité militaire, et, grâce à leur bravoure, l'empire se maintint, fier et respecté. Mais quand ils associèrent les peuples vaincus à l'honneur de combattre

à leurs côtés, et qu'au premier signal accoururent sous leurs drapeaux d'innombrables auxiliaires, ils se déchargèrent sur eux de tous les travaux fatigants. Ils formèrent alors comme une garde impériale, ménagée avec soin. Mais ces corps d'élite n'ont de valeur qu'au moment de leur formation. Ils s'endorment dans leur réputation, et, à l'heure du danger, on est tout surpris de leur impuissance. D'ailleurs, les Perses ne tardèrent pas à se dégoûter du noble métier des armes. Ils croyaient avoir tout fait quand ils avaient ramassé une grande multitude. De pareilles armées suffisent peut-être pour écraser quelque peuple amolli, mais elles échoueront toujours contre une petite armée, où l'on sait obéir et commander, vaincre et mourir. Bientôt même les Perses renoncèrent tout à fait à porter les armes : Ils confièrent à des mercenaires, et spécialement à des Grecs, c'est-à-dire à leurs ennemis naturels, le soin de défendre l'empire. Aussi, lorsque la Perse fut envahie, ne surent-ils pas résister.

§ 6. *Corruption des mœurs.* — Que dire du luxe et de la mollesse? La sévérité de discipline et la rudesse de mœurs, qui distinguaient les compagnons de Cyrus, firent place à un relâchement inouï et au désir effréné des jouissances. Ce n'était pas seulement dans leurs capitales que les souverains étalaient leurs magnificences ; ils ne pouvaient entrer en campagne, ni même se déplacer, sans traîner à leur suite leur harem, leurs serviteurs, et l'appareil encombrant de leur grandeur. Les officiers de la couronne imitaient leur exemple. « Après Platée, écrivait Hérodote, on trouva des tentes tissues d'or et d'argent, des lits dorés et argentés, des cratères, des coupes et autres vases à boire qui étaient d'or, et sur des voitures des chaudières d'or et d'argent dans les sacs, ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimeterres qui étaient d'or. Les Éginètes achetaient l'or comme si c'eût été du cuivre, etc... » Aussi les

Perses étaient-ils vaincus avant d'avoir combattu.

On se demande comment les Grecs n'ont pas profité plus tôt de ces causes multiples de décadence. Prises isolément, Sparte, Athènes ou Thèbes étaient plus fortes que le grand roi, et pourtant elles le respectaient; parfois même elles lui obéirent, car elles ne surent jamais s'entendre pour une action commune. Si pourtant ces républiques avaient renoncé à leurs mesquines rivalités; si une main puissante avait, avant Philippe, fondu en un seul État ces trente ou quarante cités ennemies, si un général entreprenant avait, avant Alexandre, lancé contre l'Asie les Grecs confédérés, certes, au lendemain même de Marathon ou de Salamine, l'empire des grands rois aurait été détruit; car, malgré son immensité et ses richesses, malgré ses soldats et ses ressources, il était déjà condamné.





CHAPITRE III

LES PARTHES DEPUIS L'AVÉNEMENT DES ARSACIDES JUSQU'AU COMMENCEMENT DES GUERRES AVEC ROME.

§ 1. *Deux périodes dans l'histoire des Arsacides.* — Les véritables continuateurs des *Achéménides*, les héritiers de leur politique et de leur puissance, les seuls princes qui fondèrent une dynastie nationale, et maintinrent contre tous les ennemis, même contre les Romains, l'intégrité de l'empire, furent les trente *Arsacides ou Parthes*, qui régnèrent 481 ans, de 255 avant J.-C. à 226 après J.-C.

L'histoire des Arsacides est encore bien obscure. Tous les grands ouvrages que les Grecs et les Romains avaient composés sur les Parthes sont perdus; il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragments épars et informes, dont il est difficile de faire usage, surtout quand on songe aux fréquentes révolutions dont l'empire des Parthes fut le théâtre, et à la similitude des noms portés par ces princes. On pourrait distinguer deux périodes dans les cinq siècles de leur domination. La première s'étendrait de la *fondation du royaume au commencement des guerres contre Rome* (de 255 à 54 avant J.-C.). C'est la seule que nous étudierons. La seconde s'étendrait *depuis le commencement des guerres avec Rome jusqu'à l'avénement des Perses Sassanides* (54 avant J.-C., 226 après

J.-C.) qui renversèrent les Arsacides et continuèrent leur domination en Asie jusqu'à la conquête arabe (636).

§ 2. *Les Parthes.* — Au rapport de Trogue Pompée, les Parthes étaient des exilés Scythes. Leur nom en langue scythique signifierait *bannis*. Établis à une époque inconnue dans les pays montagneux qui bordent la Caspienne à l'est et au sud, ils occupaient une partie du Khorassan et du Kashistan actuels. C'est une région pauvre et stérile, en grande partie couverte de forêts, et qui devait, par conséquent, être peu populeuse. D'après Strabon, les objets nécessaires à la vie y étaient si rares que jamais les rois ne la visitaient, parce qu'elle n'aurait pu fournir longtemps à leur entretien et à celui de leur suite. Resserrés entre la mer et les montagnes, et sous un rude climat, les Parthes furent longtemps le peuple le plus obscur et le plus misérable de l'Orient. Malgré leur incontestable bravoure, ils ne purent résister aux grands empires qui les entouraient, et furent tour à tour soumis aux Assyriens, aux Mèdes et aux Perses. Alexandre et celui de ses lieutenants qui, après de longues guerres resta maître de la plus grande partie de sa succession, Séleucus, comptèrent également la Parthie au nombre des provinces vassales de leur empire; mais les Séleucides n'eurent ni la force ni le génie nécessaires pour imprimer la nécessité de l'obéissance à tant de chefs placés à des distances considérables du centre de l'empire. Plusieurs gouverneurs, ou simplement de grands seigneurs, témoins de la faiblesse de leurs maîtres, rompirent le lien qui les unissait aux souverains d'Antioche, et arrivèrent à l'indépendance politique par la révolte. Parmi eux se distinguèrent deux Parthes, Arsacès et Tiridates, qui réussirent à assurer l'autonomie de leurs compatriotes, et dont les successeurs devaient étendre leur domination sur la plus grande partie de l'Asie occidentale, et imposer des bornes à la puissance et à l'ambition des Romains.

§ 3. *Arsaces et Tiridates.* — En 255 avant J.-C. deux frères, *Arsaces* et *Tiridates,* fatigués de l'oppression que faisait peser sur eux et sur les Parthes le gouverneur envoyé par les Séleucides, un certain Phéréclès ou Agathocles, se révoltèrent contre lui et le tuèrent. Arsaces prit aussitôt le titre de roi, et devint de la sorte le fondateur d'une dynastie. Afin de se concilier l'affection des peuples orientaux et de légitimer leurs droits à l'empire, les successeurs d'Arsaces se prétendirent plus tard issus des Achéménides. Ils aimaient à rattacher leur origine à Artaxercès Mnémon qni, en effet, avait porté le nom d'Arsaces avant de monter sur le trône. Mais les Perses regardèrent toujours les Arsacides comme des étrangers. Ce nom d'Arsaces acquit une telle célébrité qu'il devint le nom générique de tous les princes de sa famille qui occupèrent après lui le trône. Même après la destruction de la monarchie arsacide, les Grecs et les Romains continuèrent à le donner aux princes qui gouvernèrent la Perse.

Le règne d'Arsaces est mal connu. Ses guerres et ses conquêtes ont été confondues sans doute avec celles de son frère et successeur, Tiridates, ou Arsaces II (253-216). Les deux souverains furent *plutôt des* chefs de brigands que des monarques. Leurs seuls exploits se bornèrent à des courses dans les provinces soumises aux rois de Syrie. Ils rentraient en toute hâte dans leur capitale d'*Hecatonpylos,* où ils entassaient leur butin et bravaient derrière leurs montagnes la vengeance et les revendications de leurs anciens maîtres. Pourtant ils réussirent non-seulement à se maintenir dans la Parthie, mais encore à occuper l'Hyrcanie, et cela malgré la jalousie des rois grecs de la Bactriane et les attaques directes des Séleucides. La cause unique de ces succès persistants fut l'influence exercée par ces princes sur toutes les tribus scythiques qui erraient entre le Don et la mer d'Aral. Ils les entraînaient à leur suite en excitant leurs convoitises ou en faisant appel à d'anciens souvenirs

d'origine et d'alliance, et, trahis par la fortune, trouvaient auprès d'eux un refuge assuré.

§ 4. *Les premiers Arsacides.* — *Artaban I* (Arsaces III) (216-196) continua l'œuvre de ses prédécesseurs, mais il rencontra un redoutable adversaire dans le Séleucide Antiochus III, qui s'efforçait de rétablir l'ancienne puissance de sa maison. Artaban espérait que les Syriens n'oseraient pas s'aventurer dans le désert de Médie. Trompé dans ses espérances, il s'enfuit en Hyrcanie. Mais Antiochus le poursuivit, s'empara d'Hécatonpylos, et le réduisit à se jeter dans les montagnes. Certes, il aurait pu briser à tout jamais le nouveau royaume. Mais de vastes desseins l'agitaient. Il avait apprécié par lui-même la valeur des Parthes, et apprenait que des hordes scythiques accouraient à leur aide. Il préféra laisser à Artaban la libre possession de la Parthie et de l'Hyrcanie, à condition que les cavaliers parthes lui serviraient d'auxiliaires dans les futures campagnes, et escorteraient les caravanes de négociants dans l'Asie centrale.

Priapazius ou Arsaces IV mourut après quinze ans d'un règne assez paisible (196-181). Il laissait trois fils, dont l'aîné *Phraates I*, ou Arsaces V lui succéda (181-144). Phraates I soumit les Mardes, un des peuples les plus vaillants de l'Orient, qui habitait sur les côtes de la Caspienne, et laissa le trône, non pas à ses enfants, mais à son frère *Mithridate I* ou Arsaces VI, à cause de ses brillantes qualités. Peut-être ses fils étaient-ils trop jeunes pour régner, et cherchait-il, en sacrifiant ainsi ses sentiments paternels à ses devoirs de roi, à éviter les troubles qui, dans l'Orient, accompagnent d'ordinaire les changements de règne.

§ 5. *Mithridate I.* — Les cinq premiers Arsacides s'étaient contentés du titre de rois, et n'avaient jamais songé à usurper celui de *rois des rois*. Ils auraient

craint, en agissant ainsi, de se donner pour ennemis tous les autres princes révoltés, comme eux, contre les Séleucides, et peu disposés à voir qu'un de leurs égaux osât prendre un titre qui l'aurait placé au-dessus d'eux. Mais, avec Mithridate I, tout change de face, et de nouvelles destinées s'ouvrent pour les Parthes. Ils s'étaient jusqu'alors bornés à maintenir leur indépendance, et leur rôle avait été purement défensif : voici qu'ils entrent dans la voie des conquêtes, et fondent un grand empire. Aussi leur souverain, devenu maître d'une partie de l'Orient, se regarda comme le successeur des anciens monarques de l'Asie, et prit le titre de roi des rois, puisque tous les autres princes étaient ses sujets ou ses alliés, et qu'il disposait à son gré de leurs forces militaires.

Les deux ennemis contre lesquels Mithridate I concentra ses efforts furent les Bactriens à l'est et les Séleucides à l'ouest. Les Bactriens, placés dans une contrée fort éloignée de leur patrie originaire, et entourés de nations guerrières et turbulentes, avaient épuisé leurs ressources dans les guerres continuelles qu'ils avaient soutenues contre les Barbares. Ils étaient en pleine décadence quand Mithridate I les attaqua à la mort d'Eucratidas I. Aussi n'eut-il pas de peine à leur enlever l'Arie, la Margiane et l'Ariane, et à les forcer à reconnaître sa suprématie. Il poursuivit ses conquêtes jusqu'en Inde, et soumit toutes les provinces qui avaient jadis appartenu aux Bactriens. Pui il se retourna contre les Séleucides, ou plutôt contre les princes, qui acceptaient la suzeraineté des Séleucides. Mais ces petits rois de Perse, de Mésopotamie ou d'Arménie préféraient la domination de monarques faibles et mal affermis sur le trône à celles de princes aussi entreprenants que les rois parthes, leurs voisins, qui disposaient de plus grandes forces, et prétendaient exercer l'autorité sur eux en vertu de titres sacrés : aussi se soumirent-ils difficilement à Mithridate. Mais la Médie, l'Elymaïde, la Susiane, la Perse, la Carmanie, furent successivement conquises.

L'Arménie à son tour fut envahie, et le vainqueur lui donna pour roi son frère *Valarsaces* qui devint le chef d'une nouvelle branche de la même famille. Peu à peu se formait un empire gigantesque qui s'étendait de l'Euphrate au Gange, et de la Caspienne à la mer des Indes.

. Honteux de ces défaites répétées, le Séleucide Démétrius II entreprit de relever l'honneur de sa maison, et marcha contre l'usurpateur. Les princes récemment soumis se joignirent aussitôt à lui avec toutes leurs forces, car ils détestaient les Arsacides. Démétrius remporta, grâce à eux, plusieurs victoires, reprit Séleucie, et pénétra jusqu'en Médie, mais il y trouva le terme de ses succès, car il tomba dans un piége, et fut fait prisonnier. Cette capture consolida l'autorité de Mithridate. Il devint le chef d'un empire qui touchait à la fois la Chine et Rome. Espérant le fortifier par de bonnes lois, il examina celles des pays qu'il avait conquis, et les refondit pour rédiger un code unique destiné à toutes les provinces. Mais il mourut, peut-être empoisonné, avant d'avoir achevé son œuvre.

§ 6. *Phraates II.* — Son fils, *Phraates II* (Arsaces VII), n'éprouva au contraire que des revers (136-127). Le Séleucide Antiochus Sidetès, jaloux de renouveler les exploits de ses ancêtres, et fort de l'appui secret de tous les anciens partisans de sa famille, envahit les provinces parthiques à la tête d'une armée formidable. Le luxe et la richesse de cette armée étaient tels que de simples soldats portaient des chaussures avec des clous d'or; les ustensiles de cuisine étaient d'or et d'argent. On eût dit une riche proie offerte à un ennemi cupide plutôt qu'un grand obstacle à vaincre. Antiochus, heureux au début, puisqu'il réduisit un instant son rival aux provinces qui avaient été le berceau de la monarchie parthique, ne tarda pas à se repentir d'avoir à commander de pareils soldats. Il fut obligé de les disperser pour les

faire vivre, et ces soldats devinrent bientôt tellement odieux par les violences dont ils se rendirent coupables, que de tous côtés s'organisa contre eux une conspiration générale. Phraates profita de ce mécontentement pour rentrer en campagne. Il battit et tua Antiochus, et reprit toutes ses provinces perdues. Il se préparait même à envahir la Syrie, quand une invasion de Scythes le rappela en arrière. Ces Scythes étaient des mercenaires dont Phraates avait acheté les services, quand il était réduit aux abois, et auxquels il refusait leur solde, depuis qu'il n'avait plus besoin de leur concours. Afin de les repousser, il prit à sa solde les mercenaires grecs, qu'il avait faits prisonniers en luttant contre Antiochus. Mais ceux-ci passèrent du côté des Scythes à la première rencontre, et vengèrent par le massacre des Parthes et de leur roi la dure captivité qu'ils avaient subie.

Artaban II (Arsaces VIII) (127-124), oncle paternel de Phraates, lui succéda dans ces tristes conditions: mais il lutta péniblement contre les Scythes, qui finirent par le tuer dans une bataille.

Son fils *Mithridate II* (Arsaces IX) (124-87) le vengea en exterminant les barbares, et raffermit par ses victoires l'empire ébranlé; mais ses parents, les Arsacides d'Arménie, Ardaschès et surtout Tigrane II, lui disputèrent le titre de roi des rois et la prépondérance politique de l'Asie antérieure. A diverses reprises Mithridate II fut obligé de se reconnaître le vassal de ses cousins. Il périt dans une expédition contre eux, tué sur les bords de l'Araxes par un mercenaire thrace. Depuis Mithridate I, c'était le quatrième Arsacide qui périssait ainsi de mort violente.

§ 7. *Arrivée des Romains.* — Alors s'ouvre une période d'anarchie, dont profitent les Scythes pour renouveler leurs incursions, les peuples soumis pour secouer le joug, et les Arsacides Arméniens pour imposer leur suzeraineté. Cette période comprend les

règnes du Xe et du XIe Arsaces, *Monaskirès* (87-76) et *Sinatrochès* (76-68). Avec Phraates III (Arsaces XII), s'établit un ordre relatif. Mais déjà les Romains avaient pénétré en Asie, et contre ces redoutables ennemis il fallait au nouveau roi une grande prudence. Tant que Mithridate, roi de Pont, fut debout, et l'Arménie menaçante, tant que les Séleucides conservèrent une apparence de pouvoir, les Romains usèrent de ménagements envers les Parthes; mais, quand les Séleucides eurent disparu, quand Mithridate et Tigrane furent réduits à une égale impuissance, ils levèrent le masque et firent savoir qu'ils voulaient en revenir à l'époque où, l'empire parthe n'étant pas encore né, il n'existait qu'une simple satrapie parthique. Phraates III, indigné de ces prétentions, eut un instant la pensée d'en appeler aux armes, mais il recula devant une rupture ouverte, et subit les conditions de son vainqueur sans combat, de Pompée.

On ne sait pas comment Phraates III passa les dernières années de sa vie, mais il est probable qu'il succomba victime d'une conspiration dans laquelle étaient entrés ses deux fils, Mithridate et Orodes. Le premier devint roi sous le nom de *Mithridate III* ou Arsaces XII (60-54). Il fut bientôt déposé à cause de ses cruautés, et mis à mort par ordre de son frère *Orodès* ou Arsaces XIV.

§ 8. *Les Parthes résistent à Rome.* — Sous le règne de ce prince commencent les hostilités avec Rome, et se termine la première période de l'histoire parthique. Depuis l'abaissement du Pont et de l'Arménie, depuis que les Romains et les Parthes n'étaient plus séparés que par l'Euphrate, les conflits devenaient inévitables. Les Parthes, en effet, furent, dès cette époque, un sujet de préoccupation perpétuelle pour les Romains, mais ils bravèrent leurs efforts derrière les grandes lignes du Tigre et de l'Euphrate, protégés par les montagnes et les déserts

qui couvraient le centre de l'empire. Aussi bien la guerre était difficile à soutenir contre ces incomparables cavaliers qui opposaient aux lourdes masses des légions leurs escadrons insaisissables, bravaient les fantassins en fuyant devant eux après leur avoir décoché leurs flèches, et avaient inventé d'instinct la seule tactique qui pût leur assurer la victoire, celle qui consistait à vaincre par l'arme de trait et les manœuvres rapides l'arme courte et l'ordre en masse des armées occidentales. En vain Gabinius, Crassus, Antoine, Corbulon ou Cassius, les meilleurs généraux de Rome, seront-ils envoyés contre les Parthes : ils n remporteront que de stériles victoires, ou essuieront de sanglants désastres. Rome ne triomphera pas plus des Parthes que des Germains.

§ 9. *La royauté parthique.* — La civilisation parthique était pourtant bien inférieure à la civilisation romaine. Aucun système de politique, nulle méthode gouvernementale chez ces rivaux heureux des plus illustres capitaines romains. L'Arsacide portait les titres les plus pompeux, et étalait à sa cour toutes les pompes orientales, mais il n'était pas solidement assis sur son trône. Son autorité était limitée par une aristocratie remuante et guerrière, qui s'était arrogé le droit de le déposer, quand le souverain lui déplaisait. Un conseil d'État ou Sénat l'assistait, composé de nobles investis de pouvoirs extraordinaires. L'un d'entre eux, le *suréna* ou grand visir, à la fois général en chef et grand juge, avait le privilége de ceindre le bandeau royal au nouveau monarque. Il occupait le premier rang dans l'empire après le roi, et comme le roi, de son côté, ne cherchait qu'à secouer le joug de cette féodalité tyrannique, de là naissaient des guerres civiles et des compétitions à main armée.

L'histoire intérieure des Parthes ressemble à celles des Polonais au moyen âge, quand ils étaient gouvernés par les Jagellons : mêmes désordres et mêmes

révolutions. Aussi les puissances voisines profitaient de ces dissensions perpétuelles pour intervenir à leur aise, et souvent pour imposer leurs volontés.

Une autre cause de faiblesse était l'incertitude de la succession au trône. Pourvu que le roi ne sortît pas de la race royale des Arsacides, on pouvait le nommer en dehors de la famille régnante. Les rois laissèrent souvent leur héritage à celui de leurs fils qu'ils préféraient. Aussi, à chaque vacance du trône, tous les fils de roi et avec eux d'autres prétendants issus de branches collatérales s'attribuaient ce titre. Les grands seigneurs prenaient parti selon leurs affections et leurs intérêts; il en résultait de longues guerres, jusqu'à ce qu'enfin la souveraine puissance restât à celui de tous ces princes qui était vainqueur de ses rivaux. La vieillesse des rois était une nouvelle cause de guerre, car ses fils se disputaient à l'avance sa succession, et, pour se délivrer de toute crainte, les Arsacides ou bien faisaient périr leurs enfants, ou bien les envoyaient à la cour d'un prince voisin, qui les gardait à peu près comme prisonniers. De là des tragédies domestiques et une série de crimes atroces qui inspirèrent à notre Corneille ses tragédies de *Rodogune* et de *Suréna*. Le trône, suivant l'expression de Justin, restait au plus scélérat.

§ 10. *L'administration parthique*. — Une troisième cause de décadence fut la déplorable administration de l'empire. Les Arsacides avaient partagé leur royaume en dix-huit satrapies. Les onze premières, qui s'étendaient des confins de l'Arménie et de la Caspienne à la Scythie, s'appelaient les satrapies supérieures, et les sept autres les satrapies inférieures. Ces dix-huit satrapies formaient comme autant de royaumes distincts. Les satrapes exerçaient en effet tous les pouvoirs royaux, ils jouissaient même de l'hérédité. Les rois n'avaient sur eux qu'une autorité fictive, et l'empire présentait la véritable image d'un gouvernement féodal. De plus quelques pays, tels que

l'Osrhoène, l'Adiabène, la Characène, l'Atropatène, conservaient leurs dynasties indigènes, à condition de payer tribut et d'envoyer leur contingent militaire. Enfin certaines villes, surtout les cités fondées par les Macédoniens, s'étaient constituées en républiques à peu près indépendantes, telles que Séleucie qui avait conservé ses lois, son administration particulière et son sénat. Ses 600,000 citoyens très-remuants, très-fiers de leurs priviléges, bravèrent à plusieurs reprises derrière leurs remparts la puissance des Arsacides. Composée d'éléments si hétérogènes la monarchie parthique était condamnée à une prochaine dissolution.

§ 11. *Désaffection des sujets.* — Malgré leurs prétentions de descendre des Achéménides, les Arsacides ne furent jamais que des étrangers, et considérés comme tels par les nations soumises. Aussi la révolte était elle pour ainsi dire en permanence. Il suffisait à un Séleucide de franchir l'Euphrate pour rallier autour de lui tous les mécontents. Jamais les Arsacides ne réussirent à fonder une nation. Ce ne furent jamais que des conquérants abhorrés. « La hauteur, la turbulence, écrivait Justin, la fourberie, l'insolence, sont le fond de leur caractère, et la violence est à leurs yeux le partage des hommes, comme la douceur est celui des femmes. » Quelques-uns de ces souverains s'étaient pourtant laissé gagner par la civilisation hellénico-orientale. Le grec était devenu leur langue de prédilection. On chantait à leurs festins des poésies grecques ; on jouait dans leurs palais les tragédies d'Euripide. Leurs médailles sont en langue grecque, et parmi leurs titres on est tout surpris de lire celui de *Philhellène* ou ami des Grecs ; mais ils ne s'étaient assimilé que le côté extérieur de la civilisation : en réalité le barbare reparaissait toujours. L'influence de leurs mères, pour la plupart courtisanes milésiennes ou ioniennes, les inclinait vers les molles délices de la paix, mais le sang paternel par-

lait toujours plus haut, et leurs sujets, qui ne s'y trompaient pas, se refusaient à voir en eux des compatriotes.

§ 12. *La religion parthique.* — Si du moins les Arsacides, à défaut du lien politique, avaient eu la prudence de retenir les peuples soumis à leurs lois par la communauté de la religion ; mais ils ne surent adopter que des demi-mesures, et leur impopularité augmenta d'autant. Presque tous leurs sujets étaient sectateurs de Zoroastre. Depuis plusieurs siècles ils suivaient les pratiques du Zend-Avesta. Dès lors leur rôle était tout tracé : ils n'avaient qu'à continuer les traditions des Achéménides, et se constituer les gardiens vigilants du culte national; mais ils le laissèrent altérer profondément par le mélange des superstitions étrangères et surtout des croyances helléniques. On compta bientôt jusqu'à soixante et dix sectes différentes. La religion devint ainsi une forme de dissolution ajoutée à tant d'autres.

Les Arsacides ne se conformèrent scrupuleusement qu'à une seule des prescriptions de Zoroastre, et ce fut un tort. Le législateur avait proscrit, mais en termes très-vagues, le commerce. De parti pris les Arsacides laissèrent tomber la navigation, et cessèrent de protéger les négociants. Aussi le commerce de l'Inde changea-t-il de direction, au profit d'Alexandrie et de Palmyre. Les Parthes ne connurent que les exercices violents de la chasse et de la guerre. A cheval dès leur enfance, soldats de vingt à cinquante ans, ils fondèrent un empire guerrier, mais les empires croulent toujours quand ils ne sont pas soutenus par les arts de la paix.

Cette monarchie des Arsacides, menacée par tant de causes de dissolution, dura pourtant cinq siècles! C'est que, comme le dit si bien Montesquieu, « il y a de certaines bornes que la nature a données aux États pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les

Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr... et ce qu'aucune nation n'avait encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible ».





CHAPITRE IV

LES INDIENS. — LEUR HISTOIRE ET LEUR CIVILISATION.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE L'INDE ANTIQUE.

§ 1. *Les Indiens n'ont pas d'histoire.* — « L'Inde, plus que tout autre pays, écrivait Strabon au premier siècle de notre ère, réclame un lecteur équitable et sans préventions; car c'est une contrée fort éloignée de nous; peu de voyageurs en ont fait le théâtre de leurs explorations; ceux qui l'ont visitée n'en ont connu qu'une partie, et les relations de la plupart d'entre eux ne sont fondées souvent que sur des ouï dire. » De nos jours, bien que l'étude de la littérature et des antiquités indiennes soit l'une des plus importantes auxquelles l'homme doive désormais s'appliquer, l'Inde est encore à beaucoup d'égards la terre classique des mythes et des légendes. Nous n'avons que des notions imparfaites sur l'origine, l'organisation primitive et les révolutions politiques des peuples qui l'habitaient. Ces peuples, à vrai dire, n'ont jamais eu d'histoire. Les plus grandes catastrophes les ont accablés sans laisser plus de traces que le rayon de

soleil ou la pluie d'orage. La conquête a glissé sur eux comme de l'huile sur du marbre. Ni les invasions barbares, ni le glaive mongol, ni la foi chrétienne, ni la ténacité anglaise ne les ont entamés. Chez eux la passion s'est réfugiée dans les souvenirs, et la nationalité dans les traditions. Le symbole qui réalise l'abstraction leur est aussi naturel que le raisonnement et l'analyse sont naturels à notre esprit. Ils aiment à sortir des choses réelles et à se transporter dans le domaine des idées. De là des difficultés presque insurmontables pour essayer de dégager dans leurs récits l'histoire de la fable. Aussi laisserons-nous de côté ces légendes, ces *calpas* ou âges du monde avec leurs myriades de siècles, où se complaît leur imagination déréglée, et nous contenterons-nous d'énumérer les principaux des faits authentiques par lesquels l'Inde se rattache à l'histoire générale.

§ 2. *Les races noires.* — L'immense péninsule triangulaire, bordée au nord par l'Himalaya, à l'est et à l'ouest par les mers d'Oman et du Bengale, et que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Hindoustan, fut occupée d'abord par des populations *noires* analogues aux nègres actuels de l'Australie.

Ces premiers occupants du sol n'ont pas entièrement disparu. On en compte environ sept à huit millions, dispersés dans les montagnes du centre, et divisés en plusieurs nations. La principale est celle des Ghonds. Leur constitution est toute patriarcale. Ils vivent dans les villages, et sont tous agriculteurs. Ils n'ont pas encore adopté l'usage des armes à feu, et, malgré les louables efforts des Anglais, ont conservé l'odieuse coutume des sacrifices humains.

Les Khôlas du Guzerate, d'où est venu le nom de *coolies* appliqué à tous les mercenaires indiens, les Bhillas des Ghâtes, les Meras, Tchitas et Minas du Vindhya, descendent encore de ces antiques populations, ainsi que les Pahârias du Bengale, dont le nom fut l'origine de celui de *Paria.*

§ 3. *Les Dravidiens.* — A une époque inconnue, et après des guerres dont le souvenir s'est perdu, une nouvelle couche de population, mais celle-là blanche s'abattit sur l'Inde et s'y établit aux dépens des tribus noires. On désigne ces envahisseurs sous le nom de *Dravidiens*. Leur origine est incertaine. Ils se sont maintenus dans leur conquête, et leurs débris forment, aujourd'hui encore, six grandes nations, les Toulouvas près de Mangalore, les Malabars qui habitent la côte occidentale et les Telingas la côte orientale du Dekkan, les Tamouls à l'extrémité méridionale de la péninsule, les Karnatas au cœur même du Dekkan, et les Cingalais à Ceylan et dans les Maldives.

§ 4. *Les Kouschites.* — Les Dravidiens à leur tour furent non pas exterminés, mais refoulés dans les cantons qu'ils occupent encore par une troisième couche de population. Ce furent les *Kouschites*, de race chamitique, que nous avons déjà rencontrés à l'origine de la civilisation en Égypte, en Arabie et en Chaldée. Les ingénieuses recherches du baron d'Eckstein ont prouvé que les Kouschites s'établirent fortement dans le bassin de l'Indus. Même après la conquête aryenne, ils y formèrent comme le fond de la population, au milieu de laquelle les Aryas ne constituèrent qu'une aristocratie peu nombreuse. Dans le bassin du Gange, au contraire, les Kouschites se fondirent avec leurs vainqueurs, mais il est resté dans les dénominations géographiques de toute la région des traces persistantes de leur séjour. Enfin ils s'étendirent dans le Dekkan, surtout au Malabar, et s'y superposèrent aux Dravidiens. Les Kouschites paraissent avoir joui d'une civilisation avancée. Ils avaient de grandes villes, une agriculture développée, une industrie florissante, un commerce étendu ; mais ils étaient profondément corrompus, et leur religion ne sortait pas du matérialisme le plus abject. Aussi la domination kouschite était-elle à l'avance condamnée à l'impuissance et à la ruine.

§ 5. *Les Aryas en Pendjab.* — Enfin arrivèrent les *Aryas* de race Japhétique. Nous savons déjà que les Aryas de Bactriane se divisèrent en deux branches lors de la réforme religieuse, à laquelle Zoroastre attacha son nom. Nous avons suivi la fortune des Aryas occidentaux ou Iraniens. Attachons-nous maintenant aux Aryas orientaux ou Indiens proprement dits.

Séparés par la chaîne de l'Hindou-Kouch de la fertile vallée de l'Indus, les Aryas franchirent ces montagnes, et pénétrèrent dans les larges plaines coupées de rivières, qui forment le Pendjab actuel, le Pantchanada des livres sacrés. Les Kouschites repoussèrent tout d'abord ces envahisseurs, et même les asservirent, car ils avaient pour eux la supériorité du nombre et de la civilisation. Mais, peu à peu, l'équilibre se rétablit. Les Aryas gagnèrent du terrain en augmentant de nombre, et finirent par être les seuls maîtres du Pendjab. Quant aux Kouschites, ils furent ou exterminés, ou réduits à la condition d'esclaves, ou refoulés dans les montagnes. Quelques-unes de leurs tribus obtinrent cependant la permission de vivre à côté de leurs vainqueurs, et finirent par se fondre avec eux, ainsi qu'il arrive dans toute conquête.

§ 6. *Les Aryas dans la vallée de l'Indus.* — Une fois maîtres du bassin supérieur de l'Indus, les Aryas descendirent le fleuve en soumettant ses deux rives, et arrivèrent enfin sur les bords de l'Océan, qui produisit sur eux une profonde impression. « C'est un laboratoire immense, écrit un de leurs poëtes, au bruit glaçant d'épouvante, infranchissable en ses profonds tournoiements... se balançant sur ses rivages au puissant souffle du vent, se cabrant dans son agitation, et dansant çà et là en remuant ses mains de vagues. » Il est impossible de déterminer l'époque précise à laquelle les Aryas s'étendirent jusqu'aux bouches de l'Indus. Au temps de Salomon, c'est-à-dire de 1019 à 978 avant Jésus-Christ, quand

les flottes juives et phéniciennes commerçaient avec l'Inde, les Aryas étaient déjà les maîtres de la contrée, et y avaient introduit leur langue.

§ 7. *Les Aryas dans la vallée du Gange.* — Le mouvement de migration vers l'Orient ne s'arrêta plus. Les fertiles régions que baignaient le Gange et ses affluents excitèrent leurs convoitises. Ils se précipitèrent dans la vallée du grand fleuve, et l'eurent bientôt soumise. Les souvenirs légendaires et poétiques des Aryas n'ont conservé aucune tradition sur la conquête du bassin du Gange et sur la résistance des nations kouschites. On sait seulement que les vainqueurs se disputèrent entre eux la possession de cette magnifique région. De même que, dans l'invasion du monde romain par les Barbares, on distingue comme plusieurs flots de nations germaniques qui se succèdent et se heurtent dans les territoires, dont ils convoitent la possession, ainsi, dans l'invasion du Bengale, les tribus aryennes qui étaient entrées les premières dans cette terre féconde ne veulent pas se laisser déposséder par d'autres tribus aryennes venues plus tard. De là des chocs effroyables et des luttes séculaires, dont le souvenir s'est perpétué dans la légende et la poésie. Les deux guerres les plus terribles furent la guerre des dix Rois, à l'occasion de laquelle furent composés plusieurs des hymnes du Rig-Veda, et surtout la rivalité des Kourous et des Pantchâlas qui est racontée tout au long dans le *Mahâbhârata*. Les Pantchâlas furent les derniers venus parmi les Aryas, mais ils avaient conservé au milieu de populations amollies par la longue possession de régions fertiles une vitalité barbare, qui assura leur victoire et consolida pour de longs siècles leur domination.

§ 8. *Les Aryas dans le Dekkan.* — Les Pantchâlas, en effet, ne se contentèrent plus des territoires naguère occupés par la race aryenne. Ils s'emparèrent

de toutes les provinces qui entourent les monts Vindhya, et, sous la conduite de Rama, souverain d'Ayodhya, s'étendirent dans le Dekkan jusqu'à Ceylan. Ces expéditions forment comme le fond de la seconde des grandes épopées indiennes, le *Ramayana*. Les Aryas dominèrent donc dans toute la péninsule, mais ils ne gardèrent leur supériorité numérique que dans le bassin du Gange. Dans celui de l'Indus au contraire, dans le Dekkan et à Ceylan les races vaincues furent toujours les plus nombreuses.

§ 9. *Expédition de Darius.* — Essayer de retracer l'histoire des dynasties aryennes d'Hastinapoura, Mathoura, Maghada, Mitila, Kasi, etc., serait tenter l'impossible avec un cadre aussi restreint que le nôtre. C'est seulement au VIe siècle avant l'ère chrétienne, lors de l'expédition de Darius I, que l'Inde commence à entrer en relation avec les autres régions de l'Occident. Le roi de Perse conquiert le pays entre le Parospamise et l'Indus, et en forme la vingtième satrapie de son empire. Cette province lui payait chaque année un tribut de 360 talents de poudre d'or. Les guerriers Aryas furent enrôlés dans l'armée de son fils Xercès. Ils portaient des vêtements de coton et des arcs en roseau. Ils combattaient à cheval ou sur des chars. Quelques-uns d'entre eux, sans doute les descendants des Kouschites, étaient remarquables par leur peau brune. Ils portaient, en guise de casque, une tête de cheval, dont la crinière formait l'aigrette, et les deux oreilles étaient dressées. Hérodote les nomme Éthiopiens de l'Inde. Aryas ou Kouschites virent brûler Athènes, et furent taillés en pièces aux bords de l'Asopos.

§ 10. *Expédition d'Alexandre.* — Les récits de Ctésias, trop mêlés de fables, n'apprirent aux Grecs que l'existence de quelques produits indiens, opium, tissus de coton et de poil de chèvre, etc. Avec l'expédition d'Alexandre l'Inde s'ouvrit, pour ainsi dire,

aux Occidentaux. Les Macédoniens trouvèrent au nord de l'Indus un grand nombre de princes indépendants, Taxile, Abyssaros, les deux Porus, etc., et au sud des républiques aristocratiques, Nyséens, Malliens, Oxydraques, etc. Alexandre aurait voulu pénétrer jusqu'au Gange et jusqu'à la capitale du puissant empire des Prasiens, Palibothra, située au confluent de ce fleuve et de la Djemmah, mais ses soldats le contraignirent à ne pas dépasser l'Hyphase. Les historiens d'Alexandre, et surtout Arrien, ont tiré des mémoires des compagnons du héros de précieux renseignements sur l'état politique et social du pays au IVe siècle avant notre ère. Les historiens arabes et persans se sont aussi longuement étendus sur les conquêtes d'Alexandre dans l'Inde, mais le nom du Macédonien n'est même pas prononcé dans les ouvrages indiens, et on ignore jusqu'à l'emplacement des cités fondées par lui. Sans doute les prêtres se hâtèrent de les détruire après son départ, afin d'abolir tout vestige du barbare et de l'impur.

§ 11. *Expédition de Séleucus Nicator.* — Un obscur Arya, que les Grecs appellent Sandrocottus (le Tchandragoupta des légendes indiennes), fit révolter les pays soumis par les Macédoniens, et, devenu le libérateur de ses compatriotes, se paya de ses services en détrônant la dynastie, qui régnait à Palibothra. Son zèle pour la religion lui valut l'amitié des prêtres qui l'aidèrent à chasser les Macédoniens et à renverser les rois indiens. Séleucus Nicator, roi de Syrie, qui se prétendait l'héritier d'Alexandre, voulut venger cet affront, et pénétra jusqu'au Gange; mais la résistance de Sandrocottus fut si énergique qu'il le confirma dans la possession du pays en deçà du Paropamise et se contenta d'un tribut de 500 éléphants. Mégasthène, l'auteur des *Indica,* résidait en qualité d'ambassadeur de Séleucus à Palibothra.

§ 12. *Relations de l'Inde avec la Grèce et Rome.*

— Les expéditions d'Alexandre et de Séleucus, les ouvrages de Mégasthène, Néarque, Aristobule et Onésicrite, révélèrent aux Grecs comme un monde nouveau. Ils s'empressèrent d'en prendre possession par le commerce. Bientôt des relations fréquentes s'établirent entre les ports de la mer Rouge et ceux de la côte de Malabar, surtout quand la découverte des moussons par Hippalos permit de régulariser la navigation entre les deux pays. Les Grecs connurent alors les épices, les vins de riz et de palme, les cannes à sucre, les étoffes de soie de la Sérique, la laque, l'huile de rose, enfin les animaux indiens et les plantes des tropiques. Quelques-uns de leurs vaisseaux pénétrèrent même jusqu'à Ceylan, qu'ils nommèrent Taprobane, du pâli Tambapani, et peut-être jusqu'à l'Indo-Chine, ou Inde transgangétique.

Lorsque la domination romaine eut remplacé celle des Macédoniens, ces relations ne furent pas interrompues. Deux rois indiens envoyèrent des députations à Auguste; Claude reçut une ambassade du rajah de Ceylan; Pline mentionne le nom d'une foule de peuples indiens, parmi lesquels les Prasiens de Palibothra sont encore les plus puissants, mais il ne dépasse guère l'embouchure du Gange. Avec Ptolémée les connaissances des anciens sont plus reculées vers l'est. Il parle de la Chersonnèse d'or qui paraît correspondre à la Birmanie; et des Caspiraei originaires de l'Himalaya, dont l'hégémonie a remplacé celle des Prasiens. La géographie de Ptolémée est le dernier ouvrage qui fournisse des renseignements certains sur l'Inde ancienne. Dès lors l'histoire de ce pays redevient obscure jusqu'à la conquête musulmane (707 après Jésus-Christ).

DEUXIÈME PARTIE.

CIVILISATION DE L'INDE ANTIQUE.

§ 1. *Les trois périodes de la civilisation indienne.* — Ce qui assure à l'Inde antique une place considérable dans le développement de l'esprit humain, c'est son influence religieuse et politique. Nous y insisterons davantage, en appelant l'attention sur les principaux ouvrages qui nous permettent de juger dans son ensemble et ses détails la civilisation aryenne.

Ces ouvrages sont nombreux, et quelques-uns d'entre eux fort étendus; mais la plupart ne sont entre nos mains que depuis la fin du dernier siècle, et ils ne sont pas encore tous traduits. La connaissance de la littérature indienne est cependant devenue, pour l'Europe, d'un intérêt majeur..Non-seulement la collection des *Védas* est le plus ancien monument écrit des peuples de race japhétique, mais elle renferme les preuves complètes et significatives de leur commune origine, et doit être considérée comme donnant la clef de leurs langues particulières. De plus, les livres indiens contiennent les mythes primitifs qui ont servi de point de départ aux mythologies occidentales, et nos relations avec ces contrées, que la science et le commerce rapprochent chaque jour de nous, donnent un puissant attrait à l'étude des livres originaux où sont déposées leurs doctrines. Enfin la littérature indienne se continue, puisque quelques auteurs se servent encore de la langue des anciens Brâhmanes, le sanscrit, qui pourtant est une langue morte. Il est vrai que l'étude de cette littérature est difficile à cause de l'absence de chronologie, et que plusieurs ouvrages échappent à toute classification. Sans arriver à des déterminations

rigoureuses, les Indianistes ont néanmoins réussi à distinguer trois époques, marquées chacune par une réforme religieuse, et entre lesquelles s'opèrent les grands développements des idées et de la civilisation indiennes, et se produisent les ouvrages où elles sont contenues.

La première période est la *période védique*. Elle commence avec les hymnes les plus anciens du Rig-Véda, vingt-cinq à trente siècles avant notre ère, et se continue jusque dans la période suivante, par les commentaires dont ils furent l'objet.

La seconde période se nomme la *période brahmanique*. Elle correspond à l'établissement définitif des Aryas dans la vallée du Gange. C'est alors que le régime des castes, issu de la conquête, s'organise dans l'Inde, et que passent dans les écrits des poëtes les doctrines philosophiques enseignées par les Brahmanes.

La troisième période est la *période bouddhique*. Née dans l'Inde au VI[e] siècle avant notre ère, le bouddhisme ne s'y est pas maintenu. Mais comme il n'est pas arrivé à l'improviste, les ouvrages qui annoncent son apparition et ceux qui l'attaquent fournissent une chronologie certaine. Nous étudierons successivement ces trois périodes en nous attachant aux principaux écrits, qui nous permettent de les connaître.

A. — PÉRIODE VÉDIQUE.

§ 1. *Les Védas, le Rig-Véda.* — La période védique est ainsi appelée des *Védas,* hymnes sacrés dont l'ensemble constituait l'Écriture sainte des Aryas. Il existe quatre collections de Védas. La première et la plus ancienne se nomme le *Rig-Véda*. Le Rig-Véda n'est pas l'œuvre d'un seul homme. Les hymnes qui le composent ont été réunis et publiés, sous leur forme anonyme, par un compilateur anonyme, qui a conservé le nom de leurs auteurs. On compte près de

trois cents de ces noms, dont la plupart sont certainement authentiques, et appartiennent à des familles et à des époques très-différentes les unes des autres. Il est donc impossible de préciser l'époque à laquelle furent composés ces hymnes. On sait seulement qu'ils le furent dans la vallée de l'Indus. La poésie du Rig-Véda est toute empruntée à la nature extérieure ou aux occupations journalières des Aryas. Les phénomènes de l'aurore, de la tempête ou de la pluie, le feu sacré qui s'allume, se développe et s'éteint, l'agriculture, la naissance, le mariage et la mort : tels sont les sujets ordinaires des hymnes. Ils présentaient encore tout un ensemble de conceptions symboliques, chaque ordre de phénomènes naturels étant rapporté à une puissance divine sous forme humaine.

§ 2. *Le Sâma, le Vajur et l'Atharwa Véda.* — La seconde collection se nomme le *Sama-Véda.* Elle forme en quelque sorte le rituel des cérémonies sacrées, et se compose de vers empruntés au Rig-Véda, et arrangés suivant les besoins du culte, en sorte qu'elle reproduit ces hymnes avec des variantes plus ou moins importantes. La troisième ou *Vajur-Véda*, est un formulaire de prières. On distingue le Vajur blanc avec les formules du sacrifice, et le Vajur noir, où ces formules sont accompagnées d'explications dogmatiques. Le Rig, le Sâma et le Vajur ont une valeur canonique. La quatrième collection, l'*Atharwa-Véda,* jouit d'une moindre autorité, car elle est d'une époque bien postérieure, ayant été composée dans la vallée du Gange. L'Atharwa renferme près de 700 hymnes, qui ont pour objet les puissances malfaisantes de la nature, les animaux nuisibles ou les maladies. Il marque une époque où les doctrines cosmologiques s'étaient converties en grossières superstitions.

Les *Brahmanas* servent de complément et d'explication aux Védas. Ces commentaires, dont nous ne possédons encore qu'une partie, sont précieux pour l'interprétation des Védas. Les *Sûtras* et les *Upani-*

shads continuent les Brâhmanes, mais la concision des Sûtras est telle qu'ils sont à peu près inexplicables, et les Upanishads ne sont souvent que l'écho des spéculations philosophiques postérieures.

Tel est l'ensemble des monuments qui appartiennent à la période védique : ils nous permettent d'étudier la religion, la constitution et la vie sociale des Aryas à cette époque de leur histoire.

§ 3. *Religion védique.* — Les Aryas étaient restés fidèles à la religion que leurs pères avaient professée en Bactriane, mais cette religion inclinait de plus en plus vers le polythéisme. La conception fondamentale de l'unité divine s'altérait de jour en jour. Frappés par le spectacle de la vie répandue dans la nature, et constatant que la vie est partout unie au mouvement, les Aryas conçurent les principes de la vie comme durée de mouvement, et ayant par conséquent un corps. L'anthropomorphisme, c'est-à-dire le culte des divinités secondaires, émanées de la substance de l'Être suprême, et revêtues d'une forme humaine, fut la conséquence logique de cet ordre d'idées. Indra, le dieu du ciel et de l'air, occupe la première place dans le Panthéon védique. Il a pour symbole le soleil. C'est lui qui paraît chaque matin, revêtu d'or, traîné sur un char d'or par des chevaux jaunes, précédé par les cavaliers célestes et par l'Aurore, escorté des Maruts qui sont les vents légers et sonores. Agni, ou le feu, occupe le second rang. Agni n'est pas seulement le feu qui brûle sur l'autel, il est aussi le feu de la vie qui se condense dans les animaux et les végétaux, l'auteur des formes, le producteur de tous les biens. Citons encore les principaux Adityas ou dieux solaires, Varuna ou le firmament quand le soleil a disparu, Sourya ou le soleil source de lumière, Savitri ou le soleil fécondant, Bhaga ou le soleil qui conserve, Pouchan ou le soleil vainqueur des ténèbres, Mitra ou le soleil de midi, Aryaman ou le soleil destructeur etc. Le naturalisme védique ne se contente pas

des phénomènes célestes et atmosphériques. Il associe à leur adoration celle des objets terrestres considérés comme des êtres divins d'un ordre inférieur, et rend hommage à la terre, aux eaux, aux arbres, aux plantes, au sôma ou liqueur alcoolique et fermentée. Le culte était fort simple. Point de temple : un autel de terre est dressé dans un lieu découvert. Les prêtres se placent dans l'enceinte consacrée, et allument le feu en frottant l'une contre l'autre deux pièces de bois. La première étincelle est alimentée par du beurre clarifié. Le bûcher s'enflamme, les prêtres y portent l'offrande des gâteaux et du sôma, puis ils entonnent un hymne en l'honneur des dieux. De temps à autre on offrait aussi des sacrifices sanglants. On immolait un bouc ou un cheval dont la chair, rôtie au foyer sacré, était partagée entre les assistants. Le culte fut d'abord privé, mais il devint public, quand la création des symboles et leur interprétation distingua les prêtres du reste de la foule.

§ 4. *Famille védique.* — Nous retrouvons également dans les Védas les éléments de la famille aryenne. En vertu de la doctrine mystique d'après laquelle un même principe igné et intelligent anime les êtres vivants, et se transmet à travers les générations, les pères étaient pour les fils non-seulement les auteurs de leurs formes corporelles, mais encore le principe même d'où la vie leur avait été transmise. Aussi l'autorité du père de famille était-elle absolue et tempérée seulement par l'usage. Bien qu'il soit rarement question de la femme dans les chants védiques, la monogamie paraît avoir été la loi constante des Aryas. Un des hymnes du Rig-Véda permet de suivre dans ses détails la cérémonie du mariage, et nous montre que la liberté de la femme était complète. Son indépendance ne fut même pas détruite par l'usage royal de la polygamie, et il n'y eut jamais de marché toléré par la loi en pareil cas.

§ 5. *Société védique.* — Quant à la société aryenne,

l'unité politique n'existait pas. Le peuple était formé d'une agrégation de tribus, qui ne constituait pas une nation. On eût dit le système féodal de notre moyen âge. La division par castes n'était pas encore établie à l'époque du Rig-Véda. Il y avait bien des prêtres, des guerriers et le peuple, mais sans hérédité absolue dans les fonctions; car on pouvait être à la fois prêtre et guerrier, et, tout en appartenant à ces classes privilégiées, accomplir des actes, qui seront plus tard réservés aux gens du peuple. Mais, à mesure que les Aryas se consolidèrent dans leurs conquêtes, il se forma des familles sacerdotales conservant le dépôt des hymnes et de l'enseignement sacré, et des familles guerrières, dont l'autorité fut fondée sur la richesse et le pouvoir politique. Cette transformation est déjà sensible dans le Vajor et surtout dans l'Atharva-Véda. Elle se complétera dans la seconde des périodes que nous avons indiquées, c'est-à-dire dans la période brahmanique.

B. PÉRIODE BRAHMANIQUE.

§ 1. *Le Manava-Dharma-Castra.* — Quand et comment se substituèrent à la religion et à la société, telles qu'elles existaient à l'époque des Védas, une religion nouvelle, le *Brahmanisme*, et une société fondée sur le régime des castes? on l'ignore de tout point. Jamais pourtant révolution ne fut plus durable, puisque le brahmanisme a résisté aux invasions successives des Mongols, des Arabes et des peuples occidentaux. On suppose néanmoins que le grand mouvement religieux qui produisit les divers cultes brahmaniques ne se produisit qu'à l'époque où les Aryas s'étaient déjà fixés dans la vallée du Gange, vers le xv[e] siècle avant notre ère. Quatre écrits surtout contiennent le brahmanisme orthodoxe : le premier sous la forme d'un code, *les lois de Manou;*

les deux suivants sous la forme d'épopée, les *Mahabâhrata* et le *Ramayana;* le quatrième sous la forme de poëmes mytholoqgiues et historiques, les *Pourânas*. Le code de Manou, ou *Manava-Dharma-Castra,* est composé de 12 livres comprenant 5,370 vers. Manou est un personnage symbolique que les Aryas considéraient comme leur législateur primitif. Il est probable que le code qui porte son nom est l'œuvre commune de plusieurs auteurs qui couvrirent leurs doctrines de cette autorité respectée. Si on considère les lois en elles-mêmes, ce code est fort antique, mais la rédaction qui est entre nos mains remonte à une époque moins reculée, qu'on croit être le IXe siècle avant notre ère. Les six premiers livres énoncent des principes généraux qui s'adressent à tout le monde et surtout aux prêtres; les six derniers sont relatifs à l'organisation de la société politique, civile et militaire, et aux devoirs des castes. Le Manava-Dharma-Castra n'a jamais été changé que dans quelques détails de pratique tout à fait secondaires. Tout ce qui, du dehors et du dedans, a paru lui être hostile a été systématiquement rejeté. Ni le bouddhisme, ni le mahométisme, ni le christianisme n'ont réussi à l'entamer. C'est la plus grande force morale contre laquelle les Européens aient encore à lutter en Orient.

§ 2. *Le Mahabâhrata*. — Le *Mahabâhrata* semble être la plus antique des épopées indiennes. L'auteur en est inconnu ou plutôt n'a jamais existé. Un poëte avait pris pour sujet de ses chants, la guerre des Kourous et des Pantchâlas : sur ce fond primitif d'autres poëtes brodèrent des épisodes et des digressions, et les prêtres ajoutèrent tout ce qui se trouvait chez eux de traditions épiques et d'idées pouvant servir à l'instruction des rois. Puis vint un compilateur anonyme qui réunit ces fragments divers, et composa un ouvrage sans unité de langue ni de doctrine, appartenant à des civilisations et à des croyances sensiblement différentes les unes des autres. Du jour

où la critique moderne aura dégagé le Mahabâhrata des additions qui le rendent diffus, des épisodes qui brisent sa marche, et des interprétations déplacées, telles que le *Bhagavad-Gîta*, véritable traité de philosophie sur la transmigration des âmes et les destinées futures, et le *Hârivança*, ou histoire de Vishnou, ce poëme sera une des épopées les plus parfaites qu'on connaisse. Tel qu'il nous est parvenu, avec ses 250,000 vers, divisés en 18 chants ou parvas, c'est une mine féconde de renseignements variés sur la société brahmanique.

§ 3. *Le Ramayana.* — Le *Ramayana* au contraire, bien qu'il ait été également défiguré par des interpolations ou des corrections arbitraires, offre cette unité de langue et de doctrine qui caractérise l'œuvre d'un seul homme. Valmiki passe pour en être l'auteur. Le Ramayana ne compte pas moins de 48,000 vers ; dans une action simple et qui ne languit pas, se trouvent rassemblés un nombre considérable de mythes, de traditions, de tableaux de la nature et de scènes humaines ou fantastiques, qui permettent d'étudier sur le vif, la société et la civilisation brahmaniques.

§ 4. *Les Pourânas.* — Les *Pourânas* ou antiquités sont des collections de légendes humaines et divines, recueillies par leurs auteurs dans les traditions nationales et les anciens écrits. Ces légendes sont mal rattachées les unes aux autres, et présentent parfois de visibles contradictions, mais elles remontent, d'une façon authentique, à la période des Védas, et la critique moderne pourra, grâce à elles, recomposer des séries historiques et rétablir dans les faits l'ordre que le poëte n'a pas toujours su leur donner. On compte dix-huit Pourânas, renfermant 1,600,000 vers. Deux d'entre eux seulement ont été traduits, le *Bhagavata* et le *Vishnou Pourâna*. Les autres ne sont pas encore tous imprimés, et on ne possède même pas en Europe tous les manuscrits ; mais ils sont très-populaires dans

l'Hindoustan, et contribuent à perpétuer les croyances brahmaniques. C'est surtout dans cette importante collection qu'il faut chercher le dépôt des croyances aryennes.

Essayons en effet de déterminer, d'après les Pourânas, sans oublier les lois de Manou et les deux épopées aryennes, les institutions religieuses, politiques et sociales de la période brahmanique.

§ 5. *La Religion brahmanique.* — La religion brahmanique est panthéiste dans son essence, polythéiste dans son culte, et spiritualiste dans sa morale.

Brahma est l'être absolu et invariable, dépourvu de tout caractère de personnalité, et planant au-dessus des êtres individuels. Il est éternel, tout-puissant et parfait. Il contient tout en lui. Rien n'existe que par lui. Tous les phénomènes ont leur cause en lui, tous les êtres s'absorbent en lui. On le représente emblématiquement par un cercle inscrit dans un triangle. Au-dessus de cette force inconsciente s'étagent à divers degrés, suivant leur dignité, tous les êtres créés, qui ne sont que les manifestations successives de Brahma, mais de plus en plus dégradées, à mesure que la substance primordiale s'éloigne d'elle-même. Au premier rang le monde des dieux et de la lumière; au second celui des hommes et de la passion; au troisième celui des bêtes, des plantes, de la matière et de l'obscurité. Les dieux n'ont pas tous la même puissance. De même que les divinités de l'Olympe grec, ils occupent des rangs plus ou moins élevés. Le Panthéon brahmanique ne s'est pas constitué du jour au lendemain. Tout d'abord prédomina le culte de *Brahma* le créateur; peu à peu *Vishnou* l'ordonnateur et le conservateur, plus connu sous ses incarnations de *Rama* et de *Krischna,* et *Civa,* le destructeur et le régénérateur égalèrent sa puissance. Ces trois personnes divines s'unirent dans la Trinité, ou *Trimourti* brahmanique. Au-dessous de ces divinités supérieures, dont le rôle n'est pas nettement défini en raison même de l'étendue de leur action, toutes les

puissances naturelles ou morales furent converties en divinités inférieures. Les principales sont *Sarawasti*, la femme de Brahma, déesse de la science et de l'éloquence; *Lakmî*, la femme de Vishnou, déesse de l'abondance; *Parvati ou Bhâvani*, la femme de Civa; déesse de la mort, en l'honneur de laquelle ses sinistres adorateurs égorgent des milliers de victimes humaines; *Indra*, dieu de l'air; *Varouna*, des eaux; *Pâvana*, du vent; *Agni*, du feu; *Yama*, des régions infernales; *Couvera*, des richesses; *Cartikeia*, de la guerre; *Câma*, de l'amour; *Ganesa*, le dieu qui éloigne les obstacles, et qu'on invoque au début de toutes les entreprises. A ces divinités on pourrait ajouter le soleil et la lune, les planètes, les fleuves sacrés, surtout le Gange, les bons et les mauvais génies, enfin les dieux locaux qui rappellent les pénates et lares des Romains. Telle est la hiérarchie céleste. Chacun de ces dieux a son ciel séparé et ses serviteurs particuliers, mais aucun d'eux n'est éternel. A la fin d'un cycle, il est vrai d'une durée prodigieuse, l'univers cessera d'exister, la Trimourti et les autres dieux seront anéantis avec les hommes et les choses, et la grande cause première restera seule dans l'espace infini, pour exercer de nouveau, après un certain laps de siècles, son pouvoir créateur.

Les hommes sont placés au-dessous des dieux, mais comme ils sont capables de concevoir le bien et la vérité suprême qui résident dans Brahma, ils peuvent, par leur vertu et leur science, s'élever au rang des dieux, et, à leur mort, se résoudre dans le moi immense de Brahma.

§ 6. *Le culte brahmanique.* — Un des moyens pratiques de parvenir à ce but suprême est le culte, qui purifie l'âme de ses souillures et la dégage des entraves du corps. Comme les brahmanes furent seuls chargés de toutes les cérémonies extérieures de ce culte, les avantages qu'ils en retiraient les portèrent à exagérer son importance et à multiplier les pratiques.

La forme l'emporta bientôt sur le fond. Le peuple oublia les théories profondes et ne s'attacha qu'aux observances minutieuses. La cause première disparut, et fut remplacée par ses manifestations. En un mot, le panthéisme de la doctrine devint par le culte un pur polythéisme, et de dégradantes superstitions furent substituées à l'adoration de Brahma. Nous ne pouvons décrire ici les cérémonies splendides, les fêtes éblouissantes, les sacrifices odieux célébrés dans les temples gigantesques, mais que nous sommes éloignés de la pureté et de la simplicité des hymnes Védiques!

§ 7. *La morale brahmanique.* — Au moins la morale brahmanique a-t-elle conservé une grande élévation et même une pureté singulière. L'homme est en effet destiné à vivre non pas une mais plusieurs existences, plus ou moins heureuses, selon qu'il aura mérité ou démérité. Il est surtout destiné, quand il aura subi ces créations successives, à s'identifier avec Brahma. Toutes ses actions doivent donc tendre à ce but final. Aussi la dévotion, la contemplation, la méditation dans la solitude, sont les vertus les plus recommandées. La morale brahmanique se distingue encore par un singulier caractère de douceur et de bienveillance. Non-seulement on devra s'abstenir de faire du mal aux hommes, mais encore il faut respecter et aimer tous les êtres animés. Le scrupule est poussé si loin qu'il est interdit d'écraser une motte de terre sans raison ou de couper un brin d'herbe avec ses ongles. Cette bienveillance naïve trouve de tendres accents quand il s'agit des créatures faibles et misérables, enfants et vieillards, malades, femmes surtout.

§ 8. *Les castes brahmaniques.* — Mais cette pure morale est par malheur viciée à sa source par une déplorable doctrine, à laquelle l'Inde a en quelque sorte attaché son nom : je veux parler de la doctrine des *castes*. Sans doute il y a toujours eu et il y aura toujours

inégalité parmi les hommes; et partout les forts ont opprimé les faibles, mais nulle part les hommes n'ont été séparés par des barrières plus infranchissables et par des inégalités plus oppressives. L'institution des castes est donnée par Manou comme ayant une origine divine. Brahma les aurait produites chacune d'une partie différente de lui-même, les *Brahmanas* ou prêtres, de sa bouche; les *Kchatryas* ou guerriers, de son bras; les *Vecyas* ou laboureurs et marchands, de sa cuisse; et les *Çoudras* ou esclaves, de son pied. On a cru également pouvoir rattacher cette institution au dogme panthéistique qui constitue l'essence de la religion. En réalité les castes n'ont une origine ni divine ni philosophique, mais bien politique. Elles représentent des conquêtes superposées. Les Aryas, en arrivant dans l'Hindoustan, y trouvèrent des races noires ou jaunes, barbares, à peine civilisées, douées d'une grande force physique, mais inférieures comme moralité et comme intelligence. Ils comprirent que le seul moyen de conserver sur ces races l'autorité, que la nature et la conquête venaient de leur donner, était de les tenir à distance et de les séparer d'eux par des barrières à la fois politiques et religieuses. Ils leur interdirent donc la participation à leur propre culte, l'étude de leurs livres saints, les fonctions élevées de la société nouvelle et surtout les mariages. De là quatre castes, dont les trois premières étaient exclusivement réservées aux Aryas, et la quatrième aux anciens habitants du pays.

Le membre de la première caste ou caste sacerdotale, le brahmane, est le chef de tous les êtres créés. Il doit être traité avec plus de respect qu'un roi. Sa vie et sa personne sont protégés en ce monde par les lois les plus sévères et, dans l'autre, par la menace des châtiments les plus rigoureux. Il est vrai que la vie qui lui est prescrite est toute d'études laborieuses, de retraite et d'austérité Elle se divise en quatre périodes : dans la première, le brahmane étudie; dans la seconde, il se marie, élève sa famille et dis-

pense l'enseignement; dans la troisième, il se fait anachorète et se mortifie; dans la quatrième, affranchi de toutes les pratiques extérieures, il s'absorbe dans la contemplation et s'abîme dans d'infinies méditations jusqu'à ce qu'enfin son âme quitte son corps, « comme l'oiseau quitte la branche ». Tel était l'idéal. Dans la réalité, le brahmane se rapprochait des conditions ordinaires de l'humanité, et, loin de négliger ses intérêts temporels, prenait une part active à l'exercice de l'autorité, concentrait entre ses mains les pouvoirs judiciaires et siégeait dans les conseils du roi.

La caste sacerdotale, livrée à la science et à la piété, avait contracté une alliance intime avec la seconde caste, celle des guerriers ou *Kchatryas*. Quoique fort au-dessous des brahmanes, les Kchatryas jouissaient encore de grands privilèges. Le commandement des armées, tous les postes administratifs, la royauté elle-même leur appartenait par droit de naissance. Leurs devoirs consistaient à défendre le peuple, à sacrifier, à lire les Védas et à ne pas se livrer aux plaisirs des sens.

« Soigner les bestiaux, faire l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre sont les fonctions du *Vecya*, » ou membre de la troisième caste. Les Vecyas formaient donc à la fois la classe agricole, commerçante et industrielle de la nation. Ils étaient en quelque sorte la bourgeoisie des Aryas, dont les brahmanes formaient la noblesse sacerdotale et les Kchàtryas la noblesse d'épée.

Quant aux prolétaires, ils étaient représentés par la quatrième caste, celle des *Çoudras*. Le devoir des Çoudras est de servir les autres castes, et surtout les brahmanes. Leur nom est l'expression du mépris. L'amende imposée pour le meurtre d'un homme de cette caste est insignifiante. Le Çoudra pourtant, bien qu'il n'ait que des devoirs à remplir et aucun droit à revendiquer, a sa place dans le corps politique et la

communauté religieuse. On pourrait, à beaucoup d'égards, le comparer à ce que furent dans nos colonies les hommes de couleur, à ce qu'étaient, il y a encore quelques années, les nègres aux États-Unis, et cette comparaison est d'autant plus légitime que le mot sanscrit qui signifie caste, *varna*, a justement le sens de couleur. Les Çoudras n'étaient pas en effet condamnés à une barbarie éternelle par leur infériorité sociale : s'ils se conformaient aux devoirs de leur caste, ils se préparaient une existence future plus élevée et plus heureuse.

Nous ne parlons que pour mémoire des castes dégradées, c'est-à-dire des quarante-quatre tribus énumérées par les lois de Manou, et sans doute d'origine dravidienne ou de race noire, qui n'étaient même pas comprises dans les cadres de la société brahmanique, et avec lesquelles toute union était sévèrement interdite. Car si les Aryas consentirent à admettre à leurs côtés, sous le nom de Çoudras, les tribus kouschites, ils repoussèrent systématiquement ceux qui avaient précédé les Kouschites dans la péninsule.

§ 9. *Société brahmanique.* — Le régime des castes nous conduit à la politique aryenne. Cette politique est toute sacerdotale. Il est très-probable qu'une querelle de prépondérance s'éleva entre les deux castes dirigeantes, les brahmanes et les Kchatryas, et que les brahmanes appuyés sur les populations inférieures remportèrent la victoire. Ils en profitèrent pour donner à la société l'empreinte ecclésiastique. Les institutions civiles parurent des ordonnances divines, et l'État prit la forme théocratique qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Les brahmanes conservèrent pourtant la royauté, et même l'entourèrent d'un prestige religieux, mais elle devint entre leurs mains comme un instrument. Le premier devoir du roi est en effet la vénération envers les brahmanes. Il doit leur témoigner son respect, leur communiquer tous ses desseins, partager avec eux ses richesses; et

ne jamais leur imposer de tributs. C'est encore lui qui forcera les Vecyas et les Çoudras à remplir leurs devoirs, en sorte qu'il a tous les tracas et l'odieux du gouvernement, tandis que les brahmanes exercent seuls le vrai pouvoir. Dans un système politique fondé sur le despotisme et la servitude à tous les degrés, il n'y avait pas d'autre moyen d'action que le châtiment. Aussi le châtiment est-il comme le principe tutélaire de la société brahmanique. La multitude des prescriptions est infinie, et chaque violation est durement punie. Tout est codifié : prières, cérémonies, offrandes, habits, parures et mœurs, jusqu'au boire, au manger, jusqu'aux fonctions naturelles, et la moindre infraction entraîne un châtiment; à chaque faute correspond une expiation, et tout oubli dans une expiation précipite dans un des vingt-huit enfers. Aussi le brahmanisme aboutissait-il à un despotisme effréné. Une théocratie insolente, une royauté tyrannique, une servitude inouïe des castes inférieures, et au-dessus de la société le châtiment planant comme une divinité inexpiable. Aussi comprend-on les angoisses de ces imaginations troublées, et le désir de la délivrance finale qui couvait au fond des cœurs. Ainsi s'explique le succès de la réforme prêchée par le fondateur du bouddhisme, Çakiamouni. Il n'eut qu'à prononcer le grand mot d'égalité religieuse, et tous les déshérités de la société brahmanique devinrent aussitôt ses adeptes.

Ce rapide tableau de la civilisation aryenne pendant la période brahmanique serait incomplet, si nous ne disions quelques mots de la vie intellectuelle des Aryas à cette époque.

§ 10. *Les sciences brahmaniques.* — Il est difficile de reconstituer l'histoire des sciences brahmaniques, car elles furent toujours impersonnelles. Les Brahmanes acceptaient pourtant le progrès, mais, tout en profitant des découvertes, ils prétendaient les avoir toujours possédées par la révélation, et attribuaient

sans scrupule à quelqu'un d'entre eux l'honneur du fait accompli. La première science qui se soit developpée au sein des écoles brahmaniques fut celle du langage. Le monument le plus important de leurs connaissances philologiques est la *grammaire de Pânini.* On le considère comme le législateur de la langue sanscrite. Il vivait au XIe siècle avant notre ère, mais avait largement profité des travaux de ses devanciers. On cite encore le *vocabulaire d'Amarashniha,* qui paraît de plusieurs siècles postérieur au début de l'ère chrétienne, mais qui avait été précédé par un grand nombre de lexiques aujourd'hui perdus. Plusieurs traités de rhétorique, de poétique et de métrique sont encore parvenus jusqu'à nous, mais leurs origines remontent très-haut dans les siècles antérieurs.

Les sciences proprement dites étaient cultivées par les Aryas. On sait, il est vrai, qu'ils reçurent en partie de la Grèce les éléments de l'astronomie et des mathématiques, mais ils les développèrent singulièrement, car leur esprit, toujours porté vers l'abstraction, y était singulièrement propre. Ce sont eux qui inventèrent les chiffres décimaux, la trigonométrie et l'algèbre, transmises à l'Occident par l'intermédiaire des Arabes. On cite surtout le nom de l'algébriste *Aryabhatta.*

La médecine fut au début purement empirique; mais elle prit bientôt chez eux un développement original. Leurs auteurs les plus illustres se nomment *Atreya, Agniveça, Tcharaka, Dhanvatari* et *Shoucrouta.* Ils connaissaient les simples et leurs qualités, ils savaient préparer de nombreux acides, oxydes et sulfures. Leur médication était hardie, car ils employèrent les premiers à l'état interne des minéraux, même dangereux, tels que le mercure ou l'arsenic. Leur chirurgie était plus remarquable encore, surtout quand on songe à leur ignorance de l'anatomie, car ils avaient à leur disposition cent vingt-sept instruments, et n'hésitaient pas à opérer la taille pour la pierre et la cataracte.

Il est étonnant que les Aryas, avec leur esprit méthodique, n'aient pas cultivé davantage les sciences historiques et la géographie. On dirait presque qu'ils obéissaient à un mot d'ordre, et que les brahmanes, pour mieux assurer leur pouvoir, avaient défendu de conserver le souvenir des temps passés. En effet, dans l'immense collection d'ouvrages qui forment la littérature indienne, les rares traités d'histoire qui soient parvenus jusqu'à nous ne sont que des résumés sans critique ou des généalogies fastidieuses, qui n'ont même pas pour elles l'autorité de la chronologie. La géographie est plus maltraitée encore. Les Aryas n'ont jamais voulu connaître les pays étrangers. Ils n'ont même pas imaginé une théorie savante sur la forme de la terre, et se sont contentés de la géographie mythique des Védas. A les entendre la terre est un vaste bouclier supporté par des éléphants, qui reposent eux-mêmes sur une tortue. Au centre le mont Mérou, puis sept zones concentriques de terres habitables divisées par sept mers. Ni les Arabes, avec lesquels ils étaient pourtant en relation, ni leurs voisins d'Assyrie et de Chaldée ne sont mentionnés dans leurs ouvrages. Après Alexandre, les *Iavanas* sont cités de temps à autre avec les *Parasikas*. Les *Romakas* le sont à peine. Tous les autres peuples sont enveloppés sous la désignation fantastique de *Barabaras*, qu'ils avaient empruntée aux Grecs.

§ 11. *La littérature brâhmanique.* — Au moins les Aryas prirent-ils leur revanche en philosophie et dans la littérature proprement dite. Les limites de cet ouvrage ne nous permettent que d'énumérer ici les principales écoles philosophiques et les divers genres littéraires, qui assurent à l'Inde une place considérable dans le développement de l'humanité. On compte six écoles philosophiques : 1° la première école *Mimansa*, dont on nomme comme fondateur *Djaïmini*; 2° la seconde école *Mimansa* ou *Védanta*, dont la fondation est attribuée à *Véda*

Vyasa; 3° l'école *Nyâya* de *Gotama;* 4° l'école *Vaiceshika* de *Kanada*; 5° l'école *Sankhya* de *Kapila;* 6° l'école *Yoya* de *Patandjali.* Les deux écoles Mimansa sont théologiques; Kanada et Kapila n'admettent que les atomes ou la matière, Gotama que la logique, Patandjali au contraire est déiste. La forme sous laquelle se sont produites ces doctrines est toujours la même : des aphorismes, ou *soutras,* d'une extrême concision, intelligibles aux seuls initiés.

Nous avons déjà parlé de la poésie épique à l'occasion du Mahabâhrata et du Ramayana, de la poésie gnomique à l'occasion des lois de Manou. La littérature dramatique brilla dans l'Inde d'un vif éclat. Le sujet des drames indiens est tantôt emprunté à la vie ordinaire, tantôt aux traditions épiques et religieuses. Il n'y avait pas de théâtre public : car le drame n'était offert aux assistants que comme un amusement royal, et les spectateurs étaient uniquement les invités du prince. Aussi jouait-on parfois des pièces métaphysiques, dont les personnages étaient des idées. Tel est le *Prabodha-Tchandrodaya,* c'est-à-dire *le lever de la lune de l'intelligence.* Les drames les plus connus sont le *Chariot d'argile* du roi *Sudraka, Sakountala* de *Kalidâsu,* et les ouvrages mystiques de *Bhavabuti.*

La poésie lyrique et les genres légers comptent dans l'Inde un assez grand nombre d'écrits parmi lesquels on cite le *Nuage messager* de *Kalidasa* et le *Gita-Govinda,* ou chant d'amour symbolique de *Jajadéva.* La fable et le conte furent cultivés de tout temps. Le *Pantchatantra* et l'*Hitopacéda* sont des recueils d'apologues qui, traduits par le Persan *Pilpaï,* se répandirent ensuite dans l'Occident. Quant aux contes, même les plus populaires, tels que ceux de Perrault, une théorie récente en fait remonter l'origine à certains mythes aryens.

§ 12. *Les beaux-arts brahmaniques.* — Les beaux-arts furent sans doute cultivés par les Aryas, car les

règles de l'architecture sont tracées dans les ouvrages sacrés et au temps de l'invasion musulmane l'Inde était couverte d'édifices somptueux consacrés au culte. Mais aucun des monuments actuels de l'Hindoustan ne paraît remonter plus haut que le VIIIe siècle de notre ère. On a pourtant trouvé de grandes constructions dont l'antiquité semble incontestable, et qui furent sans doute à plusieurs reprises l'objet de remaniements et de travaux supplémentaires : montagnes creusées, salles immenses, galeries taillées dans le roc et soutenues par des colonnes massives. Les plus connus de ces monuments sont les temples souterrains d'Ellora, de Salcette et d'Éléphanta. Les sculptures étonnent par leurs formes bizarres et monstrueuses, et les sculpteurs ne furent jamais fort habiles, ou du moins les œuvres contemporaines attestent une ignorance complète de l'anatomie et des proportions. La peinture est encore dans l'enfance. La musique et la danse au contraire s'inspirent des traditions antiques, et les orchestres ainsi que les bayadères de l'Hindoustan rappellent encore, sans nul doute, les chants et les danses sacrés, qu'admiraient tant les compagnons d'Alexandre.

Telle était cette civilisation brahmanique, condamnée à l'immobilité et par suite à la décrépitude, par suite du régime des castes et de l'influence énervante de la théocratie.

C. PÉRIODE BOUDDHIQUE.

§ 1. *Vie de Bouddha.* — On l'a dit avec raison : Ce n'est pas avec une idée qu'on soulève les hommes, mais avec un sentiment. Dans les grandes crises de l'esprit humain il y a une parole que tous attendent. A peine est-elle prononcée, qu'elle est tout à coup recueillie et répétée, car elle correspond à un besoin

universel. Au VII[e] siècle avant notre ère, un prince de famille royale, qui avait longuement médité sur les malheurs de la société aryenne, prononça une parole de ce genre : égalité religieuse, et devint le réformateur de son pays et le fondateur de la religion qui, aujourd'hui encore, compte le plus d'adhérents.

Il se nommait *Sidhartha*, et appartenait à la famille royale des Çakya, qui gouvernait un petit royaume sur les pentes de l'Himalaya. Plus tard il s'appela lui-même *Çakya Mouni*, c'est-à-dire l'anachorète, et ses disciples le vénérèrent sous le nom de Bouddha, c'est-à-dire l'Intelligent. Né en 622 avant Jésus-Christ, à Kapilavastou, il mena jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans la vie facile et joyeuse de prince héritier. Un jour il rencontra sur son chemin un vieillard, un malade et un cadavre. Aussitôt il se mit à réfléchir sur les misères de la vie humaine, et quitta secrètement la cour de son père, bien décidé à n'y rentrer qu'après avoir trouvé la vérité. Pendant plusieurs années il parcourut l'Inde en mendiant, et alla s'instruire aux écoles des plus célèbres brahmanes. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir de l'insuffisance de leurs théories, et comprit que les rudes pénitences auxquelles ils se soumettaient ne servaient qu'à affaiblir le corps aux dépens de l'intelligence. Enfin la lumière se fit dans son esprit, et, après de profondes méditations, il trouva la vérité.

Cette vérité il la prêcha avec ardeur, et fit de nombreux prosélytes. Le bouddhisme en effet repose sur le principe de l'égalité des hommes devant la religion, et il a eu pour conséquence l'abolition des castes et de la théocratie : car l'égalité religieuse, prêchée par le réformateur, est le fondement de l'égalité sociale. Brahmanes ou Çoudras, riches ou pauvres, savants ou ignorants étaient appelés par Bouddha à participer aux bienfaits de la vie religieuse. Aussi gagna-t-il bien vite de nombreux adhérents, surtout parmi les Vecyas et les Çoudras, dont cette doctrine

égalitaire favorisait les secrètes aspirations, et parmi les femmes de toutes les castes que ravissaient les préceptes charitables et compatissants du réformateur. Les brahmanes, au contraire, dont l'autorité était ruinée par ces théories nouvelles, luttèrent avec énergie. Ils auraient voulu entraîner les souverains dans une sorte de coalition contre le bouddhisme. Mais les rois se lassaient de la tyrannie de la caste dominante. Ils se prononcèrent avec énergie en faveur de cette doctrine, qui détruisait dans son essence et dans sa source naturelle la puissance sacerdotale. Ceux de Magadhâ et de Koçala se prononcèrent ouvertement en faveur du bouddhisme, dont le triomphe fut dès lors assuré. Après de longs voyages et des prédications sans cesse renouvelées, le réformateur alla mourir à Kucinagara, où la vérité lui était apparue, vers 540 avant Jésus-Christ.

§ 2. *Progrès du bouddhisme.* — Les progrès du bouddhisme furent prodigieux. Non-seulement la majorité de l'Inde renonça à la foi brahmanique, mais encore de nombreux missionnaires répandirent de tous côtés la nouvelle doctrine. Le Kaschmir et le Nepaul se convertirent. Il y eut des prosélytes jusqu'en Bactriane et en Sogdiane. La Chine entière, l'Indo-Chine, jusqu'au Japon et à l'archipel malaisien, acceptèrent la réforme.

§ 3. *Les conciles bouddhiques.* — Les disciples de Bouddha avaient continué et développé les théories du maître. Aussitôt après sa mort, Kacyapa, son principal disciple, l'Ali de cet autre Mahomet, avait convoqué ses partisans les plus zélés à *Radchagriba*, capitale du Magadhâ. Là se tint le premier concile bouddhique, dont les cinq cents membres prièrent Kacyapa de formuler par écrit la doctrine du maître. Alors fut rédigé le *Tripitaka* ou triple corbeille, dont la première partie, ou *Sutras*, est relative à la doctrine, la

seconde, ou *Vinaya*, à la discipline, et la troisième, ou *Abhidharma*, à la métaphysique.

Mais les points secondaires n'avaient pas été réglés d'une façon définitive. On vit naître un grand nombre de doctrines divergentes qui s'appuyaient sur des récits et des ouvrages sans authenticité. Afin de ramener à l'unité les dix-huit sectes qui se partageaient les esprits, Açoka, roi de Magadha, le plus ardent des propagateurs du bouddhisme, celui qui en fit une religion d'État, et joua vis-à-vis de cette religion un rôle analogue à celui de Constantin dans le christianisme, convoqua à *Palibothra* un second concile, où furent de nouveau arrêtées et codifiées les croyances bouddhiques.

Un troisième et dernier concile fut réuni à *Djalandara*, dans le Kaschmir, au Ier siècle de l'ère chrétienne. Mais le bouddhisme n'était déjà plus la religion prépondérante dans l'Inde. Le brahmanisme avait repris le dessus. Il finit par l'emporter tout à fait dans les premiers siècles de notre ère, et le bouddhisme vaincu ne se conserva plus qu'à Ceylan et dans quelques cantons de l'Inde. On manque de détails sur cette extinction du bouddhisme dans le pays où il fut créé et se développa. Sans doute la réforme n'avait pas été assez radicale, et n'avait abouti qu'à des transformations sociales insignifiantes. Le christianisme seul aurait pu rendre à l'Inde son état progressif.

§ 4. *Les écrits bouddhiques.* — Malgré le nombre encore prodigieux de ses adhérents, le bouddhisme n'a été sérieusement étudié en Europe que de nos jours. Tantôt on le considérait comme une secte théosophite venue du Nord, tantôt comme une importation chinoise, ou même une contrefaçon du christianisme. On allait jusqu'à faire de Bouddha un nègre, parce qu'il portait, sur ses statues, les cheveux crépus, ou un homme de race jaune, parce qu'il avait les yeux obliques. Les travaux de MM. *Schmidt* sur les Mongols,

d'*Abel Rémusat* sur la Chine, de *Csomo de Coros* sur les traductions thibétaines des ouvrages originaux sanscrits, d'*Eugène Burnouf* sur ces originaux eux-mêmes, et de *Barthélemy Saint-Hilaire* sur Bouddha et sa doctrine, ont permis de rétablir la vérité des faits. On peut aujourd'hui étudier le bouddhisme d'après les livres bouddhiques.

Ces livres se divisent en trois classes : 1° *les Sutras simples* qui représentent la doctrine bouddhique, telle qu'elle fut arrêtée au concile de Djalandara ; 2° *les Sutras développés,* contenant les mêmes récits, mais entourés de circonstances merveilleuses ; 3° *les Tantras,* qui sont remplis de formules magiques, et d'une rédaction beaucoup plus moderne.

Comme les prêtres du bouddhisme s'adressaient non plus à des initiés, mais aux masses populaires, ils employèrent, dans ces ouvrages, le langage ordinaire, familier même, afin d'être mieux compris. De là des répétitions inévitables, des redondances et des banalités, mais aussi des récits pleins de naïveté et de touchantes paraboles. Comparés aux écrits brahmaniques, les livres bouddhiques manquent d'originalité. La grâce a remplacé la force, et l'invention a disparu. Pourtant le créateur du bouddhisme avait eu des conceptions neuves et originales, et sa réforme fut réellement une rénovation intellectuelle.

§ 5. *La métaphysique bouddhique.* — Bouddha ne croyait pas à l'infini. Il n'admettait ni Dieu impersonnel, ni substance divine. Les dieux, qu'il conservait pourtant dans son système, n'étaient à ses yeux que des êtres supérieurs à l'humanité, mais sujets comme elle à la naissance et à la mort. Il ne conserva du brahmanisme qu'un seul dogme, celui de la transmigration des âmes, qui devint comme la base de sa doctrine. Il comparait le monde à une roue sans fin qui tourne sur elle-même. L'homme ne vit que pour mourir, et ne meurt que pour renaître, car, dans ces existences successives, il expie des fautes antérieures,

et se trouve tantôt au sommet, tantôt au plus bas de cette roue. Son existence n'est donc qu'un cercle indéfini de maux et de douleurs. Tel était le sentiment de tristesse et d'abattement qui régnait dans la société brahmanique, que cette sombre doctrine de la fatalité fut acceptée par tous. Il est vrai qu'à côté du mal, Bouddha plaçait le remède. Pour échapper à cette fatalité, l'homme s'efforcera d'éviter la transmigration en parvenant au néant, à l'anéantissement, au *nirvanah*.

§ 6. *Les vérités et les devoirs bouddhiques.* — Tel était le dernier mot de la réforme. Toutes les religions promettent à l'homme une éternité de bonheur en récompense de ses vertus terrestres. Le bouddhisme seul lui promet le néant, et on crut au bouddhisme! Comment arriver au néant? Par la connaissance des quatre vérités sublimes, *Aryani satyani*, et la pratique des huit grands devoirs. Les quatre vérités sont: 1° l'existence de la douleur; 2° la production de la douleur par les passions, les désirs et la faute; 3° l'anéantissement de la douleur par la destruction des désirs et des aspirations et l'indifférence aux joies et aux peines; 4° la voie pour arriver à l'anéantissement de la douleur. Les huit grands devoirs sont: 1° la foi; 2° le jugement droit; 3° la véracité parfaite; 4° la bonne intention; 5° la dévotion; 6° l'obéissance; 7° la mémoire droite; 8° la méditation.

§ 7. *Les Bhixous et les Cramanas.* La connaissance des quatre vérités et la pratique des huit grands devoirs étaient surtout recommandées à ceux qui voulaient arriver directement au *nirvanah*. C'était en quelque sorte les initiés du bouddhisme. Ils devaient de plus renoncer au monde et vivre en mendiants. Le nouveau prosélyte faisait raser sa barbe et ses cheveux, et ne gardait qu'une robe jaune et un pot de terre pour recevoir les aumônes. Il devenait alors

Bhixou, c'est-à-dire mendiant, ou *Cramana,* c'est-à-dire dompteur des sens. Les Bhixous et les Cramanas n'avaient pas, au début, de résidence fixe. Bouddha leur avait seulement recommandé de se réunir dans la saison des pluies, et de se fortifier dans la bonne doctrine par des lectures et des conférences religieuses. De là l'usage des assemblées qui devint bientôt général. Dans ces assemblées on lisait le livre des devoirs, et tous ceux qui avaient contrevenu à quelqu'une de ses prescriptions se confessaient publiquement et acceptaient avec docilité les pénitences ordonnées par l'assemblée. Peu à peu ces assemblées furent permanentes. Les Bhixous se construisirent des cellules, dont la réunion forma des couvents, *vihara.* Les vœux qu'on prononçait, en entrant dans ces couvents, n'étaient pas perpétuels. Chaque Bhixou pouvait rentrer dans le monde aussitôt qu'il le désirait. Mais d'ordinaire ils franchissaient tous les degrés de la hiérarchie ascétique, et devenaient d'abord *Crotopana,* c'est-à-dire ayant atteint le courant, et, en ce cas, ils ne renaissaient plus que comme dieux ou hommes. Au second degré les *Kakridagami* ne renaissaient qu'une fois; au troisième les *Anagami* ne renaissaient plus qu'une fois et comme dieux; enfin les *Archat,* en mourant, atteignaient le *nirvanah.*

Bouddha et surtout ses disciples comprirent bien vite qu'une société composée de Bhixous n'avait aucune chance de durée. Ils admirent donc des membres qui n'étaient astreints ni au vœu de pauvreté, ni au vœu de chasteté. Ils s'engageaient seulement à ne tuer aucune créature vivante, à ne pas voler, à ne pas commettre d'acte impudique ni de mensonge, et à ne pas absorber de boisson enivrante. Quant à la masse de la population, elle devait se contenter de suivre les préceptes de la morale.

§ 8. *La morale bouddhique.* — Cette morale était bien supérieure à celle du brahmanisme. Partant de ce principe que toutes les créatures vivantes étaient des

âmes qui expiaient, elle commandait la plus grande compassion pour tous les êtres animés, hommes ou animaux. Le bouddhisme enseignait encore la chasteté, l'humilité, le pardon des offenses, la piété et surtout la charité. Il est telle contrée de l'Asie où cette vertu est poussée, même à l'égard des infidèles, jusqu'à l'abnégation et au sacrifice de soi-même. Aussi bien la meilleure preuve de la valeur de ces principes, c'est que tous les peuples qui les ont adoptés ont été pour ainsi dire transformés par eux. Les meurtres et le pillage sont aujourd'hui aussi rares en Mongolie, dans la patrie des Attila et des Tamerlan, que dans l'Europe civilisée. Les Thibétains sont devenus un peuple doux et presque cultivé. Dans toute l'Indo-Chine, il y a presque jamais de rixe ou de contestation.

Une des conséquences de la morale bouddhique est la grande tolérance de tous ceux qui pratiquent cette religion. Car le bouddhiste n'aime pas seulement les hommes de sa foi, il est encore plein d'ardeur sympathique pour les autres hommes, qu'il voudrait voir comme lui en possession de la vérité, et cherche à les convertir, mais par la persuasion, jamais par la violence.

§ 9. *Le culte bouddhique.* — Bouddha avait aussi proclamé que la morale est fondée sur l'effort individuel, et non plus sur des pratiques et des cérémonies traditionnelles, dont le sens était perdu. Ainsi s'explique la simplicité du culte bouddhique. Dans un temple, ou *stûpa,* qui rappelle par sa forme le vase où furent enfermées les reliques du maître, s'assemblent les fidèles pour méditer en commun ou pour entendre quelque pieuse lecture. Qu'est-il besoin en effet de cérémonies coûteuses dans une religion qui se borne à vénérer un saint? Par malheur, les ministres du culte ont cru devoir faire quelques concessions aux superstitions populaires. Bien que Bouddha n'ait jamais eu la pensée de se faire passer pour Dieu, à

peine était-il mort qu'on lui attribuait toutes les perfections morales et physiques. Plusieurs rois se disputaient l'honneur de posséder ses cendres; et, après de longues guerres, en faisaient huit parts, qui furent renfermées dans huit *tôpes* d'or, ou vases cylindriques se rétrécissant par le haut, et se terminant en cônes. Plus tard le roi Açoka distribuait les reliques des huit tôpes primitifs en 84,000 parties, qu'il distribuait aux villes et villages de son empire. Dès lors, bien que les initiés et les sages ne rendissent au fondateur de leur religion qu'un culte honorifique sans mélange de culte ni d'adoration, l'idolâtrie commençait. A côté de Bouddha, élevé au rang de Dieu suprême, prenaient place toutes les divinités des panthéons brahmaniques ou indigènes. Bientôt le sacrifice l'emportait de nouveau sur la morale, et les vertus étaient subordonnées aux pratiques. On connaît la puérilité de ces pratiques. Les dévots accourent se prosterner devant l'empreinte du pied de Bouddha, ils passent la journée à réciter des oraisons, dans une langue qu'ils n'entendent pas, et ont fini par remplacer la prière individuelle par la machine à prières : c'est-à-dire que l'homme se réduit à ne plus être qu'un mannequin.

§ 10. *Pourquoi le bouddhisme a-t-il été détruit dans l'Inde?* — Telles n'étaient pas les intentions de Bouddha quand il fonda sa doctrine. Peut-être eut-il le tort de ne pas assez trancher dans le vif. Il recula devant les conséquences de ses théories. Il laissa de côté les vertus civiles et pratiques sur lesquelles repose l'ordre des sociétés humaines. Il fit des saints et non des citoyens. La seule cité fut la cité divine. La patrie et les lois devinrent des abstractions vides de sens. La vie étant considérée comme un mal, dont il faut s'affranchir au plus vite, l'indépendance nationale, la liberté, le bien public ne comptèrent plus. Aussi le bouddhisme ne fut-il, pour ainsi dire, qu'un accident dans l'histoire morale et intellectuelle de l'Inde. En fait de politique et de législation il est

resté fort au-dessous du brahmanisme lui-même, qui n'a pas tardé à le remplacer. N'est-ce point la marque la plus éclatante de la supériorité du christianisme sur ces religions orientales que d'avoir produit des sociétés et des gouvernements libres, qui marchent chaque jour à de nouveaux progrès?





CHAPITRE ,

ARMÉNIENS ET CAUCASIENS

PREMIÈRE PARTIE.

LES ARMÉNIENS

§ 1. *Rôle secondaire de l'Arménie.* — L'Arménie, cette Suisse asiatique, traversée par de hautes montagnes (Taurus, Ararat, Gortouck), arrosée par des lacs importants (Van) et des cours d'eau considérables (Euphrate, Tigre, Aras, Djarack), n'a jamais joué qu'un rôle secondaire dans les affaires orientales. Ce pays semble avoir été destiné à une éternelle servitude, car il a suivi les révolutions des puissants empires qui se sont succédé dans cette partie du monde. Les Arméniens pourtant sont braves, intelligents et laborieux. S'ils n'ont pas étendu davantage leur puissance, c'est que le Caucase au nord et la Caspienne à l'est leur opposaient des barrières infranchissables, et que les belliqueux Assyriens, au sud et à l'ouest, entravaient leurs progrès. Confinés dans leurs montagnes, ils n'ont pas su descendre dans les riches plaines qui s'étendaient à leurs pieds, et ont au contraire accepté le joug de tous les conquérants qui voulurent attacher à leur fortune une population aussi énergique. Ainsi

s'explique le peu d'intérêt que présentent leurs annales.

§ 2. *La dynastie haïkite.* — Les Arméniens sont de race japhétique. On a bien essayé de rattacher leur langue à la langue araméenne, et d'en faire par conséquent des Sémites; en réalité ils appartiennent à la grande famille indo-européenne. Comme ils sont fort attachés à leurs traditions nationales, ils ont conservé le souvenir de cette origine, et se prétendent issus de Thogorma, fils de Japhet, et petit-fils de Noé. D'après leur historien, *Moïse de Khoren,* Haïg, fils de Thogorma, fut le premier chef de la nation. Il nomma ses sujets *Haik,* et le pays où il s'installait, *Haïasdan.* Le nom d'*Arméniens* ne leur fut donné que par les étrangers, à la suite des conquêtes d'*Aram,* le cinquième successeur d'Haïg. Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire des nombreux successeurs d'Haïg et d'Aram, d'autant mieux que, malgré les exploits attribués à ces princes problématiques, ils furent presque tous assujettis à l'Assyrie, ou à la Perse, et ne gouvernèrent le pays qu'à titre de satrapes héréditaires. Les plus connus d'entre eux sont *Barroïr* ou Taraïr, qui aida puissamment le Mède Arbacès et le Babylonien Phul-Balazou à renverser Assur-Nirari et le premier empire assyrien; *Dikran* ou Tigrane Ier, allié de Cyrus; son fils *Vahakn, célébré* par les poëtes à cause de sa force prodigieuse et mis au rang des dieux; *Vahé,* qui périt en combattant Alexandre (378).

§ 3. *La dynastie grecque.* — Après la mort du conquérant macédonien, l'Arménie, devenue province grecque, passa de main en main jusqu'à Séleucus Ier, qui s'en empara définitivement et la transmit à ses successeurs. Les Séleucides la partagèrent en deux gouvernements, dont ils investirent les grands personnages du pays. Deux d'entre eux, *Artaixas* et *Zadriades,* profitèrent de la défaite d'Antiochus III par les Ro-

mains (190) pour secouer le joug et constituer des principautés indépendantes. Mais l'Arménie était condamnée à ne pas jouir longtemps de son autonomie. Les Parthes, qui avaient fondé un puissant empire en Asie, la soumirent et y installèrent une nouvelle dynastie, celle des Arsacides (149).

§ 4. *La dynastie des Arsacides.* — Le premier Arsacide, *Vagharschag* (Valarsaces), trouva le pays dans un état de barbarie complète. « L'agriculture même et le labourage, écrit Moïse de Khoren, y étaient à peine connus. La chasse et l'élève du bétail étaient la principale occupation des habitants. Ils ignoraient l'art de bâtir des ponts, de construire des barques pour naviguer sur leurs lacs, et même de fabriquer des filets pour prendre les poissons dont ces lacs sont remplis. » Vagharschag les initia peu à peu à la civilisation. Il régla la forme du gouvernement et de l'administration, établit des magistrats dans les bourgades et les campagnes, et forma divers corps de milice dont il détermina le service et le rang. Il organisa aussi le culte, et fit élever des temples. Son fils, *Arsacès I* (127-114), continua cette œuvre de pacification et d'apaisement; mais son petit-fils, *Ardasches* (114-89), ambitieux et guerrier, tourna vers les conquêtes l'activité de ses sujets. Il battit son parent le roi des Parthes, et l'obligea à lui céder le titre de roi des rois, qui assurait à celui qui en était investi une sorte de suzeraineté sur les autres princes de l'Asie. Allié de l'ennemi le plus acharné de Rome, le fameux roi de Pont, Mithridate Eupator, il se disposait à marcher contre les Romains, quand il mourut assassiné par un de ses généraux.

§ 5. *Tigrane II.* — *Tigrane II*, son successeur (89-36), fut le plus puissant souverain de l'Arménie. Continuateur de la politique paternelle, il s'attaqua d'abord aux Parthes auxquels il enleva la Mésopotamie, l'Adiabène et l'Atropatène, puis il

intervint dans les affaires des Séleucides. Les Syriens, fatigués des dissensions intestines de leurs souverains, l'accueillirent avec empressement, et Tigrane devint ainsi le successeur des Séleucus et des Antiochus sans verser une goutte de sang. Il était alors le plus puissant roi de l'Asie. Mithridate, dont il avait épousé la fille, était son allié. Quand il dînait, des souverains détrônés le servaient à table; quand il sortait, quatre d'entre eux couraient devant son char en simple tunique; mais il allait se briser contre Rome, et entraîner dans sa chute la domination éphémère de l'Arménie. Nous n'avons pas à raconter ici les péripéties de cette lutte. Il nous suffira de rappeler que le vieux roi, battu par Lucullus et par Pompée, trahi par son propre fils, fut obligé de se jeter aux pieds du vainqueur et d'implorer sa générosité. Pompée lui rendit en effet l'Arménie et la Mésopotamie, et le protégea contre les Parthes. Aussi Tigrane, reconnaissant, resta le plus fidèle allié de Rome, et les Romains de leur côté ménagèrent en lui le souverain d'une contrée qui leur servait de bouclier contre les Parthes.

Dès ce moment l'Arménie perdit toute indépendance. Le successeur de Tigrane, *Artavasdes* (36-30), servit d'ornement au triomphe célébré par Antoine à Alexandrie. Exposée aux incursions des Parthes et à l'ambition des Romains, l'Arménie fut incapable de résister. Les querelles intestines ajoutèrent encore à son impuissance, et les derniers Arsacides, divisés par l'ambition, consentirent à devoir leur couronne au jugement des Césars.

§ 6. *Littérature arménienne.* — On connaît peu l'antique civilisation de l'Arménie. On sait pourtant qu'elle possédait une culture littéraire dont le souvenir, quoique bien obscur aujourd'hui, ne s'est pas cependant effacé. Elle est attestée par la perfection de la langue qu'ont employée les écrivains les plus anciens parmi ceux qui nous sont parvenus, par des

fragments poétiques, par des traditions et des légendes, qui supposent une élaboration antérieure. Cette langue rivalise avec le grec par la flexibilité et la variété de la phrase, l'abondance des expressions et la faculté illimitée de créer des dérivés et des composés. Par malheur, les productions que cette culture enfanta furent anéanties par le zèle des apôtres, qui répandirent dans ce pays les semences de la foi chrétienne, au IVe siècle de notre ère.

§ 7. *Religion arménienne.* — Ce zèle était, il est vrai, nécessaire, car les Arméniens étaient attachés à leurs superstitions locales. Ils avaient, comme tous les peuples de race aryenne, adoré tout d'abord un Dieu unique, mais ils se laissèrent bientôt entraîner à diviniser ses principaux attributs, et devinrent polythéistes. La longue domination de la Perse et l'introduction de la réforme de Zoroastre les ramenèrent quelque temps au culte d'un Dieu unique; mais avec la conquête grecque, les divinités de l'Olympe et de l'Orient l'emportèrent de nouveau sur les doctrines monothéistes du Zend-Avesta. *Anaïtis* était la grande divinité arménienne. Elle avait des temples magnifiques où se prostituaient les femmes, et dans lesquels, selon quelques auteurs, on sacrifiait des victimes humaines.

§ 8. *Commerce arménien.* — Le climat de l'Arménie est généralement froid, surtout dans les cantons montagneux, mais dans les vallées et dans les plaines, l'air est plus tempéré et le sol plus fertile. De toute antiquité on y a récolté en abondance des céréales et des fruits. Les vins de l'Arménie étaient fort estimés, ainsi que ses chevaux et ses mulets. Le trafic des esclaves y était aussi fort commun. Les jeunes filles allaient peupler les sérails des despotes orientaux, les jeunes gens étaient réduits à la condition dégradante d'eunuques; ou bien ils formaient des corps d'élite, mercenaires sans nationalité, mamelucks de l'Orient,

dont le rôle fut souvent considérable dans les révolutions de palais. Les Phéniciens furent les principaux agents de ce commerce. Ils cherchaient encore dans les montagnes du pays l'argent, dont ils avaient besoin pour leurs transactions, et dans les vallées la fine toison des moutons, dont ils décuplaient la valeur dans leurs teintureries. En échange, ils donnaient à l'Arménie les produits si variés de leur industrie.

Tributaire des Assyriens, des Persans, des Grecs ou des Romains, tel fut le rôle politique de l'Arménie; tributaire des Phéniciens pour l'industrie, tel fut son rôle économique; tributaire de tous les peuples qui lui imposèrent tour à tour leur culte, tel fut son rôle religieux. Pourtant cette race arménienne était née pour commander et pour innover! tant il est vrai que la nature du pays qu'il habite influe sur les destinées d'un peuple

---

SECONDE PARTIE

LES PEUPLES DU CAUCASE.

§ 1. *Les tribus caucasiennes.* — Entre l'Arménie au sud et la barrière colossale du Caucase au nord, entre la Caspienne à l'est et le Pont-Euxin à l'ouest, ont vécu, de temps immémorial, des tribus de race japhétique qui n'ont jamais joué un rôle considérable, mais dont il importe de résumer l'histoire et la civilisation. Ces tribus, qu'on est convenu d'appeler *tribus caucasiennes,* descendent, d'après d'antiques traditions, de Thubal, fils de Japhet. Elles paraissent s'être fixées de bonne heure dans la région qu'elles occupèrent. Arrêtées dans leur marche par le Caucase, elles ne songèrent pas à le dépasser, et s'installèrent

dans cette âpre contrée, fidèles à leurs mœurs et à leurs institutions.

§ 2. *La Colchide.* — Les principales de ces tribus se nommaient les *Colchidiens*, les *Ibériens* et les *Albanais*. La Colchide s'étendait le long du Pont-Euxin, resserrée entre la côte et les montagnes, dont quelques-unes viennent tomber à pic dans la mer. Elle correspondait à la *Mingrélie*, à l'*Iméréthie* et à l'*Abkazie* actuelles. La fertilité du sol y était et y est encore admirable. Les anciens en tiraient du blé, du vin, du miel, des bestiaux, des chevaux et du lin. On y trouve aussi des herbes vénéneuses, comme au temps de Médée. La Colchide fut en effet le théâtre de l'expédition des Argonautes à la recherche de la toison d'or, c'est-à-dire des aventuriers ou pirates grecs, en quête d'un riche butin. Elle fut ensuite exploitée par les Milésiens, qui couvrirent ses rivages de leurs comptoirs. D'après Hérodote, Sésostris serait parvenu jusqu'en Colchide, et le voyageur Chardin croit y avoir retrouvé des familles de type et de sang égyptiens. Mais cette ressemblance paraît tout aussi hypothétique que l'expédition égyptienne.

§ 3. *L'Ibérie.* — A l'Est de la Colchide, entre l'Arménie et le Caucase au sud et au nord, s'étendaient les vastes plateaux de l'Ibérie, parcourus par les ramifications du Caucase, et baignés par le Cyrus, l'Aragus, le Cambyses et l'Alagonius. L'Ibérie correspond à la *Géorgie* actuelle. Les Ibériens, qu'Hérodote qualifiait de *Sapires*, étaient braves et intelligents. Ils parvinrent à un degré assez avancé de civilisation. D'après Strabon, le pays était couvert de villes et de villages bien bâtis, avec des maisons couvertes en tuiles, et disposées d'après les règles de l'architecture, des places, et des édifices publics en grand nombre. On distinguait les Ibériens de la plaine, paisibles agriculteurs, et les Ibériens de la montagne, plus guerriers, comme le furent les Écossais des hautes

terres par rapport à leurs compatriotes des basses terres. Toutes les tribus ibériennes étaient indépendantes. Elles cultivaient leurs terres en commun, sans pratiquer la propriété privée. A leur tête étaient les chefs de clan, et parmi ces derniers les deux plus âgés remplissaient les fonctions royales, rendaient la justice ou commandaient l'armée. Ces armées ne furent jamais bien redoutables, car elles ne connurent ni la discipline ni les progrès de l'art militaire. Les Ibériens ne savaient que lancer leurs javelots et leurs flèches, puis ils se dérobaient derrière les arbres, ou se perchaient à leur sommet. Leur religion varia souvent. On croit qu'ils acceptèrent la réforme de Zoroastre, car ils rendaient un culte au soleil, et révéraient une image d'Ormuz, dont on a cru retrouver le nom dans *Harmozica*, une de leurs principales cités. Mais, à plusieurs reprises, sans doute à cause du voisinage de l'Assyrie, ou des relations avec les négociants phéniciens ou grecs, les doctrines du Zend-Avesta furent détournées de leur pureté primitive. Les Ibériens oublièrent le Dieu créateur, pour adorer les astres; mais la facilité avec laquelle ils acceptèrent la religion persane, et plus tard la religion chrétienne, semble prouver qu'ils n'avaient jamais oublié leurs croyances primitives.

L'histoire des Ibériens nous a été transmise par des livres d'une antiquité fort reculée qui, avec des documents conservés surtout aux couvents de Miskétha et de Gélathi, servirent de matériaux à la chronique que le roi de Georgie, Yahktang V, fit rédiger au commencement du siècle dernier. De ces documents il résulte que les Ibériens continuèrent avec leurs ennemis héréditaires de race touranienne, et aussi avec les Sémites de Mésopotamie, la lutte engagée depuis plusieurs siècles sur les plateaux de la Bactriane. Les péripéties de cétte lutte ne présentent qu'un intérêt secondaire. Il paraîtrait que les Ibériens n'acceptèrent jamais le joug étranger. Forcés dans leurs retraites par les Touraniens du nord ou les

Assyriens du sud, ils continuaient la lutte avec la même énergie que leur compatriote Schamyl a naguère déployée contre les Russes. Néanmoins ils durent à plusieurs reprises s'avouer vaincus et recevoir des gouverneurs étrangers. Ils acceptèrent plus facilement la domination persane à cause de la communauté d'origine et de religion Lorsque Alexandre eut renversé Darius Codoman, ils résistèrent au conquérant, qui, d'après les traditions locales, aurait soumis le pays, et massacré les indigènes, à l'exception des enfants de quinze ans, dont il fit des esclaves.

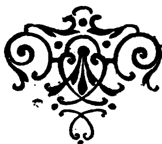
§ 4. *L'Albanie.* — A l'est de l'Ibérie, entre l'Arménie, la Caspienne, l'Ibérie et le Caucase vivaient les vingt-sept tribus albaniennes ou alaines, toutes indépendantes, avec leurs chefs particuliers et leur dialecte national. Les Albanais, dont le pays correspond au *Laghestan*, au *Daghestan* et au *Chirvan* actuels, étaient bien plus nombreux mais moins civilisés que les Ibériens. Ils menaient une vie demi-pastorale et conduisaient, la lance au poing, leurs immenses troupeaux dans les steppes qui bordent la Caspienne. Les rares agriculteurs de la contrée écorchaient à grand'peine la terre avec une charrue dont le soc était de bois. Ils avaient pourtant du fer dans leurs montagnes et savaient le forger, car ils portaient des cuirasses et des brassards, ainsi que des cottes de mailles, dont l'usage s'est perpétué. Leur ignorance était incroyable. Ils ne savaient pas compter au delà de cent, et ne se doutaient pas de l'utilité des monnaies. Braves et énergiques, ils se défendirent contre tous les envahisseurs, mais durent accepter leur domination. Leur histoire se confond avec celle des Ibériens. Comme eux, ils subirent le joug des Assyriens, des Perses et des Grecs; comme eux, ils s'inclinèrent devant Rome.

§ 5. *Le Caucase.* — Au delà des Albanais et des Ibériens, sur les revers du Caucase, habitaient des

tribus, dont le nom seul nous est parvenu : c'étaient les *Macropogons*, les *Sindes*, les *Soanes*, les *Hénioques*, les *Iazyges*, les *Achéens*, les *Bastarnes*. Ces ancêtres des *Lesghiens*, des *Tcherkesses* et des *Ossètes*, habitaient une région fabuleuse, que les anciens paraissent avoir redoutée. Le Caucase était pour eux le pays de la légende. Sur un de ses sommets ils plaçaient Prométhée et son vautour. C'était le séjour des monstres et des mauvais génies. Malheur à l'étranger que la tempête jetait sur ces rivages inhospitaliers! Il y trouvait la mort ou tout au moins la captivité, car le droit de *bris* était exercé dans toute sa rigueur. Aussi que de tragiques récits rapportés par ceux qui avaient échappé aux flots et aux peuples du Caucase!

§ 6. *Les Romains dans les provinces caucasiennes.* — Toutes ces tribus caucasiennes se trouvérent subitement mêlées à l'histoire générale au Ier siècle avant l'ère chrétienne. De tout temps elles avaient été entre les mains de leurs dominateurs comme un réservoir de mercenaires. Lorsque Mithridate entraîna dans sa lutte contre Rome toutes les peuplades orientales, les Caucasiens fournirent à ses armées de nombreux auxiliaires. Ils en fournirent également à Tigrane d'Arménie. Pompée résolut de les punir de leur intervention. En 66 avant J.-C., il battit l'Albanien *Oroïzès* sur le Kour, et l'année suivante l'Ibérien *Artocès* sur le Peloros. Il se rendit de la vallée du Kour dans celle du Phase par le col de Sarapana, et, de là, longeant le fleuve, arriva à la mer Noire, où la flotte l'attendait. Il aurait voulu poursuivre Mithridate jusqu'en Tauride, et soumettre sur son passage ces peuplades de montagnards, dont les Romains ignoraient jusqu'au nom. Mais ces marches dans un pays inconnu, à travers des nations barbares, le long de côtes inhospitalières, non-seulement étaient dangereuses, mais encore inutiles, même en admettant que l'expédition réussît; Pompée ne voulait pas compromettre son armée et sa gloire dans

une campagne absurde. Il profita d'une révolte des Albanais pour revenir dans leur contrée, et infliger à leur général *Cosès,* sur les bords de l'Abas, un sanglant désastre. Les Albanais demandèrent aussitôt la paix, ainsi que les Ibériens et les autres tribus au sud du Caucase. Quant aux Colchidiens et aux tribus entre le Phase et la Tauride, bien que leur nom figure dans la liste des peuples soumis, il est évident que cette soumission ne fut jamais prise au sérieux. Dès lors le Caucase retrouve sa place dans l'histoire universelle, et c'est au pied de cette digue, que la nature semble avoir jetée entre l'Asie et l'Europe contre le flot des invasions, que s'arrêtèrent les Romains, comme s'étaient jadis arrêtées les armes des Assyriens, de Cyrus et d'Alexandre.





CHAPITRE VI

PEUPLES DE L'ASIE MINEURE

§ 1. *Difficultés et obscurités de l'histoire de l'Asie Mineure.* — Le nom d'Asie Mineure n'apparaît nulle part dans l'histoire ancienne. Les empereurs byzantins furent les premiers à l'employer; et depuis il a prévalu pour désigner cette curieuse presqu'île, qui seule se détache du continent en se dirigeant de l'est à l'ouest, dont les côtes sont baignées par trois mers différentes, et dont le relief, la forme et la direction de ses montagnes contribuent à faire une région exceptionnelle. De tous les pays destinés par leur position géographique à servir de champ de bataille aux populations les plus diverses, il en est peu qui ait subi tant d'invasions et assisté à plus de révolutions. Toutes les races de l'antiquité s'y sont donné comme rendez-vous : Chamites, Sémites, Japhélites s'y heurtent, s'y mêlent et s'y confondent. Dans ce remous de populations ennemies, tantôt conquérantes, tantôt vaincues, dans cette mêlée de civilisations, de religions et d'institutions opposées, il est difficile de saisir un fil conducteur. On ne peut procéder que par analogie. D'ailleurs l'Asie Mineure est un pays à peine exploré. Les voyageurs qui l'ont parcourue ont éprouvé de véritables dangers. Les uns, comme *Tournefort,* ont été arrêtés par les brigands; les autres, comme *Leake,* partaient avec une escorte armée. Depuis, MM. *Texier* et *Perrot* ont pu voyager sans périls, mais ils ont eu à lutter encore contre

le mauvais vouloir des autorités ou la défiance des indigènes. L'Asie Mineure est donc à peu près inconnue. Certains de ses cantons n'ont pas été visités depuis des siècles par des Européens. Elle garde encore presque tous ses secrets. Aussi ne pouvons-nous qu'essayer d'introduire un peu d'ordre dans ce chaos.

Comme l'Asie Mineure est le point de rencontre de trois mondes, et que, tour à tour, dans leurs migrations successives, les diverses races humaines y ont séjourné ou l'ont traversée, il est à présumer que ces races s'y sont présentées dans le même ordre où nous les avons déjà étudiées dans d'autres pays, c'est-à-dire que les Chamites, en premier lieu, puis les Sémites, et enfin les Japhétites y ont successivement prédominé; mais il est impossible de déterminer la limite précise qu'atteignirent ou que dépassèrent ces diverses couches de populations. Non-seulement les documents authentiques font défaut, mais encore ces races se sont de très-bonne heure mélangées et confondues. Elles se sont réciproquement emprunté certains éléments de civilisation, langage, institutions religieuses ou politiques, procédés artistiques et industriels, en sorte qu'il est impossible d'avancer avec certitude leur origine. Dans cette incertitude à peu près absolue, il nous faut renoncer à l'ordre ethnographique, et nous contenter d'étudier l'histoire des peuples qui, tour à tour, ont en quelque sorte exercé l'hégémonie en Asie Mineure.

§ 2. *Les Cariens.* — Les *Cariens* paraissent avoir été le premier de ces peuples. Hérodote nous apprend qu'ils se considéraient comme autochthones, mais les autres écrivains leur attribuent une origine étrangère. Ils se rattachent peut-être à la race chamitique, autant qu'il est permis de le conjecturer par leur caractère aventureux et mercantile, par leur amour des jouissances matérielles et par leur culte polythéiste. La chaîne du Taurus, qui couvre de ses

rameaux les côtes méridionales de la péninsule, était l'asile ou plutôt le repaire de ces audacieux pillards, toujours prêts à descendre dans la plaine, de ces hardis écumeurs de mer qui montaient si facilement sur leurs légers navires. Ils fondèrent un certain nombre de villes et de ports, Mylasa, Alabanda, Halicarnasse, Cnide. Ils allaient fort loin dans leurs courses aventureuses. On a retrouvé leurs traces à Salmydessus sur la mer Noire, et jusqu'en Mauritanie. Ils couvrirent de leurs colonies les Cyclades, Rhodes et Crète. Lorsque les Athéniens au temps de la guerre du Péloponèse chargèrent Nicias de purifier l'île de Délos, presque tous les tombeaux qu'il rencontra appartenaient à des Cariens. Aussi bien Thucydide les énumère parmi les peuples qui ont exercé la *thalassocratie,* c'est-à-dire qui furent à leur tour les maîtres de la mer.

Mais l'invasion des Sémites, la reprise des Cyclades par les Grecs et la fondation de nombreuses colonies ioniennes, doriennes et éoliennes refoulèrent peu à peu les Cariens dans la région qui porta leur nom. Ils se firent alors mercenaires, et se vendirent partout où on voulut bien acheter leurs services. En Égypte ces hommes de bronze, aux casques chargés d'aigrettes, qui sortaient de la mer, et qui devinrent les meilleurs auxiliaires de Psammetick Ier, étaient les Cariens, et tous les Pharaons de la XXVIe dynastie en eurent à leur solde. David, à Jérusalem, avait aussi des Cariens dans sa garde. Les marchands d'hommes trouvèrent bientôt si facilement à s'approvisionner dans le pays que le nom de Carien devint synonyme de celui d'esclaves. Dès lors les Cariens devinrent la proie de tous les conquérants. Crésus d'abord, Cyrus ensuite, les soumirent, mais en leur laissant leurs chefs nationaux, dont les plus célèbres sont les deux *Artémise, Lygdamis* et *Mausole*, dont le tombeau passait pour une des merveilles du monde. Les chevaliers de Rhodes achevèrent de le détruire en 1522, mais on a récemment retrouvé de nombreux frag-

ments, gradins de marbre, quadrige, lions en marbre, et statue équestre de grandeur colossale qui ne démentent pas les témoignages d'admiration que les anciens prodiguaient à cet édifice. Les murailles d'Iassus et de Cnide, la nécropole d'Iassus, dont les tombeaux rappellent par leur forme les monuments celtiques, et quelques débris de sculpture, tels sont, avec les débris du *Mausolée*, les seuls restes qui nous soient parvenus de la civilisation carienne.

§ 3. *Les Phrygiens.* — Nous ne sommes guère plus avancés pour les *Phrygiens*. On sait pourtant que ce fut un grand peuple, riche, civilisé, dont l'influence s'étendit non-seulement sur les contrées voisines, mais sur la Grèce elle-même, puisque, d'après une tradition qui paraît fondée, les Pélopides étaient originaires de Phrygie. Les Phrygiens précédèrent les Lydiens dans la domination de l'Asie Mineure. Ils servirent peut-être de lien entre les civilisations de la haute Asie et celles de la Grèce. Mais il est impossible de reconstituer leur histoire; nous nous contenterons de citer les noms de quelques-uns de leurs princes, *Nannacas, Acmon*, et surtout les deux *Midas*, dont les richesses devinrent proverbiales. Il ne reste de toute cette prospérité que des monuments couverts d'inscriptions encore inexpliquées, et de caractères qui rappellent l'écriture primitive des Grecs. Ce sont des grottes souterraines qui servaient d'habitations, et le tombeau de Midas à Nacoleia, entouré de caveaux et de sépulcres, quelques-uns de proportions énormes. Dans la région où se rencontrent ces restes vénérables du peuple indigène on trouve de très-rares débris de monuments datant d'époques postérieures. Il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires.

La religion phrygienne ressemblait aux cultes chaldéo-assyriens. Les prêtres ou *galles* rendaient surtout hommage à Cybèle ou Rhea, la mère des dieux, qu'ils adoraient à Pessinonte. Voués au célibat, ces pontifes

exerçaient sur le peuple une influence d'autant plus grande qu'ils l'effrayaient par leurs danses et leurs mutilations. Ils inventèrent un des modes de la musique, celui qui tenait le milieu entre le mode lydien plus aigu et le mode éolien plus grave. Les musiciens *Olympos, Marsyas* et *Hiagnis,* qu'on retrouve dans la légende grecque, étaient Phrygiens. Le fameux *Midas,* dont les oreilles d'âne sont demeurées proverbiales, bien qu'elles fussent chez les Asiatiques l'emblème de la prudence et de la force, était aussi un musicien consommé. On lui attribue la coutume des chants funèbres, parce qu'il renouvelait tous les ans ses lamentations à l'occasion de la mort de sa mère.

La Phrygie était une région agricole. *Gordios* un de ses rois était un simple laboureur quand ses compatriotes le choisirent, sur la foi d'un oracle, pour les gouverner. D'après la tradition il consacra son char à la Divinité, et attacha le timon par un nœud si artistement fait, que nul ne pouvait songer à le délier. Les Phrygiens étaient réputés pour leurs laitages et leurs salaisons. La laine de leurs troupeaux se changeait à Milet en tissus somptueux, car les matières tinctoriales abondaient dans le pays. Laborieux et intelligents, ils auraient dû jouer un rôle politique considérable; mais ils se laissèrent dicter la loi par les Lydiens d'abord, puis par tous les conquérants. Aussi la Phrygie devint-elle bientôt comme une pépinière d'esclaves, et les Romains finirent par donner aux esclaves achetés dans cette contrée le nom de leurs anciens souverains. Ils les appelaient Midas ou Manès.

§ 4. *Les Troyens.* — Un autre grand État de l'Asie Mineure fut celui de *Troie* ou de *Dardanie*. Mais son histoire appartient plutôt à celle de la Grèce.

Remarquons toutefois que les écrivains de l'antiquité nous ont transmis à ce sujet les renseignements les plus contradictoires, et qu'à la tradition de la destruction de Troie, telle que nous la transmet Homère,

il serait curieux d'opposer les récits d'Hérodote, Platon, Philostrate et surtout de Dion Chrysostome, qui soutiennent que les Troyens furent continuellement vainqueurs de leurs ennemis, et que l'*Iliade* n'est qu'un tissu de mensonges poétiques. Le mot de l'énigme sera peut-être donné par les inscriptions cunéiformes, car il paraît aujourd'hui prouvé que les monarques assyriens, à l'époque de la splendeur de Troie, jouaient ur rôle prépondérant dans les affaires de l'Asie Mineure. Ils la ravageaient pour ainsi dire périodiquement, et la considéraient comme une dépendance de leur empire. Mosches, Tibaréniens, Cappadociens et Ciliciens, c'est-à-dire tous peuples de l'Asie Mineure, sont constamment mentionnés dans les inscriptions assyriennes. Tuklat-pal-asar Ier s'avança jusqu'au cœur de la péninsule. Il se peut que la Troade ait conservé des restes authentiques de cette domination. On a déjà remarqué que les noms d'*Ilos* et d'*Assaracos*, les amours d'*Anchise* et d'*Aphrodite*, l'expédition de l'*Oriental Memnon*, les héros *Alexandros* et *Hector* qui se nomment aussi *Pâris* et *Dareios*, rappelaient des noms assyriens; que les mœurs troyennes ressemblaient aux mœurs ninivites; que les guerriers avaient les mêmes armes, allaient à la bataille dans le même désordre, et poussaient des chevaux couverts des mêmes harnais; enfin que les bas-reliefs de Khorsabad fourniraient la meilleure illustration graphique de l'*Iliade*. Les véritables maîtres de l'Asie Mineure à cette époque étaient les Assyriens. Ctésias et Moïse de Khoren affirment que Priam était le vassal du roi d'Assyrie et que ce dernier l'avait secouru contre les Grecs. Si donc les dynasties phrygiennes ou dardaniennes végétaient encore, c'est que, d'après leur usage, les monarques ninivites laissaient aux princes indigènes une ombre d'indépendance, et se contentaient de leur imposer des tributs et d'exiger un contingent militaire.

§ 5. *Les Lydiens.* — Ainsi s'explique sans doute

l'obscurité des premiers siècles de l'histoire lydienne. D'après la Bible les *Lydiens* descendaient de *Lud*. Ils étaient donc de race sémitique, frères par conséquent des Assyriens. Les mots lydiens conservés par les écrivains grecs, et ce que nous savons de leurs usages, de leur industrie, de leur civilisation appartient à la souche sémitique. Ils avaient envahi le pays qui depuis porta leur nom avant ou en même temps que les Assyriens, et les despotes ninivites, heureux de trouver dans leur nouvelle conquête des compatriotes déjà fixés ou qui voulaient s'y établir à titre définitif, respectèrent leur autonomie, et même leur fournirent les moyens d'étendre leur domination. Les Lydiens furent donc ou des colons ou des alliés de l'Assyrie.

On compte trois dynasties successives en *Lydie*. La première, celle des *Atyades*, paraît avoir régné vers le XVIe siècle avant l'ère chrétienne. Les légendes nationales placent à son début deux héros mythiques, *Lydus* et *Tyrrhenus*. La seconde, celle des *Héraclides*, date du XIIe siècle. D'après Hérodote elle fut fondée par le prince *Agron*. Agron est un nom tout assyrien, qui signifie le *fugitif*. Il est donc probable que cet Agron, à la suite d'événements à nous inconnus, sans doute quelque compétition de pouvoirs, s'enfuit de Ninive, et fonda en Lydie la nouvelle dynastie que les Grecs appelèrent la dynastie des Héraclides. Vingt-deux souverains lui succédèrent jusqu'à *Candaule*, qu'une intrigue de palais ou de harem remplaça vers 701 avant Jésus-Christ par une sorte de prétorien nommé *Gygès*, soutenu par des mercenaires cariens.

Avec Gygès, fondateur de la troisième dynastie, dite des *Mermnades*, s'ouvre la période historique des annales lydiennes. La Lydie avait alors deux ennemis : les Grecs qui étaient venus s'établir sur ses côtes, et les barbares, Thraces ou Cimmériens, qui franchissaient de temps à autre le Pont-Euxin ou le Caucase et remplissaient d'épouvante l'Asie Mineure par leurs invasions subites. Gygès, qui, pour légitimer son

usurpation, s'était reconnu le vassal de l'Assyrie, réussit à repousser ces barbares, et s'empara de plusieurs cités grecques, sans doute avec l'aide des troupes assyriennes. Un texte cunéiforme, qui date du règne d'Assur-bani-pal, mentionne deux ambassades lydiennes, chargées de riches présents en l'honneur d'Assur et d'Istar, et qu'envoyait Gygès comme marque de gratitude. Mais l'usurpateur ne se piquait pas de fidélité. Il soutint Psammetick contre Assur-bani-pal. Aussitôt le Ninivite lança les Cimmériens en Lydie. Sardes fut prise et Gygés tué (663).

Le fils de Gygès, *Ardys* (663-624), pour éloigner les barbares, dut se soumettre, et envoyer un tribut à Assur-bani-pal. Comme il entrait dans la politique ninivite de ne pas punir le fils des fautes paternelles, le despote pardonna, et les Mermnades continuèrent à régner. Ils étendirent même leurs conquêtes aux dépens des Grecs. Ardys leur enleva Priène. *Sadyatte* (624-614) entreprit la conquête de Milet; *Alyattes* (614-558) l'acheva, ou du moins réduisit Milet à la condition de tributaire, et prit Smyrne. Il soumit également la Phrygie et la Cappadoce. La Lydie devenait un grand empire, et, depuis la chute des Sargonides, de magnifiques destinées lui semblaient promises. Mais les Mèdes s'étaient substitués aux Assyriens comme peuple dominateur de l'Asie. Cyaxare, leur souverain, jaloux des Lydiens, essaya de les réduire. Après une lutte indécise de six ans, les deux souverains choisirent d'un commun accord l'Halys comme frontière de leurs empires, et cimentèrent cette alliance en mariant leurs enfants.

§ 6. *Crésus*. — *Crésus*, fils d'Alyattes (558-544), héritier des projets dynastiques, acheva la conquête des villes grecques Il profita de leurs jalousies municipales pour les asservir les unes après les autres. En prévision de la guerre qu'il méditait contre Cyrus, qui venait de renverser son beau-frère, le Mède Astyage, il voulut s'emparer de toute l'Asie jusqu'à l'Halys,

afin d'opposer les forces d'une monarchie compacte à la puissance toute récente des Perses. Mysiens, Maryandiniens, Bithyniens et Paphlagoniens, c'est-à-dire tous les peuples entre le Pont-Euxin et le Taurus, furent d'abord soumis. Il se tourna ensuite contre les Cariens et les Pamphyliens, qu'il réduisit également. Comme à cette époque le pillage était la conséquence naturelle de la guerre, et que Crésus avait été heureux dans toutes ses campagnes, l'opulence du conquérant et de son pays devint célèbre. D'ailleurs la Lydie était riche en métaux précieux. Les lavages des sables du Pactole et les mines de Pergame fournissaient de l'or en abondance. Le royaume de Lydie atteignit alors son plus haut point de grandeur. La réputation de Crésus, sa générosité, ses largesses attiraient à Sardes une foule d'étrangers. Par sa politique autant que par des présents habilement distribués, le roi s'était efforcé d'éteindre les vieilles haines entre les divers sujets de son empire, et il y avait réussi. Thalès, Solon, Bias et Pittacos étaient ses amis et ses conseillers. Les artistes grecs appelés à sa cour y travaillaient les métaux précieux que les mines du Tmolus et d'Astyra fournissaient. Le commerce avec l'intérieur s'étendait jusqu'aux confins de la Babylonie et de la Perse. Les ports d'Ionie formaient comme sa couronne maritime. Jamais encore empire aussi puissant n'avait été fondé en Asie Mineure.

Mais le roi de Perse, Cyrus, devenait menaçant. Il s'annonçait non-seulement comme un conquérant mais aussi comme un réformateur religieux. Le désir de venger son beau-frère Astyage, de consolider son empire et d'affermir sa foi engagea Crésus à lui déclarer la guerre. Fort de l'alliance des Babyloniens, des Égyptiens et des Lacédémoniens, il crut pouvoir prendre l'offensive sans attendre ses alliés, franchit l'Halys au moyen d'un canal de dérivation exécuté par les conseils de Thalès, et s'empara de la Cappadoce. Cyrus accourt aussitôt, et une grande bataille, qui reste indécise, est livrée dans la Ptérie. Crésus, qui

croyait la campagne finie pour cette année, rentra dans Sardes et pressa ses alliés de lui envoyer les renforts annoncés. Cyrus ne lui en laissa pas le temps. Il envahit à l'improviste la Lydie, remporta à Thymbrées une grande victoire, et vint mettre le siége devant Sardes, dont il s'empara par surprise. Ainsi s'écroula l'empire lydien. Une seule bataille suffit pour le renverser, et les peuples divers qui le composaient ne firent aucune tentative pour s'opposer à la domination perse. Il semble que la profonde dépravation des Lydiens leur ôtait l'énergie nécessaire pour résister au choc d'un peuple entreprenant et brave. D'ailleurs ils se firent toujours remarquer par leur servile obéissance envers leurs maîtres étrangers. Peut-être est-ce un indice évident de la médiocrité intellectuelle de ce peuple. « Rien ne passe en ce monde que ce qui n'était point fait pour durer, et si Crésus fut un personnage historique, il n'était certes pas de la lignée des Cyrus ou des Alexandre. »

§ 7. *Civilisation lydienne.* — La civilisation lydienne fut pourtant originale. Les Lydiens sont célèbres dans l'histoire de la métallurgie pour avoir inventé l'art d'allier le cuivre à l'étain. Ce sont eux encore qui frappèrent les premiers la monnaie, et marquèrent leurs cratères d'or du signe officiel de leur valeur. Quand les Mermnades eurent attiré vers Sardes le commerce asiatique, l'or lydien se substitua à celui d'Ophir, et imprima aux arts métallurgiques une impulsion nouvelle. Sardes devint l'école où les Ioniens *Glaucos, Rhœcos* et *Theodoros* apprirent à manier, à souder et à fondre le cuivre, l'étain et le fer. Bientôt ils dépassèrent leurs maîtres, car c'est à eux que s'adressèrent les Mermnades pour exécuter les cratères d'or et les vases artistiques, qu'ils envoyaient en offrande au sanctuaire de Delphes.

Les Lydiens furent aussi les instituteurs des Grecs en matière artistique. Pourtant, à l'exception des tom-

beaux de la plaine de Sardes et de quelques pans de murailles trop informes pour être cités, il ne reste aucun monument authentique de l'époque lydienne. La destruction de ces monuments s'explique par les guerres acharnées et fréquentes qui ravagèrent le pays, et par le peu de consistance de la matière qui servit à les construire, la brique. Il semble que le génie artistique des Lydiens se soit porté de préférence sur l'exécution des objets fabriqués en matières précieuses, tels que les bijoux, les meubles, les cratères et les vases, ainsi que les terres cuites vernissées. Les Grecs puisèrent directement leurs inspirations à ces sources fécondes, et on sait avec quelle rapidité ils imitèrent et dépassèrent leurs modèles. Quant à la musique et à la danse lydiennes, les Grecs se contentèrent de les copier. Ils introduisirent le mode lydien dans les représentations scéniques et les cérémonies religieuses. La danse lydienne, à la fois grave et voluptueuse, chaste et sensuelle, fut également conservée au théâtre et dans les temples.

Ainsi que tous les peuples de race sémitique, les Lydiens eurent le goût et l'intelligence du commerce. Ils inventèrent les monnaies qui facilitaient les transactions; ils imaginèrent encore les *bazars*, ou marchés internationaux qui fleurissent encore en *Asie*. On vantait leurs meubles, leurs ornements artistiques, leurs onguents parfumés et leurs tapis, dont la tradition s'est conservée dans les fameux tapis de Smyrne. Ils écoulaient ces produits variés de leur industrie par des caravanes, qui pénétraient jusqu'en Inde, et recevaient en échange les matières premières ou les denrées précieuses qui leur manquaient.

Telle fut cette civilisation lydienne, si brusquement interrompue par la conquête persane, mais elle ne disparut pas du jour au lendemain, et, bien que la puissance politique des Lydiens ait été comme anéantie, leur influence se perpétua par les arts de la paix. Si même on accepte une hypothèse qui paraît plausible, ces mystérieux *Étrusques*, qui exercèrent

une action si durable sur les destinées de Rome, ne seraient que des colons lydiens.

§ 8. *La domination persane.* — Tous les peuples asiatiques, dont nous avons étudié l'histoire, Cariens, Phrygiens, Dardaniens ou Lydiens, tous, directement ou non, subirent le joug assyrien. On serait donc fondé à donner le nom *de période assyrienne* aux siècles qui s'écoulèrent jusqu'à Cyrus. Avec le conquérant persan commence une nouvelle période, celle de la *domination persane,* qui se prolonge jusqu'à l'invasion macédonienne, de la bataille de Thymbrées à la bataille du Granique (544-334). L'histoire de ces deux siècles peut se résumer en quelques mots. L'Asie Mineure est réduite au rôle de satrapie persane. A l'exception des villes grecques qui se révoltent de temps à autre avec la connivence des Grecs d'Europe, toutes les autres provinces acceptent la domination persane. A cause de son voisinage avec la Grèce, l'Asie Mineure devient le théâtre principal des intrigues et des guerres entre deux races ennemies. Cimon, Lysandre, Xénophon, Thymbron, Dercyllidas, Agésilas du côté des Grecs, Tissapherne, Pharmabaze, Cyrus le Jeune du côté des Perses, l'envahissent, la ravagent ou la soulèvent tour à tour. Mais le grand roi finit toujours par imposer son autorité.

§ 9. *La domination grecque.* — Enfin paraît Alexandre. Alors commence une troisième période, celle de la *domination grecque,* qui continue jusqu'à l'époque où les Romains renverseront à leur profit toutes les dynasties locales, vers le premier siècle avant notre ère. On sait comment le Macédonien remporta en Asie Mineure ses deux premières victoires, le Granique et Issus. Le pays entier fut conquis par lui ou par ses lieutenants, à l'exception de quelques dynasties qui conservèrent leur indépendance dans leurs montagnes. Lors des troubles qui suivirent sa mort, l'Asie Mineure passa de main en main. Anti-

gone, Eumène, Lysimaque, Séleucus la possédèrent successivement. Fatigués de ces dissensions, dont elles ne prévoyaient pas la fin, les diverses nationalités finirent par se grouper de nouveau, et se constituèrent en principautés indépendantes. Les principaux de ces nouveaux États furent les royaumes de *Pergame,* de *Bithynie,* de *Cappadoce,* de *Pont* et de *Galatie.* Ils furent tous, les uns après les autres, soumis par Rome. Aussi nous contenterons-nous de résumer leur histoire.

§ 10. *Le royaume de Pergame.* — Le *royaume de Pergame* ne dura qu'un siècle et demi (283-129), et ne compta que six souverains, mais il mérite une place à part à cause de la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts. Il fut fondé par un lieutenant de Lysimaque, *Philétère,* qui profita des embarras de son maître pour se révolter et s'approprier ses trésors. *Pergame,* en Mysie, au confluent du Cition et du Caicos, devint sa capitale. La force de la place, les immenses richesses dont il disposait et surtout la rivalité de Séleucus et de Lysimaque consolidèrent l'usurpateur. Il mourut après un règne de vingt années.

Son successeur et neveu *Eumène Ier* (263-241), menacé par les Séleucides, remporta sur eux près de Sardes une grande victoire qui fut comme la consécration du nouvel État.

Attale Ier (241-197) fut le premier des princes de cette dynastie qui inaugura l'habile politique des ménagements. Allié des Romains dans leurs guerres contre Philippe de Macédoine, allié des Séleucides qu'il soutient contre leurs sujets révoltés, il annexe à ses États un grand nombre de cités maritimes, et refoule les Galates, qui devenaient menaçants.

Avec *Eumène II* (197-159), le royaume de Pergame atteint son apogée. Loin de s'égarer dans les traditions des monarchies fondées par les successeurs d'Alexandre, Eumène II, politique froid et prudent,

se garde bien de rêver l'impossible. Il ne cherche qu'à conserver l'amitié de ses puissants voisins, et surtout de Rome, dont il est le constant allié. Après la bataille de Magnésie, Rome le récompensa de sa fidélité en lui donnant toutes les provinces appartenant aux Séleucides en deçà du Taurus, Phrygie, Mysie, Lycaonie, Lydie et Ionie. Mais le prudent monarque ne se laissa pas éblouir par sa fortune. Il comprit que Rome lui donnait ces provinces seulement à titre de dépôt, et s'attacha en toute circonstance à ménager l'ombrageuse susceptibilité de ses alliés. Rien de plus curieux à cet égard que les lettres d'Eumène au prêtre de Pessinonte Atys, lettres découvertes en 1859 dans le cimetière arménien de Sivri-Hissar, par M. *Mordtmann*. Elles prouvent la sujétion et les craintes du roi, surtout son extrême désir de ne pas exciter les soupçons de Rome. Aussi tourna-t-il ses efforts vers le bien-être du royaume et la prospérité que donne la paix. Grâce à lui Pergame devint comme une nouvelle Alexandrie, rivalisant par l'éclat de la civilisation avec la capitale des Ptolémée. Il y construisit des monuments magnifiques, qui existaient encore du temps de Strabon, et dont M. *Texier* a retrouvé les ruines. C'est sans doute dans un de ces monuments que figurait le magnifique vase de Pergame, donné à la France en 1837 par le sultan Mahmoud, et qui est conservé au Louvre. Eumène fut également le fondateur de cette magnifique bibliothèque de 200,000 volumes, dont la perte est si regrettable. Afin de faciliter l'œuvre des copistes, il créa des fabriques de peaux destinées à remplacer le papyrus que les Ptolémée ne laissaient plus sortir d'Egypte, et à recevoir l'écriture. Ces peaux ont conservé le nom de la ville où cette industrie prit naissance, *Pergamenæ chartæ,* d'où nous avons fait le mot parchemin.

Le successeur d'Eumène, *Attale II* (159-138), ne fut déjà plus le client, mais le vassal de Rome. Il envoya ses troupes contre les Macédoniens et les Achéens,

et prit part à la destruction de Corinthe. Habile et actif il parvint à convaincre Rome de la vanité de ses méfiances, mais il ne fut en réalité que le dépositaire de l'autorité au nom et pour le compte du Sénat.

Le dernier des Attalides, *Attale III* (138-133), fut un tyran et un empoisonneur. Amis, parents et conseillers devinrent tour à tour ses victimes. On le crut atteint de folie, et son testament justifia cette opinion, car il instituait le peuple romain son légataire universel, soit rancune de monomane envers les sujets, soit constatation officielle de la réalité. Les Romains acceptèrent l'héritage, et le royaume de Pergame fut réduit en province romaine (133).

Un fils naturel d'Eumène II, *Aristonicos,* réclama la succession. Il tint tête aux Romains pendant deux campagnes, et tua leur général Licinius Crassus. Mais Perpenna et Aquilius en eurent raison. Il fut mené à Rome et mis à mort après le triomphe. Avec lui disparut le dernier défenseur de l'indépendance pergaméenne.

§ 11. *Royaume de Bithynie.* — *La Bithynie* s'étendait le long de la Propontide et du Pont-Euxin, entre le Rhyndacos et le Parthenios. Ses habitants étaient Thraces d'origine, et avaient conquis le pays, au VIIIe siècle avant notre ère, sur les Bébryces, dont ils firent disparaître le nom. Il est difficile de remonter jusqu'à l'origine de cette monarchie. D'après Strabon quarante-neuf souverains s'y succédèrent jusqu'à la réduction du pays par les Romains, mais il est probable que la plupart de ces souverains n'eurent que les apparences du pouvoir : car les Assyriens d'abord, les Lydiens à leur tour, puis les Perses et les Grecs, les asservirent. Ce ne furent que des satrapes héréditaires, durement rappelés à l'ordre s'il leur prenait fantaisie de se révolter. Lors des troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, ils profitèrent des guerres civiles pour raffermir leur autorité et devenir rois non pas seulement de nom mais aussi de fait.

Zipœtes, fils de Bias, fut le premier d'entre eux qui réussit à maintenir son indépendance (378-281). *Nicomède I*, son fils (281-259), signala son avénement par un crime trop commun en Orient. Il fit massacrer ses frères, dans la crainte que leur ambition n'amenât le démembrement d'un royaume encore mal affermi. Le plus jeune d'entre eux, *Zibœas*, échappa, et, avec l'aide des Séleucides, marcha contre Nicomède, et lui enleva la moitié de ses États. Ce dernier appelle alors à lui les Gaulois, qui erraient en Thrace, après avoir ravagé la Grèce et la Macédoine, bat Zibœas et les Syriens, et récompense ses nouveaux alliés de leurs services, en leur cédant les territoires auxquels ils donnèrent leur nom, la Galatie. Une fois délivré de ses ennemis, et en bonne harmonie avec ses voisins, Nicomède put donner ses soins aux intérêts matériels de son royaume. Il fonda la ville qui porta son nom, et qui devint bientôt, grâce à son heureuse position, la capitale du royaume et le port le plus important de la côte. Bien que *Nicomédie* ait été plusieurs fois détruite par la guerre ou par des tremblements de terre, elle a conservé des restes imposants de sa splendeur : murailles cyclopéennes, terrasses étagées, citernes gigantesques, et surtout égouts en parfait état de conservation, dans lesquels un homme peut marcher debout.

Zielas (249-237), fils aîné de Nicomède, mais déshérité par son père, réclama, les armes à la main, contre ce choix, et, comme les Galates s'étaient déclarés en sa faveur, il réussit à se faire reconnaître. Quand il voulut payer ses alliés de leurs services en égorgeant leurs principaux chefs dans un festin solennel, il périt victime de sa trahison.

Les deux *Prusias* (237-192-149) essayèrent de profiter de la rivalité et des guerres des princes et des républiques asiatiques, pour s'agrandir à leurs dépens. Mais leur politique peu scrupuleuse leur valut les haines de tous, et surtout de Rome. En vain s'allièrent-ils à tous les ennemis de Rome en Orient, Macé-

doniens, Syriens, Carthaginois même; en vain, après la chute de Persée en 168, Prusias II, vint lui-même étaler devant le sénat sa servilité et ses lâches terreurs, Rome ne renonça ni à ses prétentions ni à ses alliés, et les rois de Bithynie furent réduits à l'impuissance.

Les deux derniers rois, *Nicomède II* (119-97) et *Nicomède III* (97-75), ne furent même que les humbles clients du sénat. Attaqués à plusieurs reprises par Mithridate, ils ne durent la conservation de leurs États qu'à la protection de Rome. Aussi Nicomède, quand il mourut en 75, les légua-t-il au peuple romain. Dès lors la Bithynie, simple province romaine, tomba sous le gouvernement des proconsuls et des préteurs.

§ 12. *Royaume de Cappadoce.* — La *Cappadoce* est cette partie de l'Asie Mineure qui s'étend depuis le Taurus jusqu'au Pont-Euxin et à l'Euphrate, vaste plateau formant une plaine immense, imprégnée de substances salines qui arrêtent le développement de la végétation. L'hiver y est rigoureux et l'été brûlant. C'est là que, depuis des siècles, a vécu et s'est développée une race forte, vigoureuse, mais dénuée d'intelligence et de sens artistique. Les Cappadociens *furent*, de tout temps, d'excellents bergers et de solides mercenaires, mais nul d'entre eux ne s'éleva jamais au-dessus du commun. Ce sont les Béotiens de l'Asie. Aussi la verve satirique des Grecs et des Romains s'est-elle exercée à leurs dépens. Les Cappadociens se sont soumis avec résignation à leurs maîtres divers. Avec eux, tous les siècles se ressemblent : ils ont été et sont encore des esclaves; esclaves des Assyriens, des Perses et des Grecs, comme ils l'ont été des Romains, comme ils le sont des Turcs.

Les premiers rois, ou du moins les premiers satrapes héréditaires de la Cappadoce, furent nommés par Darius Ier, et se transmirent le pouvoir. On cite parmi eux *Anaphas Ier et II, Datames, Ariamnès,*

Ariarathe Ier et II. Le règne d'*Ariarathe II* coïncide avec l'expédition d'Alexandre en Asie. Le conquérant macédonien, pressé de combattre Darius, lui laissa ses États. Lors des troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, *Ariarathe III* parvint à rentrer dans ses États, dont son père avait été dépouillé par Perdiccas, et ses descendants (*Ariarathe IV, V et VI*) les conservèrent pendant un siècle sans événement remarquable. Il semble que tous ces souverains aient subi l'influence de leurs sujets, et se soient complus dans l'immobilité. Alors que l'Asie Mineure se transformait, et que les souverains de Pergame ou de Bithynie se jetaient avec ardeur, eux et leurs sujets, dans la culture des lettres et des arts, les Cappadociens s'exerçaient à supporter patiemment les épreuves de la question pour servir à l'occasion de faux témoins, sans que le métier leur parût trop dur. Aussi demeuraient-ils, aux yeux des autres Asiatiques, comme le type de la stupidité : *Cappadox verberatus melior*.

Les Romains et leur plus redoutable rival, le roi de Pont, Mithridate, voulurent profiter de l'indifférence des rois cappadociens et de la résignation passive de leurs sujets, pour entraîner leur pays dans leur alliance. Mithridate eut le tort de procéder par la violence. Il poignarda en présence de ses soldats *Ariarathe VIII*, et imposa son fils pour roi aux Cappadociens. Les Romains, plus habiles, s'étaient contentés de protéger la famille royale. Ils intervinrent en effet en sa faveur, et réussirent à maintenir la dynastie des Ariarathes, mais en réduisant les princes cappadociens au rôle de très-humbles clients. Dès lors ils servent d'appoint à tous les ambitieux, qui se disputent le pouvoir. Tibère mit fin à cette comédie politique en réduisant la Cappadoce en province romaine (17 après J.-C.).

§ 13. *Royaume de Pont*. — L'histoire du *Royaume de Pont* est presque tout entière comprise dans celle du dernier et du plus illustre de ses souverains,

Mithridate VII Eupator, l'Annibal de l'Orient, le seul ennemi redoutable qu'ait jamais rencontré Rome dans ces régions. Dix rois le précédèrent, issus, d'après la tradition, d'Achéménes. Le premier d'entre eux, *Artabaze,* mourut à Salamine 480. *Rhodobates, Mithridate I, Ariobarzane et Mithridate II,* régnèrent depuis cette époque jusqu'à celle d'Alexandre. *Mithridate II* fut, à juste titre, surnommé *Ctistès* ou le fondateur, car il fit du Pont, qui n'avait jusqu'alors été qu'un gouvernement héréditaire, une véritable monarchie en assurant son indépendance contre les lieutenants du conquérant Macédonien. *Mithridate III, IV, V et VI* se maintinrent dans la possession de leurs domaines, et même les agrandirent en profitant des rivalités de leurs voisins et de l'alliance romaine. Enfin *Mithridate VII* monta sur le trône en 123 av. J.-C. Ses conquêtes, ses crimes, sa lutte inexpiable contre Rome, les campagnes de Sylla, Muréna, Lucullus et Pompée, toutes ces tragiques aventures appartiennent à l'histoire romaine; nous ne pouvons que mentionner ici la réduction du Pont en province romaine par Pompée (65 av. J.-C.)

§ 14. *Les Galates.* — Les *Galates* résistèrent plus longtemps aux Romains ou du moins furent traités par eux avec plus de douceur. C'étaient des pillards qui, après avoir ravagé toute la vallée du Danube, vinrent s'établir, avec l'aide des rois de Bithynie, au centre de l'Asie Mineure, dans les bassins de l'Halys et du Sangarios. La contrée leur plaisait : un climat sain et tempéré, un pays coupé de montagnes et de plaines, où les troupeaux trouvaient une nourriture abondante et choisie, un grand lac au sud qui fournissait du sel, et des hivers assez froids pour leur rappeler la Gaule et retremper les forces abattues par les chaleurs de l'été : tels furent les éléments de prospérité sur lesquels ils avaient compté. Avant de se condamner à la vie sédentaire, ils avaient parcouru toute l'Asie, pillant et ravageant tout sur leur

passage et vendant leurs services au plus offrant. « Telle était, écrit Justin, la terreur de leur nom et le bonheur constant de leurs armes, que nul roi sur son trône ne se croyait en sûreté, et que nul roi déchu n'espérait y remonter, s'il n'avait pour lui le bras des Gaulois. » Mais les Gaulois se lassèrent bientôt du métier de mercenaires, et s'établirent à poste fixe. Effrayés par ce voisinage redoutable, les rois de Syrie, de Pergame, de Cappadoce et de Pont essayèrent à plusieurs reprises de les déloger : ils n'éprouvèrent que de sanglantes défaites, et les Galates maintinrent fièrement leur indépendance au milieu de ces États coalisés contre eux.

Les Galates formaient une sorte de confédération. Les trois principales de leurs tribus, les *Tolistoboiens,* à Pessinonte et Gordion, les *Tectosages* à Ancyre, et les *Trocmes* à Tavion, se subdivisaient en quatre districts ou *tétrarchies,* commandées par un tétrarque. Les assemblées se tenaient dans un lieu nommé *Drynemetum,* situé sans doute au milieu d'une forêt de chênes qui rappelait le culte de la patrie, et le conseil qui assistait les douze tétrarques se composait de trois cents personnes. Ces mœurs démocratiques, on dirait presque parlementaires, forment un singulier contraste avec le despotisme des États voisins. La fougue téméraire de ces soldats de fortune ne ressemblait pas non plus à la prudence efféminée des Asiatiques. Aussi étaient-ils devenus la terreur de la péninsule, quand Rome se heurta contre eux, bien déterminée à briser la seule puissance qui put encore lui inspirer de l'inquiétude. Le consul Manlius Vulso, prenant pour prétexte l'alliance des Galates avec Antiochus, marcha contre eux, aidé par les troupes de Pergame et guidé par des alliés qui connaissaient le pays et la population. Il les poursuivit jusque dans leurs montagnes, et les armes de jet, inconnues aux Barbares, produisirent sur eux l'irrésistible effet des armes à feu, que les Européens employèrent plus tard contre les sauvages américains. Vaincus pour la première fois,

malgré des prodiges de valeur, les Galates firent leur soumission. Le consul leur accorda une paix honorable et se contenta de leur défendre d'attaquer les alliés de Rome (189). Les Galates restèrent fidèles à leur parole. Condamnés à la paix, ils se laissèrent amollir par cette civilisation hellénique, qui les pressait de toutes parts. Mais leur histoire nationale se termine avec leur rôle politique. Libres en apparence, protégés et vassaux de Rome en réalité, ils n'en étaient pas moins réduits à subir un protectorat qui n'était que le premier degré de la servitude. Un de leurs chefs, *Déjotarus,* reçut du Sénat le titre de roi, mais ce nouveau royaume n'eut qu'une existence précaire. En l'an 25 avant Jésus-Christ, Auguste prononça la réduction de la Galatie en province romaine. Nous n'en avons pas moins le droit de rappeler, avec un sentiment d'orgueil national qu'on nous pardonnera, que les Romains respectèrent la république galate *plus* que l'héritage d'Alexandre; et si l'influence française est encore si puissante en Orient, n'est-ce pas que nos ancêtres les Galates ont laissé dans l'Asie Mineure des souvenirs impérissables, dont les croisés latins continuèrent la tradition au moyen âge, et que confirmèrent dans les temps modernes nos braves régiments?

L'Asie Mineure tout entière appartenait à Rome. Alors s'ouvre pour les divers États de la péninsule et pour l'Orient une quatrième période, celle *de la domination romaine,* que nous n'avons pas à raconter ici.

FIN.





TABLE
DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

DIVISIONS DE L'HISTOIRE ANCIENNE D'ORIENT.

PREMIÈRE PARTIE.

LES PEUPLES DE RACE CHAMITIQUE.

CHAPITRE I.

Les Études égyptiennes.

CHAPITRE II.

Les Dynasties indigènes.

CHAPITRE III.

La Civilisation pharaonique.

CHAPITRE III.

La Civilisation assyrio-babylonienne.

CHAPITRE IV.

Histoire des Hébreux depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor.

CHAPITRE V.

Histoire des Juifs depuis l'édit de Cyrus jusqu'à la prise de Jérusalem par Pompée.

CHAPITRE VI.

Civilisation hébraïque.

CHAPITRE VII.

L'Arabie et les Arabes avant Mahomet.

CHAPITRE IV.

Les Dynasties étrangères.

CHAPITRE V.

Les Chananéens et les Phéniciens.

DEUXIÈME PARTIE.

LES PEUPLES DE RACE SÉMITIQUE.

CHAPITRE I.

Les Études assyriennes.

CHAPITRE II.

Les Dynasties assyriennes et babyloniennes.

CHAPITRE VIII.

Les Araméens.

TROISIÈME PARTIE.

LES PEUPLES DE RACE JAPHÉTIQUE.

CHAPITRE I.

Les Aryas en Bactriane et les Bactriens.

CHAPITRE II.

Les Mèdes et les Perses jusqu'à la conquête d'Alexandre.

CHAPITRE III.

Les Parthes depuis l'avénement des Arsacides jusqu'au commencement des guerres avec Rome.

CHAPITRE IV.

Les Indiens. Leur histoire et leur civilisation.

CHAPITRE V.

Arméniens et Caucasiens.

CHAPITRE VI.

Peuples de l'Asie Mineure.



Achevé d'imprimer

PAR J. CLAYE

POUR

A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS